

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,

Depuis ſon origine juſqu'à la paix de Belgrade en 1740.

Par M. MIGNOT, Abbé de Scellieres, Conſeiller honoraire au Grand Conſeil.

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
HORAT. 1. *Epiſt.* 2.

TOME PREMIER.

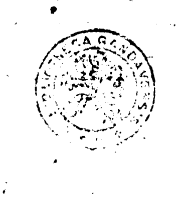


A PARIS,

Chez LE CLERC, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



TABLE

Des Regnes contenus dans le Tome I.

PRÉFACE.

QUOIQU'ON regarde les Turcs comme des barbares, & que cette opinion ne ſoit pas ſans fondement, j'ai cru que la connoiſſance d'un grand peuple, dont les poſſeſſions s'étendent dans trois parties du monde, & qui a beaucoup influé ſur l'état de l'Europe entiere, intéreſſeroit ceux qui aiment l'Hiſtoire, & que, pour parvenir à bien connoître les hommes, il étoit important de ſavoir ce qu'ils ont fait. Les Naturaliſtes obſervent toutes les eſpeces d'animaux depuis l'éléphant juſqu'au ciron, depuis le tigre juſqu'à la colombe. Les différences que la Religion, le climat, les Loix, le Gouvernement peuvent avoir introduit parmi les hommes, méritent l'attention de celui qui veut étudier

l'humanité; plus les mœurs & le génie d'un peuple s'éloignent des nôtres, plus il eſt utile de les examiner, ne fût-ce que pour ſe convaincre que l'homme eſt par-tout le même, & que toutes ces diſſemblances, quelqu'importantes qu'elles ſoient, peuvent bien conſtituer le caractere propre d'une Nation, mais jamais influer ſur la nature humaine priſe dans ſon eſſence; que les Loix, que les mœurs diverſes ne changent pas plus nos ames que les habits de diverſes formes ne changent véritablement la forme de nos corps. On trouvera dans l'Hiſtoire des Turcs autant de conquêtes, moins de Loix, moins d'ordre, plus de révolutions, plus de proſcriptions, en tout plus de ſang répandu que dans l'Hiſtoire d'aucun autre peuple; mais on y verra les mêmes intérêts, les mêmes paſſions, les mêmes crimes, les mêmes talens &

les mêmes vertus que par-tout ailleurs.

Ceux qui sauront que je n'ai aucune connoissances des langues orientales, trouveront peut-être mon entreprise téméraire. Comme il est essentiel qu'un Historien gagne la confiance de ses Lecteurs pour leur propre intérêt, je dois compte aux miens des sources dans lesquelles j'ai puisé. Outre les Auteurs connus; tels que Leunclavius, Ducas, les Annales des Sultans, traduites par Gaudier, Calcondile & ses Continuateurs, le Prince Cantimir, Sagredo, Ricaut, le Comte de Marsigli dont je n'ai pas à beaucoup près adopté toutes les idées, Baudouin, Bosio pour l'Histoire de Malthe, les Mémoires de Montecuculli, ceux du Prince Eugene, l'Histoire de Sobieski par l'Abbé Coïer, j'ai eu le bonheur de trouver des secours auxquels je ne devois pas m'attendre; ils m'ont déterminé à

entreprendre cet Ouvrage, dont je ne suis, à proprement parler, que le Rédacteur. M. Cardonne, Secrétaire interprete du Roi pour les langues orientales, & Professeur en langue arabe au College royal, qui a servi la Cour & le commerce de France en qualité de Drogman dans plusieurs Echelles pendant vingt années, a pris la peine de traduire les morceaux les plus intéressans & les plus instructifs des trois Annalistes Turcs Naïma Effendi, Rachid Effendi, & Tchelebi Zadé, qui commencent l'an 1594 de l'Ere chrétienne, & finissent en 1727. Il a bien voulu me communiquer son manuscrit avant de le déposer à la Bibliotheque du Roi. M. Bejault, Garde des manuscrits de cette Bibliotheque, a eu aussi la bonté de me confier plusieurs traductions d'originaux turcs, qui contiennent des parties intéressantes de

leur Hiſtoire. M. le Baron de Tott, fils d'un Gentilhomme Hongrois, envoyé par le Roi de France à la Porte, & qui lui-même a été chargé par le miniſtere de pluſieurs affaires en cette Cour, en partant pour remplir d'autres commiſſions, m'a laiſſé les remarques que quinze ans de ſéjour à Conſtantinople, un eſprit obſervateur & des connoiſſances de la langue turque l'avoient mis à portée de faire.

Ces lumieres, ſi utiles pour mon objet, m'ont fait deſirer d'en acquérir de plus en plus. J'ai pris la liberté de demander à M. le Duc de Choiſeul qu'il me fût permis de conſulter la correſpondance de tous les Ambaſſadeurs de France à la Porte, qui eſt conſignée dans le dépôt des affaires étrangeres. La protection conſtante que ce Miniſtre accordoit aux Lettres & à la vérité, l'a engagé à ne pas rejetter ma demande. J'ai trouvé dans

ces manuſcrits les détails les plus circonſtanciés, les plus intéreſſans & les moins ſuſpects. Pendant près de deux ſiecles conſécutifs, les Ambaſſadeurs rendent compte à leur Cour non-ſeulement des grands événemens qui arrivent à la Porte, mais même des cauſes & des ſuites de ces événemens. Nous voyons ces Miniſtres jouer les rôles les plus importans dans preſque toutes les négociations de la Porte avec les autres Puiſſances; & lorſqu'ils étoient ſpectateurs oiſifs, ils ne ſe croyoient que plus obligés d'examiner les forces, les intérêts, les intentions même de la Puiſſance vers laquelle ils étoient envoyés; ils pénétroient par adreſſe & par argent dans les cabinets des Viſirs, & juſques dans le Conſeil du ſerrail, afin que leur Maître fût parfaitement inſtruit de ce qui pouvoit l'intéreſſer directement ou indirectement. Ces

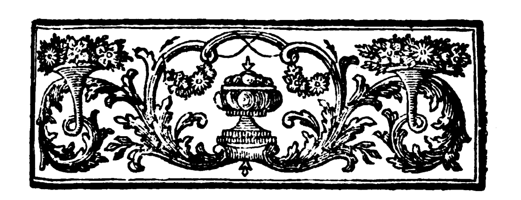
dépêches m'ont fait connoître plus que tout le reste le génie, les forces les ressources, les mœurs de la Nation que je voulois peindre. J'ai recueilli autant que je l'ai pu les fruits de cette heureuse découverte par un séjour long & laborieux dans le dépôt des affaires étrangeres. Il m'a donné l'espérance de répandre de l'intérêt dans mes récits. J'aurai du moins le mérite d'avoir cherché la vérité avec toute l'activité, tout le soin & toute l'impartialité qu'on doit exiger d'un homme qui a voulu s'instruire & instruire les autres.

Je n'ignore pas qu'il est beaucoup d'incrédules en Histoire. Quelques Ecrivains qui, dégoûtés des recherches pénibles, ont voulu débiter des faits intéressans plutôt que des faits vrais, peuvent avoir autorisé cette méfiance. Quant à moi, j'ose assurer que je n'ai rien écrit dont je n'aie

examiné la vérité autant que la vraisemblance, & que j'ai fait plus d'efforts pour me garantir de l'erreur, que les Historiens infideles ne peuvent en faire pour la couvrir.

D'après l'exactitude & l'étendue de mes récits dans l'esquels j'ai tâché de ne rien comprendre qui ne valût la peine d'être rapporté, je laisse a mes Lecteurs le plaisir de réfléchir & d'apprécier ce qu'ils verront. C'est, à mon sens, anticiper sur leurs droits que prétendre diriger leur opinion. J'écris une Histoire & non une Dissertation.





DISCOURS HISTORIQUE SUR MAHOMET ET SES SUCCESSEURS.

LES ARABES, peuple ancien descendu d'Ismaël selon quelques-uns, perdirent par degrés l'idée du Dieu de leurs peres. L'ignorance & la foiblesse les conduisirent à la superstition, de la superstition à l'idolâtrie. Soumis à l'empire de leurs sens, d'abord ils adorerent les astres auxquels seuls ils croyoient devoir les richesses de la terre; bientôt ils se firent des idoles aussi grossieres que leurs arts. Au temps de Mahomet, ce n'étoit

qu'une nation ignorante que d'immenſes déſerts & la mer, en la ſéparant du reſte des hommes, avoient dérobée à l'avidité des Conquérans, ou ſouſtraite à leur domination. Alors le monde preſque entier étoit plongé dans la barbarie; le chriſtianiſme même n'avoit point adouci les mœurs; des ſectes, des héréſies déchiroient le ſein de l'Egliſe. Les Juifs répandus çà & là, également mépriſés de toutes les nations chez leſquelles ils alloient s'enrichir, poſſédoient encore quelques Bourgades ſur les confins de l'Arabie. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains, ſucceſſivement la lumiere ou l'effroi de l'univers, n'étoient preſque plus que des barbares, & s'il y avoit des peuples libres ſur la terre, c'eſt que perſonne n'avoit eu aſſez de courage ni aſſez de talent pour les aſſervir.

Tel étoit ſur-tout l'état de l'Arabie, lorſqu'on vit s'élever l'empire de Mahomet, ou plutôt l'empire des Califs. Le faux Prophête ne fit qu'en poſer les premiers fondemens. Ses mains hardies furent aidées par d'autres mains plus induſtrieuſes, qui donnerent à cet édifice les dimenſions & la ſolidité néceſſaires pour qu'il pût s'élever & durer.

Mahomet né à la Mecque le 5 mai 570 de Jesus-Christ de parens pauvres, quoique considérés parmi les premiers de sa tribu, perdit son pere & sa mere dès sa plus tendre enfance. Il avoit reçu de la nature des graces extérieures, un grand courage, une ambition démesurée; mais la pauvreté le força de chercher sa subsistance en conduisant des chameaux. Il servit plusieurs maîtres parmi ses compatriotes; enfin il se fixa chez une riche veuve nommée Cadisje ou Cadisja. Les soins de Mahomet, sa bonne mine séduisirent cette femme, qui, charmée de son domestique, en fit bientôt son époux. Mahomet avoit vingt-cinq ans quand il eut le bonheur de plaire à sa maîtresse. Il devint bientôt un des plus riches citoyens de la Mecque. La passion de Cadisja augmenta par la jouissance; Mahomet la traita toujours comme la reconnoissance sembloit le lui prescrire; quoiqu'elle fût plus âgée que lui, il n'eut point d'autre épouse tout le temps qu'elle vécut.

Mahomet, jusqu'à l'âge de quarante ans, ne parut occupé que de son commerce, du bonheur & de la fortune de sa bienfaictrice : mais son ambition se fortifia dans l'obscurité;

il étoit, dit-on, ſans lettres; mais aſſurément il n'étoit pas ſans génie. Ce conducteur de chameaux prétendit aſſervir ſon pays. Ses ancêtres avoient été à la tête du Sénat de la Mecque. Un de ſes oncles paternels y étoit encore le chef de ſa tribu. Mahomet n'auroit pas été ſatisfait du premier rang au milieu d'un peuple d'égaux; il vouloit des ſujets, même des eſclaves. Un Juif avec qui il eut de fréquens entretiens; un Moine Neſtorien chaſſé de ſon cloître que Mahomet rencontra dans ſes courſes en Syrie, lui perſuaderent de ſoumettre les hommes par l'opinion, & de fonder une religion à la Mecque. Mahomet avoit beaucoup d'audace: ſes compagnons inventerent; il ſe chargea d'exécuter. Nourri dans la plus profonde ignorance, il oſa tout à coup ſe dire un Prophête; ſes maîtres, qui paroiſſoient être ſes diſciples, formerent un mêlange confus de la religion chrétienne & de la religion juive; ils jetterent quelques étincelles de vérités dans un abyme de ténebres; ils convinrent d'annoncer un Dieu éternel, incorporel, infini, ſource de toute perfection & de toute juſtice, un Dieu rémunérateur & vengeur, à ces groſſiers idolâtres qui n'avoient ſu ſe

faire que des Dieux insensibles & sourds.

Mahomet & ses complices espérerent beaucoup des droits que l'évidence a sur tous les hommes ; mais ils ne prétendoient user de la vérité que pour tromper plus sûrement. Un culte simple & pur n'auroit pas porté l'imposteur sur le trône ; il vouloit être Roi, Législateur & Prophête ; il falloit enchaîner par le merveilleux. Son Juif lui fournit toutes les rêveries du Talmud ; de plus, il lui persuada de feindre des révélations, des extases, des conversations avec Dieu. Moyse & Jesus-Christ avoient, disoit-il, été des Prophêtes envoyés tour à tour pour éclairer les hommes ; mais les hommes avoient abandonné leurs voies. Mahomet, Prophête plus grand qu'eux, affectoit une mission plus étendue ; il venoit annoncer de plus grandes vérités. Il étoit important de séduire ; l'imposteur ouvrit à ses prosélytes un paradis de délices.

Les Arabes, plus sensuels qu'aucun autre peuple, furent enchaînés par les sens. Mahomet leur offrit une félicité telle qu'ils pouvoient la comprendre & la desirer. Des femmes toujours belles, & qui ne devoient point vieillir ; des jardins délicieux, un

climat toujours tempéré, un air pur, des bois, des fontaines, des prairies, des arbres toujours verds, des fleurs exhalant mille parfums, des fruits d'un goût exquis, enfin tous les délices du paradis terrestre étalés dans des descriptions emphatiques, offroient aux habitans de la brûlante Arabie les images les plus riantes, & l'idée du bonheur tel que des hommes grossiers pouvoient se le figurer. La polygamie que Mahomet autorisa par sa loi, contribua beaucoup à l'étendre; comme il vouloit régner par la force, il soumit le sexe le plus foible à un partage injuste pour se procurer des prosélytes, & sur-tout des soldats, espece d'apôtres sur lesquels il comptoit encore plus que sur les rêveries de l'Alcoran (1). Pour adapter sa loi aux mœurs, aux besoins, aux desirs de ses compatriotes, des lotions fréquentes, bien nécessaires parmi les feux de l'Arabie & ses sables arides, furent ordonnées dans l'Alcoran comme une pratique indispensable (2).

(1) Al Coran signifie l'Ecriture par excellence.

(2) Comme les Musulmans croient recouvrer la pureté par les lotions, ils y ont recours plusieurs fois le jour avant de se mettre en prieres.

Ce livre, que tous les Musulmans croient le seul livre divin, ne fut composé ni par la même main, ni dans le même temps. Le désordre & l'inégalité qui y regnent, un mêlange perpétuel de maximes & de faits qui se combattent, prouvent que les circonstances & les besoins différens donnerent lieu à chaque chapitre. Toutes les fois qu'il falloit ou prévenir quelque contradiction ou remédier à quelque désavantage, l'Ange Gabriel apportoit un ordre exprès de Dieu. Le recueil de ces chapitres ne fut fait qu'après la mort de Mahomet.

Cependant la mission du Prophête se manifestoit par degrés. Ses parens, ses esclaves furent ses premiers disciples. Cadisja son épouse n'eut pas de peine à croire Prophête, celui qu'elle regardoit déja comme un Dieu. Mais Mahomet éprouva d'abord dans le sein de sa patrie les persécutions auxquelles tous les novateurs doivent s'attendre. Il se disoit l'envoyé de Dieu, l'organe de sa puissance. Des républicains n'avoient garde de reconnoître un maître plus absolu que les plus puissans Potentats. Ce fut bien pis lorsqu'il prétendit avoir eu, comme Moyse, des conversations avec Dieu; lorsqu'il voulut débiter à ses nouveaux

diſciples la relation de ſon prétendu voyage dans les ſept cieux.

Cette abſurde fiction, faite, ſelon Mahomet & ſes amis, pour lui donner parmi les Mecquois tous les caracteres de légiſlateur & d'envoyé de Dieu, indigna d'abord le petit nombre des Sages qui ne virent que des puérilités dégoûtantes dans une fable auſſi mal ourdie ; mais elle révolta bien plus encore la multitude amoureuſe de ſa liberté que le Prophête attaquoit, & de l'idolâtrie qu'il vouloit renverſer. En effet, des Anges à 72 têtes, dans la bouche de chacune deſquelles ſe trouvoient 72 langues, qui parloient toutes enſemble chacune 72 idiomes différens ; un eſprit céleſte, ſous la forme humaine, d'une ſi prodigieuſe grandeur, que la diſtance d'un œil à l'autre étoit de 90 journées de chemin ; un coq dont les pieds poſoient ſur le ſecond ciel, & qui cachoit ſa tête dans le troiſieme à 500 journées de diſtance l'un de l'autre, & dont le chant ſe faiſoit entendre de toutes les créatures vivantes excepté des hommes : tant de merveilles de cette nature auroient enchanté des idolâtres ignorans & enthouſiaſtes, ſi d'autres abſurdités, plus anciennement reſpectées, n'avoient

pas été contredites par celles-ci.

Quoi qu'il en soit, les plus zélés disciples de Mahomet furent bientôt chassés de la Mecque & fuirent à Yatrebe ou Médine, ville d'Arabie, à 70 lieues de la Mecque. La famille de Mahomet le soutint encore quelque temps dans sa patrie. Médine étoit remplie de Juifs & de Chrétiens qui y avoient quelque autorité. Ceux-ci apprenant qu'il y avoit un homme persécuté à la Mecque pour avoir voulu renverser les idoles, pour avoir annoncé un Dieu infini, incorporel, un Dieu qui récompense les bonnes actions & qui punit les mauvaises; pour avoir dit que Jesus étoit l'envoyé de Dieu, fils de Marie toujours Vierge, ils crurent, ou plutôt ils espérerent trouver un appui du christianisme dans celui qui ne songeoit qu'à le renverser. Plusieurs Médinois accoururent à la Mecque, où Mahomet étoit toléré avec peine par le crédit de quelques parens puissans, qui, sans le croire un Prophête, protégeoient son imposture. C'est en faveur de ces Chrétiens abusés qu'on voit des éloges du christianisme dans les premiers chapitres de l'Alcoran. Mahomet inventa le jeûne appellé du Ramazan, pour imiter le carême des

Chrétiens (1), comme il avoit emprunté des Juifs, ou même des Arabes qui en avoient l'uſage, la circonciſion, le don de la dixme qu'il appliqua aux pauvres & l'abſtinence de la chair de pourceau. Les Muſulmans obſervent encore le Ramazan avec autant d'auſtérité que les Fideles obſervoient le carême dans la primitive égliſe ; car ils ne prennent aucune eſpece de nourriture pendant le Ramazan qu'après le ſoleil couché, même lorſque ce mois lunaire arrive dans les plus grands jours de l'été. Quant au don de la dixme, comme elle eſt d'exécution volontaire, pluſieurs ſavent s'en diſpenſer, quoiqu'en général les Muſulmans ſoient fort charitables.

Mahomet fit bientôt des proſélytes de ces amateurs de la nouveauté qui connoiſſoient bien peu la religion de leurs peres. Pluſieurs Chrétiens de Médine lui prêterent ſerment comme à l'envoyé de Dieu & à leur légitime

(1) Le Ramazan eſt le neuvieme mois de l'année des Turcs. Comme leur année eſt compoſée de 12 mois lunaires, & qu'elle a par conſéquent près de 11 jours de moins que la ſolaire, ce mois vient ſucceſſivement dans toutes les ſaiſons de l'année.

Monarque. Dès-lors l'imposteur voulut réunir le sacerdoce & l'empire ; il crut avec raison que les deux glaives auroient plus de force dans une même main. Le dévouement de ses Sectaires suscita la haine des Mecquois qui ne virent pas sans effroi une monarchie s'élever parmi eux sur les fondemens du fanatisme : ils attenterent à la vie de Mahomet devenu trop puissant pour qu'on pût le punir comme un criminel ordinaire : la maison du Prophête fut investie ; il s'enfuit laissant Ali, son cousin & l'un de ses premiers disciples, dans la chambre où les Mecquois pensoient le surprendre.

Plusieurs partis poursuivirent Mahomet hors les murs de la Mecque. Caché dans une caverne sur le chemin de Médine, il prétendit depuis être échappé par un miracle à la recherche de ses ennemis. La tradition dit qu'au milieu d'une forêt épaisse & ancienne, des arbres sortirent de terre tout à coup pour étendre leurs rameaux sur l'entrée de la retraite du Prophête ; que des toiles d'araignées, pendantes à ces arbres, persuaderent à ceux qui le cherchoient, sans doute négligens ou crédules, que nul homme n'avoit passé dans ce lieu depuis long-temps. C'étoit là les prodiges que l'imposteur

pensoit opposer à ceux qui lui demandoient des preuves surnaturelles de sa mission ; mais il sut bientôt en fournir de plus convaincantes. Son parti grossit à Médine ; il réduisit à main armée cette ville dans laquelle il n'avoit paru d'abord demander qu'une retraite ; il exigeoit de ses prosélytes le serment solemnel d'étendre par le feu & par le fer la foi musulmane ou l'islamisme : ce mot signifie en arabe la vraie foi.

Mahomet établi dans Médine, y bâtit une mosquée (1), & donna une forme au culte qu'il vouloit fonder. Lui-même expliquoit sa loi, il prononçoit tous les jours des prieres publiques (2). Après avoir combattu les Arabes du dehors qui se réunissoient en troupes contre lui ; après avoir donné l'exemple du carnage contre des caravanes qu'il attendoit près les murs de Médine, il retournoit dans la mosquée ; il bénissoit le peuple de

(1) C'est le nom que Mahomet donna à ses temples.

(2) Les prieres publiques se font avant le lever & après le coucher du soleil. Deux autres se peuvent faire en particulier à midi & avant le coucher du soleil, & une troisieme dans la nuit avant la premiere veille.

ses mains sanglantes ; il l'exhortoit à massacrer des infideles pour offrir des sacrifices agréables au Seigneur. Deux dogmes souvent répétés par Mahomet contribuerent à rendre ses soldats redoutables. Premiérement personne, selon l'Alcoran, ne peut fuir sa destinée ; toute prédestination est invincible, & l'homme qui ne doit pas mourir à une certaine heure, seroit en vain accablé d'une grêle de traits par une armée entiere ; celui au contraire dont le terme fatal est arrivé, n'évitera jamais la mort par aucune précaution efficace : ainsi les véritables Musulmans abusent du principe de la prescience de Dieu, & ne se croient pas plus en danger à la bataille la plus meurtriere que dans un festin ou dans leur lit. Leur second motif de courage est la promesse solemnelle du Prophête, que tous ceux qui mourront les armes à la main contre les infideles, seront martyrs & admis dans le paradis de délices, de quelques crimes qu'ils aient pu se noircir. Des hommes fortement préoccupés de pareilles erreurs, ne pouvoient être qu'invincibles. Les successeurs de Mahomet profiterent bien plus que lui de ce sanguinaire enthousiasme qui élevoit des soldats féroces au rang des

apôtres & des martyrs, & qui contraignoit tous ceux que la perſuaſion ne pouvoit pas gagner.

Mahomet avoit perdu Cadisja ſa femme avant de ſortir de la Mecque. Il donna la ſeule fille qui lui reſtoit de cette épouſe chérie en mariage à ſon couſin Ali. Elle ſe nommoit Fattémé. C'eſt d'elle qu'eſt ſortie cette nombreuſe poſtérité d'hommes que l'on nomme tous Emirs, & qui ſeuls, dans les pays mahométans, portent le turban verd, comme deſcendans du Prophête. Après la mort de Cadisja, la paſſion de Mahomet pour les femmes ſe manifeſta ſans contrainte, il épouſa d'abord Aiéſa, fille d'Abubeker ou d'Abubekre, l'un de ſes premiers diſciples, & qui fut ſon premier ſucceſſeur. Aiéſa étoit encore dans l'enfance : la nature eſt très-précoce dans la brûlante Arabie, ſurtout pour la puberté. Mahomet ne conſomma ſon mariage qu'après un an; Aiéſa en avoit neuf alors. Avant qu'elle fût nubile, le Prophête deſira très-ardemment la femme de Zéid, autrefois ſon eſclave, & depuis ſon fils adoptif.

Cette circonſtance rendoit la recherche de Mahomet inceſtueuſe dans les mœurs des Arabes, qui

croyoient l'adoption aussi sacrée que la nature, & qui avoient une extrême horreur de l'inceste. L'imposteur fit descendre du ciel un chapitre de l'Alcoran qui consacra ce crime. Zéid répudia sa femme avec joie; il aimoit, il respectoit Mahomet pardessus tout. Le faux Prophête employa l'autorité de l'Alcoran pour épouser publiquement jusqu'à quinze femmes à la fois, quoiqu'il n'en permît que quatre à ses sectaires (1). L'auteur de la loi savoit

---

(1) Les Musulmans rigides ne se permettent que quatre femmes ou filles esclaves; d'autres prennent quatre femmes légitimes & autant de filles esclaves que leurs richesses leur permettent. La plupart cependant n'ont qu'une femme par le peu de moyens qu'ils auroient d'en faire vivre un plus grand nombre. Le divorce qui est permis au Musulmans est assez rare par les conditions qui y sont prescrites. Ils peuvent répudier leurs femmes, & ies reprendre jusqu'à trois fois; mais à la troisieme fois il faut qu'elles épousent un autre homme qui couche avec elles, & les répudie avant qu'elles retournent à leur premier mari. Lorsque la femme répudiée n'est pas coupable d'impudicité, son mari lui rend sa dot, & est obligé de lui donner son douaire. Quand c'est la femme qui requiert le divorce pour cause d'impuissance, de mauvais traitemens excessifs,

la plier à ses foiblesses ; celle que Mahomet eut toute sa vie pour le sexe, ne peut être comparée qu'à son ambition. Non content d'un si grand nombre d'épouses, il ne résista point à la vue de plusieurs belles esclaves que ses prosélytes lui amenoient de toutes parts, ou qu'il prenoit à la guerré. Ayant été surpris avec une jeune captive par deux de ses femmes, pour étouffer leurs reproches, il supposa dans l'Alcoran une permission à tous les Musulmans d'user de leurs esclaves.

Cet époux si volage ne fut pas à l'abri d'une espece de vengeance que sa conduite sembloit autoriser de la part de ses femmes irritées. Celle de toutes qu'il affectionnoit le plus, Aiésa, fut surprise en adultere ; le superbe Mahomet, sensible sur-tout à l'affront, ne songea qu'à le couvrir ; il fit encore parler Dieu. L'Alcoran déclara Aiésa innocente ; mais pour prévenir dans la suite de pareils

---

ou refus de devoir conjugal, elle perd son douaire. Les enfans qui naissent de femmes légitimes ou de concubines, sont égaux dans la maison de leurs peres ; ils héritent également. Les filles cependant n'ont que la moitié de la part des garçons.

soupçons ou de pareilles certitudes, un autre chapitre défendit à tous les Musulmans, sur-tout aux amis du Prophête, de parler jamais à ses femmes, de s'arrêter dans sa maison, ou après le repas, ou dans son absence.

C'est principalement à la conduite d'Aiésa, à la jalousie de Mahomet, & à son mépris pour un sexe auquel ses sens le soumettoient malgré lui, que les Musulmanes doivent toutes les rigueurs que l'Alcoran prescrit contre elles. A l'exemple & selon les préceptes de leur Législateur, les Musulmans en agissent avec leurs femmes comme certains idolâtres sauvages avec leurs Divinités domestiques. Ils les comblent de présens, les enferment, les encensent, les maltraitent & les adorent (1).

(1). Cùm viros mulieribus præesse Deo placuit, ut ipsi corrigant eas cum quibus suam expenderent pecuniam, ipsæque Deum invocent, & maritis pareant, & eorum secreta sibi commissa celent jus æquum postulat. Quæ si fortè præcepta non observaverint, à vobis correctæ & castigatæ in domibus lectisve detentæ verberentur, usquequo vestris nutibus atque præceptis pareant. Chap. IX, intitulé *Azoara de Mul.*

Mahomet n'a pas poussé l'absurdité, comme quelques Ecrivains l'en ont accusé, jusqu'à refuser une ame à ce sexe qu'il sembloit tout à la fois aimer & haïr. Il offre aux femmes comme aux hommes des châtimens & des récompenses pour l'autre vie: même en pénétrant bien l'esprit de l'Alcoran, on y voit clairement que ces plaisirs des sens dont Mahomet présente des images si riantes & si multipliées, ne sont que l'accessoire du bonheur de ses élus. La vue de celui qui donne tous ces biens, vaut mieux que les biens mêmes, disent les dévots Musulmans: donc la jouissance de Dieu doit être le principe de leur bonheur. L'enfer dans l'Alcoran est, par la raison des contraires, un lieu de souffrances physiques, décrit avec autant d'énergie que le paradis. Mais ces châtimens ne seront éternels que pour ceux qui n'auront pas été Musulmans. Les vrais croyans (c'est ainsi que Mahomet les nomme) expieront leurs fautes par des supplices plus ou moins longs, plus ou moins rigoureux; & après des expiations proportionnées aux offenses, ils jouiront de la récompense de leur foi.

Une des loix de Mahomet des plus essentielles & des plus transgressées,

c'eſt la privation totale du vin. Son uſage étoit plus dangereux dans l'Arabie que dans aucun autre climat. Les Arabes, plus ſuſceptibles de l'ivreſſe par la chaleur de leur ſang & par la violence de la liqueur plus fermentée qu'en aucun autre pays, ſe livroient ſans réſerve à un plaiſir qui preſque toujours devenoit funeſte. L'ivrognerie devoit nuire à la ſubordination, l'eſſence du mahométiſme, & à cette gravité extérieure que le Prophête exigeoit de ſes ſectaires. Ceux qui ont recueilli les principaux traits de la vie de Mahomet, racontent que, paſſant par un village de l'Arabie, le Prophête vit une aſſemblée de payſans, échauffés par le vin, qui célébroient une noce; ils paroiſſoient tous de la plus grande gaieté & de la meilleure intelligence; ils rioient, ils s'embraſſoient : la joie, la concorde de ces bonnes gens fixerent les regards de Mahomet qui s'amuſa quelque temps de ce ſpectacle : mais le ſoir du même jour, en repaſſant par ce lieu, il vit la terre couverte de ſang; il apprit que toute cette alégreſſe s'étoit tournée en querelle, qu'il en avoit coûté la vie à pluſieurs, & que ces gens ſi gais & ſi paiſibles étoient devenus ennemis irréconciliables. De

cet inftant, dit-on, Mahomet réfolut de défendre l'ufage du vin à tous fes profélytes. Afin de donner plus de poids à cette loi, il fallut raconter des abfurdités qui, pour les Arabes, étoient des merveilles.

Selon l'Alcoran, deux Anges, venus du Ciel fur la terre fous une forme humaine, s'arrêterent chez une veuve jeune & belle pour lui demander retraite. Pendant le repas elle leur préfenta du vin ; ils en burent avec un tel excès, qu'oubliant les loix de la pudeur & de l'hofpitalité, ils voulurent faire violence à celle qui les recevoit fi bien. La veuve, après une longue réfiftance, exigea d'eux qu'ils la portaffent au ciel, & convint d'accorder tout au retour. Les Anges y confentirent ; mais auffi-tôt que la veuve y fut arrivée, elle fe plaignit à Dieu de l'incontinence de ces deux ivrognes, qui, pour modérer leurs feux, furent condamnés à être fufpendus par les pieds dans les enfers, jufqu'au jour du jugement dernier qui doit finir leur pénitence. Ce n'eft là qu'un foible échantillon des contes de l'Alcoran. C'eft avec de pareilles hiftoires & des armées nombreufes qu'on a fubjugué tant de millions d'hommes & foumis tant d'empires.

Depuis l'hégire (1), c'eſt-à-dire depuis la fuite à Médine, Mahomet ne ſongea plus qu'à étendre ſa loi par la force des armes. Importuné de toutes les objections dont on l'accabloit, il dit à ſes diſciples qu'il étoit venu non pour diſputer, mais pour combattre; que la puiſſance de Dieu qu'il annonçoit, devoit être manifeſtée par le courage de ſes Miniſtres, & par de rapides ſuccès.

Les armes du Prophête furent plus puiſſantes que ſes prédications. Tous ſes Néophites devenoient des ſoldats. L'eſpoir d'un riche butin ou d'une éternité de délices, rangerent bientôt un grand peuple ſous ſes enſeignes.

L'impoſteur ſe rendit formidable à ſes compatriotes de la Mecque. Après bien du ſang répandu, bien des villes

---

(1) Cette époque des Muſulmans commence au vendredi 16 Juillet 622: leur année eſt de 12 mois lunaires, & a 354 jours 8 heures 48 minutes; ainſi 33 de nos années font 34 des leurs & 6 jours. C'eſt cette époque qui a rendu le vendredi le jour ſolemnel de la ſemaine chez les Muſulmans, comme le dimanche chez le Chrétiens, & le ſamedi chez les Juifs. Ce choix d'ailleurs s'accordoit avec l'uſage des Arabes, de faire leurs aſſemblées ce jour-là.

ſoumiſes, les Mecquois conclurent une treve de dix ans, pendant laquelle il ſeroit libre au Prophête de venir ſans armes en pélerinage dans leur temple. Ce temple, qu'une vieille tradition diſoit avoir été bâti par Iſmaël, étoit révéré univerſellement; on y vénéroit ſur-tout une pierre noire que les Anges avoient, dit-on, apportée blanche pour entrer dans cet édifice, & que les péchés des hommes avoient noircie. Quoique par ſucceſſion de temps le temple de la Mecque eût été rempli d'idoles, Mahomet qui ſe diſoit envoyé, non pour établir une loi nouvelle, mais pour réformer celle que les Idolâtres avoient corrompue, voulut honorer de plus en plus l'édifice révéré depuis ſi long-temps. Il y fit un pélerinage, ſacrifia 63 chameaux ſuivant les années de ſa vie, leſquels joints à 37 qui furent immolés par Ali, firent le nombre de cent (1). Il y pra-

(1) Indépendamment des ſacrifices que font les Muſulmans dans leur pélerinage de la Mecque, ils en font encore d'autres en expiation & en action de graces. Ces ſacrifices ſe font ordinairement de moutons de la part des gens riches, & de colombes de la part des pauvres. Mahomet avoit tiré ces

tiqua des cérémonies extérieures, qui devinrent autant de préceptes pour ses disciples. Il ordonna que chacun des Musulmans visiteroit le temple de la Mecque au moins une fois dans sa vie. Ce temple étoit nommé le Caaba qui, en arabe, signifie quarré.

Le soin que Mahomet prenoit de faire de la Mecque le chef-lieu de sa nouvelle religion, devoit persuader aux habitans de cette ville qu'il ne négligeroit rien pour s'en emparer. Ses armes devenoient de plus en plus formidables, & lorsqu'il succomboit, ce qui arrivoit rarement, Mahomet attribuoit ces revers aux péchés des soldats, toujours lavés par le sang qu'ils répandoient, mais qui lui faisoient perdre ses avantages. Il dut à cette persuasion, sur-tout à la foiblesse & à la division des Arabes, les conquêtes

---

rits des Arabes ou des Juifs. Mais il changea la destination des chairs immolées : chez les Juifs elles tournoient au profit des Prêtres. Les pélerins Musulmans se réjouissent ensemble en mangeant les chairs immolées dans le voyage de la Mecque, & distribuant le surplus aux indigens. Dans les autres sacrifices, toute la chair immolée est distribuée à ceux qui sont dans le besoin.

rapides qu'il fit en moins de dix ans dans l'Arabie. Les Princes voisins qui avoient formé de petites souveraine-tés des débris de l'empire romain, étoient presque tous Chrétiens; ou ils se soumettoient à son autorité, ou ils recherchoient son alliance. Il imposoit une taxe personnelle sur chacun de leurs sujets qui n'embrassoient pas la foi musulmane. Cet usage subsiste encore chez tous les Souverains qui reconnoissent l'Alcoran. Chaque homme, prétendu infidele, paie au Prince une capitation indépendante des autres impôts qu'il supporte comme le reste des sujets, & vit au reste suivant sa religion & ses loix civiles qui ne s'étendent pas loin à cause de leur pauvreté.

Dans le cours de ses conquêtes, l'imposteur pensa perdre la vie par un accident qui devoit le dévoiler à tous ses sectaires. Dans une ville nouvellement conquise, une jeune fille, dont Mahomet avoit fait mourir le frere, entreprit de le venger; elle servit au Prophête une épaule de mouton imprégnée d'un poison subtil. Averti, non par la science divine, mais par le mauvais goût du mets qu'on lui présentoit, Mahomet rejetta ce qu'il en avoit pris; mais il ne put prévenir toutes

toutes les impreſſions du poiſon qui s'étoit gliſſé dans ſes veines, & qui lui cauſa des convulſions violentes. La coupable avoua la vérité, diſant qu'elle avoit voulu connoître ſi Mahomet étoit Prophête, ou s'il n'étoit qu'un impoſteur. On la livra aux parens d'un jeune homme qui, ayant mangé de ce mets plus que Mahomet, étoit mort auſſi-tôt. Ils vengerent dans le ſang de l'homicide la perte de leur fils. Mais le Prophête ne revint jamais bien de cette prétendue épreuve; il traîna encore trois ans une vie languiſſante, ſans que ſon ambition fût ralentie, ſans être moins vigilant, moins intrépide, moins hypocrite ni moins voluptueux.

Les Mecquois voulurent pendant la treve ſecourir une ville dont les ſoldats de Mahomet formoient le ſiege. Celui-ci ſe hâta d'armer contre eux, regardant la treve comme rompue. Ses forces augmentoient chaque jour, ſoit par l'eſpoir du butin, ſoit par la perſuaſion, ſoit par la crainte. Il devint en 630, l'an 8 de l'hégire, le Souverain deſpotique de ſa ville natale dont il avoit été chaſſé quelques années auparavant. Devenu maître de ce temple fameux ſi vénéré par ſes

profélytes, il en brisa les idoles qui y étoient en grand nombre, & prétendit rendre au temple d'un Dieu unique toute sa pureté, en y faisant débiter toutes les rêveries de l'Alcoran, & les signes absurdes de sa mission.

Mahomet auroit bientôt été Souverain de toute l'Arabie, si son exemple n'avoit pas élevé deux autres imposteurs, Prophêtes, Guerriers, Législateurs comme lui, qui songerent à profiter de la foiblesse des Arabes & de leur goût pour la nouveauté. Mozéima & Alasvaad, tous deux Musulmans, tenterent dans le même temps, & chacun dans des Provinces éloignées, de soumettre le peuple en leur propre nom, & de lui donner des loix différentes. Ces deux entreprises, faites par deux hommes braves & lettrés, troublerent les derniers jours de Mahomet, & ébranlerent son trône.

L'impression du poison qu'il n'avoit pu effacer, faisoit, après trois ans, des progrès rapides. Il envoya ses Lieutenans contre des rivaux trop redoutables, &, avant sa mort, il eut le plaisir de se voir délivré d'un des deux. Alasvaad, trahi par son épouse & par ses proches qui le vendirent à Maho-

met, fut aſſaſſiné dans ſa propre maiſon. Mais la chûte de Malozéima plus à craindre, & qui déja s'étoit emparé de quelques villes de l'Arabie, étoit réſervée au premier ſucceſſeur de Mahomet.

Enfin cet heureux impoſteur mourut l'an 11 de l'hégire, le 630 de J. C. à Médine, qu'il avoit fait le ſiege de ſa puiſſance, âgé de plus de 63 ans ſolaires, après avoir trompé, combattu & régné 23 ans dans preſque toute l'Arabie. Les Hiſtoriens de Mahomet, en publiant ſes impoſtures, ont beaucoup vanté ſon génie. Les circonſtances le ſervirent bien; il dut beaucoup ſans doute à ſon audace, à ſa patience dans les travaux, à ſes talens pour la guerre: mais s'il fut le fondateur du puiſſant empire des Califs & d'une religion étendue, ceux qui mirent l'Alcoran dans ſa bouche & les armes dans ſes mains, qui combinerent juſqu'où l'on pouvoit compter ſur la crédulité des Arabes, qui leur montrerent quelques vérités pour accréditer mille erreurs, furent plus utiles à la gloire de Mahomet, que ſon ignorance, ſon incontinence & ſa ſévérité ne purent lui nuire. Les plus grands ſuccès du mahométiſme ne vinrent qu'après la mort du Prophête. Il avoit combattu pour

s'emparer de quelques villes : ses successeurs asservirent des provinces & des royaumes, & la loi musulmane fut d'autant plus respectée, que son auteur n'étaloit plus aux yeux du peuple, le scandale d'une conduite qu'il avoit souvent fallu excuser.

Mahomet n'étoit plus, & ses disciples les plus ardens ne vouloient pas convenir qu'il eût payé le tribut à la nature. Au moment que le Prophête fut expiré, Omar, dont il avoit épousé la fille, employa, pour détruire ce fait, l'argument le plus convaincant que Mahomet eût jamais employé pendant sa vie ; il tira son cimeterre, jurant d'exterminer tous ceux qui oseroient avancer que le Prophête étoit mort. La multitude, qui craignoit & respectoit Omar, étoit prête à l'en croire, lorsqu'Abubekre, autre beau-pere du Prophête, s'écria : adorez-vous donc Mahomet, ou le Dieu de Mahomet, seul infini, seul immortel ? S'il est vrai que notre Prophête n'étoit qu'un homme comme nous, pourquoi auroit-il été exempt de la loi commune ? Et il prouva par l'Alcoran que Mahomet lui-même avoit répété plusieurs fois qu'il devoit mourir. Ce discours convainquit Omar & tous les Musulmans que la vue du cadavre

n'avoit point tirés d'erreur. Mahomet fut enterré avec beaucoup de pompe dans le lieu même où il étoit mort. La visite de son tombeau est encore le pélerinage le plus célebre parmi les Musulmans, après le pélerinage de la Mecque.

Le sceptre sembloit appartenir à Ali, le plus proche parent du Prophête, son unique gendre, son plus ancien disciple, celui qui le premier, avoit exposé sa vie pour défendre celle de son maître. Mais Aiésa, fille d'Abubekre, celle des femmes de Mahomet qu'il avoit le plus aimées & dont il avoit eu le plus à se plaindre, se souvenoit toujours qu'au temps où l'Ange Gabriël avoit apporté du ciel un chapitre de l'Alcoran pour la laver du crime de l'adultere, Ali avoit formés de nuages dans l'esprit de Mahomet, & avoit exposé son épouse chérie à mille chagrins domestiques, & aux effets de la colere d'un époux irrité, tandis que tout retentissoit au-dehors des témoignages & des preuves de son innocence. Aiésa saisit l'occasion de se venger. Dans les derniers jours du Prophête, elle lui persuada de charger Abubekre, son pere, du soin des prieres publiques & des fonctions du sacerdoce que

Mahomet avoit toujours remplies lui-même jufqu'alors. Après fa mort, Aiéfa & fes amis s'efforcerent de perfuader au peuple que le choix du Prophête défignoit Abubekre pour fon fucceffeur. Cette opinion s'accrédita; les plus zélés partifans d'Aiéfa prêterent ferment à fon pere, fans attendre un confentement unanime. Omar & fes amis fe déclarerent auffi pour Abubekre : en moins de deux jours, tous les Médinois, tous les étrangers qui étoient dans la ville, fe rangerent fous les étendards d'Abubekre; on le nomma Calif; ce titre en arabe fignifie Vicaire. Ali lui-même foufcrivit depuis à ce choix; il reconnut fon rival pour fon maître. Mais depuis, fes fectateurs regarderent cette élection & les deux qui la fuivirent comme autant d'ufurpations. C'eft encore le fondement d'un grand fchifme parmi les Mufulmans. Les Perfans & plufieurs autres peuples regardent Ali comme le fucceffeur immédiat du Prophête.

Abubekre. Abubekre fut ufer des deux glaives que Mahomet avoit laiffés dans fes mains; il recueillit avec foin les chapitres de l'Alcoran, épars çà & là, que le Prophête fembloit avoir abandonnés auffi-tôt qu'ils avoient produit

l'effet qu'il devoit en attendre. Le Calif les rangea, comme on les voit encore, sans ordre chronologique, sans analogie de matiere. Les Arabes n'étoient pas capables de cette méthode; la confusion qui regne dans chacun de ces chapitres, se trouve aussi dans leur arrangement. Ce livre, plein d'images hardies, de préceptes sages, d'histoires puériles, d'idées fausses, annonce que diverses mains l'ont écrit, & que ses Auteurs ont songé à éblouir des enthousiastes plutôt qu'à éclairer des hommes. Abubekre, pour accréditer de plus en plus sa religion, voulut recueillir la mémoire des paroles & des faits remarquables de Mahomet. Ce livre, après l'Alcoran, le plus respecté parmi les Musulmans, est appellé Sunna.

De quelque gloire que le Prophête ait joui pendant sa vie, ses successeurs surent le faire bien plus grand après sa mort. Le seul nom de Mahomet portoit dans le cœur de tous ses sectaires une véhémence, un courage qui les rendoit invincibles. Abubekre, en rappellant aux Musulmans qu'ils avoient entendu la voix du Prophête dans cette même chaire où il leur parloit, en faisoit autant de héros. Avec ce précieux enthousiasme, il écrasa le

parti de Mozoléima, le dernier rival de son maître. Il acheva de soumettre l'Arabie; il conquit le royaume d'Yraque & la Syrie jusques par-delà Damas; il défit, par lui-même ou par ses Lieutenans, plusieurs armées nombreuses de l'Empereur Héraclius. Abubekre ne régna que deux ans & quatre mois. Pendant ce court espace, il soumit plus de pays à la loi musulmane, que son fondateur n'avoit fait durant toute sa vie. L'Empire des Califs, déja formidable aux Grecs & à toute l'Asie, passa sans contradiction dans les mains d'Omar qu'Abubekre choisit à sa mort pour lui succéder. Celui-ci joignit au titre de Calif celui de Commandeur des Croyans que ses successeurs ont gardé.

Omar. Le nouveau Calif vit croître sous son regne la puissance musulmane; il ne parut point à la tête des armées. Content des fonctions de la chaire & du trône, tranquille à Médine, il y donnoit des loix à tout son empire, tandis que ses Généraux conquirent la Palestine, le reste de la Syrie, toute l'Egypte, Tripoli d'Afrique & son territoire, une grande partie du pays de Barka, du Korasan, de l'Arménie & de la Perse. Personne ne fut mieux qu'Omar profiter de cette obéissance

aveugle que les Mufulmans avoient vouée à leurs Califs. Les Généraux qu'Omar dépoffédoit à la tête des plus nombreufes armées, baifoient refpectueufement l'ordre venu de Médine, & devenoient les Lieutenans de leurs fucceffeurs. Le Calif, bien perfuadé que l'ignorance & l'erreur pourroient feules entretenir ce dévouement, ordonna de brûler la fameufe bibliotheque d'Alexandrie qui devoit fa fondation aux Ptolomées. Si ces livres, difoit Omar, démentent l'Alcoran & la Sunna, il faut les anéantir; s'ils y font conformes, qu'avons-nous befoin d'eux? notre loi nous fuffit. Après dix ans de regne, Omar mourut affaffiné par un efclave dont il avoit refufé d'écouter les plaintes. Le meurtrier fe tua lui-même pour éviter une mort plus cruelle. Omar n'expira qu'après trois jours écoulés depuis fa bleffure, refufant de défigner fon fucceffeur. Mais il remit fon droit à fix compagnons du Prophête qui vivoient encore autour de lui. Ali étoit de ce nombre; il fit de vains efforts auprès des cinq autres Electeurs pour obtenir d'eux ce qu'il croyoit être fon héritage. Les ennemis qu'Aiéfa lui avoit fufcités, la vénération que les Mufulmans marquoient

à celle de toutes les veuves du Prophête qu'il avoit le plus aimée, à la fille de leur premier Calif, écarterent encore une fois de la chaire de Mahomet celui de tous ses disciples qui avoit le mieux servi son maître. Ali se réunit, malgré lui, aux cinq qui lui refusoient la suprême puissance, pour la déférer à Othman, comme lui, compagnon du Prophête, mais qu'Omar avoit déclaré indigne du califat à tous ceux qui lui avoient proposé de le choisir.

Othman. Othman imita son prédécesseur en ce qu'il ne parut point à la tête des armées. Ses Généraux acheverent la conquête du Korasan & de la Perse; ils renverserent ce trône, & firent mourir le dernier de ses Rois; ils s'emparerent de l'isle de Rhodes; ils entrerent dans la Nubie; ils soutinrent une guerre contre l'Empereur des Grecs, & le chasserent d'Alexandrie qu'il avoit reprise. Mais tandis qu'ils reculoient les bornes de l'Empire, le Calif se laissoit aller à une honteuse mollesse & à tous les excès du gouvernement despotique: au lieu d'imiter ses prédécesseurs qui menoient une vie simple & frugale, & distribuoient tous les vendredis le fond du trésor aux Musulmans, ne se réservant pour

eux, par jour, qu'environ 24 sols de notre monnoie, Othman dépossédoit des Gouverneurs de province établis par Omar, par Abubekre & par Mahomet même, pour placer ses flatteurs à qui il prodiguoit des trésors, fruits des conquêtes que ni lui, ni eux n'avoient faites.

Cette conduite excita des mécontens qui en peu de temps devinrent des rebelles. On sema la sédition dans toutes les Provinces de l'empire. Les Arabes vinrent en grand nombre camper près de Médine, d'où ils envoyerent leurs Chefs vers le Calif, pour lui signifier qu'il eût à rétablir les Gouverneurs dépossédés, à chasser ses favoris, ou à déposer le sceptre. Le maheureux Calif, tout tremblant, obéit à des rebelles qu'il eût fallu réprimer, il monta en chaire, promit de réformer sa conduite, déposa les Gouverneurs qui déplaisoient, & nomma les Chefs de la sédition aux places qu'il faisoit vaquer. Cette condescendance parut rétablir le calme, les révoltés se dissiperent, chacun se disposant à jouir du fruit de la rebellion. Mais l'intrigante Aiésa entreprit de devenir une seconde fois l'épouse chérie du Commandeur des Croyans.

Aiésa voulut mettre sur le trône un jeune homme appellé Telha, qui avoit su lui plaire; elle corrompit le Secrétaire d'Othman; ils fabriquerent ensemble des lettres revêtues du sceau de Mahomet & adressées aux Gouverneurs dépossédés, qui portoient en substance, que, loin qu'ils dussent obéir aux prétendues lettres de déposition, Othman leur ordonnoit de se saisir de ceux qui voudroient leur succéder, de leur faire couper les pieds & les mains, & de les faire empaler. On fit ensorte que ces faux ordres fussent surpris par ceux qui paroissoient devoir en être les victimes. La main du Secrétaire, le sceau qu'il y avoit apposé, ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres, ils retournent furieux à Médine, soulevent le peuple une seconde fois, pénetrent dans la maison du Calif, & le percent de coups sans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours sans sépulture dans le lieu où il avoit été frappé, puis il fut enfoui sans qu'on daignât lui rendre les moindres honneurs. Il avoit régné près de douze ans, & étoit âgé de 82 ans quand il fit cette fin malheureuse. Avant l'assassinat du Calif,

Aiésa étoit partie pour la Mecque, afin de détourner les soupçons qui pouvoient tomber sur elle. Cette précaution nuisit à ses desseins.

A peine Othman étoit mort, tous les yeux se tournerent vers Ali. Son grand courage, une connoissance parfaite de l'Alcoran, une vieillesse exempte de foiblesse & d'infirmités le rendoient vénérable à tous les Médinois. Ses amis publioient qu'il auroit dû être le premier successeur du Prophête. L'âge avoit modéré l'ambition d'Ali; il résista quelque temps avant de monter sur la chaire des Califs; mais il parut se rendre aux vœux unanimes des Médinois. Telha lui-même, entraîné par le torrent, prêta au nouveau Calif le serment accoutumé qu'il se promettoit bien d'enfreindre; tout aussi-tôt il fuit à la Mecque, portant à la veuve de Mahomet la tunique ensanglantée du Calif Othman. Cette femme artificieuse voulut paroître venger un crime dont elle étoit le véritable auteur. On la nommoit la mere des Croyans; elle abusa de son crédit sur le peuple pour faire juger Ali l'assassin d'Othman. La fatale tunique fut exposée dans le temple de la Mecque comme étendard de la rebellion; on la porta Ali.

même à Damas, où le Gouverneur de Syrie, zélé serviteur d'Othman, fit les plus grands efforts contre Ali qu'il croyoit l'assassin de son maître.

Cependant Aiésa, capable de tout entreprendre pour Télha, songeoit à s'emparer de l'Arabie; elle assembla précipitamment des soldats qui penserent marcher à une victoire certaine sous la mere des Croyans. Elle écrivit à tous les Gouverneurs qu'ils eussent à reconnoître la voix de Mahomet. Quelques-uns, à la vue de pareils ordres, tomberent le visage contre terre; d'autres, fideles à leurs sermens, se déclarerent pour le Calif élu; enfin l'Arabie vit en peu de temps deux armées prêtes à déchirer cet empire devenu si formidable. Aiésa, marchant à la tête de la sienne dans une espece de litiere couverte que portoit un chameau, voulut s'emparer de Pasra, l'une des plus fortes places de l'Yraque. Ali accourut pour la défendre; les armées se rencontrerent, &, malgré la médiation des Chefs, la bataille fut engagée.

Depuis long-temps on n'en avoit point vu de plus meurtriere; le chameau d'Aiésa la portoit par-tout où sa présence pouvoit animer les soldats; bientôt le pavillon de sa litiere fut

couvert de dards, & ſon chameau tomba ſous les coups dont il étoit criblé; Télha périt auprès de ſa bienfaictrice. Après la plus vigoureuſe réſiſtance, l'armée d'Aiéſa fut taillée en pieces: elle-même étant tombée dans les mains du Calif, celui-ci reſpecta la veuve de ſon maître; mais il la condamna à l'obſcurité qui convenoit à toutes les Muſulmanes. Aiéſa paſſa le reſte de ſa vie, ſervie & enfermée comme le devoit être la femme de Mahomet.

Cette victoire ſoumit au Calif l'Arabie, l'Yraque, l'Egypte & la Perſe. Mais Moavie, Gouverneur de Damas, avoit aſſemblé une armée en Syrie; il croyoit toujours, ou il feignoit de croire Ali l'aſſaſſin de ſon maître Othman, qui étoit auſſi ſon couſin germain; tous deux deſcendoient d'Ommias, oncle de Mahomet. Sous ce prétexte il ſe fit déclarer Calif, promettant, diſoit-il, d'abattre l'uſurpateur; il ſéduiſit même le Gouverneur de la Paleſtine, & ſe préparoit à entrer dans l'Arabie, quand Ali, nouvellement vainqueur d'Aiéſa, apprit qu'il étoit temps de s'oppoſer à un ennemi plus formidable. Quatre-vingt-dix mille hommes marcherent ſous ſes ordres, & joi-

gnirent à Saffein, ſur les confins de l'Arabie, l'armée de Moavie plus nombreuſe encore. Dans pluſieurs petits combats de troupes détachées, les armes d'Ali eurent toujours l'avantage. Enfin le brave Calif fit propoſer à ſon adverſaire, pour épargner le ſang muſulman, de vuider leur querelle corps à corps, & de n'abandonner le ſceptre qu'avec la vie. Malgré la vieilleſſe d'Ali, ſa valeur étoit redoutée; Moavie répondit à ſon Lieutenant Amru, qui le preſſoit d'accepter un défi qu'il ne pouvoit éluder ſans deshonneur : *vous êtes donc certain de devenir Calif à ma place ?* Ali indigné de la lâcheté de ſon adverſaire, brûloit de donner bataille; il y diſpoſa ſes troupes, & comme il étoit prêt d'attaquer le camp de Moavie, on en vit ſortir les Chefs portant des exemplaires de l'Alcoran au bout de leurs lances, & les préſentant aux ſoldats d'Ali comme gages d'union & de ſauve-garde. Le Calif vouloit charger ces hypocrites avec vigueur; mais ſon armée refuſa de le ſuivre : tous s'écrierent : nous ne combattrons pas contre la loi de Dieu. Il fallut faire retraite, & bientôt des députés de Moavie parurent dans le camp d'Ali; ils venoient pro-

poser de remettre à deux arbitres, choisis dans chacune des deux armées, la décision de la querelle. Comme les Chefs du parti d'Ali le pressoient de prononcer : je n'ai rien à décider, s'écria-t-il, au milieu d'une armée qui a refusé de m'obéir ; c'est à vous d'achever votre ouvrage.

Moavie ayant nommé un arbitre, quelques soldats d'Ali en nommerent un autre sans la participation du Calif. Il promit ensuite de s'en rapporter à sa décision. Les deux partis établirent de concert un lieu de franchise où la conférence devoit se faire, & les Califs se retirerent avec la plus grande partie de leurs troupes ; Ali à Cufa, Moavie à Damas. Les conférences commencerent pendant le mois de Ramadan. Amru, arbitre choisi par le parti de Moavie, persuada à l'arbitre d'Ali qu'il falloit que chacun déposât publiquement son Calif, afin que l'élection qu'ils feroient ensuite de concert, fût plus libre & plus respectée. L'arbitre Arabe étant monté sur un tribunal élevé dans la place que remplissoit un grand peuple, je dépose, dit-il, Ali du califat comme j'ôte cet anneau de mon doigt : alors l'arbitre Syrien occupant la place du premier : vous avec entendu, dit-il à

haute voix, qu'Ali vient d'être déposé au nom des Arabes; je le dépose aussi au nom des Syriens. Puisque le califat est vacant, j'y nomme Moavie, & je le revêts de la puissance souveraine, comme je mets cet anneau à mon doigt. Les Arabes trompés protesterent à grands cris contre cette ruse, & les deux partis se séparerent plus divisés que jamais.

Tandis qu'on trahissoit la cause d'Ali à Saffein, ce Calif étoit occupé à calmer une sédition près Cufa. Ces mêmes soldats, qui avoient refusé de combattre contre l'Alcoran, faisoient un crime à leur maître d'avoir laissé au jugement des hommes ce qui devoit, disoient-ils, être jugé par Dieu seul. Au nombre de treize mille ils s'emparerent d'une ville de l'Arabie appellée Naarvan, déclarant qu'ils ne reconnoîtroient plus Ali pour Calif, s'il ne désavouoit pas les arbitres qu'il avoit laissés à Saffein. Ali avoit donné sa parole, il ne crut pas devoir la rétracter; il marcha contre les rebelles au lieu de leur répondre. Arrivé près de Naarvan, il plaça l'Alcoran au bout d'une pique à la vue de la ville, publiant qu'il feroit grace à tous les soldats qui se rendroient sous cette enseigne, qu'au contraire ceux qui

persisteroient dans la révolte, seroient passés au fil de l'épée. Dans ces temps de trouble & de ferveur, l'Alcoran, comme on l'a déja vu, étoit plus respecté que les Califs. Neuf mille séditieux se réunirent à ce qu'ils regardoient comme le signe de leur foi. Ali étant facilement entré dans la ville mal fortifiée, fit égorger ce qui y restoit de transfuges, sans en épargner un seul.

Ce fut après cette victoire, ou plutôt après ce carnage, qu'il apprit ce qui s'étoit passé à Saffein; il apprit encore que l'Egypte s'étoit rendue à Moavie par la négligence & par la mauvaise administration de ses Gouverneurs, & qu'Amru, ce même arbitre qui avoit tenté de dépouiller Ali du califat pour en revêtir son maître, étoit entré paisiblement dans l'Egypte, prétendant la gouverner au nom de Moavie. L'Arabie n'étoit pas plus tranquille que les autres contrées de l'empire de Mahomet. Moavie envoya ravager plusieurs cantons de l'Iémen qui en fait partie. Les Musulmans, qui pensoient toujours combattre pour leur loi, étoient plus cruels encore contre leurs freres égarés que contre ceux qu'ils nommoient infideles. Tant de sang versé suscita

des aſſaſſins qui crurent délivrer leur patrie, en arrachant la vie à ſes oppreſſeurs.

Trois hommes complices de pluſieurs autres, prirent l'un, le chemin de Cufa pour aller aſſaſſiner Ali, l'autre, celui de Damas pour traiter de même Moavie, le troiſieme, celui du Caire pour frapper Amru. Moavie ne reçut qu'une bleſſure dont il ne mourut pas; Amru étant malade, le jour que celui qui le vouloit tuer ſe mit en devoir de le faire, l'aſſaſſin perça un autre Iman (1) qui prononçoit la priere publique au lieu d'Amru. Ali périt de la main qui s'étoit armée contre lui; il fut frappé dans la Moſquée. D'abord la bleſſure ne parut pas mortelle; mais on connut bientôt que le fer étoit empoiſonné. Le Calif ordonna qu'on tueroit ſon meurtrier d'un ſeul coup après qu'il ſeroit expiré.

Ali mourut âgé de 73 ans, la 40e. année de l'hégire, après avoir régné quatre ans & dix mois. Ce Calif avoit plus de connoiſſances, plus d'élevation, plus de génie, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs; mais il fut plus mal-

(1) Iman, Prêtre de la loi mahométane.

heureux qu'eux tous. Quelqu'un lui demandant pourquoi les regnes d'Abubekre & d'Omar avoient été si paisibles, celui d'Othman & le sien au contraire si orageux ; c'est, dit-il, qu'Abubekre & Omar étoient servis par Othman & par moi, & que lui & moi ne l'avons été que par vous & par vos semblables. On a d'Ali un Gentiloquium : ce sont cent maximes pleines de force & de raison qui ont été traduites de l'arabe en plusieurs autres langues orientales. En voici une : *Celui qui veut être riche sans possessions, puissant sans sujets, & sujet sans maître, n'a qu'à servir Dieu, il trouvera ces trois choses.* Les Persans & plusieurs autres peuples Musulmans, qui suivent encore aujourd'hui la secte d'Ali, pensent qu'il est le premier successeur légitime de Mahomet ; ils traitent d'usurpateurs les trois premiers Califs ; ils n'admettent point la Sunna que nous avons dit être le dépôt des anciennes traditions de Mahomet, d'où les Turcs contraires à la secte d'Ali ont pris le nom de Sunnites, & ils nomment Shiites les sectateurs d'Ali qui élevent la mémoire de ce Calif presque aussi haut que celle de Mahomet. Quelques heures avant la mort du Calif on lui demanda qui régneroit après lui,

Mahomet, répondit-il, n'a pas nommé ſon ſucceſſeur, je ne nommerai pas le mien. A peine fut-il expiré, que tous les yeux ſe tournerent vers Aſſan ſon fils.

Aſſan. Ce Prince fut proclamé d'une voix unanime dans Cufa; mais il n'avoit ni la force ni l'ambition néceſſaire pour affermir le trône que Moavie avoit ébranlé. Dès les premiers jours de ſon regne, les révoltés firent de nouveaux efforts; il fallut envoyer contre eux des troupes ſur les confins de l'Arabie. Le paiſible Aſſan regrettoit déja tout le ſang qu'on alloit verſer; il prêchoit dans la Moſquée de Cufa la ſoumiſſion & la concorde, tandis que Moavie, à la tête d'une armée formidable, promettoit les délices du paradis à ceux qui vaincroient les prétendus aſſaſſins d'Othman, ou qui mourroient les armes à la main contre eux. Les belliqueux Arabes conçurent du mépris pour un Prince avare du ſang des hommes. Aſſan connut bientôt qu'ils ſe laſſoient de ſa douceur & de ſes efforts pour la paix. Ayant appris qu'il s'étoit donné un combat ſur les frontieres de l'Arabie, dans lequel perſonne n'avoit eu l'avantage, & que l'eſpoir d'un accommodement s'éloignoit plus que jamais,

il ne ſongea qu'à ſe dépouiller d'une dignité ſi étrangere à ſes mœurs. Contre le gré de tous les partiſans de la maiſon d'Ali, il fit demander à Moavie une penſion annuelle pour ſa vie, qu'il alla cacher à Médine dans l'obſcurité & dans la pratique des vertus bienfaiſantes, diſtribuant aux malheureux toutes les richeſſes que Moavie lui avoit abandonnées en échange du califat.

Moavie.

L'implacable Moavie, ſeul poſſeſſeur du trône, voulut craindre encore celui qui le lui avoit cédé ſans l'avoir défendu. L'accord entre Aſſan & lui portoit qu'après la mort de Moavie la dignité de Calif rentreroit dans la maiſon d'Ali. L'uſurpateur, auſſi ambitieux pour ſa maiſon que pour lui-même, brûloit du deſir d'y fixer le califat. La mort d'Aſſan qui n'avoit point encore d'enfans, fut réſolue. Celle de ſes femmes qu'il aimoit le plus tendrement, ſe chargea de l'empoiſonner, ſur la promeſſe d'épouſer le fils de Moavie. Mais celui qui avoit ordonné le crime, & qui en profita, mépriſa tellement ſa complice, qu'il ne voulut plus lui tenir ſa parole.

Dès que le Calif ſe crut paiſible poſſeſſeur du trône, il exécuta le

projet de le fixer dans sa maison. Iésid son fils fut déclaré son successeur, & même son collegue. Presque tous les Musulmans lui prêterent le serment qu'on n'avoit fait jusqu'alors qu'au Calif régnant. Mais Oséin, fils d'Ali & petit-fils du Prophête par sa mere, n'avoit pas pour l'empire la même aversion que son frere Assan avoit marquée ; & lorsqu'après 19 ans de regne le redoutable Moavie eut laissé toute l'autorité à Iésid son fils, Oséin se prépara à disputer au fils de l'usurpateur ce qu'il croyoit être le patrimoine de ses peres.

Iésid. Tout l'empire étoit soumis à Iésid, excepté la Mecque & Médine que les partisans de la maison d'Ali avoient fait déclarer pour Oséin. Ce Prince espéra de s'emparer aussi de Cufa qui avoit été la résidence de son pere & de son frere. Les intelligences qu'on avoit su lui ménager s'étant multipliées, il crut qu'il n'avoit qu'à se présenter à Cufa pour y être proclamé Calif. Mais, tandis qu'il étoit en chemin de s'y rendre avec toute sa famille à la tête de cent cinquante hommes armés, seules forces qu'il eut pu rassembler, & qu'il croyoit suffisantes dans une ville soumise, Iésid, informé des dispositions des Cufiens, avoit envoyé

envoyé à Cufa de nouvelles troupes de Syrie, & avoit fait punir les principaux partisans d'Oséin. Enfin tout étoit subjugué, lorsque le fils d'Ali parut, & ce malheureux Prince rencontra une armée nombreuse qui venoit le combattre, au lieu d'un peuple soumis qu'il croyoit devoir accourir au-devant de son maître légitime.

La petite troupe d'Oséin fut bientôt enveloppée : on ne lui laissa que le choix de reconnoître le Calif Iésid, ou de faire tête à six mille hommes avec cent cinquante. Oséin avoit à sa suite ses freres, ses sœurs, ses femmes, ses deux fils en bas âge, toute l'espérance de la maison d'Ali. Son courage, ou si l'on veut, son désespoir ne lui permit pas de dérober tout cela au fer du vainqueur, il aima mieux affermir la race des Ommiades sur le trône de Mahomet, en lui livrant tous ceux qui pouvoient le lui disputer, que la reconnoître, par un consentement même forcé, pour la famille de ses maîtres. Affectant un enthousiasme prophétique, il se précipita à genoux au milieu des siens, & prononça tout haut une priere fervente pour demander à Dieu de protéger la bonne cause & le sang de son Prophête.

Oſéin ſut tirer parti de ſa mauvaiſe poſition avec une intelligence & un courage dignes d'une autre récompenſe. Pendant la nuit qui précéda ſa défaite, & que le Général d'Iéſid avoit employée à traiter avec Oſéin, ce Prince avoit fait creuſer autour de ſon camp un large foſſé qu'il remplit le matin de matieres enflammées, de ſorte qu'il ſembloit être défendu par un rempart de feu que les chevaux refuſoient d'approcher. Nonobſtant la plus vigoureuſe réſiſtance, Oſéin périt avec dix-ſept de ſes freres ou parens, & avec preſque tous ſes ſoldats. Ses ſœurs, quelques-unes de ſes femmes, & ſes deux enfans nommés Ali & Amru furent préſervés : on les traîna en captivité à Damas, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils avoient de précieux.

Iéſid vit avec joie la tête de ſon rival de grandeur, quoiqu'il montrât quelque ſentiment de compaſſion pour ſon ſort. Les ſœurs d'Oſéin furent traitées comme devoient l'être les petites-filles de Mahomet, malgré les reproches ſanglants dont elles accablerent Iéſid ; il reſpecta même l'enfance des fils d'Oſéin. Comme il délibéroit dans ſon conſeil ſur ce qu'il devoit en faire, pluſieurs l'exhorterent

à ne pas souiller son regne par le meurtre de deux innocentes victimes, dont le sang étoit vénéré de tous les Musulmans. Un Ministre d'Iésid s'éleva vivement contre ce sentiment; montrant un petit instrument d'acier tranchant qui servoit à couper les ongles: *Seigneur*, dit-il à Iésid, *ceci suffit aujourd'hui pour terminer l'affaire importante que nous traitons. Si on differe, le sang de plusieurs millions d'hommes ne la terminera pas.* Ce cruel conseil paroissoit d'autant plus fondé, que la haine des enfants d'Oséin se manifestoit à toute heure. Iésid, ayant vu le petit Amru, second fils d'Oséin, qui querelloit son fils, enfant du même âge, dit en riant au jeune Amru: voudrois-tu te battre avec mon fils? *Volontiers*, répondit l'enfant avec vivacité; *fais-nous donner à chacun un couteau.* Ce jeune lion promettoit déja, aux ennemis de son pere, toute la haine qui a tant éclaté depuis entre les Shiites & les Sunnites. Mais ces dispositions ne changerent rien à la conduite d'Iésid, qui traita constamment la famille d'Oséin comme les ames généreuses doivent traiter les infortunés. Il les renvoya tous à Médine, leur marquant du regret de ce que les circonstances l'avoient

contraint à faire mourir Oſéin ; & il leur prodigua tous les ſecours capables d'adoucir leur malheur. Les Shiites comptent Oſéin & Ali ſon fils pour les troiſieme & quatrieme Califs légitimes.

La générosité d'Iéſid irrita ſes ennemis. Auſſi-tôt que la famille d'Ali fut de retour à Médine, le peuple, tout plein de la mémoire d'Oſéin, crut devoir ſecouer le joug des Califs Ommiades. Ils ne pouvoient mettre à leur tête ni Ali, ni Amru qui n'étoient encore que des enfans : il falloit oppoſer du courage & de l'expérience à un Prince trop bien affermi ſur le trône de Mahomet. Ils choiſirent Abdallah, fils de Zobeir, de la famille des Ashemites, dont étoit le premier Calif Ali ; & s'étant tous tranſportés à la Moſquée, le premier d'entre eux s'écria : *je dépoſe Iéſid du califat, comme j'ôte ce turban de deſſus ma tête. Je dépoſe Iéſid du califat*, dit le ſecond, *comme j'ôte ce ſoulier de mon pied.* Tous les Médinois ayant ſuivi cet exemple, en un inſtant la terre fut couverte de turbans & de ſouliers. Ils chaſſerent tout ce qui tenoit dans la ville pour la famille des Ommiades, & prirent des meſures, autant que le tumulte d'une nombreuſe armée pouvoit le

permettre, afin que les plus grandes villes de l'Arabie ſuiviſſent l'exemple de Médine.

Abdallah marcha vers la Mecque ſans beaucoup d'obſtacles, parce que les garniſons qui tenoient pour le Calif n'étoient pas aſſez fortes pour le retarder.

Iéſid apprit à Damas que ſa clémence pour la famille d'Ali avoit encouragé les rebelles. Il envoya en hâte une armée nombreuſe en Arabie; le bruit de ſa marche ramena beaucoup de révoltés : mais Médine lui réſiſta conſtamment. Cette ville ſoutint un ſiege long & meurtrier, ſans qu'Abdallah, qui ſongeoit à conquérir le reſte de l'Arabie, ſe mît en devoir de ſecourir la ville qui l'avoit élu. Après trois mois de réſiſtance, Médine fut priſe & ſaccagée. Le ſoldat vainqueur ne reſpecta que la famille d'Ali, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu d'Iéſid. Ce ſuccès enhardit le Général de l'armée Syrienne: il voulut aller aſſiéger le Calif Arabe qui étoit pour lors dans la Mecque; mais comme il en approchoit, il apprit la mort de ſon maître Iéſid, & il retourna dans ſa patrie. Ce fut l'an 684 de Jeſus-Chriſt, la 64e. lunaire de l'hégire. Si l'on vit depuis deux Califs dans l'empire de

Mahomet, cette division doit être imputée à la mauvaise conduite d'Abdallah, qui fit tout ce qu'il falloit pour éloigner de lui les Syriens prêts à se jetter dans ses bras.

Moavie II. Aussi-tôt après la mort d'Iésid, on avoit fait monter Moavie II son fils sur la chaire des Califs. Ce Prince en descendit six semaines après pour se renfermer dans la retraite. Le jour qu'il annonça son abdication, il dit au peuple : *Moavie I mon aïeul arracha le sceptre de Syrie au gendre du Prophête, Calif légitime, plus noble, plus grand, plus vertueux que Moavie qui ne fut qu'un usurpateur. Iésid mon pere a fait mourir Oséin petit-fils du Prophête, qu'il eût dû révérer & servir. Je ne veux pas succéder à une autorité si injuste, je vais pleurer dans le silence, & demander au Prophête qu'il pardonne à ma maison tous les crimes commis contre la sienne.* Les Syriens, furieux de l'abdication de leur Calif, s'en vengerent, dit-on, sur le Précepteur de ce Prince, qu'ils accuserent de lui avoir inspiré des sentimens si modérés. Cet homme fut enterré vif par le peuple. Le Calif dépossédé persista dans la résolution qu'il avoit prise; il mourut à Damas, très-peu de temps après son abdication, sans que les

Syriens eussent voulu l'admettre, & sans que depuis ils eussent pu déterminer Moavie II à faire aucunes fonctions ni du sacerdoce, ni de l'empire. Alors tous les yeux se tournerent vers Abdallah : les principaux Syriens, sentant tout l'avantage qu'il y auroit à réunir pour jamais les forces de l'empire mahométan, étoient prêts à déterminer le peuple pour le Calif Arabe, lorsqu'on apprit qu'Abdallah avoit fait égorger tout ce qui restoit à la Mecque de la maison d'Ommias, & des serviteurs qu'elle y avoit en grand nombre, & que les cruautés que le Calif exerçoit tous les jours n'avoient ni motifs, ni mesures. Les Syriens renoncerent bientôt au projet de placer ce barbare sur le trône. Mervan, de la race d'Ommias, qui le premier avoit proposé de se soumettre à Abdallah, fut élu Calif à Damas à la place de Moavie II : mais Abdallah se maintint toujours en Arabie malgré le sang qu'il y versoit. Mervan ne regna que dix mois. Abdalmalec, son fils & son successeur, dès les premiers jours de son exaltation, ordonna que le pélérinage que les Syriens avoient fait jusqu'alors à la Mecque, se feroit à l'avenir à Jérusalem. Abdalmalec ne vouloit pas que les états de son ennemi fussent

Abdallah.
Mervan.

Abdallah.
Abdalmalec.

enrichis des sommes immenses que ses sujets portoient chaque année à la Mecque. Ainsi dans ce temps d'enthousiasme & de ferveur, la religion cédoit déja aux raisons d'intérêt.

Quoique l'empire de Mahomet parût être partagé entre les Ommiades & les Alides, les enfans d'Ali vivoient dans l'obscurité à Médine, tandis qu'Abdallah, leur parent éloigné, usurpoit le trône qu'il avoit paru d'abord ne défendre que pour eux. Mahomet & ses freres, petits-fils d'Oséin, car l'histoire ne parle plus de ses fils,) descendoient en ligne directe du fondateur de la loi musulmane, par Fatime sa fille unique, épouse d'Ali I. Des droits si certains au califat inquiéterent Abdallah, quoique celui qui pouvoit les faire valoir parût n'y pas penser. Le Calif régnant prétendit exiger du jeune Mahomet un serment de fidélité, que le descendant du Prophête étoit trop fier pour prêter à personne. Abdallah fit au même instant emprisonner tous les Alides, ne leur donnant que peu de jours pour se soumettre ou pour se résoudre à mourir. Des Musulmans, fideles à la mémoire d'Ali, s'assemblerent en grand nombre. Leur Chef, nommé Moctar, souleva la Mecque &

plusieurs villes d'Arabie. Abdallah fut réduit à négocier, les Alides sortirent de leur captivité le jour même qu'Abdallah avoit fixé pour demander leurs têtes s'ils persistoient à refuser le serment. Cette faction assez forte pour faire respecter les descendans du Prophête, ne le fut pas assez pour leur faire rendre le trône ; la nécessité de défendre l'Arabie contre les entreprises d'Abdalmalec, Calif de Syrie, réunit bientôt tous les Arabes, sous l'autorité de leur Calif Abdallah, & les intérêts de la maison d'Ali, céderent à la cause commune. Mais les efforts d'Abdallah ne firent que précipiter sa chûte. Il périt dans un combat, après avoir perdu Médine & la Mecque. Ses Généraux voulurent en vain défendre l'Yraque. Abdalmalec, plus vaillant ou plus heureux qu'eux tous, soumit à un même sceptre tous ceux qui n'avoient qu'une même foi ; &, tandis que les descendans de Mahomet étoient réduits à une condition privée, on ne connut plus qu'un Calif, usurpateur de l'empire que le faux Prophête avoit fondé.

Jusqu'alors les Arabes & tous les Musulmans s'étoient servis de la monnoie des Grecs. Les Princes Musulmans n'en avoient point encore fait

battre à leur coin. Abdalmalec uſa le premier de ce droit de ſouveraineté : voici à quelle occaſion. Dans des affaires que le Calif eut à traiter avec l'Empereur Grec pour les bornes des deux Empires, le Prince Muſulman commençoit toujours ſes dépêches par la formule que ſa religion preſcrivoit : *il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ſeul, & Mahomet eſt ſon Prophête*. Le Monarque Chrétien offenſé, fit dire à Abdalmalec que s'il ne changeoit cette formule, lui Empereur Grec feroit mettre ſur ſes monnoies des légendes, où Mahomet feroit déſigné par des titres qui déplairoient à ſes ſectateurs. Le Calif défendit auſſi-tôt le cours des monnoies grecques dans ſes états : il fit frapper des dragmes dont la légende arabe étoit *Dieu eſt éternel*. Les ſuperſtitieux Muſulmans ſe plaignirent d'abord qu'on expoſât le ſaint nom de Dieu à être touché par des mains profanes ou impures ; mais ils comprirent dans la ſuite qu'il étoit de la dignité d'un empire comme le leur d'avoir des monnoies particulieres. Il y eut pluſieurs guerres entre ces deux grands Etats ſous le Calif Abdalmalec : mais comme on ne ſe propoſe dans ce diſcours que de faire l'hiſtoire de la religion mahométane,

origine & fondement de l'Empire Ottoman, il suffira de dire qu'Abdalmalec s'empara de Carthage, & de toute l'Afrique proprement dite, & que ces conquêtes ne se firent pas sans verser beaucoup de sang. Abdalmalec mourut après vingt-un ans d'un regne plus brillant que juste. Plus qu'aucun autre Calif, il fonda sa puissance sur la crainte & sur les châtiments; il appauvrit, il dépeupla les pays qu'il avoit ajoutés à l'Empire, & la croissance qu'il donna à ce grand corps, diminua sensiblement sa substance & ses forces.

Walid I succéda sans contestation à son pere Abdalmalec. Ce Prince eut, dit-on, soixante & douze femmes par les fréquens divorces qu'il faisoit : car Mahomet qui s'étoit permis un nombre illimité d'épouses, n'avoit pas accordé plus de privilege à cet égard à ses successeurs qu'aux autres Musulmans. Walid I.

Dans ce temps, l'incontinence de Rodrigue, Roi d'Espagne, & le ressentiment du Comte Julien soumirent aux Musulmans le Royaume le plus florissant qui fût alors dans toute la chrétienté. Rodrigue, devenu éperdument amoureux de la jeune Cava, fille du Comte Julien, osa lui faire

violence. Le fougueux Julien punit sa patrie des fautes de son maître ; il appella les Musulmans d'Afrique dans la partie d'Espagne qu'il gouvernoit. Musa, qui commandoit pour le Calif en Afrique, envoya des troupes au Comte Julien : en moins de trois ans les Musulmans défirent l'armée de Rodrigue, lui ôterent la vie, & se rendirent les maîtres de tout son royaume. Depuis, les Barbares révoltés contre leur Chef, formerent autant d'Etats en Espagne qu'il y avoit de Gouverneurs : mais ils n'avoient pu en chasser tout à fait les Chrétiens. Ceux-ci, d'abord retirés dans les montagnes des Asturies, disputerent leur ancienne patrie aux Musulmans pendant plus de 700 ans, avec une fortune inégale & des succès assez lents, & ils n'acheverent de détruire en Espagne l'Empire de Mahomet qu'à la fin du quinzieme siecle, sous les Rois Catholiques Ferdinand V & Isabelle.

Depuis Walid I, huit Califs de la race des Ommiades occuperent le trône pendant environ trente années : ils se nommerent Soliman I, Omar II, Iésid II, Hesam, Walid II, Iésid III, Ibrahim & Mervan II. Nous nous dispenserons de parler des sept premiers, parce que nous n'avons rien

trouvé dans leur regne qui intéresse la religion musulmane.

Un Empire seulement fondé sur la force, doit céder tôt ou tard à une force supérieure. Les Syriens, les Egyptiens, & sur-tout les Arabes, se lasserent enfin d'obéir à des usurpateurs dont le trône n'étoit cimenté que par des flots de sang. La premiere année du regne de Mervan, Prince très-cruel, les peuples se souleverent à Emese, à Alexandrie, à Cufa. D'abord le Calif fut par-tout vainqueur & par-tout inexorable; les Musulmans consternés se demandoient entre eux pourquoi ils obéissoient à ces maîtres sanguinaires, tandis que la race de leur Prophête gémissoit comme eux dans l'oppression. Mais les yeux de ces mécontens ne se tournerent pas vers les Alides : ils étoient tombés dans l'obscurité. Mervan II.

Les Abbassides, issus d'Abbas cousin de Mahomet, petit-fils comme Ali de son aïeul paternel, étoient devenus puissans par des richesses immenses qu'ils devoient au commerce, & au peu d'attention que jusques là les Ommiades avoient fait à eux. Ceux de la maison d'Abbas n'étoient pas comme les Alides fils de la fille du fondateur des Musulmans; mais le

peuple ébloui de leurs richesses, respectoit en eux le sang de son Prophête beaucoup plus que dans les enfans d'Ali. Le chef de cette race fortunée, nommé Mahomet comme celui dont il tiroit toute sa gloire, étoit déja parvenu à une vieillesse avancée: il lui restoit trois fils d'une famille nombreuse; il les montroit aux Musulmans comme les soutiens de leur foi, les restaurateurs de leur empire, & les maîtres légitimes que Dieu leur avoit destinés. Une multitude de mécontens accourut à Moloïma, séjour de Mahomet; ils prêterent serment à cet Emir qui mourut peu de jours après, laissant Ibrahim son fils ainé à la tête de cette grande entreprise.

La révolte bien préparée se manifesta en même temps dans le Korasan, dans l'Arabie, dans l'Egypte, dans la Syrie, dans la Mésopotamie. Presque par-tout le parti des Abbassides fut vainqueur; mais leur Chef succomba au milieu de ses succès. Comme Ibrahim vouloit parcourir ses nouveaux Etats, il entreprit un pélerinage à la Mecque avec plus de pompe que de sûreté. Son escorte, assez nombreuse pour un Prince qui se montre à des sujets soumis, ne suffisoit pas à un conquérant qui n'avoit

point abattu tous les ennemis de sa nouvelle puissance. Il fut attaqué près d'Arran, ville qui tenoit encore pour Mervan II. Après une vigoureuse résistance, Ibrahim tomba dans les mains de ses ennemis qui le chargerent de chaînes. Dès le lendemain il mourut empoisonné; mais le parti des Abbassides ne périt pas avec son Chef.

Abul Abbas, second fils de Mahomet, fut proclamé à Cufa, & se mit en devoir de venger la mort de son frere. Une armée qui restoit à Mervan II. dans l'Yraque, fut taillée en pieces par le Gouverneur de cette Province nommé Moslem. Mervan lui-même fut vaincu par ce même Moslem à la tête d'un autre corps sa dernier ressource. Il fuit en Syrie, & se présenta sans escorte aux portes de Damas qu'il ne put se faire ouvrir; ses anciens sujets ne lui firent d'autre grace que de ne le pas livrer au vainqueur. L'infortuné Calif se retira en Egypte où la mort l'attendoit. Les habitans de Busirlair, l'ayant reçu avec un respect perfide, lui ôterent la vie dans leur Mosquée, & porterent sa tête à Abul Abbas. Ainsi finit l'an 132e. de l'hégire, la 750e. de J.C., la dynastie de ces sanguinaires Ommiades qui

Abul Abbas, premier Abbasside.

avoient uſurpé la puiſſance ſouveraine ſur la maiſon de Mahomet, & qui, preſque tous, s'étoient ſervis de ſon nom & de ſon ſceptre pour opprimer ſes deſcendans.

Les Califs Abbaſſides ne verſerent pas moins de ſang que leurs prédéceſſeurs. La puiſſance de ces Princes ne pouvoit être établie que par la force. La tête de Mervan expoſée dans la capitale ſembloit promettre un regne paiſible à ſon vainqueur, lorſque les Alides, tirés de leur obſcurité par des mécontens, & même par ce qui reſtoit de partiſans des Ommiades qui avoient perdu leurs parens & leurs biens, tenterent de réveiller les droits de la maiſon d'Ali. Le Général Moſlem raſſembla les armées; car les Abbaſſides, comme les Ommiades, combattirent par leurs Lieutenans: il gagna une bataille ſanglante à Calcidene en Syrie, & remporta pluſieurs autres avantages. Trois deſcendans d'Ali payerent de leur tête cette nouvelle tentative. Moſlem, après avoir vaincu les ſujets du Calif, combattit avec le même ſuccès les Grecs qui vinrent faire des irruptions dans l'Arménie. Le califat d'Abul Abbas n'eſt remarquable que par les victoires nombreuſes que Moſlem remporta. Ce

Prince régna quatre ans ; l'hiſtoire dit peu de choſe de ſa perſonne.

Almanſor, frere & ſucceſſeur d'Abul Abbas, commença ſon regne par faire étrangler ſur un très-léger ſoupçon Moſlem qui avoit eu des ſuccès ſi conſtans, & qui, ſi l'on en croit les Hiſtoriens Arabes, avoit fait paſſer ſix cents mille hommes au fil de l'épée pour la cauſe des Abbaſſides. Les bourgeois d'Haſémie, ville où le Calif faiſoit ſa réſidence, indignés contre ce Prince ingrat, exciterent une révolte & tenterent de lui ôter la vie. Almanſor punit les rebelles, & fit mourir avec eux pluſieurs Alides qu'il crut ou qu'il feignit de croire les auteurs de cette ſédition. Almanſor.

Cet événement détermina Almanſor à changer le ſiege de l'empire : il jetta les fondemens d'une ville dans l'Yraque babylonienne, ſur les confins de la Perſe, à une journée de l'ancienne Babylone. Cette nouvelle cité fut nommée Bagdad du nom d'un hermitage trouvé ſur le terrein. L'entrepriſe fut exécutée avec aſſez de promptitude, nonobſtant les troubles qui agiterent l'empire pendant tout le regne d'Almanſor ; car un Mahomet de la maiſon d'Ali fut déclaré Calif à Médine. Almanſor, ſans quitter ſa ville naiſ-

ſante, envoya une armée dans l'Arabie. L'infortuné Mahomet fut pris & décapité dans Médine même où il avoit prétendu régner. Ibrahim ſon frere périt auſſi en voulant le venger, & le Calif Almanſor fit arborer les deux têtes de ces Princes vaincus ſur les murs de ſa nouvelle capitale qu'il ornoit de palais & de Moſquées, tandis que ſes Généraux combattoient pour lui. Bagdad fut achevée en moins de ſix années; ſes ſucceſſeurs l'augmenterent beaucoup dans la ſuite.

Mahadi. Mahadi, fils & ſucceſſeur d'Almanſor, vit naître, dès ſon avénement au trône, une ſecte capable de renverſer à jamais le califat. Un Arabe appellé Mokanna, encouragé par l'exemple de Mahomet, voulut comme lui fonder une religion: il contrefit l'inſpiré; il publia que l'eſprit de Dieu réſidoit en lui; il propoſa des préceptes nouveaux, & confirma ſa miſſion par de faux miracles. Les peuples, avides du merveilleux, accoururent en foule ſur les pas du nouveau Prophête, qui, plus indulgent que le premier, permettoit l'uſage du vin, & n'aſtreignoit pas à tant de prieres. Pluſieurs villes d'Arabie lui ouvrirent leurs portes. L'enthouſiaſme fit bientôt des ſoldats:

l'empire de Mahomet pensa être détruit par les mêmes moyens qui l'avoient élevé. Mahadi sut s'opposer efficacement à ces progrès rapides. Les prétendus miracles que l'imposteur publioit sans cesse ne le rendirent pas le plus fort, il fut battu plusieurs fois. Enfin s'étant réfugié, avec quelques soldats, dans un petit poste qu'il n'espéroit pas pouvoir défendre long-temps, il fit boire à tous ses compagnons du vin empoisonné, puis il mit le feu à sa retraite avec tant de précaution, que les Musulmans ne purent jamais l'éteindre qu'après que tous les cadavres des soldats & Mokanna lui-même furent consumés. Ce frénétique avoit prédit qu'il ressusciteroit; ses disciples attendirent long-temps ce nouveau miracle. Mokanna avoit tellement affermi leur crédulité, que sa secte se perpétua dans toute l'Arabie, & dura près de deux siecles après lui.

Un autre Sectaire s'éleva dans le même temps. Abu Anifah, l'un des plus célebres docteurs Sunnites, vêcut sous Mahadi. Il eut quelques opinions particuliers sur différens points de l'Alcoran, opinions qui sont admises maintenant par tous les Ottomans; mais loin d'inquiéter son

Souverain, il ne fit que confirmer ses disciples dans l'obéissance qu'il croyoit être due au successeur de Mahomet. Abu Anifah prêchoit la concorde & la paix, même le pardon des injures, & il pria publiquement pour ses persécuteurs. Cette morale, quoiqu'établie par plusieurs passages de l'Alcoran, devoit paroître bien nouvelle à des hommes qui n'avoient connu jusqu'alors d'autre loi, d'autre vertu, d'autre gloire que celle de la force. Mahadi remporta de grands avantages sur les Grecs, ou plutôt Aaron Rachid son second fils, jeune Prince plein de valeur & de prudence, fit la guerre à la tête d'une belle armée avec tant de succès, qu'il contraignit l'Impératrice Irene à devenir tributaire des Musulmans. Cette célebre usurpatrice qui, la premiere, sut soumettre l'aigle romaine au sceptre d'une femme, & dont la politique profonde répara pour quelque temps les malheurs & les fautes de ses prédécesseurs, Irene fut contrainte d'acheter la paix avec les Musulmans par une somme annuelle, qui ne put être regardée que comme un tribut, & Aaron Rachid ramena son armée glorieuse & triomphante à Bagdad.

Mahadi, pénétré d'admiration pour

les talens & les qualités supérieures d'Aaron Rachid, voulut le déclarer son successeur immédiat; mais ce Prince rejetta ce qui ne lui apparte-noit pas. Il ne voulut jamais régner au préjudice de son frere ainé Musa; cependant il jouit du califat plutôt qu'il ne devoit l'espérer. Mahadi ai-moit éperdument une de ses femmes nouvellement admise à l'honneur de son lit: celle qu'il avoit le plus aimée avant cette nouvelle conquête, tour-mentée d'une affreuse jalousie, donna à sa rivale un fruit d'une rare beauté, mais qu'elle avoit empoisonné. La fa-vorite porta ce fruit avec empresse-ment au Calif qui, l'ayant mangé, mourut en peu d'heures dans des dou-leurs effroyables après un regne de onze ans. Son successeur n'étoit pas alors avec lui: Aaron Rachid reçut le serment des peuples pour son frere.

Musa, à peine sur le trône, vit les Alides prêts à le lui disputer. Oséin leur Chef se fit proclamer Calif à Mé-dine à la mort de Mahadi: dans l'ins-tant même il leva des troupes, pu-bliant dans toute l'Arabie qu'il don-neroit la liberté aux esclaves qui vien-droient s'enrôler sous ses drapeaux. Ce moyen lui procura bientôt une ar-mée nombreuse, mais peu aguerrie, Musa.

qu'Aaron Rachid n'eut pas de peine à vaincre, & qui fut diſſipée promptement.

Tandis qu'Aaron Rachid ſervoit ſon frere avec tant de ſuccès, l'ingrat Muſa ſongeoit à le priver de la ſucceſſion au trône qui lui appartenoit à tant de titres; il prétendit faire déclarer Jaafar ſon fils, quoiqu'encore dans l'enfance, héritier préſomptif du califat, contre la loi qui déféroit le ſceptre au Prince plus âgé de la race; & ſur la réſiſtance qu'il éprouva de ſa part du Viſir & de tous les principaux Officiers, il réſolut de ſe défaire d'eux tous, & d'Aaron Rachid lui-même qu'il ne pouvoit eſpérer de vaincre qu'en trahiſon. Un crime empêcha un autre crime. Kiaſaran, mere des deux Princes, uſurpoit une grande autorité; elle traînoit toujours à ſa ſuite une foule de créatures; elle prétendoit diſtribuer les gouvernemens & répandre toutes les graces. Son fils ainé en devint jaloux; il lui fit des reproches très-amers; il défendit à ſa mere de ſortir de ſon appartement, & ſur-tout d'y recevoir cette nombreuſe cour, & il menaça de faire mourir ceux qui prétendroient être protégés par elle. Ce trait nous prouve que les Muſulmanes n'étoient pas

alors aussi renfermées qu'elles l'ont été depuis. La Sultane irritée résolut de se défaire de son fils ; Musa fut empoisonné le jour même qu'il avoit conçu le dessein de faire étrangler son frere.

Aaron Rachid commença son regne par acquitter un vœu qu'il avoit fait pendant sa disgrace d'aller à pied en pélerinage à la Mecque. Les peuples s'empressoient en foule sur son passage, en tendant de riches tapis & jonchant la terre de fleurs sous ses pieds. Le nouveau Calif s'empressa de faire sortir les Musulmans de l'ignorance profonde dans laquelle ils avoient croupi jusqu'alors, & qui leur avoit été tant recommandée par les compagnons de Mahomet. Il appella de tous pays des Savans pour traduire en langue arabe & syriaque des livres de philosophie & d'astronomie qu'il avoit achetés des Chrétiens. Il aimoit sur-tout la poésie, & récompensoit magnifiquement ceux qui faisoient des vers ; il encouragea aussi la médecine. Le climat d'Arabie fournit en abondance des parfums, des simples & des plantes propres à guérir les maladies. Aaron Rachid, avide de toutes les connoissances utiles aux hommes, accueillit avec bonté tous

Aaron Rachid.

ceux qui avoient étudié les moyens de leur rendre la ſanté & de prolonger leur vie ; juſques là qu'il reſtitua aux Chrétiens toutes les égliſes d'Egypte que ſes prédéceſſeurs leur avoient ôtées, parce que Balathianus, Médecin conſommé & Patriarche d'Alexandrie, avoit guéri l'une de ſes femmes d'une maladie mortelle.

L'amour des lettres ne ralentit point dans le Calif ſon ardeur pour la guerre. Les Alides firent ſous ſon regne de nouvelles tentatives pour recouvrer l'Arabie. Iaia, le Chef de cette maiſon, fut déſarmé, & ſi l'on en croit les Hiſtoriens Perſans, il fut décapité, quoiqu'on lui eût promis la liberté & la vie. Ce trait n'eſt pas vraiſemblable : Aaron Rachid étoit trop généreux, ou même trop éclairé, pour ſe noircir d'une perfidie qui devenoit inutile, puiſque, de l'aveu de ces mêmes Hiſtoriens, il laiſſa vivre dix-huit enfans mâles d'Iaia.

Nicéphore, ſucceſſeur de l'Impératrice Irene, ayant refuſé au Calif le tribut qu'il avoit impoſé à cette Princeſſe, Aaron Rachid pénétra dans les terres de la domination des Grecs juſqu'à Héraclée dont il forma le ſiege, & il contraignit l'Empereur Grec d'acheter la paix par un nouvel impôt.

Nicéphore

Nicéphore avoit chargé ſes Ambaſſadeurs de porter pluſieurs épées en préſent au Calif. Rachid les coupa toutes par le milieu en préſence des Ambaſſadeurs avec celle qu'il portoit : Rapportez à votre maître ce que vous avez vu, leur dit-il, & aſſurez-le que jamais ſes armes ne réſiſteront aux miennes.

Aaron Rachid donna le gouvernement de l'Afrique occidentale à Ibrahim fils d'Aglab. Voilà l'origine de la dynaſtie des Aglabites qui devint ſouveraine d'Afrique ſous les Califs ſuivans. Car pendant le regne de Rachid, il ſut contenir tous les Gouverneurs de provinces. Aucun Prince Muſulman ne fut plus abſolu que lui : ſur les moindres ſoupçons, ſur un mécontentement léger, il dépoſſédoit les Gouverneurs à la tête de troupes nombreuſes dans les provinces les plus éloignées de Bagdad, & il étoit ponctuellement obéi.

Pendant la guerre contre les Grecs, une femme étant venue ſe plaindre à lui que des ſoldats avoient dévaſté ſon champ, pillé & brûlé ſa maiſon : Ne ſais-tu pas, lui dit Rachid, qu'il eſt écrit dans l'Alcoran, lorſque les Princes paſſent en armes dans un lieu ils

le détruisent ? Oui, Seigneur, repartit cette femme affligée ; mais j'y ai lu aussi que les maisons des Princes seront désolées à cause des injustices qu'ils auront commises. Le Calif, frappé de cette réponse, lui fit rendre plus qu'elle n'avoit perdu. Aaron Rachid mourut après vingt-trois ans de regne, redouté & chéri de tous ses sujets. Amine, son fils & son successeur, n'hérita ni de ses talens, ni de ses vertus, ni de sa prospérité.

L'empire de Mahomet devoit être bientôt partagé. La division des sectes précéda celle des provinces ; l'esprit de dispute & de controverse se glissa en même temps que l'amour des lettres parmi ces grossiers Musulmans, qui, pendant si long-temps, n'avoient connu que leurs armes & le texte de leur loi. Sous Amine, sous Almamon & leurs successeurs, on disputa pour savoir si l'Alcoran avoit été créé, ou s'il étoit de toute éternité avec Dieu. Cette discussion exerça d'abord la subtilité des nouveaux Philosophes, & elle finit par exciter des persécutions. Les Califs avec le plus grand nombre adopterent la création de l'Alcoran ; ils poursuivirent ceux de la secte opposée, & l'on vit répondre par le fer &

par le feu à des argumens qui embarrassoient la raison.

Un Docteur Sunnite, amené devant le Calif Almamon, lui dit un jour que Mahomet avoit confirmé plusieurs fois par serment, qu'il n'avoit pas composé l'Alcoran, mais que les chapitres étoient descendus du ciel un à un en différens temps, comme il les avoit annoncés au peuple : or, continuoit le Docteur, puisque ces écrits sortent de la main de la Divinité, pour laquelle il n'y a point de succession de temps, il doivent être éternels comme Elle, au moins vous ne pouvez savoir ni quand ils ont été créés, ni s'ils ont été créés, puisque Dieu est invariable, & qu'il a pensé de toute éternité ce qu'il a écrit dans ce livre saint. Le Calif n'osoit pas nier l'autorité de Mahomet; mais comme il se servoit mieux de son cimeterre que de son esprit, il finit la dispute d'un seul coup en coupant la tête à son adversaire. La persécution, comme il arrive toujours, augmenta le nombre des sectaires. L'opinion de l'Alcoran increé a été embrassée depuis par tous les Sunnites; les Persans, qui forment la secte des Shiites, tiennent seuls l'opinion contraire.

Almamon poussa si loin son zele pour la croyance de l'Alcoran créé, que le Calif ne voulut pas qu'on comprît les Musulmans qui admettoient l'Alcoran éternel, dans un échange de prisonniers fait avec les Grecs. Ce Prince mourut après quatre ans de regne.

Motamasem, huitieme Calif Abbasside, confia le premier la garde de sa personne à des étrangers, se défiant de ses propres sujets. Il soudoya un corps nombreux de Turcs ou Turcomans, peuple féroce & belliqueux venu de la Scythie; il les attacha au service de ses successeurs, qui, dans la suite, éprouverent de cette horde de barbares plus que Motamasem n'avoit pu craindre de ses Arabes. En effet, les Califs s'endormirent bientôt dans la mollesse, & les Turcs attentifs saisirent les rênes du gouvernement tant par la confiance que par la force. D'abord ils embrasserent l'islamisme, puis leurs Chefs, admis dans la familiarité des Califs, causerent des troubles entre les Princes de cette maison, détruisant les uns par les autres. Ils s'approprierent les gouvernemens que les foibles Califs confioient à ces dangereux serviteurs, dans la vue de les éloigner : le Kora-

ſan, le Kervan, la Méſopotamie, la Syrie devinrent autant de ſouverainetés démembrées de celle des Califs; l'Egypte fut auſſi perdue & reconquiſe.

Sous Moktader, dix-ſeptieme Abbaſſide, le ſort de la maiſon d'Ali fut changé. Mahadi Obdeillhah, Chef de cette race illuſtre & malheureuſe, ayant raſſemblé un parti conſidérable, ſut chaſſer de l'Afrique les uſurpateurs appellés Aglabites, & ſe placer ſur le trône de Kervan; il établit le ſiege de ſon Empire à Rakkadda; il prit le ſurnom de Mahadi, & devint le fondateur de la dynaſtie des Fatimites, du nom de Fatime, femme d'Ali, & fille unique du Prophête. Mahadi fut appellé, ainſi que le Calif Arabe, le Commandeur des Croyans; il établit la loi des Shiites, ainſi que ſa nouvelle puiſſance, avec beaucoup de ſageſſe & de ſuccès, parcourant toutes ſes Provinces à la tête d'une armée qui ne trouvoit pas l'occaſion de combattre; il alla même dans l'iſle de Sicile, où les Aglabites avoient fait quelques conquêtes, & il parut par-tout plutôt un Prince qui ſuccede à des droits légitimes, qu'un Conquérant qui ſe fait redou-

908 de J.C. 286 de l'hégire.

ter. Un rival tel que Mahadi devoit plus inquiéter le Calif Arabe qu'aucun de ceux qui avoient uſurpé la ſouveraineté dans leurs gouvernemens.

Mahadi Calif s'étoit déja emparé de pluſieurs places importantes de l'Egypte. Cependant cette extrêmité n'arracha point Moktader aux délices de ſon ſerrail ; il oppoſa Munès, un de ſes plus habiles Généraux, aux entrepriſes de Mahadi ; &, tandis que tous ces guerriers Turcs & Arabes combattoient pour la gloire des Abbaſſides, Moktader s'applaudiſſoit d'avoir envoyé contre ſes ennemis des lions par leſquels il craignoit tous les jours lui-même d'être déchiré. Après une guerre longue & ſanglante, Mahadi ſuccomba; le Général Arabe vainquit les Africains en bataille rangée, & ceux-ci ne ſongerent plus qu'à défendre leur propre pays des incurſions du vainqueur. Mahomet Obdéillhah ſe réfugia dans ſa capitale; mais Moez, ſon quatrieme ſucceſſeur, s'empara de l'Egypte, l'an 969 de J. C. 358 de l'hégire, & y établit le ſiege de ſon Empire.

Ce Munès ſi redoutable au Calif Fatimite le fut bien plus encore au Calif Arabe qu'il avoit défendu. Moktader

ne voulut pas lui donner dans sa cour le crédit que ses importans services sembloient mériter. Ce guerrier, irrité de voir des femmes & des Eunuques gouverner le pays qu'il avoit défendu, crut le Calif indigne du sceptre ; il communiqua ses sentimens à tous les guerriers qui, après avoir partagé ses dangers & sa gloire en Egypte, se croyoient, comme lui, négligés & oubliés à la cour de Bagdad. Il investit le palais avec eux, se rendit maître de la personne du Calif, de sa mere, de ses femmes, de ses concubines, & montra au peuple, comme Souverain, Mahomet surnommé Kaher, frere du Calif déposé. Cette révolution ne se fit pas sans verser beaucoup de sang. Munès fut même contraint d'immoler l'ancien Calif à la sûreté de son nouveau maître & à la sienne. Il affecta, dit-on, quelques témoignages de douleur & de respect à la vue de cette tête qui avoit porté la couronne ; mais elle n'en fut pas moins exposée aux yeux de la multitude dans toutes les rues de Bagdad. Kaher ne se montra pas plus digne du trône que celui qu'il avoit remplacé.

Ce même Munès qui l'avoit fait Calif, honteux de son ouvrage, ne

ſongea plus qu'à le détruire. Une conjuration fut découverte au moment même où elle étoit prête d'éclater; Munès & ſes complices, déja armés & en état de ſe faire craindre, ne ſe rendirent que ſur la foi d'un traité qui leur conſervoit leur liberté & leurs biens; le Calif l'accorda facilement, & l'enfreignit plus facilement encore. La tête de Munès tué en trahiſon, & celles de quelques Chefs, furent expoſées dès le ſurlendemain en différentes places publiques de Bagdad.

Ce ſpectacle fit l'effet contraire à celui que le Calif en avoit attendu. Son manque de foi, ſa cruauté indignerent de plus en plus la Milice & le peuple : le ſang des premiers conſpirateurs en ſuſcita un plus grand nombre; les Turcs aſſiégerent le palais, & tirerent leur Calif du ſommeil où la débauche l'avoit plongé, pour le traîner en priſon; ils lui creverent les yeux, & le contraignirent, à force de mauvais traitemens, de prononcer ſon abdication. Kaher régna moins d'un an : quoiqu'en un ſi petit eſpace il eût verſé bien du ſang, on ne le fit point mourir. Après pluſieurs années de captivité, Mothaki, l'un de ſes ſucceſſeurs, lui rendit la liberté; mais

il fut, dit-on, réduit à une telle misere, qu'il demanda l'aumone jusqu'à la fin de ses jours à la porte d'une mosquée. Un tel mendiant devoit être un objet d'horreur bien plus que de pitié.

Rhabi Billah, fils de Moktader, l'ainé des Princes Abbassides, fut tiré de la prison dans laquelle Kaher son oncle l'avoit confiné. Ce Prince monta sur le trône l'an 322 de l'hégire, 934 de J. C. Il acheva de perdre l'autorité des Califs déja si chancelante. Les Gouverneurs de province, devenus héréditaires, non-seulement méconnurent les ordres de Rhadi, comme ils avoient déja fait ceux de ses prédécesseurs, mais même ils lui refuserent les sommes annuelles auxquelles les derniers Califs s'étoient réduits par degrés, & qui avoient fait des Souverains tributaires de ceux qui, dans l'origine, n'étoient que des Officiers amovibles. Rhadi.

Quatorze Souverains, parmi lesquels le Calif Fatimite étoit le plus puissant, avoient réduit le califat arabe au territoire qui environnoit sa capitale. La puissance du successeur de Mahomet étoit bornée aux choses de la religion, à quelques décisions sur les points de doctrine, à de vains

honneurs que le Calif Fatimite, prétendant avec plus de raiſon à la ſucceſſion de Mahomet, lui refuſa toujours.

Rhadi ne ſut pas même uſer de l'autorité qui lui reſtoit dans Bagdad. Ce ſceptre, tout petit qu'il étoit, devint trop peſant pour ſes mains. Un Viſir, chargé de rendre compte au Calif de toutes les affaires importantes, & de faire exécuter ſes déciſions, ne ſuffiſoit pas à la molleſſe ou même à l'incapacité de Rhadi. Le ſeul acte de ſouveraineté abſolue qu'il oſa faire pendant ſon regne, fut de s'en dépouiller. Il créa un Officier entre lui & le Viſir, qui, chargé de tout le poids du gouvernement, devint le véritable Monarque. Ce nouveau maître fut nommé Emir-al-Omra, c'eſt-à-dire en Arabe, Emir des Emirs, ou Prince des Princes. Le Calif, pour ſe débarraſſer entiérement de toute eſpece de ſoin, permit à l'Emir-al-Omra de prononcer les prieres publiques dans la grande moſquée & dans la chaire de Mahomet, fonction juſqu'alors indiſpenſablement réſervée au Calif, dans laquelle ni Mahomet, ni aucun de ſes ſucceſſeurs ne s'étoient jamais fait ſuppléer. Ebn Raïck,

premier Emir-al-Omra, avilit en même temps, & sa nouvelle autorité, & le califat même, en achetant la paix du Général des Karmates, Prince d'Aïr, le plus redouté, quoique le plus petit des Souverains Mahométans : le Commandeur des Croyans se soumit à un tribut en faveur de ce Prince, qui n'étoit à proprement parler qu'un Chef de brigands. Depuis ce temps, la dignité de Calif perdit toute sa puissance. Mais comme l'empire de Mahomet paroissoit fondé principalement sur l'Alcoran, les usurpateurs des différentes provinces, qui d'abord n'avoient formé toutes ensemble qu'un même Etat, prirent encore long-temps, pour la forme, l'investiture de ce prétendu Chef, qui se disoit être le successeur du Prophête.

Mahomet avoit encore en Egypte un autre successeur, descendu de sa fille Fatime, qui donnoit aussi des investitures aux Princes ses voisins, & qui, dans la suite, fut réduit aux fonctions du sarcerdoce, comme le Calif de Bagdad. Mais celui-ci gémit, beaucoup plutôt que son concurrent, sous le joug de l'usurpation. Les Emirs-al-Omra déposerent le Commandeur des Croyans autant de fois que l'inté-

rêt ou le caprice leur en fit naître l'envie.

Cette nouvelle dignité, quoique formée des débris du califat, parut si importante dans l'empire de Mahomet, que vers l'année 450 de l'hégire, 1068 de J. C. sous le Calif Kaiembar Illah, Trogrudbek, petit-fils de Seljioud, fondateur de la dynastie des Selgieucides, conquérant de l'Yraque, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Natolie, & de plusieurs autres provinces, après avoir vaincu l'Emir-al-Omra, voulut être Emir-al-Omra lui-même, afin de partager avec le Calif le droit d'être nommé dans les prieres publiques, de monter dans la chaire de Mahomet, enfin pour se voir associé au sacerdoce, que tous les Musulmans regardoient encore comme le germe & l'appui de la puissance souveraine. Le nouveau Lieutenant protégea puissamment le Calif Abbasside. Monstaser Billah, Calif d'Egypte, étoit parvenu à chasser son concurrent de Bagdad, & s'étoit fait reconnoître dans presque toute l'Arabie pour le seul Commandeur des Croyans. Trogrudbek parcourut ces Provinces à la tête d'une armée nombreuse; il vainquit en plusieurs ren-

contres ceux qui s'obſtinoient à nommer Monſtaſer Billah, Chef de la religion. Il ramena Kaiembar Illah à Bagdad, où lui-même orna le triomphe du Calif, en tenant les rênes de ſa mule dans une entrée publique, & replaçant ce Prince ſur la chaire de Mahomet dont on l'avoit fait deſcendre.

Pour prix de ce ſervice, Trogrudbek prétendit épouſer la fille de Kaiembar Illah, ſoit qu'il l'aimât, ſoit que cette alliance dût l'affermir ſur ſon trône. Le fier Calif refuſa d'abord de mêler le ſang des Abbaſſides au ſang des Turcs, qu'il croyoit d'autant plus barbares, qu'ils étoient devenus plus puiſſans. Trogrudbek irrité, inveſtit le palais du Commandeur des Croyans, & jura de n'y laiſſer entrer & de n'en laiſſer ſortir perſonne, juſqu'à ce que le Calif eût conſenti de le faire ſon gendre. Kaiem accorda par foibleſſe ce qu'il avoit refuſé par orgueil. Trogrudbek conduiſit ſa nouvelle épouſe à Raï, dans l'Yraque Perſique, où il avoit établi le ſiege de ſes Etats, & il laiſſa un Gouverneur dans la réſidence des Califs.

Nous n'entreprendrons point de

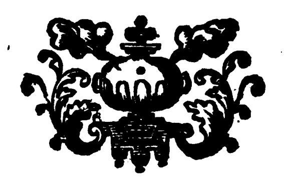
raconter toutes les guerres qui s'éleverent entre les usurpateurs de l'empire de Mahomet. Nous finirons ce foible crayon de l'histoire de leur religion au moment où leur puissance a fini. Depuis Trogrudbek, le califat n'a plus été qu'un vain titre. Les Turcs Selgieucides ont déchiré cet empire pour en ravir les débris.

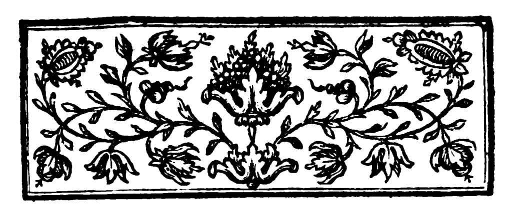
Nous avons prétendu seulement faire connoître la religion musulmane, dire quelle puissance elle avoit communiquée à ses Ministres, comment ces Ministres l'ont perdue, comment l'opinion a cédé à la force, comment enfin les Princes Turcs ont usurpé le sceptre, qui n'avoit jusques là jamais été séparé de l'Alcoran. Nous ne parlerons ni des croisades si funestes à l'Europe & à l'Asie, elles sont écrites par une foule d'Historiens de tous les siecles & de tous les pays, ni des conquêtes de Saladin venu de Perse pour renverser le trône des Califs Fatimites, en s'emparant de d'Egypte, après avoir fait étrangler Ad-
1171 de J. C., 572 de l'hégire. hud, le dernier d'entre eux, & pour arracher aux Croisés, dans la Palestine, le prix de tout le sang qu'ils y avoient versé; ni de Gengiskan venu du fond de la Corée pour soumettre

la moitié de l'univers, & détruire les Turcs qui avoient asservi les successeurs de Mahomet. Ces grands événemens méritent une histoire détaillée, entreprise pour eux seuls. Nous remarquerons seulement que depuis le Calif Kaiem, onze Princes de la maison des Abbassides languirent successivement à Bagdad sur la chaire de Mahomet; qu'ils n'y conserverent pas même l'apparence du pouvoir; que le dernier de ces Pontifes ayant paru vouloir secouer le joug des Mogols, le Prince Houlagoukan, petit-fils de Gengis, saccagea Bagdad, & fit perdre au Calif son titre & la vie l'an 656 de l'hégire, 1258 de J. C.

Depuis cette époque, il n'y eut plus de Calif à Bagdad. Saladin avoit détruit, sous son regne, les Califs Fatimites en Egypte. Bibar Sultan d'Egypte, trois ans après la destruction du Calif de Bagdad, recueillit une branche des Abbassides, qui a existé & qui a conservé ce titre jusqu'à la conquête de l'Egypte par Selim en 1519 de J. C., 923 de l'hégire. Mais ces Califs, sans aucune ombre de pouvoir, étoient sujets à des Princes qui recevoient d'eux l'investiture, parce

que les prétendus successeurs de Mahomet, en donnant aux peuples l'exemple de la soumission, sembloient rendre plus sainte l'autorité de leurs maîtres.





HISTOIRE
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,

Depuis la fondation de cette monarchie en l'année 1300 *jusqu'en l'année* 1740.

OTHMAN,
PREMIER REGNE.

Depuis 1300 jusqu'en 1 20 de J.C. 700 à 727 de l'hégire.

LEs OTTOMANS, dont nous entreprenons d'écrire l'hiſtoire, ſont, de l'aveu des Savans les plus verſés dans la connoiſſance des dynaſties orientales, deſcendans des Turcs Oguſiens. Chaſſés des bords de la mer Caſpienne leur ſéjour, par des guerres inteſtines, ils s'étoient réfugiés chez les Turcs Selgieucides, ſouverains d'Iconium, & ils ont pris le nom d'Ottoman, le premier de leur Chef qui ſoit devenu Souverain. Juſques là

leur hiſtoire eſt confondue avec celle des autres Turcs : ce n'eſt qu'à cette époque qu'elle leur devient particuliere. Nous développerons par quels reſſorts ce peuple, ſans l'amour de la gloire, ſans l'amour de la patrie, a pu faire des actions de courage étonnantes, aſſervir les reſtes de l'Empire des Romains, & tout ce que ces derniers ont poſſédé en Orient, dans leurs plus beaux jours.

Etat de l'Aſie quand Othman s'eſt fait connoître.

Pendant un ſiecle, l'univers connu avoit été troublé par des émigrations prodigieuſes : les nations s'étoient, pour ainſi dire, précipitées les unes ſur les autres. La meilleure partie de l'Aſie étoit demeurée aux deſcendans de Gengiskan. Houlagou, l'un d'entre eux, tributaire de ſon frere Magou le grand Kan des Tartares, poſſédoit toute la Perſe; il avoit fait mourir le dernier des Califs, & détruit ce titre, ou du moins cette puiſſance pour jamais. L'Empire grec, réduit à la ville de Conſtantinople, & à quelques parties de la Thrace, de la Macédoine, de la Theſſalie, & de la Bithinie, ſe reſſentoit des croiſades, du ſchiſme, de l'uſurpation des Latins, de tant de guerres inteſtines ou étrangeres, après leſquelles les anciens maîtres étoient enfin remontés ſur leur trône ébranlé. Le royaume des Selgieucides d'Ico-

nium subjugué, comme toutes les autres possessions des Turcs, avoit pris fin avec Mazoud II son dernier maître: enfin l'Empire de Mahomet, cimenté par tant de sang & par tant de victoires, avoit cédé à des forces plus meurtrieres. S'il restoit encore quelques petits Souverains Musulmans dans un coin de l'Asie, c'étoient ceux que les Conquérans Mogols n'avoient pas daigné appercevoir.

Origine de la maison Ottomane.

En effet, après la dissolution du royaume d'Iconium, quelques serviteurs des derniers Sultans chercherent leur sûreté dans des montagnes escarpées. Aussi-tôt que les vainqueurs furent retirés, ces nouveaux Emirs vinrent disputer aux Grecs quelques anciennes possessions dévastées. Les Historiens les plus dignes de foi comptent cinq de ces Emirs ou Capitaines, qui, après s'être approprié en commun tout le plat pays de l'Asie mineure, se le partagerent, afin de conquérir chacun de leur côté les villes fortes & les villes maritimes qu'y possédoient encore les Grecs. Othman, fils de Trogrul, qui avoit servi utilement le dernier Sultan d'Iconium, fut un des plus vaillans; la Bithinie (1), qui s'étend le long des côtes

(1) Les Empereurs Ottomans regardent

de la mer Noire jusqu'à la Propontide, avoit formé son gouvernement sous les derniers Sultans d'Iconium, & devint son partage après leur destruction. Ceux qui, d'après les Auteurs Ottomans, veulent donner à leur Empire des commencemens plus considérables, font de cet Emir un puissant Prince, qui avoit reçu de ces Sultans d'Iconium l'investiture d'un très-grand état formé entre Iconium & l'Empire grec : mais il n'y avoit alors de puissant dans l'Asie que les Mogols qui l'avoient ravagée. On jugera combien l'état qu'Othman gouvernoit devoit être mêlé avec celui des Grecs, par le premier exploit militaire qu'on rapporte de lui depuis qu'il fut Souverain.

Othman punit la trahison de deux voisins, & s'empare de leurs possessions.

Les Gouverneurs, ou Princes Grecs, jaloux d'Othman, qu'ils prenoient déja pour un dangereux voisin, résolurent de s'en défaire par trahison. L'un d'eux, possesseur du château de Jarissar, invita Othman aux noces de sa fille, ainsi que tous les Seigneurs

---

un petit village de la Bithinie, appellé Soguta, comme le berceau de leur maison, parce que Trogrul & son fils Othman y sont nés. Ils l'ont décoré de plusieurs privileges dont il jouit encore.

des environs, Turcs ou Grecs. L'Emir Turc, averti que cette fête devoit lui être funeste, résolut néanmoins de s'y montrer. Il pria le Gouverneur du château de Belejiki, futur gendre & complice du traître Gouverneur de Jarissar, de recevoir dans son fort les femmes de lui Othman, & ses meubles les plus précieux, sous prétexte qu'étant en guerre avec un autre voisin, il craignoit que cet ennemi ne vînt pendant la fête ravager Carachisar, le lieu de sa résidence. Le Gouverneur de Belejiki reçut cette proposition avec avidité. Othman envoya chez ce traître quarante jeunes guerriers déguisés en femmes & couverts de longs voiles, avec des flambeaux & des armes enfermées dans des caisses. La fête devoit se passer dans une plaine près le château de Belejiki. Othman s'y rendit au jour marqué, avec une suite peu nombreuse, après avoir caché cent hommes des plus braves en embuscade dans un bois près le lieu du festin. Lorsque tous les conviés furent assemblés, on vit sortir des flammes & beaucoup de fumée du château, auquel les prétendues femmes d'Othman avoient mis le feu. Le Gouverneur & son beau-pere, accourus pour l'éteindre, furent

chargés vigoureusement par les cent hommes embusqués, qui les mirent en pieces avec tous ceux de leur parti. Dans la même journée, Othman eut le temps de s'emparer du château de Belejiki & de celui de Jariffar, qui appartenoit au pere de la fiancée. Il donna, dit-on, cette fiancée à son fils Orcan, qui avoit partagé avec lui le péril & la gloire de sa conquête. La jeune esclave entra dans le lit du meurtrier de son pere & de son amant, & fut mere du Sultan Amurat.

Othman fonde sa puissance.

On fixe le commencement de la puissance ottomane vers l'an 700 de l'hégire, 1300 de J. C. Son fondateur sut employer utilement les moyens de l'étendre. L'Empire de Mahomet avoit fleuri par l'enthousiasme & par la plus sévere discipline; Othman suivit les mêmes maximes dans le petit pays où on commençoit à le craindre. Il se dit l'envoyé de Dieu pour faire triompher l'islamisme affoibli par Gengiskan & ses successeurs. Othman donnoit, aux Idolâtres & aux Grecs, le choix d'embrasser la religion de Mahomet, ou de lui payer un tribut A la tête de quelques soldats, excités par l'espoir, ou du butin, ou du martyre, il conquit Iconium sur les Tartares qui le possédoient depuis la mort

du dernier Sultan, & peu à peu presque toute la Bithinie sur les Grecs.

La dissension qui s'étoit élevée entre les deux Andronics, l'aïeul & le petit-fils, tandis qu'ils régnoient ensemble à Constantinople, leur ôta les moyens de s'opposer à des progrès qui annonçoient déja la chûte de cet empire autrefois si puissant. D'ailleurs l'aversion mutuelle des Chrétiens Grecs & Latins servoit leurs communs ennemis.

Othman, après plusieurs conquêtes, tenta celle de Pruse, capitale de la Bithinie, renommée par ses bains, l'une des plus fortes places qui restât aux Empereurs Grecs. Ses premiers efforts ne furent pas heureux. Après un siege assez long, il se vit contraint de se retirer, laissant seulement des troupes embusquées, pour en gêner le commerce & empêcher la garnison d'en sortir : ce fut alors qu'il choisit Gengishari, ville voisine de Pruse, pour le lieu de sa résidence.

Othman soumet un grand nombre de Tartares.

Sa valeur & sa politique lui procurerent bientôt des succès plus éclatans. Un essaim de Tartares s'étant répandu dans tout le pays des Emirs Turcs, Othman, plus vaillant que ses voisins, sut vaincre ceux qui étoient venus pour piller Carachisar, son ancienne ville capitale. La rapidité de

ſes conquêtes, dans des pays qui n'étoient pas défendus, a trompé ſans doute ceux qui ont cru qu'il avoit été d'abord un puiſſant Souverain.

Othman ſut également profiter de la diſcorde & de la paix. Au lieu de faire un grand carnage de ces vagabonds, ſelon la façon de combattre des peuples d'Orient, il donna des chaînes à tous les vaincus qui voulurent ſauver leur vie; puis il leur offrit des terres & la liberté, s'ils conſentoient d'embraſſer ſa religion. D'autres brigands Tartarres ſe rangerent ſous ſes loix, ainſi Othman fonda un peuple de ſoldats. Ces vagabonds, ſans aucun droit à leur poſſeſſion nouvelle, que la conceſſion du Prince, tenant de lui juſqu'à leur vie & leur liberté, fortifierent le deſpotiſme (1) qui eſt l'eſſence d'un gouvernement tout à fait militaire

(1) On entend ici par deſpotiſme le droit de commander ſans contradiction & ſans loix écrites, ou le droit d'interpreter ſeul celles qui le ſont. Les Turcs ne connoiſſent d'autres loix écrites que le Koran & la Sunna qui donnent, à la vérité, quelques préceptes généraux, mais qui ne preſcrivent pas à beaucoup près la maniere de gouverner dans les détails, & dans tous les cas ordinaires. Quoique l'interprétation de ces préten-

militaire. Les premiers ſujets de l'Empire Ottoman furent des guerriers dociles à la voix de leur Chef. Othman juſtifioit cette puiſſance abſolue par l'autorité du Koran, & par l'exemple

---

des livres ſacrés appartienne au Mufti, comme la dignité & les biens de ce Chef de la religion ſont dans la main du Sultan, il n'oſe rien entreprendre contre la volonté du Maître, à moins qu'il ne ſoit sûr de le détrôner. Les mœurs des Turcs, plus conſtantes que leurs loix, reſtreignent ſans doute la puiſſance du Monarque. Il riſque ſon trône & ſa vie, lorſqu'il entreprend de les choquer trop ouvertement. C'eſt encore un effet du deſpotiſme qui expoſe les jours du Souverain toutes les fois que ce Souveran n'eſt pas le plus fort. Tous les Turcs ne ſont pas eſclaves, comme quelques-uns l'ont prétendu ; mais tous ſont expoſés à la confiſcation de leurs biens, & même au dernier ſupplice, ſans qu'ils ſoient convaincus d'aucun crime : & ce malheur arrive fréquemment aux têtes les plus élevées. Les Monarques Ottomans ſont encore deſpotiques, en ce que nul n'a le droit de réclamer en leur préſence, ni l'intérêt des peuples, ni l'autorité des loix. Enfin ſi l'on définit le deſpotiſme une puiſſance ſans bornes, les Empereurs Ottomans ne ſont pas deſpotiques, & il n'y en a point ſur la terre. Mais ſi on le définit une puiſſance ſans regle, aucun Monarque n'eſt plus deſpotique que le Souverain des Turcs.

de la Divinité dont les Souverains ſont l'image. Comme l'Etre ſuprême n'eſt point borné dans ſes décrets, diſoit-il, celui qui le repréſente ſur la terre ne doit pas l'être plus que lui. C'étoit le grand argument de Mahomet, auquel ſes ſectaires n'avoient point appris à répondre.

D'après ces principes, quoiqu'il paroiſſe certain qu'Othman ne portât jamais le titre d'Empereur, ni même celui de Sultan, il ne laiſſa pas de donner de bons fondemens à la puiſſance future de ſa race, en annonçant à ſes ſujets un Dieu rémunérateur & vengeur. En leur perſaudant que le Souverain étoit l'organe par lequel ce Dieu leur manifeſtoit ſes volontés, il leur inſpira un tel devouement pour le ſang de leurs Maîtres, qu'il fait partie eſſentielle de l'eſpece de culte que les Ottomans croient devoir à la Divinité. Ils penſent encore préſentement que la maiſon d'Othman ne finira qu'avec leur Empire, qui, lui-même, doit durer autant que le Monde. Quoique les Empereurs Ottomans ne ſoient pas, comme l'avoient été les Califs, ſucceſſeurs de Mahomet, & premiers Pontifes, leur perſonne n'en eſt pas moins ſacrée, leurs ordres n'en ſont pas moins regardés

comme des émanations de la Divinité, à moins qu'ils ne choquent directement les préceptes du Koran. L'obéissance aveugle qui se communique de dégrés en dégrés, rend l'autorité des derniers Officiers de l'empire aussi absolue que celle de l'Empereur.

Le Prince Orcan s'empare de Pruse. Mort d'Othman.

Orcan, fils d'Othman, Prince aussi vaillant que son pere, assiégea de nouveau la ville de Pruse, & eut le bonheur de s'en emparer. La mort surprit l'Emir, comme il se disposoit à transporter le siege de ses Etats dans cette capitale de la Bithinie. Il appella son fils à Jengishari pour lui donner ses derniers ordres, & lui faire ses derniers adieux. Othman mourut l'an 726 de l'hégire, 1326 de J. C. Ce Prince eut de grandes vues, un courage à toute épreuve, & une rare prudence. Il sut communiquer à sa nation la force nécessaire pour l'étendre & pour l'élever. Il poliça des Barbares seulement autant qu'il le falloit pour leur apprendre à vaincre. Car, comme on le verra, les Ottomans furent toujours plus sanguinaires que les autres nations, & leur férocité augmenta beaucoup le renom de leur valeur.

ORCAN,

SECOND REGNE.

Depuis 1326 jusqu'en 1360 de J. C.

Depuis 726 jusqu'en 761 de l'hégire.

ORCAN monta sur le trône, âgé de trente-cinq ans, avec plus d'éclat que son pere n'avoit fait. Il introduisit dans sa cour le faste & la magnificence, & il se fit nommer Sultan. Ce titre, plus imposant que celui d'Emir, commençoit à convenir à l'étendue de pays qu'Orcan avoit à gouverner, dont il se promettoit bien de reculer les bornes. Othman, avant de mourir, avoit décidé que Pruse seroit le siege de sa puissance. Son fils suivit ce projet. Il décora de vastes édifices sa nouvelle demeure. Il y établit des mosquées, des hôpitaux, des marchés publics, enfin tout ce qui convenoit à la capitale d'un puissant Etat. Le nouveau Sultan déclara son frere Allaadin Grand Visir, c'est-à-dire, principal Ministre, & le premier de l'Etat après lui. Cet exemple ne fut pas suivi par les successeurs d'Orcan, qui, toujours soupçonneux, regarderent leurs proches comme leurs plus grands ennemis. Le Sultan abolit l'usage de la

Etablissemens faits par Orcan.

monnoie seljeucide, & en fit battre une à son coin. Orcan, bien persuadé que des armées dociles à la voix de leur Chef, seroient le plus grand ressort de sa puissance, s'efforça de perfectionner la discipline militaire que son pere avoit établie. Il fixa le premier une solde journaliere pour l'infanterie, qui, jusques là, n'avoit été payée que par le pillage & par l'espoir du paradis. Il composa un corps de jeunes Chrétiens renégats, arrachés à leurs parens dès l'enfance, & qui n'avoient d'autre ressource pour sortir d'esclavage, que de porter les armes. Ces jeunes soldats, soumis à des maîtres séveres, apprirent de bonne heure à obéir, à supporter la fatigue & la faim : & ils voyoient un avancement certain pour récompense de leur docilité & de leur courage. Ceux qui possédoient des terres ou d'autres richesses, furent destinés à la cavalerie; ils formerent le corps des Spahis qui subsiste encore aujourd'hui, montés sur des chevaux aussi vîtes que dociles. Orcan assigna au militaire un habit particulier.

Orcan s'empare de Nicomédie & de Nicée.

Avec des troupes, sinon plus courageuses, au moins plus nombreuses & mieux disciplinées que celles de son pere, il vainquit l'Empereur des Grecs

Andronic, qui avoit passé la mer pour s'opposer aux incursions des Turcs. Après avoir battu ce Prince en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Andronic fut blessé, Orcan le contraignit à une prompte retraite. Il prit Nicomédie, & devint ainsi
Hég. 727. A. C. 1327. Souverain du territoire qui l'environnoit, & qui s'étendoit assez loin. Quoique ses soldats fissent peu de quartier, Orcan avoit ordonné de laisser vivre les enfans & les femmes. Tous les prisonniers de cette espece devenoient autant de sujets, qu'il envoyoit repeupler les lieux les plus déserts. Le Sultan, comprenant que ses nouveaux Etats avoient besoin de cultivateurs, réparoit, par le soin extrême qu'il prenoit des enfans, la perte des peres sacrifiés, en trop grand nombre, à sa conquête. Il établit dans chaque ville un Cadi, Juge qui devoit répondre au Pacha ou Gouverneur de la Province. Ces Officiers commencerent dès-lors à rendre une justice prompte & arbitraire qu'on connoît seule dans l'Empire Ottoman.

De toutes les conquêtes d'Orcan,
Hég. 730. A. C. 1330. Nicée fut celle qui lui coûta le plus de temps & le plus de soldats. Il demeura deux ans devant cette place qui fut défendue avec plus de cons-

tance que les Grecs n'en avoient montré depuis long-temps. Orcan fit usage des machines de guerre dont on se servoit alors pour battre les murailles, mais qu'on ne pouvoit établir qu'en répandant beaucoup de sang. Lorsque les breches furent ouvertes, les assiégés demanderent pour toute grace la liberté de se retirer à Constantinople. Orcan, non-seulement leur accorda leur demande, mais même il permit, à tous ceux qui voulurent changer de domicile, d'emporter tout ce qui étoit à eux. Cette générosité retint à Nicée beaucoup de citoyens, qui, dans l'espoir d'être gouvernés avec justice, continuerent de demeurer dans leur patrie en payant tribut au vainqueur. Plusieurs même embrasserent l'islamisme. Orcan eut soin de pourvoir avantageusement toutes les femmes devenues veuves pendant le siege de Nicée, & dont on pouvoit encore espérer des enfans.

Depuis J. C. 1336 jusque en 1360.

Depuis l'hégire 736 jusqu'en 761.

Orcan s'empare des Etats de quelques Emirs.

Jusqu'ici Orcan n'avoit fait la guerre qu'aux Grecs : tout plein des maximes d'Othman son pere, il prétendoit, ou du moins il publioit que les Musulmans ne devoient point tourner leurs armes les uns contre les autres, & que l'épée d'un vrai Croyant ne devoit jamais être trempée que dans le

ſang des infideles. Ce préjugé donnoit du courage aux ſoldats, & leur montroit leur Sultan comme un Miniſtre des décrets de Dieu ; mais il ſembloit auſſi interdire à Orcan l'eſpoir de régner jamais ſur ces pays voiſins du ſien, que des Emirs Muſulmans tenoient des débris de l'Empire ſeljeucide. Les enfans des Emirs qui avoient partagé la Natolie avec Othman, avoient fait entre eux de nouveaux partages qui affoibliſſoient leur puiſſance. Cette diviſion des forces muſulmanes offroit un beau champ à l'avidité d'Orcan. Le Sultan obtint par fraude ce qu'il n'oſoit ravir par la force. Devenu le plus puiſſant des Princes Muſulmans, il ſe fit proclamer tuteur d'un Emir, petit-fils de Sarkan, qui, encore dans l'enfance, héritoit du trône de ſon pere. Le nouveau tuteur s'empara des états de Raſim ſon pupille ; il mit des garniſons dans ſes places, ſous prétexte de les défendre, & perçut les impôts que ce Prince tiroit de ſes ſujets, voulant, diſoit Orcan, les économiſer pour les beſoins preſſans. Le foible pupille n'oſa jamais dans la ſuite réclamer des droits que perſonne ne pouvoit faire valoir. Il mourut ſujet d'un Prince qni s'étoit dit ſon protec-

teur & son allié pour ravir son héritage.

Un autre Emir, aussi petit-fils de Sarkan, jeune & sans expérience, étonné des succès rapides & de la puissance d'Orcan, résolut de lui soumettre son Etat, qui consistoit en cinq villes séparées par quelques plaines, formant ensemble une petite province, dont Pergame étoit la capitale. Cet Emir se nommoit Tursonbeg. Son frere cadet Agilbeg, indigné qu'on proposât de soumettre à un ravisseur l'héritage de son pere, & de donner un maître étranger aux sujets de sa maison, déclara qu'il défendroit le sceptre que son frere abandonnoit si lâchement, & prétendit se faire reconnoître Emir à sa place. Comme ce différent avoit occasionné une guerre civile, Orcan persuada aux deux freres d'épargner le sang musulman, & de traiter cette affaire paisiblement, en un lieu dont ils convinrent. Agilbeg ne dissimula point à son ainé le mépris qu'il lui inspiroit; la discussion devint querelle, & finit par un combat singulier, dans lequel Tursonbeg fut tué. Le vainqueur se réfugia dans Pergame, résolu de vendre cher son patrimoine à l'ambitieux Orcan, qui, devenu vengeur du sang de son allié & d'un fratricide qu'il prétendit être

une trahison, saisit ce prétexte pour porter toutes ses forces contre le malheureux Agilbeg. Ce Prince ne résista pas autant de temps que son désespoir auroit pu lui en fournir les moyens. Des traîtres le livrerent, ainsi que sa capitale, à Orcan, qui s'empara bientôt de cet Etat, & fit languir Agilbeg dans une prison, où il mourut après deux ans de la plus dure captivité.

Soliman trouve moyen de passer la mer, & de s'emparer de Gallipoli.

Orcan, maître de la-Natolie propre, & des bords de la mer qui séparent l'Asie de l'Europe, brûloit de pénétrer dans cette riche partie du monde, pour y attaquer les Grecs qu'il avoit déja vaincus sur son terrein. Soliman, fils d'Orcan, jeune guerrier plein d'ambition & de courage, desiroit les conquêtes plus ardemment encore que son pere; mais les Ottomans, accoutumés jusqu'alors à faire la guerre de terre, n'avoient ni vaisseaux, ni Pilotes, ni constructeurs, ils manquoient même de barques pour la pêche, & de tous les moyens de tenter cet élément, plus redoutable peut-être pour ceux qui le connoissent que pour ceux qui ne l'ont jamais éprouvé; au moins Soliman risqua ce que l'homme de mer le plus expérimenté auroit cru impraticable. Depuis que le Sultan s'étoit rendu

maître de tous les bords de la mer, l'Empereur avoit fait un décret qui défendoit, sous peine de la vie, de mettre aucun vaisseau, ni même aucune barque sur le Bosphore de Thrace, ni sur le détroit de Gallipoli; il espéroit que cette barriere seroit toujours impénétrable aux efforts d'Orcan. Soliman, ayant fait une partie de chasse, arriva par un beau clair de lune, jusques sur les bords du détroit, à la tête de quatre-vingt hommes déterminés; il fit former trois radeaux de planches légeres, attachées sur du liege & des vessies de bœuf liées par le col, & il se risqua, ainsi que son escorte, à faire cinq lieues de mer sur ces frêles esquifs, à l'aide de longs bâtons qui lui servoient de rames, & même de gouvernail. Cette téméraire entreprise réussit par-delà les desirs de Soliman. Il arrive, sans le moindre accident, au pied du château d'Hanni en Europe. La nuit & la lune le favorisoient. Il rencontre un paysan qui, dès la pointe du jour, alloit au travail. Cet homme, enchaîné par la crainte & gagné par l'or, introduit le Prince Turc par un souterrein dans le château d'Hanni (l'ancien Sestos.) Il n'y avoit point de garnison dans cette place que les Grecs croyoient suffisamment défen-

due par la mer ; tout y étoit encore enſeveli dans un profond ſommeil. Soliman s'empare du château, & ayant aſſemblé les principaux habitans, il emploie les diſcours les plus flatteurs & les plus magnifiques promeſſes pour perſuader à ces Grecs, tous pilotes ou matelots, d'ailleurs très-peu attachés à leur Prince, de prendre les navires qu'ils avoient dans deux petits ports voiſins, & de les conduire à l'autre bord du détroit pour embarquer quatre mille Turcs qui y attendoient Soliman. En très-peu d'heures cette petite armée fut tranſportée d'Aſie en Europe, & avant la fin du jour, Soliman ſe rendit maître de l'autre château, appellé *Aioſa Conia*, qui ne contenoit pas plus de garniſon que le premier. Dès le lendemain le Gouverneur de Gallipoli aſſembla tout ce qu'il put de troupes, on en vint aux mains : le combat fut long & ſanglant ; les Turcs forcerent enfin les Grecs à fuir & à ſe renfermer dans leur ville, qu'ils défendirent long-temps avec aſſez de courage. Mais manquant de vivres, & leurs fortifications étant d'ailleurs en mauvais état, ils furent contraints de ſe rendre. Soliman s'empara ainſi de la clef de l'Europe.

Vers ce temps, de nouvelles dissensions troubloient l'Empire Grec. Cantacusene, tuteur de l'Empereur Paléologue, ayant ténté de s'emparer du pouvoir souverain, avoit réussi à le diviser. L'Impératrice Anne, mere du jeune Empereur, cherchoit des protecteurs pour son fils. Elle demanda du secours à Orcan. Cantacusene fit les mêmes démarches auprès du Sultan. Celui-ci ne vouloit que des conquêtes : il aima mieux s'allier à l'usurpateur qui déchiroit les restes de l'Empire, qu'au maître légitime qui avoit intérêt de le conserver. Orcan envoya des secours à Cantacusene, qui ne contribuerent pas peu à ruiner le pays, car les Généraux Turcs avoient grand soin de démanteler les places qu'ils prenoient au nom du Prince Grec. Sous prétexte de servir leur allié, ils dévasterent la Thrace autant qu'ils le purent ; ils vouloient également l'affoiblir & en tirer du butin. Cantacusene, pour confirmer cette alliance, qu'il pensoit lui devoir être très-utile, résolut de donner sa fille en mariage à Orcan, malgré la différence des religions, & le nombre d'épouses, de concubines & d'enfans que ce barbare avoit déja. C'étoit ainsi que Cantacusene lui-même ap-

Orcan fait alliance avec l'Empereur Grec Cantacusene, & épouse sa fille.

pelloit ſon futur gendre. Le Sultan reçut avec empreſſement l'ouverture qui lui fut faite de ce mariage. Il envoya un Ambaſſadeur faire la demande de la Princeſſe appellée Théodore. Le nouvel Empereur Grec étoit pour lors à Sélivrée. La cérémonie des noces ſe fit dans une grande plaine hors de la ville, où la Princeſſe fut montrée au peuple, voilée, aſſiſe ſur un trône élevé, ſeule de ſon ſexe, au milieu d'une troupe d'Eunuques à genoux, qui portoient des flambeaux allumés. Selon les loix du pays, la mere ni les ſœurs de Théodore ne parurent point à cette pompe. L'Empereur donna un grand feſtin à tous les Turcs qui, dès le lendemain, conduiſirent la nouvelle Sultane à ſon époux. Cette Princeſſe conſerva ſa religion au milieu du ſerrail d'Orcan: on voit même que le Sultan, ſoit par politique, ſoit par inclination, lui accorda plus de liberté que les Muſulmans n'en laiſſent prendre à leurs épouſes; car peu de temps après ſes noces, la paix ayant été conclue entre Paléologue & Cantacuſene, aux conditions de partager entre eux l'autorité, Orcan s'avança jusqu'a Scutari, où l'Empereur ſon beau-pere vint recevoir ſes complimens. Dans cette occaſion, le Prince

Musulman mena Théodore voir son pere, & lui permit d'aller passer trois jours à Constantinople avec la famille impériale, tandis que lui Sultan l'attendoit sur ses vaisseaux, (il en avoit quelques-uns depuis l'expédition de Soliman sur le detroit de Gallipoli.)

Soliman s'empare de plusieurs villes de Thrace, & Orcan autorise cette usurpation.

L'Empire Grec ne fut pas paisible long-temps. La discorde entre Cantacusene & Paléologue s'étant réveillée, celui-ci engagea dans sa querelle les Serviens & les Bulgares, & Cantacusene eut recours à son gendre qui lui envoya vingt mille hommes sous le commandement de son fils Soliman. Ce jeune Prince battit les Bulgares, s'empara du fort de Simpré, & de plusieurs villes maritimes de la Thrace. Paléologue consterné envoya des Ambassadeurs & des présens considérables à cet ennemi redoutable, pour l'engager à demeurer neutre dans la querelle. Soliman le promit, & repassa la mer, sans rendre à Paléologue ni à Cantacusene les places qu'il avoit prises à l'Empire Grec. Peu de temps après, un tremblement de terre ayant fait beaucoup de dommage dans plusieurs villes de Thrace, les soldats & les bourgeois, effrayés de la chute des édifices, les abandonnerent pour chercher leur sûreté dans la plaine.

Soliman, ardent à profiter de toutes les circonstances, repasse dans cette Province, entre dans toutes les villes que le tremblement de terre avoit rendues désertes, y met de nouvelles garnisons, & s'empresse de réparer les breches. Cantacusene se plaignit en vain à son gendre; le Sultan lui répondit que la partie de la Thrace dont son fils s'étoit emparé, n'étoit qu'un foible dédommagement des dépenses de la guerre; que Soliman avoit eu droit de s'emparer de plusieurs villes abandonnées qui paroissoient n'appartenir plus à personne; qu'au reste Gallipoli ni Simpré ne seroient point rendues que l'Empereur n'eût payé les frais de l'armement. Ces deux places intéressoient Cantacusene plus que toutes les autres; il envoya cinquante mille écus d'or à son gendre; mais le perfide Sultan, après avoir reçu le prix, éluda la restitution. Cantacusene étonné, passe la mer avec une foible escorte, & va jusqu'à Nicomédie pour demander une conférence à Orcan qui se garda bien de la lui accorder; on fit même entendre à Cantacusene qu'il exposeroit sa liberté, s'il pénétroit plus avant dans les Etats de son gendre.

La mauvaise foi du Sultan n'em-

pêcha pas que Cantacufene ne lui fît rendre Kalil, le dernier de fes fils qu'il avoit eu de la Princeffe Théodore. Cet enfant avoit été pris par un Pirate Phocéen, venu jufqu'au golfe d'Aftacefne, fur lequel étoit bâtie Nicomédie, où le jeune Kalil étoit élevé. L'Empereur donna une grande fomme d'argent & une dignité confidérable au Pirate pour la rançon du Prince Turc fon petit-fils. Soliman étendoit alors fon Empire vers l'Orient; il prenoit fur les Tartares les villes d'Ancire & de Cratée. A fon retour il trouva que l'Empereur Cantacufene s'étoit renfermé dans un cloître, & que Mathieu fon fils occupoit fon trône. Malgré les promeffes que Paléologue avoit faites à fon collegue, au moment de l'abdication de celui-ci, de bien vivre avec fon fils, la concorde entre les deux Empereurs Grecs ne fut pas de longue durée: bientôt Mathieu réclama les dangereux fecours de ces Turcs, dont fon pere avoit eu tant de raifons de fe plaindre. Le nouvel Empereur ne fut pas mieux fervi par eux que Cantacufene ne l'avoit été. Cinq mille hommes qu'Orcan lui envoya pour renfort, après avoir pillé tous les lieux par lefquels ils avoient paffé, donnerent

Cantacufene abdique la couronne en faveur de Mathieu fon fils, qui bientôt l'abdique à fon tour.

aux troupes de Mathieu l'exemple de fuir dans nne bataille engagée près Philippes, où ce Prince fut fait prisonnier. Le malheureux Empereur ayant abdiqué sa couronne pour recouvrer la liberté, les Turcs furent dispensés du soin de feindre, ou plutôt de trahir. Orcan ne songea plus qu'à s'emparer à force ouverte du reste de la Thrace, dont il avoit déja usurpé une grande partie.

Les fils d'Orcan s'emparent du reste de la Thrace.

Orcan fit passer la mer à ses deux fils ainés, Soliman & Amurat. Ces Princes entrerent dans toutes les places qui s'offrirent à leur rencontre, montrant par-tout encore plus de cruauté que de vaillance, massacrant sans pitié tout ce qui ne cédoit pas au premier choc. Cette façon de faire la guerre, inconnue à l'Europe, y jetta l'épouvante. Les guerriers européens se piquoient de générosité envers les vaincus. Les Grecs sur-tout se faisoient un devoir de respecter la vie des hommes; les crimes n'étoient punis chez eux que par des mutilations. Quelle dut être leur frayeur quand ils se virent assaillis par des barbares qui se faisoient un jeu de les détruire, & dont la férocité sembloit augmenter par la facilité qu'ils trouvoient à l'assouvir! Les malheureux habitans de

l'Empire Grec s'enfermerent d'abord dans les places fortes qui ne leur servirent pas long-temps d'asyle, puis ils se sauverent en Italie, & se répandirent dans les autres parties de l'Europe, où ils amenerent avec eux le goût des sciences & des beaux arts.

Malgré sa férocité, Amurat cherchoit des sujets; il repassa la mer aux approches de l'automne, ramenant en Asie plus d'esclaves que de soldats. Il les destinoit à repeupler des pays que ses peres avoient dévastés. Mais le despotisme, encore plus destructeur qu'une férocité momentanée, a rendu toutes ces transmigrations inutiles. Les provinces ottomanes ressemblent toujours à des pays dévastés; les Arabes parcourent impunément celles d'Asie, en mettant à rançon les voyageurs & les caravanes. Les villes opulentes, Athenes, Sparte, Ephese, Antioche, & tant d'autres, sont éclipsées sous leur splendeur passée : les décombres de leurs somptueux bâtimens remplissent leur emplacement : ce sont de misérables cases, bâties à l'écart de ces ruines, qui portent leurs noms fameux.

Cependant Soliman faisoit le siege d'Andrinople, dont il se rendit maître au bout de neuf mois en 1360.

Mort de Soliman & d'Orcan son pere.

Tandis que ce jeune Prince ne songeoit qu'à augmenter son héritage & sa gloire, un malheur trancha le fil de sa vie. Comme il exerçoit sa cavalerie à tirer de l'arc dans les plaines d'Andrinople, un cheval fougueux l'emporta : cet animal s'étant élancé contre un gros arbre, Soliman fut fracassé du coup, & expira en tombant. Orcan son pere, pénétré de cette perte, ne lui survécut que deux mois; il mourut âgé de soixante & dix ans, après en avoir régné trente-cinq. Ce Prince dut ses plus grands succès à son fils Soliman, à qui il avoit appris à vaincre & à tromper comme lui. La fraude & la cruauté composerent toute sa politique; il n'en falloit pas davantage contre des ennemis timides & divisés. Sous Orcan, l'état des Turcs prit une force nouvelle; on put facilement prévoir sa grandeur future par les progrès qu'il avoit déja faits. Orcan établit dans l'intérieur de son Etat plus d'ordre qu'on n'en devoit attendre d'un Prince injuste & d'un peuple barbare; mais les cœurs les moins droits veulent la justice dans ceux qu'ils gouvernent; ils savent qu'aucune société ne peut subsister sans son secours. Le Sultan fut enterré à Pruse l'an 1360 de J. C., 761 de l'hégire.

1360 de J.C. 761 de l'hég.

AMURAT I.

Depuis 1360 jusqu'en 1389 de J. C.

Depuis 761 de l'hégire jusqu'en 792.

TROISIEME REGNE.

Amurat I épouse la Princesse de Servie. Il soumet plusieurs Princes grecs. Il fonde les Timars.

AMURAT étoit âgé de quarante & un ans, lorsque son pere lui laissa le sceptre. Pour en imposer au peuple, il affecta une piété extérieure, & il prit un surnom persan, qui signifie envoyé de Dieu. Dès les premiers jours de son regne, il fixa son séjour à Andrinople; mais à peine y étoit-il établi, qu'il fallut repasser dans l'Asie pour réprimer une sédition. L'histoire ne nomme ni les séditieux, ni le lieu de leur assemblée. Nous savons seulement que quelques Pachas, croyant Amurat trop occupé de ses conquêtes en Europe, pour qu'il pût songer à se maintenir en Asie, tenterent de secouer le joug; que le Sultan, qui venoit de conclure un traité avec l'Empereur Jean Paléologue, passa le détroit de Gallipoli, marcha aux rebelles, les vainquit & les dissipa dans une seule bataille. En effet, le Sultan reparut bientôt en Europe, où Calcondile prétend que l'amour l'appelloit. Dès la seconde année de son re-

gne il prit la ville de Phere (1) aux Triballiens (2), qui eux-mêmes l'avoient prise à l'Empereur Grec; puis ayant attaqué le Despote de Servie, il fit grace à ce foible ennemi, épargna ses troupes, & même son pays, à condition qu'il donneroit sa fille en mariage au vainqueur. Il est certain qu'Amurat n'avoit jamais vu cette Princesse, puisque dans ce siecle les femmes Grecques étoient presque aussi séquestrées que les Musulmanes. Si Amurat acheta la main de la Princesse de Servie au prix d'une province, ce fut sans doute sur la réputation de cette beauté. D'ailleurs Amurat étoit sûr de conquérir la Servie au moment où il prendroit la peine d'y entrer. Il soumit quelques Despotes Misiens & Triballiens; il imposa même des taxes personnelles à ceux de leurs sujets qui persistoient dans le christianisme : ceux qui avoient porté les armes & qui voulurent devenir Musulmans, furent enrôlés parmi les Spahis. Le Sultan distribua à quelques autres des terres, à condition d'en-

(1) Phere étoit sur les frontieres de Macédoine, du côté de la Servie, & servoit de rempart à cette Province.

(2) Peuples de Bulgarie & de Servie.

tretenir à la guerre un cheval & quelques ſoldats, proportionnément à la valeur de la terre. Il les attacha ainſi à ſon ſervice par des bienfaits qu'ils pouvoient perdre à chaque inſtant, & qui ne devoient paſſer à leur fils ainé qu'à la même condition : à préſent même ces bénéfices militaires, appellés timars, donnés par Amurat ou par ſes ſucceſſeurs, ſont tellement dans la main du Prince, qu'un Timariot craint de perdre l'héritage qu'il tient, ſoit de ſon pere, ſoit du Sultan, comme il perdroit une paie journaliere que le moindre mécontentement ou le caprice peuvent lui faire ôter.

Amurat s'occupa plus encore de ſon infanterie, qu'il regardoit avec raiſon comme la principale force des armées. Il établit le corps des Janiſſaires dans l'état où il eſt maintenant. Amurat, par le conſeil de Kara Ali ſon Grand Viſir, avoit ordonné que le cinquieme de tous les eſclaves qu'on feroit ſur l'ennemi, (car les Turcs n'appellent pas autrement les priſonniers de guerre) appartiendroit au Sultan, & que ces étrangers, ayant embraſſé l'iſlamiſme (1), formeroient une milice

Il établit les Janiſſaires.

(1) On voit que les Sultans regardent

nouvelle ; Amurat la fixa à dix mille hommes ; elle fut dans la suite considérablement augmentée. Il la distribua en odas ou chambrées, à la tête desquelles il mit des Officiers particuliers, & il soumit tout le corps à un Chef nommé Aga, qui, par son crédit & par son autorité, devint un des premiers Officiers de l'Empire. Amurat, voulant donner à cette nouvelle infanterie un grand renom de valeur, résolut de la consacrer par la religion. Les premiers enrôlés furent envoyés vers un fondateur de Dervis, que la sainteté de sa vie rendoit recommandable; si-tôt que les nouveaux enrôlés se furent prosternés devant lui, le Solitaire, affectant un ton

comme sujets tous ceux qui sont devenus Musulmans. La soumission au Koran emporte toujours le privilege de naturalité. Un renégat s'est trouvé quelquefois le premier Ministre de l'Empire. Il n'y a d'autre noblesse en Turquie que celle des emplois, & tous les Musulmans, sans distinction, en sont susceptibles. Les esclaves pris en guerre, ou donnés par des nations tributaires, s'ils sont formés dès leur jeunesse à la religion ou à la discipline militaire, soit dans le serrail, soit dans quelque oda, sont bien plus sûrs de parvenir aux grands emplois que les bourgeois des villes.

prophétique,

prophétique, mit la manche de sa robe sur la tête du pemier d'entre eux: » que leur nom soit Janissaire, » s'écria-t-il; que leur contenance » soit fiere, leurs mains toujours victorieuses, leurs épées toujours tranchantes, leurs lances toujours prêtes » à frapper la tête de l'ennemi, & que » leur courage soit la cause de leur » constante prospérité «. Depuis ce temps, le nom de Janissaire, qui signifie nouveau soldat, leur est resté, & leur bonnet a retenu la forme d'une manche. Cette milice est devenue, comme nous le verrons dans la suite, très-utile à l'Empire Ottoman, & quelquefois funeste à ses maîtres.

Le Mufti refuse le témoignage du Sultan. Ce qui en arrive.

Tout absolu que fût Amurat, il affecta de se soumettre religieusement aux pratiques, & même aux Ministres du Koran, quoiqu'il pût les élever ou les déposséder à son gré. Le Mufti, qui est le Chef de la religion, étoit aussi, dans les premiers temps de l'Empire, Juge des contestations qui s'élevoient entre les particuliers (1). Le Sultan voulut paroître un jour en témoignage dans un procès entre deux

(1) Les Mollahs & les Cadis, qui sont les Juges chez les Ottomans, sont dans l'état ecclésiastique.

Officiers du ſerrail, le Mufti oſa refuſer d'écouter ſon maître : » Votre » parole eſt ſacrée, lui dit-il, étant » la parole du Sultan ; mais ſi vous » paroiſſez comme particulier, je ne » puis vous entendre, parce que vous » ne mêlez point vos prieres à celles de vos freres dans nos moſquées, comme il eſt ordonné à tout » Muſulman «. Amurat, frappé de ce reproche, fit bâtir une moſquée à Andrinople, vis-à-vis de ſon ſerrail, dans laquelle il ſe rendit depuis aux jours & aux heures ordonnées par la loi de Mahomet.

Les Janiſſaires, dès la premiere année de leur inſtitution, donnerent de grandes preuves de valeur. Les Souverains, qui avoient ravi les débris de l'Empire Grec, craignoient bien plus le Sultan que ce foible ennemi qu'ils avoient dépouillé. Jean Paléologue comprit qu'il ne ſe ſoutiendroit ſur les ruines de ſon trône que par le ſecours de ce nouvel allié, dont il déteſtoit la puiſſance uſurpée, mais qu'il étoit réduit à implorer. Andronic & Contuſe, l'un fils de Jean Paléologue, l'autre fils d'Amurat, avec les Janiſſaires, les Spahis, & peu de troupes de l'empire, défirent au lieu nommé Sirmen une armée confédé-

Ligue entre Contuſe & Andronic.

J. C. 1387. Hég. 789.

rée de Moldaves, de Valaques, de Transilvains & de Bulgares, peuples voisins, engraissés des dépouilles des Grecs, que nous verrons bientôt devenir tributaires des Turcs. L'âge, la conformité d'inclinations & de succès lierent les deux jeunes Princes : mais Andronic voyoit des mêmes yeux que tous les Chrétiens les progrès des Turcs, soit en Europe, soit en Asie. Il frémissoit en pensant qu'il ne monteroit sur le trône de ses peres, que dépendant & presque tributaire d'un barbare. Contuse étoit ambitieux ; Andronic entreprit de lui mettre les armes à la main contre son pere & son maître ; il espéroit se soustraire un jour au joug des Turcs en détruisant le pere par le fils. Pour consommer cette entreprise, il fallut aussi qu'Andronic s'armât contre Paléologue. Ces Princes gouvernoient tous deux les Etats de leurs peres en Europe, tandis que Paléologue & Amurat avoient été attirés en Asie pour des raisons que l'histoire ne détaille pas. Les deux jeunes rebelles formerent une ligue offensive & défensive, & firent mettre leurs noms dans les actes publics. A cette nouvelle, le Sultan fit à Paléologue des reproches amers, comme s'il eût été le com-

plice de celui qui prétendoit le détrôner. L'Empereur d'Orient descendit aux justifications les plus basses; quelque raison qu'il eût de souhaiter la division des barbares, il promit de châtier son fils, s'il pouvoit le faire prisonnier.

En effet, les deux Monarques repasserent le Bosphore, à la tête d'une armée composée de Turcs, car les Grecs étoient en si petit nombre, qu'à peine méritoient-ils d'être comptés. Amurat trouva les rebelles campés à quelques lieues de Constantinople, & retranchés entre des palissades & une riviere. Il s'approcha du camp la nuit à la faveur du clair de la lune, & il se fit connoître aux gardes avancées. Ce Prince adroit employa la flatterie & les promesses pour déterminer les soldats à rentrer dans le devoir. Les caresses d'un Monarque, jusques-là toujours vainqueur, & dont les rebelles craignoient d'éprouver bientôt le courage & la fortune, ébranlerent leur constance, ils ne rentrerent dans le camp que pour faire part à leurs camarades des promesses d'Amurat. En moins d'une heure Contuse vit déserter vers le camp de son pere plus des trois quarts de son armée; il ne restoit plus aux deux Princes révoltés d'autre

parti que celui de la retraite. Tous deux fuirent à Didimotique, résolus d'y mériter par leur courage une capitulation. Ils y furent reçus avec respect; mais, après beaucoup de sang répandu, la ville fut prise, & les deux Princes tomberent dans les mains d'un vainqueur inexorable. Amurat envoya sous bonne garde Andronic à Constantinople, fit sommer l'Empereur son pere de la parole qu'il lui avoit donnée de punir ce fils rebelle, puis il fit crever les yeux au sien en sa présence, & précipiter tous les soldats de la garnison du haut des tours de Didimotique dans l'Hebre qui coule au pied. Amurat satisfaisoit son humeur sanguinaire sous une ombre de justice; mais il se fit détester, lorsqu'on le vit condamner plusieurs jeunes citoyens qui avoient osé porter les armes contre lui, à mourir de la main de leurs peres. Les peres, qui se refuserent à cet ordre barbare, furent massacrés avec leurs fils.

Mauvais succès de cette ligue.

L'Empereur Paléologue n'osa pas résister à la volonté d'un allié qui étoit presque son maître. Quoiqu'Andronic n'eût agi que pour l'intérêt de l'Empire, il fut condamné à avoir les yeux crevés, ainsi que son fils, enfant âgé

de cinq ans. Mais ſoit hazard, ſoit pitié de la part des bourreaux, aucun des deux Princes ne perdit la vue. Andronic n'eut qu'un œil véritablement crevé; ſon fils eut ſeulement la vue offenſée; il la recouvra dans la ſuite.

Manuel monte ſur le trône. Il perd Theſſalonique.

Auſſi-tôt après cette exécution, Paléologue déclara Manuel ſon ſecond fils aſſocié à l'Empire. Ce jeune Prince établit ſon ſéjour à Theſſalonique. A peine y fut-il arrivé, que, déſeſpéré de voir l'Empire Grec devenir la proie des Turcs, il entreprit de recouvrer quelques villes de ſon voiſinage par force ou par ruſe. Manuel ſe ménagea des intelligences dans la ville de Phere; mais elles ne purent être ſi ſecretes, qu'Amurat n'en fût bientôt inſtruit; le Monarque Turc envoya Karatine, le plus expérimenté de ſes Généraux, aſſiéger Theſſalonique. Les bourgeois, qui craignoient le ſort de ceux de Didimotique, menacerent de livrer Manuel à ſon redoutable ennemi. Le jeune Empereur implora vainement les ſecours de ſon pere Jean Paléologue; celui-ci lui manda que non-ſeulement il ne lui enverroit point de troupes, mais même que, s'il paroiſſoit devant Conſtantinople, les portes lui en feroient fermées. Ma-

nuel se hâta d'employer la seule ressource qui lui restoit : sur la réponse de l'Empereur son pere, il rendit Thessalonique au Général Turc, & ayant été lui-même à Andrinople, il se présenta en suppliant devant le Sultan qui, après une sévere réprimande, voulut bien pardonner à Manuel l'occasion qu'il lui avoit donnée de s'emparer de Thessalonique sans coup férir.

Voyage de l'Empereur Paléologue dans l'Occident.

Paléologue, pénétré de honte & de douleur, laissa le gouvernement de ses Etats à ses fils, pour aller mendier chez les Princes Chrétiens d'Occident des secours contre les Barbares. Il imagina d'abjurer le schisme des Grecs aux pieds du Chef de l'église romaine. Le Pape Urbain V, combla Paléologue de vœux & de bénédiction ; mais ce fut tout. Il lui conseilla d'aller chercher des secours dans les cours des autres Princes Chrétiens. L'Empereur commença par la France. Charles V, qui méritoit si bien le surnom de sage, reçut Paléologue avec honneur ; mais il étoit trop occupé contre ses véritables ennemis, pour en aller chercher si loin de ses frontieres. Le Roi de France refusa à l'Empereur Grec des forces qu'il vouloit mieux employer ailleurs. Paléologue, dégoûté par cette

épreuve, ne fit point d'autre tentative. En repassant par l'Italie, il fut arrêté à Venise pour des dettes qu'il y avoit contractées, & que ses fils ne payerent qu'après quelque temps, avec les subsides qu'il fallut tirer des sujets de l'Empire. Après cette humiliation, Paléologue rentra dans ses Etats, apportant, pour tout fruit de ce pénible voyage, la bénédiction du Pape, & la permission de faire dire la messe par un Prêtre Latin, sur un autel portatif que le Souverain Pontife lui avoit donné.

Amurat fait plusieurs conquêtes tant par des alliances que par ses armes. Il repasse en Europe, donne bataille à une armée de confédérés, & est tué après avoir remporté la victoire.

Tandis que Paléologue faisoit de vains efforts pour réparer les pertes de son Empire, Amurat affermissoit & étendoit le sien. Sa politique le servit aussi-bien que ses armes. Une alliance & des négociations lui soumirent deux Etats musulmans en Asie. L'Emir Germian Ogli donna sa fille à Bajazet, le second des fils d'Amurat, & son successeur au trône, car on ne parloit plus de Contuse qui avoit eu les yeux crevés. La dot de la Princesse fut de trois villes situées dans la haute Phrygie, contiguës aux Etats d'Amurat, savoir : Cutia, Agrigos & Touchanlik. Peu après le Sultan fit une conquête plus importante encore, qu'il ne dut qu'à son adresse & à la réputa-

tion qu'il s'étoit acquise. Ahmid Ogli, Emir d'une Province à laquelle il avoit donné son nom, plein de zele pour la loi musulmane & pour son accroissement, crut devoir soumettre son Etat à l'envoyé de Dieu; il se fit volontairement tributaire du Sultan Amurat, & étant mort sans enfans, la province d'Ahmida fut indissolublement unie à l'Empire Turc.

Au milieu de tous ces succès, Amurat apprit que Karatine, qu'il avoit laissé en Europe à la tête des Janissaires & des Spahis, avoit soumis presque toute l'Albanie. Le nombre prodigieux de femmes & d'enfans, à qui on faisoit passer le détroit de Gallipoli pour repeupler l'Asie, convainquit ce Prince de la solidité de ses conquêtes. Pour s'opposer aux progrès des Ottomans, Lazarus, Prince de Servie, avoit composé une armée de Valaques, de Hongrois, de Dalmates, de Triballiens, & de ceux d'entre les Albanois qui n'avoient pas été subjugués. Amurat repassa la mer, & se mit sans tarder à la tête de ses troupes; il rencontra les Confédérés dans les plaines de Cassovie, & il accepta volontiers la bataille que ceux-ci eurent l'assurance de lui offrir. Le choc fut très-vif de part & d'autre; les Ja- J.C. 1389. Hég. 791.

nissaires donnerent des preuves de ce courage & de cette discipline sur lesquelles Amurat avoit compté. Les Spahis, armés de longues lances garnies de banderolles, firent un grand carnage de la cavalerie hongroise, qui, n'étant pas couverte d'armes défensives, sembloit s'offrir aux coups du vainqueur. Enfin la victoire se décida pour les Turcs. Quand on la crut certaine, Amurat descendit de cheval, & se promenant sur le champ de bataille, il remarqua avec étonnement que presque tous les cadavres ennemis étoient de jeunes gens sans barbe. Son Général d'armée Karatine lui dit, à cette occasion, qu'il ne pouvoit y avoir que de jeunes téméraires qui risquassent de s'offrir au glaive des Musulmans : comme il parloit encore, un Albanois blessé, qui mordoit la poussiere auprès d'eux, ramassa toutes ses forces, ou plutôt toute sa rage, pour frapper le Sultan qu'il avoit reconnu à la magnificence de ses armes, & aux respects profonds que lui marquoient ses suivans. Le malheureux fut haché en pieces sur le lieu même, & le Sultan mourut au bout de deux heures, au milieu de ses Chefs, qui maudissoient bien sincérement cette sanglante victoire.

Amurat a vécu soixante & onze ans, & en a régné trente. Il a contribué autant que ses prédécesseurs à l'élévation & à la splendeur de l'Empire Ottoman. Ce Prince étoit également redouté de ses ennemis & de ses sujets : son extrême sévérité avoit introduit un ordre admirable, tant dans les armées que dans l'administration de la justice. D'ailleurs le respect qu'Amurat affectoit pour la religion, n'avoit pas peu contribué à le faire respecter à son tour. Ce Prince n'entreprenoit jamais rien d'important, sans avoir imploré à haute voix le secours du ciel. Un jour, Amurat faisoit le siege de Bolina ou Appollonie, ville de Thrace, qu'on croyoit imprenable ; après plusieurs assauts inutiles & bien du sang répandu, le Sultan se jette à genoux, demandant à Dieu de manifester sa puissance & la vérité du culte de Mahomet, aussi-tôt les Janissaires recommencent l'assaut & emportent la place : ce succès passe encore pour un miracle chez les Turcs. D'ailleurs Amurat a signalé son zele par plusieurs établissemens utiles ; il a fondé dans presque toutes les grandes villes qu'il avoit dévastées, des médreses ou écoles publiques, & des imarets ou hôpitaux. Il fut embaumé

& transféré à Pruſe, où juſqu'alors les Princes de la maiſon régnante avoient été enterrés. Bajazet ſon fils lui fit faire un magnifique tombeau.



BAJAZET I.

Depuis l'année de J. C. 1389 jusqu'en 1401.

Depuis 791 jusqu'en 804 de l'hégire.

QUATRIEME REGNE.

A PEINE Amurat étoit mort, que les soldats proclamerent Bajazet son fils ainé Empereur. Iacub Thelebi, second fils d'Amurat, tenta de se faire un parti dans l'armée : la révolte de ce Prince ne tarda pas à être punie, Iacub Thelebi fut étranglé avant même que le nouvel Empereur eût pensé aux obseques de son pere. Lazarus, Despote de Servie, auteur de la guerre, & qui avoit été fait prisonnier dans le dernier combat, fut aussi immolé aux manes du vieil Empereur. On lui coupa la tête devant le cadavre de ce Prince. Dès les premiers jours de son regne, Bajazet signala son humeur sanguinaire, & l'ambition dont il étoit dévoré. Il avoit épousé, comme on l'a vu, la fille d'Ierman Ogli, Prince de la haute Phrygie : cette alliance ne garantit pas ce Souverain de l'avidité de son gendre. Bajazet, à peine arrivé en Asie, sous prétexte que le tribut que devoit Ierman Ogli étoit retardé,

Bajazet s'empare des Etats d'Ierman Ogli.

fondit dans ſes Etats, & les réunit en moins de deux mois à la couronne ottomane, puis il relégua ſon beau-pere à Ipſala; mais celui-ci, craignant la cruauté du Sultan, fuit en Perſe, où il traîna, pendant ſes dernieres années, une vie errante & malheureuſe.

Il eſt battu en Europe par Etienne, Souverain de Moldavie.

Un ennemi plus digne de Bajazet l'attira bientôt en Europe : ce fut Etienne, Souverain de Moldavie. Ce Prince étoit très-belliqueux ; il avoit fait des conquêtes ſur les Polonois & ſur les Hongrois; depuis deux ans il avoit battu les Généraux d'Amurat. Le Sultan réſolut de venger ſon pere ; il fait jetter un pont ſur le Danube, entre en Moldavie, vient camper ſur les bords de la riviere Siretus, à un village nommé Raſboé. Etienne, auſſi ardent que l'Empereur Turc, ne tarde pas à le joindre ; on en vient aux mains; après un combat opiniâtre, les Moldaves ſont vaincus ; leur Prince fuit le dernier; il ſe rend aux portes de Nols, ville fortifiée, dans laquelle il avoit laiſſé ſa mere & ſes enfans. Cette Princeſſe parut ſur les ramparts, & refuſa l'entrée de la ville à ſon fils déſeſpéré. » Allez, » lui cria-t-elle, réparer votre » honte, & périſſez les armes à la

» main, plutôt que de vivre avec » cette infamie ». Le Moldave, pénétré de ce reproche, retourne vers les siens; par ses prieres & par ses cris il rassemble douze mille soldats dispersés : avec cette troupe, qui n'étoit pas le tiers de son armée, il marche aux ennemis, il les trouve épars dans la campagne, occupés à ramasser le butin. Les Turcs, très-redoutables au premier choc, ne savent ni garder leurs rangs, ni reconnoître leurs enseignes, lorsqu'ils se croient sûrs de la victoire. Etienne en égorgea tout autant qu'il put en rencontrer; aucun des pelotons dispersés ne résista aux efforts d'une petite armée bien unie, que la honte du passé & les succès présens rendoient docile à la voix de son Chef.

Caraman Ogli est vaincu par Bajazet, & mis à mort. Le Sultan s'empare de sa Province.

Caraman Ogli (1), l'un des plus puissans Emirs qui fût resté dans l'Asie, ayant appris la défaite de Bajazet en Europe, crut l'instant favo-

(1) Il descendoit d'un de ces Emirs qui avoient partagé l'Asie mineure avec Othman, après la destruction du royaume d'Iconium. Ses Etats, situés sur la mer méditerranée, joignant la Syrie, portent encore le nom de Caramanie. Ils n'avoient point été divisés comme ceux des autres Emirs.

rable pour ravager les Etats de ce voisin; mais le Sultan, qui venoit d'être vaincu, repassa presque subitement en Asie, avec une armée toute fraîche; sa promptitude & sa facilité à transporter sans cesse ses troupes d'Asie en Europe & d'Europe en Asie, lui ont fait donner le surnom d'Ilderim, qui signifie éclair. Les Turcs, avides & belliqueux, couroient en foule sous les enseignes d'un conquérant que quelques revers ne pouvoient pas abattre, & qui payoit les services en partageant ses conquêtes avec les soldats qui les lui avoient procurées. En effet, aucun Empereur Turc ne donna plus de timars que Bajazet. D'ailleurs il abandonnoit généreusement le butin à la soldatesque. Cet usage avoit été la cause de sa déroute en Moldavie, dont il sut se dédommager contre Caraman Ogli. Celui-ci assiégeoit Kutaia, lorsque l'infatigable Bajazet parut devant des ennemis, aussi étonnés de la rapidité de sa course que du nombre & de l'appareil de ses troupes. Dès la premiere bataille, Caraman Ogli fut vaincu. En vain il chercha son salut dans la fuite; il fut atteint & conduit aux pieds de Bajazet qui le fit mourir à l'instant. Les deux fils de ce Prince infortuné furent condamnés

à une prison perpétuelle : ainsi la Caramanie devint la proie du vainqueur. Toutes les villes s'empresserent d'ouvrir leurs portes à Bajazet qui y parut moins un conquérant qu'un Souverain paisible.

Il s'empare encore de plusieurs villes en Arménie, & des Etats de l'Emir Kutterum.

Bajazet ne s'étoit pas imposé la loi de ne porter les armes que contre les ennemis de l'islamisme. Cette politique, que ses prédécesseurs avoient cru nécessaire, leur avoit couté bien des perfidies. Il avoit fallu chercher des prétextes pour étendre l'Empire ottoman aux dépens des sectateurs de Mahomet. L'ambition du Monarque ne lui permit pas de dissimuler. Sûr d'être secondé par des soldats avides, il déclara ouvertement la guerre dans l'Asie au Sultan Burham Elledin, Prince d'Arménie ; il lui prit dans une seule campagne Amasie, Kokad, & plusieurs autres villes. L'année suivante, il s'empara des Etats de Kurterum, Emir de Castamone, qui venoit de mourir. Isfendar son fils céda l'héritage de ses perès aux armes victorieuses de Bajazet.

Bajazet bat en Europe une armée de Confédérés commandée par Sigismond, Roi de Hongrie.

Tant de succès dans l'Asie ne lui firent pas négliger l'Europe. Il passoit fréquemment le détroit de Gallipoli ; il prit quelques villes sur le Danube, & s'empara de toute la Valaquie.

J. C. 1393. Hég. 795. Sigiſmond, Roi de Hongrie, inquiet avec raiſon des progrès de Bajazet, perſuada aux Princes Chrétiens d'oppoſer une digue à la rapidité de ſes conquêtes. Chacun, ſelon ſes forces, ou ſelon la crainte que le Turc lui inſpiroit, fournit des troupes pour marcher ſous le Monarque Hongrois, plus intéreſſé qu'eux tous à contenir ce dangereux voiſin. Sigiſmond, à la tête de cent mille Chrétiens, aſſemblés pour la cauſe commune, entreprit le ſiege de Nicopolis. Bajazet aima mieux marcher à l'ennemi avec ſoixante mille hommes que lui laiſſer le temps d'agir, en raſſemblant une armée plus nombreuſe; il eſpéra que des Confédérés, différens de nations, de diſcipline, d'intérêts, de langage, d'ailleurs peu accoutumés à la voix de leurs Chefs, feroient aiſément vaincus par ſes Janiſſaires & ſes Spahis ſi aguerris & ſi dociles. Bajazet attaqua les Chrétiens le jour qu'il put les atteindre; le combat fut ſanglant, & la déroute bientôt ſi générale, qu'en moins de trois heures toute l'armée des Confédérés ſe vit diſperſée. Ils fuyoient, en tumulte, des ſoldats auſſi féroces que vaillans, qui ne faiſoient aucun quartier à ceux même que la terreur avoit forcés de quitter leurs armes: le plus

grand nombre des Chefs fut égorgé. Bajazet, qui vouloit effrayer tous les Européens occidentaux, que le zele de la religion plutôt que leur intérêt avoit armés, fit tailler en pieces tout ce qui s'offrit au fer de ses soldats. Sigismond se sauva presque seul à la faveur d'un déguisement & des ténebres. Ceux qui échapperent à ce carnage périrent, en grand nombre, de fatigue & de faim dans des campagnes arides & désolées.

Bajazet seme la division entre Manuel & Jean Paléologue.

Manuel abandonne le trône à Jean.

Cet avantage contre les Chrétiens fit naître à l'insatiable Bajazet le desir d'en remporter un plus considérable. Depuis long-temps l'Empire d'Orient, réduit presqu'à la ville de Constantinople, sembloit attendre que le Monarque Ottoman voulût s'en emparer. Le successeur des Cézars, tremblant sur les débris de son trône, étoit, comme on l'a vu, contraint d'obéir à ce barbare. Jean Paléologue avoit fait crever les yeux à son fils & à son petit-fils, parce que ce Prince avoit tenté de servir sa Patrie contre Amurat. Depuis, Bajazet lui avoit ordonné de raser deux tours élevées tout récemment pour la défense de sa ville. Manuel, fils & successeur de Jean, comprit de bonne heure qu'il ne défendroit pas sa couronne mieux que ses prédécef-

ſeurs n'avoient fait. Cette couronne ne lui appartenoit pas dans l'ordre d'une ſucceſſion naturelle ; car Andronic ſon frere aîné, à qui le foible Jean Paléologue avoit fait crever les yeux, vivoit à Sélivrée avec Jean ſon fils & ſon compagnon d'infortune. Le même arrêt qui avoit ordonné le ſupplice de ces deux Princes, les avoit auſſi exclus de l'Empire : mais on ſe ſouvient que l'exécution ne les avoit rendus aveugles ni l'un ni l'autre. Ils attendoient à Sélivrée que la fortune leur reſtituât ce qu'elle leur avoit ravi. Andronic mourut, laiſſant Jean ſon fils héritier de ſes prétentions. A ſa derniere heure il lui recommanda de ménager le Sultan. Ainſi Manuel voyoit s'élever contre lui, d'une part, un neveu qui pouvoit paſſer pour l'héritier légitime du trône, & de l'autre, un ennemi puiſſant tout prêt à l'écraſer. Le Sultan, accoutumé à lui donner des loix dans ſa cour, avoit exigé que les cauſes entre ſes ſujets, qui trafiquoient à Conſtantinople, fuſſent jugées par un Cadi, & que tous les Muſulmans euſſent le libre exercice de leur religion dans l'intérieur de la ville. Depuis la victoire de Bajazet contre Sigiſmond, le Sultan ſongeoit à renverſer ce qui pouvoit

rester de l'Empire Grec. Jean, fils d'Andronic, lui demanda de le protéger contre Manuel son oncle, promettant de céder Constantinople si-tôt qu'il en seroit le maître, pourvu qu'on lui donnât ce que les Grecs possédoient encore dans la Morée, pour y vivre en Souverain. Bajazet saisit l'occasion de détruire les Grecs les uns par les autres. Tandis qu'il construisoit des édifices publics à Andrinople & à Pruse, & qu'il jouissoit, successivement dans chacune de ces villes, des fruits de la victoire & de la paix, il confia dix mille Turcs à Jean, fils d'Andronic, pour former le siege de Constantinople, ou plutôt pour inquiéter l'Empereur son oncle, & donner au parti que lui Jean pouvoit avoir dans la ville l'occasion de se déclarer. Ce Prince entreprit d'affamer Constantinople, en ravageant les environs. Presque tous les lieux dont cette immense Cité tiroit des subsistances, avoient été conquis par les Turcs. Il étoit aisé d'intervertir les convois. Manuel, dans l'impossibilité d'approvisionner sa capitale, las d'une autorité qui n'avoit rien de réel, convaincu d'ailleurs que le regne des Grecs étoit prêt à finir, aima mieux voir crouler le trône sous un

J. C. 1393.
Hég. 797.

autre que ſous lui. De ſon plein gré, il remit à Jean, fils d'Andronic, avec le vain titre d'Empereur d'Orient, les clefs de ſa ville pleine d'ennemis & de maîtres étrangers. Il s'embarqua auſſi-tôt ſur les galeres de Conſtantinople, avec quelques richeſſes, pour aller traîner, dans les différentes cours de l'Europe, une vie errante, moins malheureuſe ſans doute que celle d'un Souverain également mépriſé de ſes ennemis & de ſes ſujets.

Lorſque Jean, maître de Conſtantinople, voulut ou feignit de vouloir tenir ſa parole à Bajazet, tous les Ordres de l'Etat le conjurerent de demeurer ſur ſon trône, proteſtant qu'ils aimeroient mieux voir égorger leurs enfans ſous leurs yeux, & périr eux-mêmes dans les flammes, que de vivre ſous la domination des Barbares. Malgré cette foible réſiſtance, c'en étoit fait de l'Empire Romain, ſi la Providence ne lui eût ſuſcité un défenſeur, qu'il ne devoit pas attendre, qui arrêta Bajazet dans le cours de ſes proſpérités. Ce défenſeur fut l'invincible Timur, ou Tamerlan, deſcendant de Gengiskan, le plus grand conquérant de ſon ſiecle. Ce Prince Tartare, né à Samarcand dans le pays de Sagatai, ſur la frontiere des

Parthes, fut occupé, dans sa premiere jeunesse, à garder les haras du Roi des Massagettes. La nécessité d'attaquer & de se défendre, d'un pâtre fit bientôt un guerrier: ce guerrier fit des prodiges de valeur, & en peu de temps il devint le Général des armées de son maître. Le Roi des Massagettes mourut: Tamerlan épousa sa veuve, & monta sur son trône. Il sut discipliner ses infatigables Tartares mieux qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. Il conquit, avec une rapidité incroyable, la Sarmathie asiatique, la Perse, la Mésopotamie, la Sirie, & força la ville de Bagdad à recevoir son joug. Il se fit le protecteur des Princes Musulmans qui n'avoient point prétendu résister à ses armes, & que Bajazet se croyoit en droit d'opprimer.

Tamerlan arrête Bajazet dans le cours de ses conquêtes.

En effet, le Sultan, sur le point de s'emparer de Constantinople, voulut encore rendre Taharten, Emir d'Arsenjan, son tributaire; il lui fit ordonner de venir à Pruse pour y porter à ses pieds une somme d'argent que Bajazet exigeoit pour tribut. Taharten, au lieu d'obéir, fuit en Géorgie où Tamerlan étoit alors, pour se réfugier sous ses ailes. Le Monarque Tartare envoya des Ambassadeurs à Bajazet, qui parlerent à ce Prince

avec toute la hauteur d'un conquérant du monde. Il lui défendoit d'oser inquiéter à l'avenir les Princes Musulmans que lui Tamerlan vouloit protéger, rappellant à Bajazet que la loi du Prophête ne lui permettoit pas d'opprimer ses freres; il l'assuroit que les Tartares étoient prêts à venir lui arracher ses conquêtes, s'il ne rendoit aux Musulmans ce qu'il leur avoit injustement ravi. Bajazet entendoit, pour la premiere fois des ordres & des menaces : il répondit fiérement aux Ambassadeurs qu'il desiroit depuis long-temps de faire la guerre à leur maître, & que, si Tamerlan ne venoit pas le trouver, il iroit le chercher au fond de la Perse.

Sur cette réponse, le Tartare s'achemina vers l'Asie mineure. Lorsqu'il fut près de Sébaste ou Sivas, il y trouva Mehemet, Pacha du pays, qui tenoit la campagne avec ce qu'il avoit pu ramasser de troupes. Celui-ci fut bientôt taillé en pieces; Sivas, quoique très-fortifiée, ne tint que dix-huit jours. La présence de Tamerlan, à qui rien n'avoit résisté jusqu'alors, détermina les habitans à chercher leur sûreté dans la soumission. Ils chasserent le Commandant Turc, & implorerent la clémence du vainqueur.

Tamerlan

Tamerlan fit grace à tous les Musulmans; mais ce qui se rencontra de Chrétiens dans la ville, fut passé au fil de l'épée. On croit qu'il avoit quelque répugnance à combattre l'ennemi du nom chrétien, car, au lieu de pénétrer plus avant dans l'Asie mineure, il tourna vers la Syrie, & se préparoit à faire la guerre au Soudan d'Egypte.

Tamerlan & Bajazet se rencontrent près d'Ancire.

Bajazet, enhardi par cette inaction, marcha contre Taharten, l'auteur de la querelle, le battit, s'empara de son pays, & de sa famille qu'il traîna après lui en captivité. Aussi-tôt que Tamerlan eut appris cet acte d'hostilité, il envoya ordonner à Bajazet de rendre à Taharten sa liberté, ses enfans & ses Etats, & de remettre à lui Tamerlan un de ses fils en ôtage. Bajazet, ne songeant qu'à repousser les insultes du Tartare, répondit par d'autres insultes à ses Ambassadeurs. Timur, après un délai de trois mois, se mit à la tête d'une armée formidable. Schilperger, contemporain qui servoit sous Timur dans cette même armée, la fait monter à seize cents mille hommes. Calcondille ne lui en donne que huit cents mille. Ce nombre paroîtra sans doute incroyable, à ceux qui savent combien on a de peine à faire subsister cent mille soldats dans

le pays le plus fertile. Mais il faut penſer que les Tartares, expoſés jour & nuit aux injures de l'air, étoient accoutumés à la vie la plus ſobre & la plus dure, & que toutes ces hordes qui, dans le ſiecle précédent, avoient changé ſi ſouvent de climat, étoient en auſſi grand nombre. Quoi qu'il en ſoit, Tamerlan marcha juſqu'à Sébaſte, où il fit la revue des différens corps qui ſe réunirent ſous ſes ordres en ce lieu; puis avançant toujours dans les terres des Turcs, comme il alloit former le ſiege d'Ancora ou d'Ancire, il apprit que Bajazet venoit à lui, à la tête d'une armée qui n'étoit tout au plus que la moitié de la ſienne. Tamerlan fit une marche en avant; il ſavoit prendre ſes avantages, outre celui du nombre. Il avoit plus de connoiſſances militaires qu'on n'en montroit dans un ſiecle, où la multitude de ſoldats, le courage & la force du corps faiſoient toute la ſcience de la guerre.

Bataille d'Ancire. Hég. 404. J. C. 1402.

Le Prince Tartare ſe retrancha dans ſon camp, laiſſant devant lui une plaine aride, dans laquelle il eſpéroit enfermer Bajazet, en cas que celui-ci vînt l'occuper, ſoit par la ſupériorité du nombre, ſoit en gardant pluſieurs gorges qu'il avoit eu le loiſir d'ob-

ſerver. Bajazet, accoutumé à vaincre, brûloit d'en venir aux mains avec un ennemi plus formidable que tous ceux qu'il avoit combattus juſqu'alors. Marchant à grandes journées, il s'empara bientôt du camp que le Tartare paroiſſoit lui avoir deſtiné. Bajazet n'y demeura pas long-temps, ſans ſe voir contraint de donner bataille; c'étoit où Tamerlan l'attendoit. Il diſtribua ſon armée en trois corps, à la tête deſquels il plaça huit de ſes fils & petits-fils qui étoient tous nommés Mirza, titre qu'on donnoit chez les Tartares aux ſeuls enfans des Rois. On dit que Tamerlan paſſa en prieres la nuit qui précéda la bataille; il affectoit aux yeux de ſes ſoldats un extérieur religieux.

Bajazet battu & fait priſonnier.

Les troupes de Bajazet étoient réduites au déſeſpoir avant de combattre. Dès la veille, cinq mille hommes étoient morts de ſoif dans ſon camp. Le Turc confia le ſoin de ſon aile droite à Bazzirlaus, frere de ſa femme, fils d'Ierman Ogli qu'il avoit détrôné. Il plaça lui-même quatre fils qu'il avoit de pluſieurs concubines, à la tête de différens corps. Toute ſon armée fut diſtribuée ſur une ligne pour offrir un front plus étendu à ſes nombreux ennemis: mais la fureur des

Turcs nuisit à leur discipline. Les Janissaires & les Spahis se précipiterent sans garder leurs rangs, & sans entendre la voix des Chefs. D'ailleurs les éléphants du Tartare, qui portoient de petites tours pleines de combattans, effrayerent bientôt les chevaux des Spahis. Bazzirlaus fut tué au commencement de la bataille. Bajazet vit de dessus une hauteur la déroute, ou plutôt le désordre de son armée : car ses braves Turcs dispersés, sans espoir de ralliement, aimoient mieux se précipiter au milieu des bataillons tartares, pour y vendre cher leur vie, que de fuir devant le vainqueur. On voulut en vain persuader à Bajazet de chercher son salut dans la fuite ; il consuma cette funeste journée en efforts inutiles ; les troupes ne se rallioient à sa voix que pour offrir plus de victimes au fer de l'ennemi. Ayant vu périr Mustapha son fils ainé, il ordonna à son Visir Ali Pacha de fuir à Pruse avec Soliman son second fils, pour conserver quelques restes du sang ottoman. Jamais la valeur ne fut plus malheureuse. Des monceaux de morts empêcherent enfin le vainqueur de continuer le carnage. Aux approches de la nuit, Bajazet, descendu de la colline sur

laquelle il avoit été témoin de ce funeste spectacle, fut bientôt assailli d'une nuée de Tartares; son désespoir ne put lui attirer la mort qu'il cherchoit. Ceux qui l'avoient enveloppé s'obstinerent à le prendre vivant; on lui arracha son cimeterre dont il avoit frappé plus de trente Tartares; &, lorsque ses forces furent épuisées, on lui lia les mains avec la corde d'un arc, & on le plaça sur un petit cheval qui le porta à la tente du vainqueur.

Des cris de joie apprirent à Tamerlan quel captif on lui amenoit. Il s'étoit retiré du combat à la chûte du jour: la victoire étant décidée depuis long-temps, il jouoit aux échecs avec un de ses fils. L'arrivée de Bajazet, les cris, l'empressement des Chefs n'émurent point Tamerlan; on fit attendre le prisonnier à l'entrée du pavillon jusqu'à ce que le Prince Tartare eût fini le jeu. Alors il s'avança vers Bajazet, il lui délia les mains, ordonna qu'on le revêtit d'une veste précieuse. Le vainqueur fit quelques reproches à son prisonnier sur ses usurpations, & sur le sang qu'il avoit versé. Bajazet lui répondit avec fierté: mais, quoi qu'en aient dit quelques Historiens, Tamerlan n'oublia jamais

ce qu'il devoit au malheur & à son égal devenu son esclave. Il le consola ; il fit serment qu'il respecteroit ses jours.

Ancire se rend à Tamerlan. Bajazet est traité avec humanité par son vainqueur. Il retrouve sa femme & deux de ses fils.

Bajazet, enhardi par la clémence du vainqueur, pria qu'on fît chercher deux de ses fils dont il ignoroit le sort. L'aîné de tous étoit mort sous ses yeux. Il avoit ordonné au second de dérober sa tête à l'événement du combat ; les deux derniers furent bientôt amenés, ainsi que leur pere, à Tamerlan qui les traita comme il avoit traité Bajazet. On conduisit ce Prince dans une tente, où, quoique veillé soigneusement, il fut servi comme devoit l'être un Monarque. Après cette victoire, le Gouverneur d'Ancire livra sa place & sa citadelle à Tamerlan. Les fils du conquérant se disperserent dans la Natolie, & dans tout le pays qui appartenoit à la couronne ottomane. Celui qui accourut à Pruse pour y saisir les trésors de Bajazet, avoit été prévenu par Soliman. Ce Prince, dans sa fuite, avoit passé par cette ville, s'étoit chargé de tout ce qu'il avoit pu saisir de plus précieux, & avoit gagné Guizelhissar, place bâtie par Bajazet vis-à-vis Constantinople, destinée à défendre aux Empereurs Grecs l'entrée de l'Asie. Pruse fut presque réduite

en cendres ; Nicée fut saccagée, & tout le pays, jusqu'au Bosphore de Thrace, dévasté misérablement. L'épouse de Bajazet, fille du Prince de Phrygie, sœur de Bazzirlaus qui avoit été tué à cette funeste bataille, fut prise par les coureurs de Tamerlan, comme elle fuyoit de Pruse. Ce Prince l'envoya à son mari pour soulager sa captivité ; il ne fit d'autre violence à l'épouse de Bajazet, que d'exiger d'elle qu'elle abjureroit la religion chrétienne dans laquelle elle étoit née, pour embrasser l'islamisme.

Tamerlan rend les Etats aux Princes subjugués par Bajazet. Mort de Bajazet.

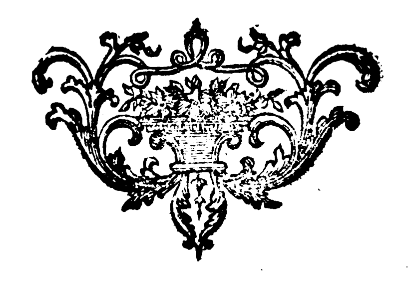
Tamerlan s'établit pour quelque temps à Kutaia, ville à deux journées de Pruse, très-agréable par sa situation, & par la température de l'air. Il y donna des jeux & des fêtes guerrieres, auxquels l'Historien de sa vie assure qu'il invita Bajazet pour adoucir sa captivité. Tamerlan, qui disoit n'avoir pris les armes que pour réparer les injustices de ce Prince, tira Mehemet, fils de Caraman Ogli, de la prison à laquelle le Sultan Turc l'avoit condamné, & lui rendit la souveraineté que son pere avoit possédée. Il rendit de même à Jacub Thelebi, héritier d'Ierman Ogli, & aux autres Princes Musulmans, dépouillés par Bajazet, les terres qu'ils

avoient perdues, les faiſant tous ſes tributaires. Il donna même à Bajazet le titre & l'inveſtiture du royaume de Natolie. Malgré les bons traitemens que le Sultan recevoit de Tamerlan, le chagrin abrégea ſes jours; il mourut à la ſuite de ſon vainqueur dans une ville nommée Akzaar. Ce n'eſt pas, comme l'ont prétendu quelques Hiſtoriens, pour s'être frappé la tête contre les barreaux d'une cage de fer, dans laquelle il ne fut véritablement jamais renfermé; mais il mourut des ſuites d'une apoplexie qui lui devint funeſte, parce que ce Prince infortuné, qui deſiroit de ceſſer de vivre, refuſa tous les remedes qu'on s'empreſſoit de lui offrir. Son vainqueur lui fit de magnifiques obſeques, & renvoya ſon corps à Pruſe pour y être inhumé dans le tombeau de ſes peres.

Hégire 805. J. C. 1403.

Les proſpérités du regne de Bajazet rendirent ſa fin plus amere; il ſupporta d'autant moins ſa chûte, qu'il étoit tombé de plus haut. Malgré ſa paſſion décidée pour la guerre, Bajazet, pendant un regne de quatorze ans, ne négligea pas les travaux de la paix. Outre la ville de Guizelhiſſar, qu'il conſtruiſit vis-à-vis Conſtantinople, il orna preſque toutes les grandes villes de ſon Empire, de moſquées,

d'écoles pubbliques, d'hôpitaux, enfin de toutes les fondations utiles au peuple, faites pour immortaliser la magnificence d'un Monarque. Mais, comme presque tous les conquérans, Bajazet fut impétueux, superbe & sanguinaire. Tamerlan, qui le vainquit les armes à la main, le surpassa encore en politique, en générosité, & sur-tout en justice.



INTERREGNE

SOUS SOLIMAN.

Depuis J.C. 1402 jusqu'à 1406.
Hégire 804 jusqu'à 809.

Soliman partage les Etats d'Europe avec les Grecs. Il reçoit une ambassade de Tamerlan qui lui annonce la mort de son pere.

NOus avons dit que, pendant la bataille d'Ancire, au moment où Bajazet avoit vu la fortune se déclarer contre lui, il força Soliman son fils de dérober au fer du vainqueur les restes du sang ottoman. Ce jeune Prince accompagné d'Ali Pacha, Grand Visir de son pere, courut à Constantinople implorer la clémence, non pas de Jean, mais de Manuel Paléologue, cet Empereur qui précédemment avoit cédé le trône à son neveu, lorsqu'il l'avoit cru prêt à crouler. Mais depuis la diversion des Tartares, Manuel, appellé par tous les Ordres de l'Etat, étoit venu reprendre l'autorité qu'on ne croyoit plus chancelante. Le Monarque Grec profita des malheurs de la maison ottomane, sinon pour lui enlever tout ce qu'elle possédoit en Europe, au moins pour morceler ses conquêtes. Ce Prince aima mieux un partage qu'une guerre, même avec des vaincus. Il confirma Soliman dans la pos-

session de la Thrace ; mais il se réserva Thessalonique, où il envoya Jean son neveu qu'il avoit chassé du trône, en lui laissant le titre d'Empereur. Il réunit encore à l'Empire Grec les villes qui étoient au-delà du Strimon dans la Macédoine jusqu'à Zetunion, toutes les places depuis Pamide jusqu'à l'embouchure du Bosphore, dite l'embouchure sacrée, & les forts sur les bords du Pont-Euxin jusqu'à Varne. Après cet accord, Soliman se retira à Andrinople pour se livrer à la débauche effrenée qui obscurcit toutes ses belles qualités. Ce Prince, maître d'un petit Etat, sembloit avoir oublié que son pere & ses freres gémissoient en captivité, & qu'un ennemi puissant avoit presque détruit leur grand Empire. A peine étoit-il à Andrinople, qu'il reçut des Ambassadeurs de Tamerlan, qui lui annonçoient la mort de son pere. Ce conquérant, de qui le nom seul inspiroit de l'effroi, adressoit au fils de son prisonnier une lettre dont voici la substance : il lui disoit qu'il croyoit devoir lui témoigner la part qu'il prenoit au malheur de son pere, qu'il y reconnoissoit de quelle maniere Dieu confond les superbes, & ceux qui croient juste tout ce que l'ambition

J. C. 1403.
Hég. 805.

leur suggere. » J'ai été, continuoit-
» il, favorisé de la fortune, peut-
» être plus que personne au monde:
» nul homme ne peut envisager ma
» prospérité, sans en être frappé d'é-
» tonnement. Tout cela me touche
» moins que l'exemple de ton pere,
» qui m'apprend à mettre volontai-
» rement des bornes à mon bonheur.
» Ainsi je veux oublier que j'ai été
» l'ennemi de Bajazet; je suis-même
» disposé à servir de pere à ses en-
» fans, pourvu qu'ils attendent de
» leur vainqueur les effets de ma clé-
» mence. Mes premieres conquêtes
» me suffisent, & les caresses d'une
» fortune inconstante ne me tentent
» pas.

Soliman répond avec fierté à Tamerlan qui partage entre les deux cadets, Musa & Mahomet, tous les Etats de Bajazet.

Nous avons dit que Soliman étoit enclin à la débauche, sur-tout à celle du vin qui faisoit le plus d'horreur aux Musulmans. Il avoit pris sans mesure de cette liqueur dangereuse, lorsqu'il reçut la lettre de Tamerlan. Soliman, devenu audacieux, osa lui faire une réponse altiere. Tamerlan ne le punit qu'en conférant à Musa, second fils de Bajazet, le titre de Souverain qu'il avoit destiné d'abord à l'ainé: » Reçois,
» lui écrivit-il, l'héritage de ton
» pere. Une ame vraiment royale,

» fait conquérir les royaumes, & » fait aussi les rendre ». Tamerlan, après avoir rétabli tous les Princes Musulmans que Bajazet avoit détrônés, retourna dans sa Tartarie, sans conserver une seule conquête. Il avoit fait Mahomet, dernier fils de Bajazet, Prince d'Amasie; mais ce conquérant ne laissa pas aux deux cadets de son prisonnier les forces nécessaires pour faire respecter à leur aîné les dispositions faites en leur faveur.

Soliman dispute à ses freres leurs souverainetés.

Soliman, ayant appris que son frere Musa se croyoit Sultan, passa le détroit de Gallipoli. Ce Prince, tout vicieux qu'il étoit, avoit de la valeur & des talens pour la guerre; il marcha droit à Pruse. Musa, qui ne s'étoit pas attendu à cette brusque attaque, n'avoit pas eu le temps de mettre des troupes sur pied; il fuit à Cogni vers Caraman Ogli, pour dérober sa tête au ressentiment de son frere. Soliman s'établit à Pruse comme Souverain légitime, & envoie des ordres aux différens Gouverneurs appellés Sangiaks, pour tâcher de recouvrer les Etats voisins de leurs gouvernemens, que Tamerlan avoit distraits de la couronne ottomane. Il ne voulut rien entreprendre en personne contre les Princes que son pere avoit

autrefois vaincus, parce que les tentatives réitérées de Musa exigeoient une attention continuelle. Ce Souverain fugitif n'avoit trouvé à Cogni qu'un asyle; il avoit besoin de secours. Il en alla demander à l'Emir de Castamone, espérant que ce Prince, qui devoit, comme lui, le retour de sa souveraineté à Tamerlan, voudroit soutenir l'ouvrage de son bienfaicteur. Mais cet Emir, moins secourable encore que Caraman Ogli, fit défendre au Prince Turc l'entrée de ses Etats, de peur d'irriter son frere. Sur ce refus, Musa se jette dans un petit bateau qu'il trouve près du port de Nicée, espérant qu'il seroit plus heureux en Europe. Soliman, enflé de ce succès, fit une alliance étroite avec le Prince de Castamone, & retourna à Pruse, où il se livra tellement à ses vices, qu'on ne pouvoit plus lui faire sa cour qu'en s'enivrant avec lui. On doit juger avec quelle indignation les véritables Musulmans, qui étoient pour lors en grand nombre, voyoient transgresser si ouvertement leur loi. Soliman choqua imprudemment Mahomet, Prince d'Amasie, le dernier de ses freres, en répondant aux Ambassadeurs, que ce Prince lui avoit envoyés pour lui pré-

ſenter des hommages, que ſes ſujets n'étoient pas en droit de traiter avec lui en Souverains. Il chaſſa plutôt qu'il ne congédia ces Ambaſſadeurs qu'il ne voulut jamais reconnoître pour tels; il auroit marché contre celui qu'il appelloit l'uſurpateur d'Amaſie, ſi ſon frere Muſa n'avoit ſu lui ſuſciter en Europe des affaires plus importantes.

Ce Prince avoit en effet profité de l'aſſoupiſſement de ſon ennemi, & de tout le temps que celui-ci avoit perdu. Les débauches de Soliman lui avoient aliéné tous les grands qui en avoient connoiſſance. Muſa parut aux yeux de ces mécontens le vengeur de leur loi tranſgreſſée; avec un corps de Valaques que ce Prince avoit ſu raſſembler, il n'eut pas de peine à ſe rendre maître d'Andrinople, & à s'y faire déclarer Sultan; mais il n'y demeura que le temps que ſon frere mit à lever une armée, & à paſſer le détroit de Gallipoli. Muſa n'avoit point de troupes réglées; il ſort d'Andrinople dont il ſe diſoit le Souverain, & fuit en Valaquie, ſe fiant à Soliman du ſoin de ſe détruire lui-même. Ce frere ainé, devenu l'horreur de tous les gens de bien, n'avoit plus à ſa cour que des ſerviteurs

plongés comme lui dans le vice. Son mépris pour la loi de Mahomet, pour toutes les pratiques auxquelles les Musulmans attachent beaucoup d'importance, rompit les seuls liens qui les attachent à leur Prince, & le fit bientôt regarder comme un usurpateur. Les bons Musulmans s'écrioient que l'Empire ottoman alloit bientôt tomber, puisque les crimes de son maître sollicitoient de plus en plus la vengeance céleste; que Dieu susciteroit un autre Tamerlan pour punir tous les Ottomans ensemble, de tant d'impiétés dont ils se rendoient complices par leur lâcheté à les souffrir.

Les serviteurs de Soliman l'abandonnent, & vont trouver Musa.

Musa fomentoit de loin cette révolte. Il n'avoit pas eu l'assurance d'attendre Soliman à la tête de ses troupes; il le combattit avec avantage dans le secret de sa Cour. Il opposoit un extérieur pieux aux débauches scandaleuses de son frere; il assuroit tous ceux que l'indignation publique attiroit près de lui, qu'il ne vouloit détrôner Soliman que pour détourner de dessus cette nation chérie les malheurs qui la menaçoient. Les grands Officiers, les Pachas, tous ceux qui commandoient les troupes écouterent avec avidité les propositions de Musa. Cet Ali même, Grand Visir de Soliman,

à qui Bajazet avoit confié sa jeunesse après la bataille d'Ancire, se résolut à abandonner un maître qu'il n'avoit jamais pu arracher au désordre. Le malheureux Prince, de plus en plus abruti par le vin, ne vit pas ce qui se tramoit sous ses yeux. Tous ses Officiers le quitterent les uns après les autres, sans qu'il parût s'en embarrasser; il ne resta auprès de lui que les compagnons de ses débauches qui lui firent oublier les soins de la guerre & du trône, aussi-tôt qu'il n'apperçut plus aucun de ceux qui le forçoient quelquefois à les partager. L'armée de Musa étoit grossie par tous ces Chefs qui avoient déterminé leurs soldats à les suivre par pelotons : il marche vers Andrinople, sans que Soliman paroisse s'en embarrasser, sans même qu'il daigne s'informer de tous ces mouvemens. En avançant, les révoltés acquirent tant de forces, qu'on ne prévoyoit pas que Soliman pût jamais se défendre. Le malheureux Prince se réveilla de son assoupissement, quand il n'en étoit plus temps; il n'avoit plus autour de lui ni Ministres, ni Chefs, ni soldats; ses finances étoient, ou épuisées, ou diverties. Il n'entendoit de la part du peuple que des vœux formés à grands

cris contre lui. Dans cette extrémité, sa seule ressource étoit la fuite : espérant trouver quelque secours chez son allié l'Empereur des Grecs, il voulut aller mendier les bienfaits de ce Prince que son pere avoit si cruellement opprimé.

Soliman, poursuivi par son frere, est pris & tué.

J. C. 1406. Hég. 809.

Soliman s'étoit déterminé trop tard à ce parti nécessaire. Les coureurs de l'armée de Musa arrivoient à Andrinople au moment où son frere en sortoit. Le Prince infortuné fuit à toutes jambes; son cheval, plus vîte que ceux de sa suite, le porta en moins d'une heure à quinze milles d'Andrinople dans un village, où, se croyant en sûreté, il voulut, en attendant ses gens, boire du vin dont il ne pouvoit pas se passer long-temps. Les habitans le reconnurent à la magnificence de ses habits, & plus encore à cette infraction de la loi de Mahomet, dont ils le croyoient seul capable. Cinq d'entre eux, tant par un mouvement d'indignation que pour mériter une récompense du vainqueur, se mirent en devoir de l'arrêter : Soliman se défendit avec tant de vaillance, qu'il tua deux des assaillans, & força les trois autres à le tuer lui-même pour s'emparer de sa personne. Ils porterent son corps à Musa qui,

paroissant déteſter cette action dont il ſut bien profiter, fit périr les trois meurtriers dans les flammes, & rendit au corps de Soliman tous les honneurs funebres dus à un Empereur; il le fit enterrer dans le tombeau de ſon aïeul Amurat. Soliman mourut après quatre ans & dix mois de regne. Les Turcs ne le comptent pas, non plus que ſon frere Muſa, au nombre de leurs Empereurs, parce que ni l'un ni l'autre n'a régné ſur tout l'Emire perdu par Bajazet; il ne fut réuni que dans la main de Mahomet, le dernier de ſes fils, qu'ils regardent comme leur cinquieme Empereur.



INTERREGNE

SOUS MUSA.

Depuis l'an 1406 de J. C. jusqu'en 1413. De l'hégire 809 jusqu'en 816.

AUSSI-TÔT après la mort de Soliman, Musa voulut recouvrer ce que ce Prince avoit cédé à l'Empereur de Constantinople, espérant que cet ennemi ne lui couteroit pas beaucoup à vaincre. Il aima mieux attaquer les Grecs, que son frere Mahomet, à qui il offrit le partage de la couronne ottomane : il le laissoit maître de toutes les possessions en Asie, pourvu que celui-ci ne prétendît rien en Europe. Mahomet, qui avoit entrepris de purger l'Asie de tous les brigands que Tamerlan y avoit laissés, parut consentir à l'accord proposé. Dès-lors Musa, aidé de son Grand Visir Kircan Mouliak, médita des conquêtes. Il entra dans la Morée, où il prit Peraverd & Matrume, puis il s'empara de la Servie. Sigismond, Roi de Hongrie, ne put la défendre, quoiqu'à la tête d'une armée nombreuse ; Musa vainquit ce Prince en bataille rangée près Semendrie ; mais il souilla sa victoire par son excessive cruauté.

Musa désole ou fait désoler la Morée, la Servie, & plusieurs Etats de l'Europe.

Son Grand Visir Kircan Mouliak avoit disposé l'ordre de la bataille, & l'avoit seul gagnée. Le sanguinaire Sultan qui en profita, ne fit qu'ordonner un carnage inutile. Tout fut mis à feu & à sang sur son passage. Les Historiens parlent même d'un festin que Musa donna à ses Officiers sur les cadavres chrétiens. L'année suivante, Musa, fatigué des travaux de la guerre, fit assiéger sans lui Thessalonique, dont ses Généraux se rendirent bientôt les maîtres.

Musa est trahi par les siens & vaincu par son frere.

Tandis que Musa se livroit à la molesse dans son palais d'Andrinople, & commandoit des meurtres & des ravages du sein de l'oisiveté, son frere Mahomet alloit en personne à la guerre contre des bandes d'assassins, rétablissoit l'ordre, & rendoit le repos à l'Asie. Ce contraste fit souhaiter aux Généraux de Musa de changer de maître. Kircan Mouliak son Grand Visir, & Ornusbeg, l'un de ses Généraux, écrivirent à Mahomet que lui seul étoit digne de commander aux Musulmans; qu'il falloit réunir sous un même sceptre tous les Etats que son pere avoit perdus; que, s'il vouloit entrer en Europe comme l'Empereur Grec l'en pressoit, ils lui répondoient du passage & du détroit de

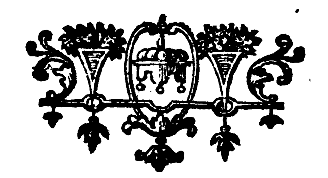
Gallipoli. Ces assurances & les instances de Manuel déterminerent Mahomet à recouvrer l'Etat que son pere avoit gouverné. Pour rendre sa cause plus favorable, il publia qu'il alloit venger la mort de Soliman. Ce Prince, né de la même mere que lui, sembloit tenir à Mahomet de plus près qu'à Musa. Mahomet risqua d'arriver en Europe avec une foible escorte. Le Visir & l'autre Général se portent vers le détroit en apparence pour en garder les bords, mais en effet pour favoriser le débarquement de Mahomet, & pour déterminer avec lui les opérations de la campagne suivante. Car la saison étoit trop avancée pour qu'on pût agir dans l'instant, & Mahomet n'avoit prétendu que juger quel dégré de confiance il pouvoit donner à ces deux traîtres. Aussi-tôt que ce Prince, assuré de l'avenir, fut repassé en Asie, le Grand Visir & son complice allerent retrouver Musa. Mahomet fit en Asie les plus grands efforts pour lever une armée nombreuse. S'étant rendu à Seutari au commencement du printemps, l'Empereur Grec lui envoya des galeres pour faire passer le Bosphore à ses troupes, sous la promesse qu'en cas que ses armes fussent heureuses, il rendroit à l'Empire Grec ce

que Musa lui avoit ravi. Cependant Musa apprit que son frere, de concert avec Manuel, avoit passé le détroit, & marchoit vers Andrinople. Le traître Grand Visir entraîna son maître, presque malgré lui, à la rencontre de l'ennemi : à peine les deux armées étoient en présence, celle de Musa, déja inférieure en nombre, le devint beaucoup davantage par la défection du Visir & d'Ornusbeg, qui se rendirent à toute bride au camp de Mahomet, à la tête des plus vaillans soldats débauchés à leur maître. Mahomet attaqua vivement ce qui restoit de troupes à son malheureux frere. Ce combat ne fut qu'une déroute. Musa, réduit à fuir, comme il avoit fait presque toujours, s'enfonça dans un marais, où, des Spahis l'ayant poursuivi, il se défendit assez vaillamment, jusqu'à ce que l'un d'eux lui abattit le bras d'un coup de cimeterre. Le Prince ne fut pas secouru assez tôt; il mourut de la quantité de sang qu'il avoit perdu (1). Son corps fut porté à

Hégire 816. J. C. 1413.

(1). Les Historiens Turcs disent que Mahomet son frere le fit mourir. Nous avons suivi la leçon de l'Historien Ducas qui étoit sur les lieux lors de cet événement, leçon qui d'ailleurs est plus conforme au caractere de Mahomet.

Mahomet qui l'envoya à Pruse dans le tombeau de leurs ancêtres, puis il marcha en vainqueur à Andrinople, où il reçut l'hommage de l'armée & de tous les grands.



MAHOMET I.

MAHOMET I.

Depuis l'an de J.C. 1413 jusqu'à 1421. De l'hégire 816 jusqu'en 824.

CINQUIEME REGNE.

L'AVÉNEMENT de Mahomet au trône causa une joie générale dans tout l'Empire. Les soldats voyoient avec plaisir ce maître qu'ils avoient appris à respecter. L'Empereur des Grecs lui envoya des Ambassadeurs pour lui rappeller les paroles données, & pour réclamer le prix des services qu'il lui avoit rendus. La politique de Mahomet inspiroit à ce Prince d'être fidele à ses engagemens; il combla d'honneurs les Ambassadeurs de Manuel, convint de lui rendre Thessalonique, & toutes les forteresses qui bordent le Pont-Euxin. Il fit aussi un accueil favorable aux Envoyés des Princes de Valaquie, de Bulgarie, de Moldavie, reçut d'eux les tributs qui lui furent offerts, promettant sa protection & une paix durable à tous ses tributaires, tant qu'ils seroient soumis à leur Souverain. Ce Prince est compté dans l'histoire des Turcs pour le cinquieme Empereur. Tout le temps qui s'écoula entre la chûte de Bajazet & l'avénement de Mahomet au trône, ne passe

Mahomet, parvenu sans contradiction au trône, reçoit l'hommage de tous les tributaires, excepté de Caraman Ogli.

que pour interregne. Il fut reconnu en Asie comme en Europe, excepté d'abord par Caraman Ogli, fils de celui dont Bajazet avoit envahi les Etats, & à qui il avoit fait couper la tête. Celui-ci, rétabli, comme nous l'avons vu, sur le trône de son pere, par Tamerlan, avoit été contenu depuis par la présence de Mahomet: mais aussi-tôt qu'il le vit passer en Europe, il espéra pouvoir s'emparer de Pruse, d'autant plus aisément que, depuis Bajazet, les Etats des Ottomans dans ces deux différentes parties du monde, n'avoient pas appartenu au même maître. Mahomet réduit ce rebelle, ainsi que le Prince de Castamone son complice; il s'empara des Etats de ce dernier, & soumit ceux de Caraman à un simple tribut.

Mahomet réduit Sineis, & reçoit hommage de plusieurs Princes Grecs.

Il falloit l'autorité & les talens de Mahomet pour rendre aux Etats ottomans la forme que l'invasion des Tartares, la division & les vices des fils de Bajazet, leur avoient fait perdre. Tous les Princes tributaires, tous les Pachas même s'étoient cru autant de Souverains indépendans. Il restoit encore à soumettre un Pacha de Smirne, appellé Sineis, qui, sous le foible Soliman, s'étoit emparé d'Ephese &

de Nimphée, & qui prétendoit se maintenir dans cette usurpation, quoique tous ses voisins fussent rentrés dans le devoir. Au commencement du printemps, Mahomet marcha vers Smirne, où Sineis, qui fortifioit Ephese, avoit laissé sa femme & ses enfans. Aussi-tôt que Mahomet eut assis son camp devant la ville, les Princes de Phocée, de la haute Phrygie, de Carie, de Lesbos, de Chio, vinrent en foule lui offrir leurs tributs & leurs hommages. Mahomet reçut tous ces Grecs avec bonté; il les traita, comme s'ils avoient été Musulmans. Le siege de Smirne ne dura que douze jours: Mahomet, vainqueur, fit raser les fortifications. La politique de ce Prince, étoit de conserver très-peu de villes fortifiées, sur-tout dans l'intérieur de ce grand Etat. Elles ne servoient, disoit-il, qu'à inviter à la révolte & à la favoriser. Sineis accourut pour lui demander grace. Mahomet lui laissa la vie & ses biens, se contentant de lui ôter le gouvernement dont il avoit abusé.

Les Vénitiens attaquent les Turcs sur mer & les battent.

Le Sultan ne fut pas si heureux sur mer qu'il l'avoit été dans le continent. La République de Venise étoit dès-lors très-puissante: ses possessions s'étendoient depuis Capo d'Istria jus-

1416 de J. C. qu'à Conſtantinople, & elle faiſoit
819 de l'hég. preſque tout le commerce de l'Europe. Les Turcs, beaucoup moins bons marins que les Vénitiens, (car ils entendoient mal la manœuvre des vaiſſeaux, plus mal encore leur conſtruction) étoient beaucoup plus avides. Accoutumés au pillage de terre, ils ne voyoient pas ſans envie paſſer des vaiſſeaux marchands, richement chargés, qui revenoient de Trébiſonde : ils les attendoient dans des parages, & les attaquoient lorſqu'ils les croyoient mal défendus. Les Vénitiens, offenſés de cette piraterie, envoyerent un Ambaſſadeur à Mahomet, qui lui porta des plaintes, offrant au Sultan ou la guerre ou la paix de la part de ſa République. Mahomet, convaincu par la loi de ſon Prophête, que tout étoit de bonne priſe ſur des Chrétiens qui ne payoient aucun tribut, répondit mal aux plaintes des Vénitiens, & fit des efforts pour bien reçevoir l'armée navale dont il étoit menacé.

Ces Républicains s'avancerent vers l'Helleſpont avec quinze galeres commandées par le Général Loredan ; ils parvinrent juſqu'à l'entrée du détroit de Gallipoli. Trentes galeres turques en ſortirent comman-

dées par Gialibeg, Capitan Pacha. Le Général Loredan, à la tête de ses quinze galeres, se sentoit supérieur au Turc par la construction de ses bâtimens, par l'adresse de ses matelots, par les talens du Général & des Officiers qui commandoient sous ses ordres; il sut gagner le dessus du vent & disposer l'attaque de façon que le soleil éblouissoit l'ennemi. Quoique la poudre fût déja inventée, l'usage des armes à feu étoit encore très-rare, on s'en servoit peu dans l'Orient, & même dans les armées européennes. Des nuées de traits lancés à bout portant, renversoient presque autant de Turcs, tandis que ceux-ci ne pouvoient voir où portoient leurs coups. L'abordage fut aussi favorable aux Chrétiens, que le combat de loin l'avoit été. Les Vénitiens tuerent beaucoup de monde, entre autres le Général ennemi; ils s'emparerent de plus de la moitié des galeres; le reste fut coulé à fond, ou ne rentra dans le détroit qu'en très-mauvais ordre. Quelque désavantageux que soit un combat naval, il a rarement des suites aussi funestes qu'une bataille sur terre. Les côtes des Turcs étoient trop bien gardées pour que les Vénitiens osassent faire une descente. Mais ils recueilli-

rent de cette victoire le fruit qu'ils s'en étoient proposé; la mer en devint plus libre, & leur commerce plus sûr.

Histoire de Percligia.

Un événement imprévu empêcha Mahomet de songer à réparer ses pertes maritimes. Il apprit que, vers l'embouchure du golfe Ionique, à l'opposite de l'isle de Chio, un novateur commençoit à prêcher à main armée, & que ses prosélytes étoient autant de soldats. Cet homme, nommé Percligia, prescrivoit une pauvreté volontaire, la communauté de tous biens, excepté celle des femmes, sur-tout l'intolérance du mahométisme, & la nécessité d'offrir à Dieu des sacrifices sanglans de ceux qu'il appelloit blasphémateurs & infideles. Ce prétendu Prophête n'étoit vêtu que d'une tunique; il marchoit à la tête de plusieurs sectaires, & il égorgeoit tous ceux qu'il ne pouvoit pas persuader. Plusieurs moines Grecs favorisoient ce brigand hypocrite, publioient ses miracles, devenoient ses disciples, & persécutoient en son nom. Des montagnes escarpées étoient leur retraite; ils se répandoient de là dans la Lydie, dans l'Ionie, où ils faisoient des prosélytes ou des martyrs. Les Pachas de ces deux Provinces

avoient été repoussés à la tête des troupes qu'ils avoient pu ramasser. Mahomet envoya contre eux son fils Amurat, âgé seulement de douze ans, à la tête de soixante mille hommes, ayant Bajazet, Grand Visir, pour son Lieutenant. Cette guerre fut courte, mais excessivement meurtriere. Les Musulmans trouverent par-tout ces fanatiques déterminés à mourir. L'entrée des montagnes fut défendue tellement, que les gardes se faisoient égorger jusqu'au dernier, ne fuyant jamais, ne faisant point de quartier, n'en voulant point pour eux-mêmes. Ils espéroient, ainsi que les Musulmans, ravir le ciel les armes à la main.

Pas un disciple de Percligia ne voulut renoncer à ses erreurs. Ceux même qui d'abord avoient été gagnés par la crainte, étoient devenus enthousiastes comme leur maître. Aucun n'échappa de tous ceux qui accompagnoient ce maître en grand nombre, ni hommes, ni femmes, ni enfans. Percligia fut pris lui-même; il ne voulut jamais ni déguiser son nom, ni renoncer à ce qu'il avoit enseigné. Malgré les tourmens affreux qu'on lui fit éprouver à Ephese où il fut transporté, il se dit toujours l'envoyé de Dieu, l'organe

de la vérité, le destructeur des superstitions & du faux culte; enfin on le cloua à une croix sur laquelle il expira, annonçant toujours qu'il ne mourroit point, & qu'il porteroit sa loi dans tous les coins de l'univers. Le bruit se répandit en effet qu'il n'étoit pas mort; on vouloit même qu'il eût reparu dans plusieurs villes de Grece; mais ceux de ses disciples qui n'étoient pas tombés sous le fer des Musulmans, se disperserent aussi-tôt qu'ils ne virent plus leur maître. Cette secte fit verser beaucoup de sang, contre le gré de Mahomet, qui estimoit plus la vie des hommes qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit fait jusqu'alors.

Vers la fin de son regne, Mahomet donna le gouvernement d'Amasie au jeune Amurat son fils qui devoit lui succéder. Il voulut l'accoutumer de bonne heure aux travaux de la guerre & aux soins du gouvernement, afin d'être témoin de ses premieres fautes, & d'être en état de les réparer. Le Sultan en avoit lui-même commis une dont les suites entraînerent bien des maux pendant son regne, & pendant celui de son successeur. Nous avons dit qu'il avoit laissé la vie à un Pacha de Smirne, nommé *Sineis*, coupable

de rebellion, & qu'il s'étoit contenté de lui ôter son gouvernement. Mahomet, qui oublioit facilement les offenses, donna peu d'années après à ce même Sineis le gouvernement de Nicopolis, & par conséquent la facilité de le trahir encore. Sineis ne manqua pas d'en user. Ayant rencontré un homme de la lie du peuple qui ressembloit parfaitement à Mustafa, ce frere ainé de Mahomet, tué à la bataille d'Ancire aux côtés de leur pere Bajazet, Sineis résolut d'opposer ce fantôme au légitime Sultan. Peu de Musulmans avoient vu périr le véritable Mustafa; Sineis instruisit l'imposteur, & le reconnut le premier dans Nicopolis, publiant que le trône lui appartenoit, comme à l'ainé de la maison ottomane. L'amour de la nouveauté, des richesses & des honneurs acquirent bientôt au faux Mustafa une foule de sujets. Chacun s'empressoit à le reconnoître pour mériter la faveur qu'il promettoit à tous ceux qui l'aideroient à recouvrer son sceptre. Sineis & lui allerent en Thessalie, où ils firent des recrues considérables, publiant par-tout des fables qu'ils n'avoient pas de peine à accréditer.

Sineis suscite un imposteur pour disputer le trône à Mahomet.

1419 de J. C.
822 de l'hég.

Mahomet étoit tranquille à Pruse;

il apprit bientôt tous les progrès du faux Mustafa, & qu'il étoit temps de combattre cette imposture que d'abord il avoit paru mépriser. Il passa le détroit de Gallipoli à la tête de soixante mille hommes. Mahomet étoit aimé, il espéroit que sa présence dissiperoit les complots. Mais Sineis, comprenant qu'il falloit choisir entre les plus affreux supplices & la faveur d'un Monarque qui seroit l'ouvrage de ses mains, encouragea le faux Mustafa qui avoit les mêmes ou de plus grands intérêts que lui. Ils inventerent une fable, dont l'artifice & la vraisemblance tromperent tous ceux qui ne purent ou qui ne voulurent pas chercher la vérité. Ils écrivirent à l'Empereur des Grecs, à tous les Gouverneurs qui tenoient pour lui dans l'Europe, pour implorer leur secours. Ils marcherent à la tête d'un amas confus de soldats levés en hâte. Mahomet rencontra cette foible armée près Thessalonique; ses Janissaires & ses Spahis l'eurent bientôt dissipée. Les rebelles fuirent, parce que Mustafa & Sineis n'oserent pas opposer au vainqueur une longue résistance, de peur d'être faits prisonniers.

Aussi-tôt que la victoire fut décla-

tée, ils se réfugierent à Thessalonique. Le lendemain Mahomet fit sommer Demetrius Lascaris, Gouverneur de cette place pour Manuel, de lui renvoyer les deux fugitifs. Sur le refus de cet Officier, le Sultan envoya l'un des Pachas de sa suite menacer Demetrius de l'assiéger. Celui-ci, croyant toujours, ou feignant de croire Mustafa, frere ainé de l'Empereur, répondit qu'il ne trahiroit pas un Prince malheureux qui lui avoit demandé asyle, ni aucuns de ceux qui avoient accompagné sa fuite, sans un ordre exprès de son maître Manuel. Ce qui doit étonner, c'est que, malgré l'amitié qui unissoit les deux Empereurs, le faux Mustafa trouva auprès de Manuel les mêmes secours qu'auprès de Demetrius. En vain Mahomet cria à l'imposture, l'Empereur Grec traita constamment cet aventurier comme le fils de l'infortuné Bajazet. Tout ce que le Turc put obtenir, ce fut que son frere prétendu seroit nourri, ainsi que Sineis, dans l'isle de Lemnos, & que tous deux y seroient étroitement gardés pendant tout le reste de leur vie. Manuel confirma cet accord par serment.

L'Empereur Grec lui donne un asyle.

Quelle que fût son opinion sur la naissance du faux Mustafa, le parti

auquel il s'arrêta, étoit injuste. Car si celui qu'il gardoit étoit véritablement l'ainé de la maison ottomane, Manuel ne devoit pas lui faire perdre sa couronne & sa liberté; si ce n'étoit qu'un imposteur, il ne devoit pas davantage le dérober au châtiment qu'il avoit si bien mérité, encore moins exposer les Etats de son allié à des troubles que la mort de Mustafa pouvoit seule terminer. Cette derniere considération fut peut-être ce qui détermina Manuel. Quelques amis que les Grecs fussent de Mahomet, ils ne voyoient pas sans envie la prospérité de la maison ottomane.

Mahomet voulut faire repentir les Valaques de l'espece de protection qu'ils avoient accordée au faux Mustafa. Il ravagea leur pays, prit quelques villes, & exigea d'eux un tribut plus fort que l'ancien. A peine avoit-il terminé cette expédition, qu'il fut attaqué d'un flux de sang qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau. Lorsque Mahomet se vit près de sa fin, il appella ses deux Visirs Bajazet & Ibrahim; il leur recommanda d'être fideles à son fils ainé Amurat qui pour lors faisoit la guerre du côté d'Amasie. Il mit ses deux autres enfans, dont le plus âgé n'avoit que sept ans

Mort de Mahomet.

& le second six, sous la tutele de l'Empereur des Grecs, dans la crainte, dit-on, que leur frere ne les fît étrangler. Ce Prince mourut à Andrinople où il s'étoit fait transporter, âgé de quarante-sept ans, après huit ans & dix mois d'un regne plus paisible qu'on n'en avoit encore vu parmi les Turcs. Mahomet rendit à l'Empire ottoman tout l'éclat qu'il avoit perdu sous Bajazet. Il fit régner avec lui la justice & la douceur. Mais il est bien rare que les hommes sachent tenir constamment ce juste milieu que la prudence prescrit, sans lequel les vertus mêmes dégénerent en foiblesses. La clémence de Mahomet enhardit souvent des rebelles qui troublerent son regne & celui de son successeur. Ses Visirs cacherent sa mort, ainsi que lui-même l'avoit prescrit, pour donner à son fils ainé Amurat le temps d'arriver d'Amasie. Pendant quarante & un jours, la justice fut rendue au nom de Mahomet, comme s'il eût encore vécu; puis le nouvel Empereur fit porter le corps de son pere à Pruse, où il fut enterré dans la Mosquée que ce Prince avoit fondée.

De J.C. 1421.
De l'hég. 824.

Depuis l'an de J. C. 1421 jusqu'en 1451. Depuis l'an de l'hégire 824 jusqu'en 855.

AMURAT II.

SIXIEME REGNE.

L'Empereur Manuel suscite le faux Mustafa contre le nouveau Sultan.

AMURAT II parvint au trône à l'âge de dix-huit ans. Dès les premiers jours de son regne, il reçut une ambassade de l'Empereur Manuel qui lui demandoit ses deux freres pour les élever à la cour de Constantinople, en exécution du testament de Mahomet. Le Prince Grec offroit encore au Musulman de renouveller l'alliance entre eux. Bajazet, Grand Visir, répondit pour son maître, que les Ottomans ne troubleroient jamais les premiers la paix établie entre les deux couronnes, mais qu'un Monarque Musulman ne pouvoit confier l'éducation de deux Princes de sa maison à des infidéles, qu'enfin Amurat étoit résolu de ne point obéir à une disposition, que Mahomet n'avoit jamais ni pu ni dû faire. Les Ambassadeurs se retirerent en apparence mécontens : mais Manuel ne cherchoit qu'un prétexte de rupture. Il ne tarda pas à le saisir ; il envoya Demetrius Lascaris avec dix

galeres dans l'isle de Lemnos, pour en tirer le faux Mustafa & Sineis son compagnon de fortune ; c'étoit ce même Demetrius qui leur avoit déja une fois sauvé la vie à tous deux. Manuel, qui ne vouloit que profiter des dissensions des Turcs, prescrivit au fantôme qu'il opposoit à Amurat, des conditions auxquelles le faux Prince se soumit sans peine. Comme il ne possédoit rien, il promit tout. Mustafa devoit céder aux Grecs les contrées voisines du Pont-Euxin jusqu'aux frontieres de la Valaquie, toutes les places de la Thessalie jusqu'au mont Athos. Sans doute il eût promis l'Empire tout entier, si on l'eût exigé de lui. Aussi-tôt après ce traité, confirmé par la religion du serment, dix galeres, commandées par Demetrius, porterent au port de Gallipoli le faux Mustafa, Sineis, & tous ceux qui voulurent embrasser leur parti.

Le faux Mustafa s'empare de Gallipoli. Le Grand Visir Bajazet marche contre lui.

L'air noble de cet aventurier, qui ressembloit parfaitement au Prince dont il usurpoit le nom, ses manieres populaires, son éloquence persuasive, lui ouvrirent bientôt les portes de la ville qui d'abord avoit annoncé de la résistance. Sineis s'empara de la citadelle à main armée, tandis que Mustafa alla se faire re-

connoître dans l'Hexamillion (1). En effet, soit que les peuples craignissent d'être gouvernés par un maître trop jeune, soit qu'ils crussent voir leur Prince légitime dans cet homme dont l'extérieur les séduisoit, Mustafa entra dans plusieurs places, plutôt comme un Monarque chéri que comme un conquérant. Ces nouvelles, parvenues à Pruse, éleverent tout le Conseil du jeune Empereur contre le Grand Visir Bajazet. On reprochoit à ce Ministre un revers auquel il avoit du s'attendre; c'étoit, disoit-on, la réponse altiere faite aux Grecs, qui les avoit déterminés à supposer un Empereur. Tous conseillerent au jeune Amurat de charger Bajazet, tout seul, de l'événement d'une guerre que lui seul avoit suscitée. Le temps étoit précieux; il falloit faire marcher des troupes d'Asie. Bajazet passa le détroit avec moins de trente mille hommes; quelques soldats se joignirent à lui en Europe. L'usurpateur sembloit être

(1) On appelloit ainsi la Peninsule où se trouve Gallipoli, parce que l'Isthme qui la joint à la terre ferme, n'a que six milles de largeur; ce qui avoit fait donner le nom d'Hexamillion à Lysimachie, bâtie sur cette Isthme. L'Isthme de Corinthe avoit un mur & une ville qui portoit le même nom.

un Prince affermi ſur ſon trône que quelques factieux tentoient vainement de renverſer.

L'armée de Bajazet fond dans l'armée ennemie. Le Grand Viſir va ſe rendre lui-même à l'uſurpateur : Sineis le fait mourir.

Quoique les forces de Bajazet fuſſent bien inférieures, il marcha courageuſement à l'ennemi. Muſtafa s'avançoit lentement à la tête de ſoixante mille hommes : Sineis commandoit les troupes. Muſtafa ne s'occupoit que du ſoin de groſſir ſon parti, en flattant tous ceux qu'il avoit intérêt de gagner, & perſuadant par des careſſes ces hommes accoutumés à trembler devant leurs maîtres, & à baiſer la pouſſiere de leurs pieds. En effet, Muſtafa ſe laiſſa approcher à deſſein par l'armée ennemie. Bajazet & lui ſe joignirent près Gallipoli ; le camp de l'uſurpateur étoit bien fortifié ; preſque certain que ſon ennemi ne l'attaqueroit pas, il entreprit de le vaincre ſans coup férir. Il s'avançoit avec une foible eſcorte chaque jour juſqu'aux premieres gardes, ou vers tous les pelotons diſperſés ; il parloit familiérement aux Chefs ou aux ſoldats. Il ſe faiſoit reconnoître de tous ceux qui avoient autrefois vu Muſtafa ; il prenoit Dieu à témoin de la juſtice de ſa cauſe ; il juroit, par le Prophête, de gouverner avec équité cet Empire qu'il étoit forcé de conquérir. Ses

conversations avoient presque toujours le succès qu'il en avoit attendu : ou les soldats le suivoient, ou ils ne rentroient au camp que pour lui amener un plus grand nombre de transfuges ; enfin en peu de jours l'armée de Bajazet fondit dans celle de Mustafa, tellement que le Visir ne put plus se flatter d'opposer la moindre résistance. Il alla le dernier implórer la clémence de celui qui l'avoit vaincu sans livrer de combat. Le faux Prince vouloit l'épargner, selon les principes de sa politique ; mais son Général Sineis, qu'il avoit plus d'intérêt de ménager qu'aucun autre, étoit l'ennemi déclaré de Bajazet. Ce Visir avoit autrefois cherché l'alliance de Sineis ; il lui avoit demandé sa fille pour l'unir à son fils. Sineis, qui haïssoit Bajazet, avoit préféré de donner sa fille à un esclave nouvellement affranchi, qu'il fit Sangiac de Nimphée. Dans la premiere disgrace de Sineis, Bajazet s'étoit emparé de Nimphée ; il avoit fait arrêter le Gouverneur préféré à son fils, & ordonné qu'on le fit eunuque. Le souvenir de cette cruauté avoit laissé des traces profondes dans le cœur de Sineis. Aussi-tôt qu'il vit ce Visir prisonnier il le fit arracher de la tente de Mustafa,

malgré la protection du Prince que cet infortuné réclamoit à grands cris, & il lui fit couper la tête sous ses yeux.

Le faux Mustafa refuse à Manuel le prix de ses secours Ce Prince, irrité d'avoir été trompé, se tourne vers Amurat.

Après cet événement, Mustafa espéroit qu'il posséderoit paisiblement tout ce que les Ottomans avoient conquis en Europe. Son souffle avoit dissipé une armée d'Amurat: il fut reçu à Andrinople aux acclamations de tout le peuple. Cet enfant de la fortune commençoit à s'endormir au sein de ses faveurs, lorsque les Grecs lui demanderent Gallipoli & les autres places qui devoient être le prix de tout ce qu'ils avoient fait pour lui. Mustafa se crut assez sûr de sa prospérité pour oser être ouvertement parjure & ingrat. Il se défendoit de rendre ce qu'il appelloit le patrimoine de ses peres, déclarant à Demetrius, qui lui demandoit au nom de Manuel l'exécution du traité de Constantinople, qu'il ne pouvoit ni ne vouloit déchirer l'Empire Ottoman. Demetrius lui reprocha sa perfidie avec d'autant plus d'assurance, qu'il étoit son premier libérateur. Mais Mustafa n'étoit pas susceptible de honte; il se plaignit à son tour de la cruauté de Manuel, qui l'avoit gardé en captivité dans l'isle de Lemnos, sur la fin du regne de Maho-

met. Après un difcours plein de hauteur & d'amertume, il ordonna à Demetrius d'aller dire de fa part à l'Empereur Grec, qu'il ne feroit fon allié qu'aux conditions que Manuel renonceroit à des prétentions injuftes. Tant d'audace confondit le Grec, qui vit avec douleur qu'on lui rendoit perfidie pour perfidie, & qu'il ne tireroit pas de la fienne le fruit qu'il s'en étoit promis. N'étant pas affez puiffant pour punir, il prit le parti d'offrir fes foibles fecours au Sultan Amurat qu'il avoit trahi; mais fur lequel il fondoit tout l'efpoir de fa vengeance. Le Prince Ottoman n'étoit pas à fe repentir d'avoir oppofé à l'entreprife de Muftafa des forces infuffifantes; il reçut favorablement les Ambaffadeurs de l'Empereur Manuel; il lui en envoya de fa part, afin de diffimuler le reffentiment que la fuppofition d'un faux Muftafa lui avoit infpiré. Mais il ne voulut jamais promettre ni de confier fes deux freres aux Grecs, ni de leur abandonner Gallipoli, ainfi que Manuel le demandoit. Ç'auroit été payer trop cher l'alliance de ce Prince : car les anciens maîtres du monde n'avoient prefque plus que des vœux à offrir à leurs alliés.

Le jeune Amurat avoit vu que l'a-

dresse seule de Mustafa l'avoit fait régner à Andrinople : il voulut à son tour s'emparer de l'opinion des peuples : il publia que les péchés des Musulmans avoient attiré sur eux des signes de la colere de Dieu. Lorsqu'il apprit la destruction totale de son armée, il s'écria en plein Divan : *que peut la créature, lorsque le Créateur est contraire ?* Cette maxime est demeurée parmi les Turcs ; ils la répetent souvent dans les termes employés par Amurat. Ce Prince alla publiquement, à quelques lieues de Pruse, visiter un Dervis qui jouissoit dans toute l'Asie d'une grande réputation de sainteté. Il donna au solitaire beaucoup de témoignages de piété & de vénération ; il le conjura de se mettre en prieres pour apprendre de Dieu & de son Prophête, s'il falloit entreprendre la guerre, & quel succès le Monarque pouvoit en espérer. Le prétendu saint, après une longue méditation, prit le ton d'inspiré, & promit plusieurs fois au Sultan, de la part de Mahomet, la victoire la plus complette & la prospérité constante de la maison ottomane. Cet oracle, répandu à dessein dans tout l'Empire, affoiblit l'espece de charme que le faux Mustafa avoit employé. Lui-même contribuoit plus

Sineis trah. le faux Mustafa pour le gouvernement de Smirne que lui donne Amurat. L'armée de Mustafa l'abandonne ; il repasse le détroit presque seul.

encore que le Prophête Dervis à ruiner son parti. Depuis qu'il s'étoit cru tranquille sur le trône, la mollesse & la débauche l'avoient rendu incapable des affaires, même il ne songeoit plus à plaire à ceux qu'il croyoit n'avoir plus à gagner. Les reproches réïtérés de Sineis tirerent enfin Mustafa de l'oisiveté dans laquelle il languissoit depuis une année. Ses troupes passerent le détroit, & les deux armées se rencontrerent. Amurat, qui connoissoit Sineis pour un habile Général, & pour un traître, aima mieux le corrompre que le combattre. Il lui fit proposer, par un Officier de son armée, frere de Sineis, qui l'alla trouver dans la nuit, de lui rendre Ephese & Smirne dont il avoit été Pacha, sous la seule condition du serment & d'un tribut annuel. Sineis ne trouvoit Mustafa ni assez vigilant, ni assez guerrier, pour espérer qu'il pût garder ses conquêtes. Il commençoit à se repentir d'avoir attaché sa fortune à celle d'un usurpateur qui n'avoit pas de quoi soutenir ce rôle dangereux, & qui n'étoit qu'un imposteur aux yeux même des siens. Sineis donna sa parole sur laquelle il ne falloit pas beaucoup compter, & dès la nuit suivante il partit pour Smirne. La nou-

velle de cette désertion fut un signal pour tous les soldats de Mustafa; ils se disperserent aussi-tôt qu'ils se crurent sans Chef. Amurat, qui s'y étoit attendu, avoit, de distance en distance, fait construire des ponts & ménagé des issues, afin que les transfuges pussent arriver plus aisément à son camp. Ils s'y rendirent en grand nombre. Mustafa abandonné fuit à Lampsaque, suivi de quatre valets seulement; il eut peine à trouver une barque pour passer en Europe. L'armée de son ennemi arrivoit sur ses pas : l'usurpateur étoit pressé de rassembler à Gallipoli ce qui lui restoit de soldats, & sur-tout de fuir Amurat. Il passe le détroit sans escorte.

Amurat manquoit de vaisseaux pour faire passer aussi son armée; mais les Chrétiens Latins servirent le Sultan mieux que ses alliés ou ses sujets n'auroient fait. La circonstance étoit favorable : les Génois possédoient alors dans la Phocide, sur les bords de la mer, une montagne dont ils tiroient de l'alun, & qui étoit pour eux l'objet d'un grand commerce. Ils avoient construit au pied de cette montagne une ville & un port appellés Phocée; ils y envoyoient sans cesse des vaisseaux. Cet établissement avoit ancien-

Amurat le poursuit avec son armée à l'aide des vaisseaux Génois.

nement payé un tribut à l'Empereur Grec ; mais dans la ſuite, les Ottomans s'étoient emparés de ce tribut, comme de preſque toute l'Aſie. Il leur en étoit dû pluſieurs années, que les circonſtances les avoient forcés de négliger. Dès le commencement de cette révolution, Adorne, pour lors Podeſtat de Phocée, offrit au Sultan de lui fournir autant de vaiſſeaux qu'il lui en faudroit pour faire paſſer le détroit à ſes troupes, aux conditions que les ſommes dues par la République de Genes ſeroient remiſes. Le parti fut accepté, & lorſqu'on ſut que le faux Muſtafa étoit paſſé en Europe, Amurat écrivit de Lampſaque au Podeſtat Adorne pour le ſommer de la parole donnée. Le Génois envoie ſes vaiſſeaux ſans tarder. L'armée d'Amurat fut embarquée le troiſieme jour de ſon ſéjour à Lampſaque. Auſſi-tôt que Muſtafa vit la mer couverte de navires génois, il détacha une barque pour offrir au Podeſtat une ſomme conſidérable, s'il vouloit, ſous quelque prétexte, retarder le débarquement des Turcs. Adorne refuſa conſtamment de ſe prêter à une perfidie. Les troupes reſtées à Gallipoli, & celles que Muſtafa avoit pu ramaſſer, s'oppoſerent vaillamment à la deſcente d'Amurat ;
mais

mais vaincues par le nombre, elles ne laisserent à l'usurpateur d'autre ressource que la fuite. Amurat demeura trois jours à Gallipoli pour recevoir les soldats qui accouroient en foule sous ses enseignes.

L'armée de l'imposteur ayant été dispersée, il est pris, conduit à Andrinople où le Sultan le fait mourir.

Depuis que la fortune s'étoit déclarée pour le Prince légitime, il ne trouvoit plus de résistance. Mustafa fugitif étoit entré dans Andrinople pour y ramasser tout ce qu'il pourroit emporter de ses trésors; il n'y étoit déja plus lorsqu'Amurat s'empara de cette place : mais ces mêmes trésors, derniere ressource du faux Mustafa, servirent à découvrir sa trace. Il ne sut pas mieux se cacher qu'il n'avoit su combattre; des espions, qui le reconnurent à la magnificence avec laquelle il avoit payé l'hospitalité, le suivirent. On le surprit en Valaquie, où il cherchoit à lever quelques troupes, & à réveiller les restes de son parti. Amurat avoit offert un prix à qui lui livreroit Mustafa vivant. Le malheureux fut amené, chargé de chaînes, à Andrinople, où les peuples, qui l'avoient cru leur maître ne le virent plus que comme un imposteur. L'Empereur l'exposa aux outrages de la soldatesque, & à l'indignation publique, puis il le fit pendre à un gibet dans

la grande place d'Andrinople.

1422 de J.C. 825 de l'hég.

Amurat se met à la tête d'une armée contre Manuel.

Amurat étoit demeuré en paix avec Manuel tout le temps qu'il lui avoit fallu pour abattre le faux Mustafa; mais il n'avoit point oublié que c'étoit Manuel qui lui avoit suscité ce rival. Le Sultan retint à sa cour des Ambassadeurs, que l'Empereur Grec lui avoit envoyés pour le féliciter sur la mort de l'usurpateur. Il ne vouloit pas que ces Grecs rendissent trop tôt compte à leur maître, des préparatifs qu'il faisoit contre lui: mais, aussi-tôt qu'ils furent achevés, le Sultan leur ordonna d'aller dire à Manuel qu'il le verroit lui-même peu de temps après eux. Amurat tint parole: dès le commencement du printemps, il mena cent cinquante mille hommes pour ravager la Thessalie, la Macédoine & la Thrace. Ducas assure même que l'intention du Sultan étoit de former le siege de Constantinople. Manuel, qui n'avoit pas à beaucoup près tant de troupes à lui opposer, se défendit avec les armes qui lui étoient ordinaires, la fraude & l'artifice.

Manuel suscite un nouveau rival à Amurat. Mort de l'Empereur Grec.

L'Empereur Grec persuada par lettres à un certain Helias, Gouverneur des freres du Sultan, de mettre sur le trône l'ainé de ces Princes encore dans l'enfance, & de régner en son nom.

Quelque périlleuse que fût cette démarche dénuée de tout prétexte, Helias trouva des complices avec l'argent des Grecs. Il conduisit à Nicée le jeune Mustafa, (car c'étoit ainsi que ce Prince se nommoit aussi). Le second Mustafa étoit bien incontestablement de la race ottomane ; mais son droit au trône n'en étoit pas plus légitime. Quoi qu'il en soit, la nouvelle d'un soulevement à Nicée fit qu'Amurat cessa de désoler le pays de son ennemi. C'étoit tout ce que Manuel avoit prétendu. Dans cet intervalle, ce Prince mourut à Constantinople dans la soixante & dix-septieme année de son âge, laissant à Jean Paléologue, qu'il avoit déja associé à la couronne, les débris de l'Empire Grec & sa haine pour les Musulmans.

1424 de J. C. 827 de l'hég.

Amurat fait étrangler ses deux freres.

Amurat ne fit que se montrer en Asie. Aucunes troupes réglées n'avoient pris le parti des révoltés ; seulement quelques brigands, attirés par l'amour du pillage, s'étoient attroupés autour de Nicée. L'approche du Sultan les dissipa bientôt. L'Empereur n'eut besoin que de son nom pour se faire ouvrir les portes d'une ville qui, tout récemment, venoit de reconnoître un usurpateur. Les principaux conjurés furent tellement accablés du

peu de résistance de leurs complices, qu'ils ne trouverent pas le temps de songer à leur sûreté. Hélias, tous les gardes, tous les suivans de Mustafa, furent mis à mort impitoyablement. Le prétendu Empereur & son frere, quoique trop jeunes encore pour être véritablement coupables, (car l'ainé n'avoit que neuf ans), furent étranglés en présence d'Amurat, qui fit porter leurs corps à Pruse dans la sépulture des Monarques. Ces exécutions des cadets de la maison Ottomane devinrent bien fréquentes dans la suite.

Amurat soumet trois Provinces.

Amurat avoit encore un traître à punir. Ce Sineis, toujours ou parjure ou rebelle, qui, après avoir tiré le faux Mustafa de la poussiere, avoit depuis vendu le sang de son complice pour ce même Etat de Smirne & d'Ephese, dont précédemment il avoit été chassé, Sineis commençoit à vouloir se soustraire aux conditions qui lui avoient valu la paix; il refusa, ou du moins il différa de faire passer à Andrinople les impôts de sa province. Le Sultan saisit avec avidité l'occasion de châtier ce coupable, & de rentrer dans une belle province; il envoya contre lui Kalil, le beau-frere & l'ami du Visir Bajazet, que Sineis

avoit fait impitoyablement maſſacrer dans la tente du faux Muſtafa. Kalil, inſpiré par ſa haine, marcha à la tête de cinquante mille hommes. Le rebelle fut battu, réduit à fuir avec peu de monde. Il chercha en vain des alliés parmi les Souverains tributaires, qu'il ſuppoſoit animés comme lui du deſir de ſecouer le joug. Pluſieurs l'auroient ſouhaité; mais aucun n'oſa ſe fier à Sineis. Celui qui avoit fait pluſieurs fois trembler ſon maître à la tête d'une armée, fut ſurpris, comme un malfaicteur, après avoir erré long-temps, & puni du plus honteux ſupplice. Amurat réunit encore deux provinces à ſon domaine, ſans qu'il lui en coutât beaucoup de ſang. Celle de Sipha ou de Sinope, partie de la Natolie, & le pays d'Ipſala en Europe. Le Souverain de la premiere s'étoit diſpenſé de payer le tribut; Ierman, qui poſſédoit la derniere dans la Romanie, aima mieux ſe déclarer tout à fait ſujet, que paroître jouir de quelques droits de ſouveraineté, ſelon le caprice d'un Prince toujours prêt à l'écraſer. L'Empereur combla Ierman de préſens, & l'établit Sangiac d'Ipſala. Le nouveau Gouverneur ſe crut plus aſſuré de ſa fortune & de ſa vie, en ſervant un maître dont il étoit trop

dangereux d'être le voisin ou l'ennemi.

L'Empereur Grec fait la paix avec le Sultan; mais Thessalonique, qu'il avoit cédée comme une des conditions du traité, réclame la protection des Vénitiens.

Amurat n'oublioit pas sa haine contre les Grecs. Aussi-tôt qu'il eut mis ordre aux affaires de l'Asie, il repassa le détroit, tourna ses armes contre la Morée & contre toute les places maritimes qui sont vers l'embouchure du Strymon en Macédoine. Il prit Dercos, Settunion, Mesembrie, observant toujours de ravager & d'appauvrir le pays. Jean Paléologue se pressa de demander la paix : pour l'obtenir, il convint d'abandonner toutes les villes dont l'Empereur Turc s'étoit emparé, même Thessalonique qui n'étoit pas encore rendue ; d'abattre ce mur de six milles de longueur, bâti le long de l'Isthme de Corinthe pour mettre la Morée à l'abri de l'incursion des Turcs ; on le nommoit Hexamillion, ainsi que la ville qui étoit au pied ; & de payer en outre trois cents mille aspres de tribut chaque année. Ces conditions étoient assez avantageuses pour qu'Amurat pût s'en contenter ; mais lorsque le Sultan croyoit la paix décidée, Jean Paléologue prétendit qu'il n'étoit pas maître de rendre Thessalonique, ainsi qu'il en étoit convenu. Pendant la négociation entre les deux Empereurs,

les Thessaloniciens, qui craignoient de devenir esclaves, avoient attenté à la liberté d'Andronic, frere de l'Empereur Grec, Commandant dans la place, puis ils avoient envoyé des Députés à Venise pour offrir à cette République de se soumettre à elle, si elle vouloit prendre leur défense. Calcondile & Phranzes assurent que la violence faite à Andronic étoit une feinte, & que les Thessaloniciens n'eurent recours à la République de Venise que de concert avec les Grecs. Quoi qu'il en soit, les Vénitiens, qui desiroient ardemment de s'emparer d'une ville placée si avantageusement pour le commerce, accepterent, sans balancer, la proposition de ceux de Thessalonique. Ils y envoyerent aussitôt un Gouverneur qui donna à Andronic la liberté de se retirer à Constantinople; & de peur que les naturels du pays, qui ne s'étoient pas cru assez forts pour défendre leurs foyers, ne parlassent de se soumettre aux Turcs, ils transporterent un grand nombre de familles, les unes dans l'isle d'Eubée, les autres dans l'isle de Candie, quelques-unes à Venise, sous prétexte qu'il n'y avoit pas assez de vivres dans la place, & qu'il seroit difficile d'y en faire entrer. Ils substi-

Les Vénitiens entreprennent de la défendre. Amurat est contraint de l'assiéger.

tuerent à ces bouches inutiles des soldats aguerris & déterminés. Amurat étoit à Seres en Macédoine, lorsqu'il apprit que les Vénitiens vouloient défendre une place que les Grecs lui avoient abandonnée. Surpris de se trouver en tête un ennemi sur lequel il n'avoit pas compté, il envoya une ambassade à Venise pour représenter à la République qu'il n'étoit pas en guerre avec elle, & qu'elle ne devoit pas lui fermer les portes d'une ville qui ne lui avoit jamais appartenu. Amurat n'ayant reçu des Vénitiens aucune réponse satisfaisante, il fallut se préparer à assiéger, dans une place très-forte, des soldats déterminés à se bien défendre. L'Empereur écrivit à Amza son Visir d'amener, par le golfe de Thessalonique, toutes les troupes qu'il pourroit tirer d'Asie, l'assurant qu'il le joindroit bientôt.

Siege de Thessalonique. Amurat abandonne tous les esclaves & tout le butin.

Amza parut le premier à la tête d'une armée si nombreuse, que les assiégeans étoient plus de cent contre un. Nonobstant le grand nombre, les Vénitiens se défendirent avec un courage incroyable, faisant des sorties fréquentes & meurtrieres, se contentant d'une nourriture très-frugale, & menaçant d'une mort prompte tous ceux qui parleroient de se rendre. Les

fortifications de cette ville étoient telles, que peu de machines de guerre pouvoient les entamer. Quoique l'usage du canon fût déja connu dans presque toute l'Europe, les Turcs ne savoient pas encore s'en servir. Ils chercherent des intelligences chez les assiégés. En effet, quelques-uns ne pouvant supporter les extrêmités auxquelles ils se voyoient réduits, entreprirent de continuer un souterrein que peu de gens connoissoient, pour pratiquer une issue hors des murailles, & pour introduire ainsi l'ennemi. Cette espece de trahison ayant été découverte, les auteurs furent punis si cruellement, que plusieurs, avant d'être convaincus, se précipiterent du haut des remparts dans le camp des Turcs, pour éviter les tourmens qu'on faisoit subir à leurs complices. Cet exemple contint les plus foibles. Les balistes & les béliers ne faisoient que peu d'effet. Le siege tiroit en longueur. Le Visir écrivit à l'Empereur que sa présence devenoit nécessaire, non pour augmenter le nombre des assaillans déja trop grand, mais pour donner une nouvelle vigueur aux troupes qui commençoient à se rebuter. Amurat s'arracha des bras de ses femmes. En arrivant au camp, il fit

publier à son de trompe qu'il donnoit aux soldats tout ce qui se trouveroit dans Thessalonique, hommes, femmes, enfans, or, argent meubles, denrées, & qu'il ne se réservoit absolument que la place & les bâtimens. Cette déclaration renouvella
1429 de J. C. l'ardeur des soldats. L'assaut fut donné
832 de l'hég. avec tant de vigueur, qu'ils parvinrent enfin, quoiqu'en petit nombre, au haut des murailles; ceux qui purent monter se firent jour à coups de cimeterre au milieu de quelques soldats découragés & d'une populace affoiblie. Ils trouverent le moyen d'ouvrir une porte aux Turcs, qui fondirent en un instant dans la ville: il y eut moins de carnage dans Thessalonique qu'on n'en voit communément dans une ville prise d'assaut. L'abandon qu'Amurat avoit fait à ses soldats de tous les esclaves, fut cause qu'on épargna le sang. Les Turcs ne tuerent que ce qui fit résistance, & ils enchaînerent tout ce qui se soumit à eux. La ville étoit riche, l'or, l'argent, les meubles de prix, & tout ce qui avoit quelque valeur, fut la proie des troupes, ainsi que le Sultan l'avoit promis. Chaque soldat vendit autant d'esclaves qu'il put en prendre. Quelques familles de la campagne

repeuplerent cette ville devenue déserte. Amurat y fit aussi rentrer un petit nombre des anciens habitans mis à rançon. Il convertit toutes les églises en mosquées, à l'exception d'une seule qu'il laissa aux Chrétiens. L'Empereur Grec osa se plaindre du sac de Thessalonique. Amurat se plaignit à son tour de ce que Jean Paléologue avoit manqué au traité. Il vit ou voulut voir de la connivence avec les Chrétiens Latins dans la défense qu'ils avoient faite de cette ville, & il prétendit en punir les Grecs, en continuant de les combattre, quoiqu'ils eussent payé le tribut.

Il prend quelques villes en Etolie; il fait la paix avec les Vénitiens.

Il s'empara sans résistance de quelques villes de l'Achaïe & de l'Etolie que les Grecs possédoient encore. On lui ouvroit les portes du plus loin qu'on appercevoit les queues de cheval. Les Vénitiens, à qui il importoit de conserver la liberté de la mer, se presserent d'envoyer une ambassade à l'Empereur Turc pour rétablir la paix. On ne voit pas que ce Prince la leur ait fait acheter; il se contentoit de miner les Grecs, d'affoiblir par degrés, & sous les prétextes les plus frivoles, les Princes ses tributaires & ses voisins.

Amurat fait la guerre à plusieurs Despotes à l'instigation de ses femmes.

Pendant douze ans entiers, Amurat fit la guerre à ses vassaux dans les deux parties du monde. Il les dépouilloit pour leur donner des successeurs, ou les soumettoit à des tributs très-pesans. Des intrigues de femmes, toujours obscures à la cour ottomane, mais qui souvent y sont plus puissantes qu'ailleurs, occasionnerent presque tous ces événemens. Outre un grand nombre de concubines renfermées dans le haram, Amurat y comptoit trois épouses légitimes, toutes filles ou sœurs de ses vassaux, qui lui avoient été données par eux pour mériter sa protection, ou pour acheter la paix; Hélene, fille de Lazare Ogli, Prince de Servie en Europe; Fatmé, fille d'Isfendar Beg, Prince de Sinope en Asie; & Marie, sœur de Georges, devenu Despote de Servie après la mort de Lazare Ogli. Ces Princesses, se livrant à leurs jalousies, tâchoient de faire porter la guerre dans le pays de leurs rivales. Marie, Princesse de Servie, la derniere des Sultanes, avoit d'abord effacé les deux autres dans le cœur de l'inconstant Amurat. Mais sa beauté & ses succès la rendirent si fiere, qu'elle irrita bientôt son époux qui ne vouloit que des esclaves. Marie avoit

été le sceau de la paix entre Amurat & son frere. La Princesse de Sinope, qui d'abord lui avoit été sacrifiée, plus souple & plus adroite que cette fiere Grecque, sut rentrer dans le cœur d'un maître aussi despotique dans ses plaisirs que dans l'administration de son Empire. Alors on vit pour la premiere fois à la Porte les Eunuques noirs, gardiens & confidens des femmes, environner le Monarque, traiter avec les Ministres étrangers, & préparer la guerre ou la paix. L'armée fut envoyée en Servie; le Despote, frere de la Sultane disgraciée, est attaqué dans Sémembrie sa capitale, sous prétexte que ce Prince entretenoit des intelligences avec la Hongrie. Sémembrie est prise d'assaut. Le Despote fuit à la cour de Ladislas, Roi de Pologne & de Hongrie; il se hâte de mettre Belgrade, sa plus importante place, sous la protection des Hongrois.

Après une assez longue guerre avec Ladislas Roi de Hongrie, il conclut une treve de dix ans.

Ladislas, Roi de Pologne & de Hongrie, avoit confié la défense de Belgrade au célebre Hunniade, Vaivode de Transilvanie, l'un des plus grands Généraux de son temps. C'est à ce siege que les Turcs éprouverent, pour la premiere fois, l'effet du canon qui leur causa beaucoup de sur-

1436. de J.C. 840 de l'hég.

prise & d'effroi. Après six mois, ils abandonnerent honteusement cette place qu'ils n'avoient pu entamer. Hunniade, ayant passé le Danube, poursuivit l'armée d'Amurat très-affoiblie tant par le feu que par des maladies contagieuses. Les Hongrois ravagerent & brûlerent tout le pays dont l'Empereur Turc s'étoit emparé. On ne voit pas cependant qu'il ait été donné aucune bataille bien considérable. La protection des Hongrois valut au Prince de Servie la restitution de ses Etats, parce qu'Amurat craignoit avec raison la grande réputation d'Hunniade. Une treve de dix ans fut conclue entre le Monarque Hongrois & le Monarque Turc. Chacun la jura sur les mysteres de sa religion Les conditions stipulées furent qu'au moyen de la restitution de la Servie, ni les Turcs ni les Hongrois ne passeroient le Danube.

Caraman Ogli, du fond de l'Asie, suscite une confédération de Princes européens qui mettent Ladislas à leur tête.

L'épouse de Caraman Ogli, sœur d'Amurat, avoit employé plusieurs fois son crédit auprès du Sultan pour faire pardonner à ce vassal, le moins soumis de tous, les infractions fréquentes qu'il faisoit aux traités. Caraman, tout Musulman qu'il étoit, écrivoit sans cesse au Roi de Hongrie, au Vaivode de Bulgarie, de Valaquie,

enfin à tous les Princes Chrétiens, voisins du Turc, pour les ameuter contre son beau-frere qui, deux fois, avoit épargné ses Etats. Tous offrirent de se joindre au Roi de Hongrie, si Caraman vouloit faire une diversion de l'autre côté de la mer. Ladislas aimoit la gloire, & ne pouvoit se refuser aux moyens d'en acquérir. L'Etat de Venise lui offroit des vaisseaux; le Duc de Bourgogne lui envoyoit de l'argent; il étoit sûr encore de tirer beaucoup de secours de son Etat de Pologne; mais le serment solemnel qu'il avoit fait, de laisser subsister dix ans la treve avec les Turcs, arrêtoit son bras. Le Pape Eugene IV envoya le Cardinal Julien Cæsarini, Légat en Hongrie, pour calmer les scrupules du Roi, & lui faire comprendre qu'un serment, quelque sacré qu'il puisse être, ne lie point envers des infideles, & que c'est faire une œuvre agréable à Dieu, que se parjurer pour exterminer ceux qui l'offensent. Enfin un Bref d'absolution d'Eugene IV, les sophismes du Légat, l'amour de la vaine gloire, la superstition & le faux zele, étoufferent dans le cœur de Ladislas le cri de la conscience & le sentiment de l'équité.

Le Pape & les Vénitiens armerent

Le Pape Eugene IV autorise le Roi de Hongrie à rompre ses traités. Les Confédérés arment une flotte qui ne peut empêcher Amurat de pénétrer en Europe.

à frais communs une flotte dont l'objet devoit être d'interdire aux Turcs le passage du détroit. Tous les vaisseaux avoient arboré les pavillons ou du Saint Siege, ou du Duc de Bourgogne : car la République n'osoit pas faire ouvertement la guerre aux Ottomans. Les Grecs n'entrerent point du tout dans cette ligue. Peu de temps auparavant on avoit fait de vains efforts au Concile de Florence pour les réunir au sein de l'Eglise catholique. Les Prélats Grecs, appellés à ce Concile, avoient à la vérité consenti à cette union. Mais ils étoient bientôt retournés au schisme avec le peuple qui ne s'en étoit jamais détaché. Ainsi il y avoit autant de haine entre les Latins & les Grecs, qu'entre les Musulmans & les Chrétiens. Jean Paléologue se félicitoit en secret des efforts que ses ennemis faisoient pour se détruire. La flotte des Confédérés s'étoit emparée de l'embouchure du Bosphore, appellée sacrée : ils espéroient couper chemin aux Musulmans ; mais Amurat, bien informé de tous les mouvemens de ses ennemis, s'étoit embarqué plus loin, & avoit pris par un autre parage. Il sut faire aborder cent mille hommes en Europe, sans qu'aucun vaisseau chrétien ait pu s'y

oppofer. Amurat entre avec fa flotte dans le port de Gallipoli ; il marche à Andrinople où Ali Pacha, Beglierbeg d'Europe, vient le joindre avec un corps de troupes auffi confidérable & auffi aguerri que le fien. Malgré les efforts tumultueux d'une ligue nombreufe, cette jonction fe fit fans aucun obftacle.

Bataille de Varne.

L'armée des Confédérés étoit déja près de Varne fur les bords du Pont-Euxin ; celle des Turcs l'y joignit bientôt, le Roi de Hongrie avoit en vain compté fur la flotte des Confédérés pour empêcher le paffage des Ottomans. Il avoit pour Lieutenant le célebre Hunniade, le Légat du Saint Siege Julien Cæfarini, les Evêques de Strigonie & de Varadin, quelques Seigneurs Hongrois & Polonois. L'armée de la croifade n'offroit aux yeux qu'un ramas d'hommes de toutes nations, fans expérience & fans difcipline. La feule cavalerie avoit quelque confiftance ; elle étoit compofée de Gentilshommes & de guerriers de profeffion, qui oppofoient aux efforts de l'ennemi des armes défenfives & offenfives, des chevaux bien domtés, du courage & l'amour de la gloire. Les fantaffins étoient, pour la plupart, des fainéans que l'ivrognerie, la dé-

1444 de J.C. 898 de l'hég.

bauche, l'enthousiasme ou la misere avoient armés, & qui avoient cru venir au pillage beaucoup plus qu'à la guerre.

De tels soldats n'étoient pas redoutables pour ces braves Janissaires qui savoient également obéir & combattre, que l'espoir d'un riche butin, d'une fortune méritée, ou du paradis de Mahomet, animoit sans les égarer. Malgré cette différence, l'avantage du terrein & les talens d'Hunniade eussent peut-être emporté, ou tout au moins balancé la victoire, s'il eût été maître de disposer l'ordre de bataille à son gré. Mais tout Général qui commande sous un Roi, a les flatteurs & les envieux à combattre, beaucoup plus dangereux sans doute que les ennemis connus. Hunniade avoit choisi son champ de bataille avant que les Turcs l'eussent atteint; l'armée chrétienne étoit adossée à une chaîne de montagnes escarpées; sa droite étoit défendue par une large riviere. Le Général avoit formé un retranchement de chariots liés ensemble, pour garantir sa gauche, & pour empêcher l'ennemi de le tourner ou de le prendre en flanc. Il avoit mis la personne du Roi en sûreté derriere un gros de cavalerie, conseillant à ce Prince de prendre le commandement du corps

de réserve dans lequel il avoit mêlé beaucoup de l'infanterie qu'il estimoit le moins. L'aile gauche étoit confiée à un Seigneur Polonois, dont l'histoire ne dit pas le nom. Hunniade avoit résolu de commencer lui-même l'attaque à la tête de l'aile droite, & de la faire continuer par l'aile gauche. Il avoit laissé le Légat, & les Evêques au corps de réserve avec le Roi.

Ladislas est tué. L'armée des Confédérés est battue & dissipée.

Les Turcs s'avancerent en bon ordre, portant au bout d'une lance le traité que les Chrétiens avoient enfreint. Ils jettoient des cris de malédiction sur leur mauvaise foi, & se promettoient tout haut la victoire ou le martyre. L'armée des Turcs étoit de près d'un tiers plus nombreuse que celle des Chrétiens : mais les dispositions d'Hunniade avoient ôté à l'ennemi tout moyen de l'envelopper, ou même de présenter un front plus étendu, qui pût donner la facilité de prendre en flanc. Amurat avoit placé presque toute son infanterie sur la premiere ligne. Carasse, Beglierbeg d'Asie, commandoit à l'aile droite; Ali Pacha, Beglierbeg d'Europe, à l'aile gauche, & le Sultan étoit au centre de bataille. Après des prieres ferventes de part & d'autre, & de courtes harangues des Chefs, Hunniade char-

gea l'aile gauche des Turcs avec autant d'ordre que de vigueur. Les escadrons se choquerent plusieurs fois sans s'entamer, montrant une force & une adresse égales : enfin Hunniade sut ouvrir les premiers rangs de l'ennemi ; l'ardeur des chevaux, la pesanteur des armes les firent bientôt enfoncer. Le carnage étoit grand à l'aile droite ; les Hongrois pouvoient espérer la victoire, si Hunniade avoit toujours été obéi. Mais les Evêques, qui environnoient Ladislas, jaloux de la victoire du Vaivode, d'ailleurs plus sanguinaires que guerriers, presserent le Roi de Hongrie de charger à la tête du corps qu'il commandoit. Ce Prince fit ouvrir les escadrons qui gardoient sa personne, & marchant avec son infanterie contre les Janissaires, il força ces derniers à prendre eux-mêmes leur course, & à fondre avec furie sur ces bandes qui venoient à eux. La victoire ne balança pas ; toute l'infanterie des Confédérés fut bientôt mise en déroute. Le Roi de Hongrie lui-même, environné de toute part, ne put tenir contre le nombre ; après s'être long-temps défendu, il vouloit se rendre prisonnier : mais les Janissaires, indignés de la rupture de la treve, ne faisoient aucun quartier. Tout

ce qui mit bas les armes fut égorgé ſans pitié. Le Roi de Hongrie, percé de coups, rendit l'ame au milieu des Janiſſaires. On lui coupa la tête; on la porta au-devant d'Hunniade qui avoit abandonné ſon attaque pour marcher au ſecours du Roi. Ce ſpectacle conſterna tous les Chrétiens, & acheva la déroute. Hunniade fit de vains efforts pour recouvrer le corps de ſon maître, & le honteux trophée que les Muſulmans étaloient avec tant de faſte. Ce nom de parjure, qu'ils répétoient ſans ceſſe en combattant, ou plutôt en égorgeant des vaincus, réveilla en vain le courage des Polonois & des Hongrois qui ne firent que s'offrir en plus grand nombre au fer de l'ennemi. Le carnage dura juſqu'à la nuit. Les deux Beglierbegs, chacun de leur côté, pourſuivirent les fuyards. Beaucoup furent noyés dans le Danube. Les deux Evêques périrent dans le combat; l'armée des croiſés fut tout à fait diſſipée, & Amurat, dès le lendemain de la bataille, fit élever ſur la place une pyramide chargée d'inſcriptions faſtueuſes, à côté d'un trophée compoſé des armes des vaincus.

Amurat abdique le trône en faveur de ſon fils Mahomet.

Amurat n'uſa pas de ſa victoire. Il venoit tout récemment de perdre deux fils d'une maladie contagieuſe. Soit

douleur de cette perte, soit dégoût du gouvernement, il voulut, après la bataille de Varnè, remettre l'Empire à son fils Mahomet qui n'étoit âgé que de quinze ans, laissant ses serviteurs Carasse & Ali Pacha auprès du trône, pour y soutenir leur nouveau maître. On ne voit pas ce qui put engager Amurat à quitter l'Empire qu'il avoit étendu & fortifié, pour le laisser à un enfant. Les Historiens Turcs prétendent même qu'il abdiqua deux fois; la premiere, avant la bataille de Varne; & la seconde, après avoir vaincu. Mais ce fait, sans vraisemblance, est combattu par les Historiens Grecs, plus croyables que les Turcs, qui ne conservent pas toujours des Mémoires bien exacts. Quoi qu'il en soit, Amurat, content de ses trophées, & d'avoir puni des parjures, fit proclamer le jeune Mahomet Empereur des Turcs dans la ville d'Andrinople, & se retira à Magnesie, pour s'y livrer au repos & aux plaisirs des sens, que les travaux de la guerre ni les soins du trône ne lui avoient jamais fait oublier.

Amurat remonte sur le trône peu de temps après en être descendu.

Mahomet fixa son séjour à Andrinople. Les Janissaires, accoutumés à redouter Amurat, abuserent bientôt de la jeunesse & de l'inexpérience de

son fils. Ces soldats féroces avoient besoin d'une discipline sévere, qui ne pouvoit pas subsister sous le gouvernement d'un enfant. Plusieurs désordres, arrivés dans Andrinople, couterent beaucoup de sang aux bourgeois, & même aux Janissaires. Les dispensateurs du trésor public abuserent aussi des circonstances pour détourner les deniers, & pour vexer les sujets. En moins de quatre mois on ne reconnut plus la face de l'Empire. Au milieu de la paix extérieure qui lui étoit si peu ordinaire, jamais il n'y avoit eu tant de confusion. Jusqu'alors les Empereurs avoient tout fait par eux-mêmes; les Visirs n'avoient point encore cette autorité qu'ils ont acquise sous une longue suite de Princes fainéans. Les soldats & tous les Ministres étoient accoutumés à remonter jusqu'au Souverain. Kalil, Carasse, Ali, chargés d'aider le jeune Empereur, comprirent que l'Etat ne tarderoit pas à crouler, s'il n'étoit pas soutenu par des mains plus puissantes. Ils réveillerent Amurat qui s'abandonnoit aux plaisirs, & le conjurerent de venir au secours de son Empire & de sa maison. On n'osa pas proposer au jeune Sultan une abdication volontaire; à travers sa foiblesse, la passion pour l'autorité

avoit déja percé. Amurat partit en secret de Magnesie : Kalil invita Mahomet à une partie de chasse qui devoit durer plusieurs jours. Pendant cet intervalle, Amurat, arrivé à Andrinople, se montra au Peuple qui le reçut avec transport. Il parut au Divan, fit punir tous les factieux. En un moment tous les Odas des Janissaires rentrerent dans le devoir. Après sept jours d'absence, Mahomet, de retour de sa chasse, trouva son pere établi sur son trône ; il reçut ordre d'aller à Magnésie pour y attendre que les années lui eussent appris à commander. Le jeune Prince obéit sans murmurer, & Amurat répara en peu de temps tout le mal que son fils avoit fait.

Amurat réduit le Despote de Morée.

Il étoit arrivé pendant la guerre de Hongrie ce qui arrivoit toujours lorsqu'une puissance s'élevoit contre le Turc. Tous les petits Princes voisins avoient profité de la circonstance pour tâcher de s'agrandir, tandis que les armées ottomanes étoient occupées ailleurs. Constantin, Despote de Morée, s'étoit avancé sur les terres des Turcs, & leur avoit pris plusieurs places. Amurat, après avoir appaisé les troubles intérieurs, fit marcher cent vingt mille hommes vers l'Hexamillion,

million, menaçant de le réduire en poudre. Il occupa l'Isthme de Corinthe d'un bout à l'autre. Le pere de l'Historien Calcondile fut envoyé aux Turcs comme Ambassadeur, pour demander la paix. Mais les propositions qu'il portoit ne satisfirent point Amurat. Ce Prince le renvoya pieds & poings liés à son maître, & fit attaquer avec du canon la muraille qui défendoit l'Isthme de Corinthe. C'est la premiere fois que nous voyons les Turcs employer cette arme funeste. Les Grecs furent bientôt hors de défense; ils rendirent tout ce qu'ils avoient usurpé.

Histoire de Scanderbeg.

Jusques là presque tout avoit réussi à l'Empereur Amurat. Mais il eut à combattre, dans ses dernieres années, un ennemi plus redoutable que tous ceux qu'il avoit connus jusqu'alors. Cet ennemi avoit été élevé dans son sein. Ce fut ce fameux Scanderbeg, si recommandable parmi les Chrétiens, dont les Historiens se sont plu à rapporter des prodiges. Ce guerrier, appellé Georges Castriot, étoit fils de Jean Castriot, Prince d'Epire, qui, comme tous les Despotes de la Grece, s'étoit soumis au vainqueur. Non-seulement Jean Castriot avoit payé un tribut à Amurat, mais encore ses quatre

fils avoient été conduits comme ôtages à la cour de ce Prince. Trois moururent dans l'enfance. Le dernier, nommé Georges, plut à l'Empereur par une figure distinguée, & par des traits qui annonçoient une grande ame. Amurat, soit inclination, soit politique, fit circoncire le jeune Castriot, & l'éleva dans la religion musulmane : mais ce Prince demeura toujours Chrétien dans le fond de son cœur. Dès sa premiere jeunesse, Amurat le mena à la guerre. Les actions de courage & la force de corps du jeune Castriot lui firent donner le surnom d'Alexandre, *Scander* en langage turc, avec la syllabe *beg* qui signifie Prince. C'est sous ce nom de *Scanderbeg* que Georges Castriot avoit reçu des Ottomans, qu'il signala contre eux ses talens pour la guerre, accrus & cultivés dans leur école & dans leur armée. Lorsque Jean Castriot, Prince d'Epire, mourut, Amurat ne pensa pas à rendre à son éleve l'Etat dont la nature & la mort de ses freres l'avoient fait Souverain. Il y établit un Pacha, & il occupa toujours le jeune Scanderbeg à la guerre. Cette injustice offensa sensiblement ce guerrier. Un outrage que la jeunesse & la beauté de Scan-

derbeg lui attirerent de la part d'Amurat, adonné à tous les genres de débauches, acheva de lui faire concevoir de l'horreur pour celui qui vouloit paroître son bienfaicteur, & qui n'étoit que son tyran.

Amurat pénetre dans l'Albanie, & Scanderbeg l'y attend dans un poste avantageux.

Scanderbeg avoit ce levain dans le cœur, lorsqu'il alla à la premiere guerre de Hongrie, dans laquelle les Turcs furent contraints de lever le siege de Belgrade, & de rétrograder devant Hunniade qui les poursuivoit. Le mauvais succès de cette guerre avoit persuadé à l'Empereur de s'éloigner, & de laisser les débris de son armée à un Pacha qui lui-même fut fait prisonnier. Scanderbeg profita de la circonstance ; il attira dans sa tente le Reis Effendi, espece de Secrétaire d'Etat qui garde le petit sceau de l'Empire ; il le força, le cimeterre sur la gorge, de signer & sceller un ordre au Pacha d'Epire, pour qu'il remit Croïa, capitale de cette province, & tout le pays qui en dépendoit, à lui Scanderbeg, qui devoit le gouverner au nom d'Amurat, au lieu du Pacha dépossédé par cette prétendue patente. Aussi-tôt que le sceau y fut apposé, Scanderbeg tua de sa main le Reis Effendi, & l'enterra dans le lieu même pour effacer la

trace de cette action. Cela fait, il s'évade; il court à Croïa, s'en empare sur l'ordre que personne ne soupçonnoit de fausseté. Il n'eut pas de peine à détacher les Albanois de l'obéissance au Turc. Il songe à munir sa province, à relever les fortifications des villes, à lever des troupes nationnales, à se concilier les garnisons qui servoient précédemment Amurat. Enfin il emploie toute son activité pour se maintenir dans cette souveraineté ravie à sa maison par une injustice, & qu'il venoit de recouvrer par une perfidie. Les Vénitiene, ennemis secrets de l'Empire Ottoman, sans oser lever l'étendard contre lui, aiderent Scanderbeg d'une grosse somme d'argent. Ce fugitif étoit déja un ennemi redoutable, lorsque le Sultan entreprit de le réprimer. Il commença par assiéger Fétigrade, la premiere ville de Scanderbeg; il la prit d'assaut, & fit massacrer sans pitié tous les hommes en état de porter les armes, parce que tous avoient contribué à défendre leurs foyers. Cet exemple, loin d'intimider les Albanois, leur fit concevoir plus de haine pour le joug des Turcs. Le Prince d'Epire, avec dix mille hommes, entreprit de faire tête

à soixante mille chevaux, & à quarante mille Janissaires. Croïa sa capitale étoit munie & fortifiée de façon à soutenir un long siege. Loin de défendre les gorges qui y conduisoient, le Prince d'Epire ne voulut les fermer que lorsque l'ennemi eut pénétré dans une espece de bassin formé par une chaîne de montagnes disposée en cercle, dans lequel il espéroit trouver de grands avantages, parce que ses troupes, campées sur ces rocs escarpés, foudroyoient tout ce qui passoit sous leurs pieds avec l'artillerie qu'on avoit su faire monter à mi-côte. D'ailleurs les Albanois & tous les soldats montagnards avoient l'habitude de gravir ces hauteurs, d'attaquer l'ennemi, & de se mettre bientôt hors de sa poursuite.

Siege de Croïa.

1448 de J. C.
851 de l'hég.

Le Prince chrétien ne pouvoit espérer de succès que de ses surprises & de la supériorité qu'il se connoissoit sur les Généraux d'Amurat. Il laissa former le siege de Croïa que la nature & l'art avoient fait une des plus fortes places de l'Occident. Il avoit jetté une garnison de six mille hommes sous le commandement du Comte d'Uruena son Lieutenant-Général. Pour lui, il demeura sur les montagnes à la tête de ses troupes qui devenoient de jour

en jour plus nombreuses, parce que les Vénitiens avoient licencié presque toutes les bandes au service de leur République, & qu'ils fournissoient à Scanderbeg l'argent nécessaire pour les engager au sien. Les Turcs tenterent en vain la fidélité du Comte d'Uruena; des offres immenses ne le détacherent pas de son Prince. Il foudroya le camp des assiégeans avec une artillerie nombreuse & bien servie. Tandis qu'il faisoit des sorties, Scanderbeg attaquoit les mêmes quartiers du côté opposé. Tous les Historiens s'accordent à rapporter des prodiges de ce siege; jamais la vaillance jointe à l'habileté n'avoient mieux suppléé au nombre. L'infatigable Scanderbeg se montroit jour & nuit aux assiégeans, & les forçoit eux-mêmes à se retrancher. Il choisissoit dans toute son armée des soldats comme lui, d'une force extraordinaire, pour les expéditions de nuit; il leur faisoit mettre des chemises sur leurs armes, afin qu'ils pussent se reconnoître à travers les ténebres, & il pénétroit avec eux dans les quartiers ennemis après un grand carnage de soldats, pour la plupart ensevelis dans un profond sommeil. Il se faisoit jour à travers les bandes de Janissaires que le tumulte

avoit réveillés, & qui opposoient en vain leurs bataillons, toujours trop peu serrés, aux efforts de ces guerriers redoutables, dont tous les coups portoient une mort assurée. Sçanderbeg s'entendoit parfaitement avec les assiégés au moyen de feux allumés sur les montagnes, ou de quelques billets portés au Comte d'Uruena par des espions qui avoient su traverser le camp des Turcs. Les assiégés faisoient de fréquentes sorties, & par des intelligences adroitement pratiquées, ils étoient sûrs que les retranchemens extérieurs des Turcs étoient attaqués au même instant, & au côté opposé. Souvent les soldats de Scanderbeg & ceux du Comte d'Uruena se joignoient au milieu de leurs communs ennemis. Alors les assiégés amenoient avec eux des renforts dans leur place. Tous les jours Scanderbeg interceptoit des convois, & par-tout il faisoit un carnage effroyable, tant pour diminuer le nombre de ses ennemis, que parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour garder des prisonniers. Enfin tout l'été se consuma en efforts impuissans de la part des Turcs, que le fer & le feu des Grecs, la nécessité de veiller sans cesse pour prévenir les surprises, diminuoient peu à peu. Amurat,

éprouvé dans la guerre, accoutumé aux ſuccès, s'indignoit de voir un jeune ſoldat, qu'il avoit élevé ſous ſes yeux, lui réſiſter avec ſi peu de monde.

Amurat leve le ſiege.

Au milieu de l'automne, les pluies commençoient à détremper la terre, les travaux devenoient de plus en plus difficiles, & les aſſiégés ſe trouvoient plus forts qu'au commencement. Amurat réſolut de renoncer à une entrepriſe qui lui coûtoit déja ſi cher; il leva le ſiege de Croïa; mais, pour retourner à Andrinople, il falloit paſſer les défilés des montagnes où Scanderbeg l'attendoit. Amurat perdit encore beaucoup de monde dans ce paſſage: peu de troupes y arrêterent longtemps les débris de cette armée nombreuſe & découragée. Enfin après bien du ſang répandu, les troupes rentrerent dans leurs quartiers avec la honte d'avoir été conſtamment battues par un jeune Général qui n'avoit pas la huitieme partie de leurs forces.

Hommage de l'Empereur Grec au Turc.

L'hiver ſuivant, un événement glorieux conſola le Sultan de ce déſaſtre. L'hommage que l'Empereur des Grecs ſe crut obligé de faire au ſceptre des Ottomans, étoit une victoire importante ſur cet ancien rival de grandeur. Jean Paléologue étoit mort ſans enfans.

Son frere Constantin Dracozes n'osa monter sur le trône de Constantinople que de l'aveu d'Amurat. Il lui envoya des Ambassadeurs pour lui demander son agrément, avant de se dire Souverain. Cette honteuse démarche sembloit présager la chute prochaine de l'Empire. L'Historien Ducas compte Jean Paléologue pour le dernier Empereur des Grecs, sans doute parce qu'il ne regarda pas comme tel, un Prince qui n'avoit osé régner que par la permission de son ennemi.

Bataille de Cassovie contre les Hongrois qui furent vaincus.
J. C. 1451.
Hég. 855.

Les derniers coups qu'Amurat put porter, furent dirigés contre les Hongrois. Le vaillant Hunniade avoit été déclaré administrateur de ce royaume depuis la mort du dernier Monarque Ladislas, tandis que son fils, encore enfant, étoit à la cour de l'Empereur Frédéric. Hunniade, encouragé par l'exemple de Scanderbeg, voulut venger les malheurs de la Hongrie. Au commencement du printemps il entra sur les terres des Turcs. Amurat rassembla ses forces; il joignit les Hongrois près Cassovie, dans le lieu même où Amurat I fut tué après avoir vaincu. L'armée d'Hunniade étoit composée de quarante mille hommes d'infanterie, de sept mille chevaux; & de deux cens chariots armés. Ces

especes de machines de guerre avoient été plus formidables avant l'usage de la poudre ; elles pénétroient & divisoient les bataillons, en forçant le soldat à s'écarter ou à éprouver le tranchant des faux dont les roues & les flancs des chariots étoient armés. Mais le feu du canon, ou même de la mousqueterie, rendit bientôt tout cet appareil inutile. Les chevaux étoient tués avant qu'ils eussent pu atteindre l'ennemi, & les chariots devenoient souvent un rempart pour les troupes contre lesquelles on les avoit envoyés. Les Hongrois & les Turcs combattirent à Cassovie trois jours de suite par pelotons avec un courage égal. Ceux-ci plus nombreux eurent enfin l'avantage ; mais Hunniade le leur vendit bien cher. Il se retira, ayant perdu les deux tiers de ses troupes ; les Ottomans avoient perdu plus de vingt mille hommes.

Cette sanglante victoire ne fut suivie d'aucune incursion, d'aucune prise de villes. La santé d'Amurat, qui s'affoiblissoit tous les jours, le força de retourner à Andrinople, où il maria Mahomet son fils avec la fille de Soliman Beg, Despote d'Albistan. Ce jeune Prince, en faveur duquel il avoit déja abdiqué une fois, étoit

destiné à lui succéder bientôt. Car à peine les noces étoient achevées, les infirmités d'Amurat dégénérerent en une maladie aiguë qui l'emporta en trois jours après trente ans de regne & quarante-neuf ans d'une vie glorieuse. Amurat avoit eu de grandes qualités, obscurcies par un amour désordonné pour le plaisir. Quoiqu'il fût né pour la guerre & pour commander les hommes, son penchant l'avoit tellement amoli, qu'il abdiqua une fois le trône. Cependant les circonstances le réveillerent, & l'amour de la gloire l'emporta dans son cœur. Il affermit & étendit l'Empire Turc; il abattit les Grecs plus qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoient fait; il montra de l'habileté, du courage, & il ouvrit à son fils une carriere de conquêtes dans laquelle ce jeune Prince avança encore plus que lui.



J. C. 1451.
Hég. 855.

MAHOMET II.

SEPTIEME REGNE.

MAHOMET apprit la mort d'Amurat II son pere à Manissa en Lydie, dont il lui avoit confié le gouvernement. Le jeune Prince ne faisoit que d'y arriver, lorsque les Visirs lui dépêcherent un courier pour l'avertir de venir prendre possession du trône. Mahomet se rendit à Andrinople; il y fut reçu aux acclamations du peuple qui aimoit Amurat, & qui joignit, aux honneurs funebres rendus à sa mémoire, les témoignages d'une joie vive à la vue de son fils, dont on avoit conçu de grandes espérances. Mais le premier usage que ce Prince fit de son autorité, fut un acte de barbarie. A peine les cendres d'Amurat étoient renfermées à Pruse dans le tombeau de ses peres, que Mahomet chargea l'Aga des Janissaires, nommé Ali, de faire mourir son frere enfant à la mamelle, qu'Amurat avoit eu de la fille du Despote de Sinope; sans doute parce qu'il craignoit que ce Prince, issu d'un mariage légitime,

Le regne de Mahomet commence par des cruautés.

ne disputât un jour le trône à celui qui n'étoit que le fils d'une esclave. La Princesse de Sinope eut ordre d'épouser Isaac, l'un des Officiers du Sultan dernier mort ; & , comme si Mahomet eût voulu désavouer toutes ces violences, il fit étrangler presque aussi-tôt l'Aga des Janissaires qui lui avoit servi d'instrument.

J. C. 1451.
Hég. 855.

Il traita plus favorablement une autre épouse de son pere, fille du Despote de Servie. Cette Princesse fut renvoyée avec honneur dans les Etats de son pere, avec lequel Mahomet ratifia l'alliance qu'Amurat avoit autrefois jurée. Les Ambassadeurs de l'Empereur Grec furent aussi reçus comme amis. Le nouveau Monarque préparoit en silence les coups qu'il vouloit porter ; il renouvella l'alliance avec tous ses tributaires, leur jurant une paix constante, par le Prophête dont il portoit le nom. Tous avoient un grand intérêt de bien vivre avec ce dangereux voisin. Le seul Caraman Ogli, dès la premiere année du regne de Mahomet, osa faire l'épreuve de ses forces. Aussi-tôt qu'il eut appris la mort d'Amurat, il se pressa de passer ses frontieres pour recouvrer le pays que ce conquérant lui avoit ravi. Mahomet traversa le détroit avec les

Mahomet réduit Caraman Ogli. Il augmente son artillerie, & bâtit le second château des Dardanelles.

J. C. 1451. Hég. 855. troupes d'Europe. Le vassal rebelle, qui avoit compté sur des diversions, se voyant seul en bute à ce puissant ennemi, se pressa de l'appaiser. Il restitua tout ce dont il s'étoit emparé, & rendit à Mahomet tous les fraix de son armement. Le Sultan, qui méditoit alors de grandes choses, se contenta d'humilier ce tributaire dont il étoit sûr de ravir la dépouille aussi-tôt qu'il le voudroit. De retour à Andrinople, Mahomet enleva à l'Empereur Grec des Fondeurs & des ouvriers habiles que Constantin ne payoit pas assez cher. Le Turc vouloit acquérir une formidable artillerie, & établir des batteries sur les deux bords du détroit. Pour cet effet il songeoit à élever un fort du côté de l'occident vis-à-vis celui que son aïeul avoit bâti en Orient, afin de se rendre maître absolu de cet important passage. On peut penser que cette entreprise causa de vives alarmes aux Grecs, resserrés de plus en plus dans leurs murs. Ils voyoient que le Turc songeoit à les y prendre par famine, puisqu'aucun vaisseau ne pourroit plus entrer dans Constantinople, sans passer sous le canon des deux forts.

Constantin envoya des Ambassadeurs à Mahomet, pour se plaindre de

ce qu'il appelloit une infraction aux traités. Le Turc répondit avec hauteur qu'il étoit maître du terrein que ses ancêtres avoient conquis ; qu'il y feroit construire tel édifice qu'il lui plairoit, sans qu'aucun de ses alliés fût en droit de s'en plaindre ; que pourvoir à sa sûreté n'étoit pas enfreindre les traités. Constantin, mécontent de cette réponse, insista par une nouvelle ambassade ; l'Empereur Turc répondit la seconde fois qu'il feroit écorcher tout vif quiconque oseroit lui parler à l'avenir de détruire les travaux commencés.

J.C. 1451. Hég. 855.

L'Empereur des Grecs s'oppose en vain par ses prieres à cette nouvelle construction.

Cependant Mahomet n'épargnoit ni soin ni dépense pour achever promptement cette nouvelle citadelle, qui consistoit en trois grosses tours unies par des courtines & défendues par des ouvrages avancés. Mahomet lui-même en posa les fondemens, & vit élever l'ouvrage sous ses yeux. Les ruines de plusieurs superbes églises servirent à la construction de cet édifice. Quelques Grecs, que la dévotion arma pour la défense de leurs temples, furent passés au fil de l'épée ; les principaux Officiers affectoient de conduire les ouvrages pour plaire à Mahomet qui lui-même y mettoit la main. Constantin, dans l'impuissance

J. C. 1452. Hégire 856.

J. C. 1452.
Hég. 856.

d'arrêter ce funeste travail, se réduisit à faire prier l'Empereur de ne pas souffrir que les moissons des Grecs fussent dévastées, il lui envoya beaucoup de rafraîchissemens pour ses ouvriers & pour leurs escortes. Malgré toutes ces soumissions, Mahomet fit paître ses chevaux dans les prairies des Grecs, & fit couper leurs moissons pour nourrir les hommes. Les cultivateurs furent égorgés sur leurs champs qu'ils avoient voulu défendre, & l'on vit dans les environs de Constantinople les commencemens du désastre qui menaçoit cette immense cité.

Il implore le secours du Pape Nicolas V : mais le peuple de Constantinople s'oppose à la réunion exigée par le Pontife.

Constantin, réduit aux abois, ne savoit où trouver des secours. Il avoit dans sa ville un nombre prodigieux de Moines, de Prêtres, d'Artistes, de marchands, d'ouvriers, tous gens peu propres aux fatigues de la guerre, auxquels il ne supposoit ni la force ni le courage nécessaire pour repousser l'ennemi. Dans cette extrêmité, il espéra quelque secours des Latins que la nécessité seule lui faisoit regarder comme ses freres. Car ni l'Empereur, ni presque aucun des Grecs n'avoient adhéré sincérement à ce Concile de Florence, dans lequel l'union des deux églises latine & grecque avoit

été prononcée. Au retour des Prélats à Conſtantinople, tous les Grecs s'étoient élevés contre ce qu'ils appelloient leur lâcheté ; & les efforts que les bien intentionnés avoient fait pour détruire le ſchiſme, ſembloient lui avoir donné une nouvelle force. Malgré ces diſpoſitions, l'Empereur députa vers le Pape Nicolas V qui, avant de ſonger à fournir aucun ſecours, ni à en demander aux Princes européens pour les Grecs, envoya à Conſtantinople le Cardinal Iſidore, Archevêque de Kiovie, pour y conſommer l'union. Les périls les plus inſtans ne purent forcer les Grecs à feindre aſſez pour tromper le Prélat. Ceux qui voyoient le mieux combien ils avoient beſoin des Latins, conſentirent à célébrer les ſaints myſteres avec le Légat, & à ſigner le décret d'union, à condition cependant que, lorſqu'il auroit plu à Dieu de leur rendre la paix, & de délivrer Conſtantinople du péril dont elle étoit menacée, le même décret ſeroit examiné ſoigneuſement par des perſonnes capables, & corrigé, s'il y avoit lieu. Les Moines & les Religieuſes, qui tenoient le premier rang dans l'égliſe grecque, faiſoient des reproches amers à tous ceux qui avoient conſenti

J.C. 1452. Hég. 856.

J.C. 1451.
Hég. 856.

de communiquer avec les Latins : » Ecartez l'ennemi de nos murs, ré» pondoient ceux-ci, & vous con» noîtrez bientôt si nous supportons » plus que vous les Azimites ». C'étoit le nom que les Grecs donnoient aux Latins, parce qu'une des différences entre les deux rits, consiste en ce que les Grecs emploient du pain levé pour le sacrifice de la Messe, tandis que les Latins ont toujours employé le pain azime. Le besoin qu'on avoit du Pape, la fausse complaisance de l'Empereur Grec & de sa cour, exciterent de plus en plus l'animosité des enthousiastes. Des Moines, respectés par leur doctrine & par la sévérité de leurs mœurs, répandoient du fond de leurs cellules des anathêmes contre le Légat, & contre tous ceux qui avoient communiqué avec lui. Les Prêtres fermoient leurs églises à ceux qui avoient assisté dans sainte Sophie à la célébration des mysteres, le jour que le Cardinal Isidore avoit prétendu constater l'union; personne ne vouloit entrer dans la métropole qu'on croyoit profanée : le faux zele avoit passé jusques dans la lie du peuple; on voyoit les cabarets pleins d'artisans qui, le verre à la main, prononçoient anathême au

Pape & aux Latins, buvoient en l'honneur de la Vierge miraculeuse, dont le culte étoit célébré dans la ville, & la conjuroient avec des larmes, que le vin faisoit couler, de protéger Constantinople contre les entreprises du Pape, & de délivrer, sans son secours, un peuple qui n'espéroit qu'en elle. Ces cris parvenoient aux oreilles du Légat qui écrivoit à Rome tous les témoignages de haine dont on l'accabloit. Nicolas V se garda bien d'employer son crédit, moins encore ses forces pour des ennemis aussi invétérés; il les abandonna volontiers à celui qu'il regardoit comme l'instrument des décrets de Dieu.

Mahomet s'empare de la plus grande partie de la Morée. Cinq vaisseaux génois entrent dans le port de Constantinople malgré les efforts de cent voiles turques pour les en empêcher.

Cependant Mahomet faisoit ravager par ses troupes la partie de la Morée qui étoit restée aux Grecs, & dont les deux freres de Constantin, Thomas & Demetrius avoient partagé le gouvernement. Les Turcs avoient dévasté les campagnes; ils tenoient tous les forts & presque toutes les villes. Les deux Despotes, réfugiés dans Sparte, aujourd'hui Mizitra, y attendoient des fers. Constantin, trop sûr de l'orage qu'il voyoit prêt à fondre sur lui, songeoit à approvisionner sa ville; il demanda des secours aux Génois. Ceux-ci n'avoient jamais osé

J. C. 1452.
Hég. 856.

se déclarer contre le Turc; mais ils desiroient plus qu'un autre peuple de voir balancer sa puissance. Ils envoyerent à Constantinople cinq gros vaisseaux qui portoient des provisions de toute espece, & cinq cens hommes d'élite. Quoique ce convoi ne voguât pas sous les pavillons de Gênes, Mahomet n'en fut pas moins certain que ces prétendus alliés le trahissoient; il remit sa vengeance à des temps plus favorables, & il ne perdit pas un moment pour tâcher de s'emparer des cinq vaisseaux, ou du moins pour s'opposer à leur entrée dans le port de Constantinople. Soit que Mahomet fût averti trop tard, soit qu'en avançant jusqu'au détroit de Gallipoli pour s'opposer au passage des cinq vaisseaux génois, il craignît d'être attaqué par derriere par les vaisseaux qui étoient dans le port de Constantinople, il les attendit à l'entrée de ce port, à la tête de cent voiles, toutes barques ou galeres, mal construites ou mal commandées. Cette occasion démontre ce que peuvent le conseil, l'adresse & le courage contre le grand nombre. Les Historiens ne disent pas que le canon de la flotte génoise répondît à celui des Turcs; sans doute on n'en faisoit encore aucun usage sur mer. Ducas &

Calcondile ne parlent que des machines de guerre qui brisoient les rames & écrasoient les vaisseaux. Les traits qui obscurcissoient l'air tuerent peu de monde aux Génois. Enfin leurs cinq vaisseaux entrerent dans le port à travers la flotte immense des Turcs. Cette humiliation transporta Mahomet d'une telle colere, qu'il frappa de sa propre main le Capitan Pacha, Général de la flotte, qui n'avoit pu faire entendre ses ordres, ou qui n'avoit pas su les donner.

J. C. 1452. Hég. 856.

Ce revers ne rallentit point l'ardeur avec laquelle on se préparoit au siege. Mahomet fit transporter son artillerie à grands frais près de Constantinople. Les Fables, que les Historiens Grecs & Turcs ont copiées les uns des autres au sujet de cette artillerie, ne nous apprennent que trop combien les récits de l'antiquité sont fautifs. Mahomet, disent-ils, fit traîner, par soixante paires de bœufs, un seul canon qui avoit neuf pieds de diametre, & qui chassoit des boulets de onze palmes de circonférence (1).

J. C. 1453. Hég. 857.

Mahomet entreprend le siege de Constantinople.

Situation de cette grande ville.

(1) L'impossibilité du fait en démontre la fausseté. Jamais le volume de poudre nécessaire pour chasser cet énorme boulet, n'auroit pu être enflammé en même temps, &

J. C. 1453. Hég. 857. Quoi qu'il en ſoit, au commencement du printemps de l'année 1453, Mahomet II parut à la tête de trois cens mille hommes devant une ville, à la vérité bien fortifiée par l'art & par la nature, mais qui contenoit tout au plus huit mille combattans, même en comptant les Bourgeois, que le zele avoit armés, & qui s'étoient mêlés aux Vénitiens & aux Génois, accourus pour ſeconder le peu de troupes réglées que Conſtantin ſoudoyoit encore. C'étoit là tout ce qui reſtoit de cet Empire Romain, qui pendant tant de ſiecles avoit envahi & gouverné le monde. Conſtantinople avoit alors dix-huit milles de circuit; cette grande ville formoit, & forme encore un angle aigu, dont le ſommet répond à l'orient en s'avançant dans la mer, & regarde le Boſphore de Thrace. C'eſt où eſt placé maintenant le ſerrail du Grand-Seigneur. La partie occidentale, qui forme la baſe

conſéquemment n'auroit pu faire ſon effet. Le nombre de pieces d'artillerie, que la matiere de cet immenſe canon pouvoit fournir, auroit été plus utile au ſiege & plus formidable aux ennemis qu'une machine ſans proportion, dont le premier eſſai devoit prouver l'inutilité.

de l'angle, tient au continent : elle étoit défendue par une double muraille, munie d'un large fossé plein de l'eau de la mer, parce que tout le côté de l'angle exposé au midi est baigné par la Propontide, le côté du septentrion par un autre bras de mer, qui s'enfonce dans les terres & forme un immense bassin entre les remparts de Constantinople & une langue de terre sur laquelle est bâtie Galata. Le tout ensemble offre à la vue le plus magnifique port qui soit dans le monde entier. Son entrée, large de six cens pas, étoit alors fermée par une estacade dont le milieu étoit défendu par deux chaînes de fer & par les vaisseaux qui étoient dans le port. Les Vénitiens avoient forcé cette défense avec leurs vaisseaux en 1203, lorsqu'ils prirent cette ville avec les François : mais il ne falloit pas s'attendre à une manœuvre si habile des pilotes & matelots Turcs, qui n'étoient pas à beaucoup près si bons hommes de mer que les Européens. En effet, la mer eût été pour Mahomet un rempart impénétrable, si l'invention, le courage & l'argent n'avoient suppléé au talent qui manquoit à ses pilotes.

J.C. 1453.
Hég. 857.

Mahomet, après avoir établi quatorze batteries, du côté de la terre,

J. C. 1453.
Hég. 857.

Mahomet fait passer des vaisseaux sur terre pour les établir dans le port.

qui faisoient un feu continuel, s'obstina à pénétrer dans le port, pour pouvoir attaquer la place par le flanc maritime. D'abord il s'empara de Galata d'autant plus facilement, que les assiégés avoient renoncé à le défendre. Si-tôt qu'il fut maître de cette rive, il fit pratiquer un chemin de terre, par lequel à force de chevaux, de bœufs, de bras & de machines, il fit traîner soixante vaisseaux, qui furent lancés à l'eau & mâtés pendant la nuit dans ce même port dont les Grecs avoient négligé la garde, parce qu'ils le croyoient impénétrable. Le lendemain la consternation fut générale, quand les assiégés, qui n'avoient cru devoir des soins qu'à la double muraille qui couvroit le côté du continent, virent tout près de leurs remparts des barques & des galeres sur lesquelles on préparoit déja des balistes & des béliers; des tours de bois, disposées de distance en distance, contenoient des soldats qui faisoient un grand feu de mousqueterie, & lançoient une grêle de dards à ceux de la garnison, accourus pour tenter de démonter ces terribles machines. Ce fait, attesté par tous les Historiens, paroîtra peut-être incroyable, mais des difficultés, qu'on disoit insurmontables,

furmontables, ont souvent cédé à la constance & à l'industrie. J. C. 1453. Hég. 857.

Ce qu'il y avoit de soldats dans Constantinople, animé par la religion & par la crainte de tomber dans les mains de Mahomet, combattoit avec un courage qui approchoit du désespoir. L'Empereur étoit toujours à la tête des troupes, mais comme les attaques se multiplioient à tous momens, il avoit désigné un noble Génois, très-expérimenté dans la défense des places, pour son Lieutenant. La garnison n'étoit pas assez nombreuse en proportion des assiégeans, pour faire des sorties; ce Lieutenant Génois, nommé Justiniani, borna la défense à réparer, pendant la nuit, les breches que les machines ou les batteries avoient pu faire pendant le jour. La promptitude de ses opérations étonnoit les assiégeans, & leur offroit toujours des fortifications nouvelles. Souvent les batteries de la place démontoient les leurs. Les feux grégeois & les flots d'huile bouillante embrasoient ces tours de bois, dans lesquelles, comme nous l'avons dit, on enfermoit des soldats, pour approcher du rempart du côté de la mer.

Cette flotte, arrivée comme par mi-

J. C. 1453.
Hég. 857.

racle dans le port, inquiétoit les assiégés beaucoup plus que tous les autres efforts des Turcs. La flotte de l'Empereur avoit tenté de la combattre, mais elle avoit été moins heureuse en attaquant qu'en défendant; les Turcs avoient coulé deux vaisseaux à fond, ce qui avoit contenu les autres. Un brave Vénitien, nommé Cop, entreprit de la brûler à la faveur de la nuit; il communiqua son dessein à Constantin, ne lui demandant pour l'exécution que trois barques & quarante hommes déterminés. Cette courageuse entreprise eût peut-être sauvé Constantinople, mais elle fut découverte par un Génois, ennemi de Cop, qui par animosité & dans l'espoir d'une récompense, instruisit les Turcs de toutes les mesures du Vénitien. Il lança sa lettre au bout d'une fleche dans une des galeres de la flotte, elle fut bientôt remise à Mahomet qui se tint sur ses gardes. On laissa exprès approcher les trois barques; elles furent attaquées au moment de l'exécution; le Vénitien ne s'y étoit pas attendu, il n'avoit d'autres armes que les matieres combustibles qu'il destinoit à la flotte ennemie, & qui servirent bientôt contre lui. On lui lança une

Un Vénitien tente vainement de brûler ces vaisseaux: il succombe à son entreprise.

grêle de fleches dont chacune portoit une meche allumée : les trois barques furent enflammées en un instant. Elles n'étoient pas assez approchées de la flotte turque pour communiquer l'incendie. Cop & ses compagnons se jetterent à la mer plutôt que d'être brûlés vifs. Les Turcs les sauverent tous ; mais ce ne fut que pour les faire égorger le lendemain à la vue des assiégés, qui, par représailles, firent pendre sur les remparts deux cens soixante Turcs prisonniers. Le Génois, qui avoit accompagné ceux qu'il trahissoit, renia sa religion & reçut une grande récompense.

J. C. 1453. Hég. 857.

Division entre les assiégés. L'Empereur Grec achete des intelligences dans l'armée de Mahomet.

Cette entreprise avortée consterna les assiégés. Il s'en fallut peu que les suites n'en fussent plus funestes que l'exécution ne l'avoit été. Les Vénitiens reprocherent amérement aux Génois la perfidie de leur compatriote. Le Grand-Duc ou l'Amiral, premier Officier de l'Empire, étoit jaloux de l'autorité que Constantin avoit donnée à Justiniani, Chef des Génois, qui commandoit immédiatement après l'Empereur, & qui possédoit toute sa confiance. Ces divisions intestines s'accrurent en peu de jours, tellement que les deux partis opposés penserent s'égorger dans l'en-

J. C. 1453. Hég. 857.

ceinte des murs. Conſtantin prévint le malheur qui le menaçoit, en mêlant l'autorité aux prieres, & en conjurant ſes ſujets & les ſoldats venus pour le défendre, de ne lui pas faire plus de mal que ſes plus grands ennemis. Ce Prince, qui tenoit de la nature des talens & du courage, étoit digne d'un meilleur ſort; mais il ne put arrêter les deſtins de l'Empire ni le torrent qui l'entraînoit. Conſtantin ſembloit n'être né ſur le trône que pour éprouver à la fois tous les maux qui menacent les Souverains. Il retarda de quelques ſemaines le coup qu'il ne pouvoit éviter, en ſe ménageant des intelligences chez l'ennemi. Les tréſors que ſes prédéceſſeurs avoient accumulés au milieu des miſeres de l'Empire, furent employés à corrompre les Miniſtres de Mahomet. Ali, Grand Viſir de ce Prince, promit à prix d'argent de traverſer les opérations du ſiege. La confiance que ſon Maître lui avoit toujours marquée, lui ſervit à renverſer ſes deſſeins. On ne peut pas expliquer autrement la longueur du ſiege de Conſtantinople, défendu contre trois cens mille hommes par huit mille hommes ſeulement, ſur-tout après que Mahomet eut trouvé le moyen de

faire battre la place du côté de la mer, & de multiplier les attaques. Les breches étoient ouvertes de toutes parts, les assiégés qui avoient déja perdu beaucoup de monde, ne suffisoient pas pour les réparer. Les différens ouvrages des Turcs menaçoient de plus en plus la place; les fossés étoient à demi comblés, le courage manquoit à un peuple qui ne connoissoit par la peine, qui, comme nous le dirons bientôt, étoit abusé par des superstitions, & que l'apparence d'une prochaine famine mettoit au désespoir.

J. C. 1453. Hég. 857.

Les remparts sont forcés, & l'Empereur est tué.

Constantin fit un dernier effort; il envoya une Ambassade au Turc pour lui offrir tel tribut qu'il voudroit exiger, & lui représenter l'injustice qu'il y auroit à envahir un pays qui consentoit à se soumettre. Mais Mahomet vouloit effacer jusqu'à la derniere trace de la domination des Grecs. Il répondit que Constantinople étoit déja sa conquête; que, si Constantin vouloit la céder sans résistance, il épargneroit beaucoup de sang : il lui fit même offrir la jouissance pendant sa vie de ce qui restoit de la Morée à l'Empire Grec, afin que le dernier Empereur ne perdît pas tout à fait l'état de Souverain. Quoi qu'en aient

J. C. 1453. Hég. 857.

dit les Hiſtoriens Turcs, dont le récit copié les uns ſur les autres eſt hors de toute vraiſemblance, Conſtantin réſolut de défendre juſqu'au dernier moment ce reſte précieux de l'Empire des Romains, & de finir avec lui. Mahomet s'y étoit attendu : il avoit tout diſpoſé pour un aſſaut général; il environna la place par tous les côtés qui étoient ouverts, & il promit le pillage à ſes ſoldats, leur abandonnant ſans réſerve tous les effets & tous les hommes, & réuniſſant à ſon Empire le territoire & les maiſons ſeulement. Mahomet diſtribua à chaque breche ſes plus mauvaiſes troupes, compoſées de ſoldats ramaſſés en hâte, & qui ne ſavoient pas combattre; ils étoient ſoutenus ou plutôt contraints par les Janiſſaires, qui, le bâton ou le cimeterre à la main, forçoient ces malheureux à planter des échelles & à monter les premiers à l'aſſaut. Mahomet calculoit les hommes dans les hazards de la guerre avec plus de juſteſſe que d'humanité; il crut que cette milice, toute nombreuſe qu'elle étoit, ne pourroit lui ſervir qu'à combler les foſſés par la multitude de cadavres, à laſſer les bras, à émouſſer le fer de l'ennemi. En effet tous monterent à

l'assaut, & pas un ne parvint aux breches. Toutes ces opérations commencées en même temps sembloient relever le courage des assiégés, qui précipitoient du haut des échelles des milliers d'hommes pénétrés d'effroi, si-tôt qu'ils étoient montés. Mais lorsque les Janissaires, marchant sur les corps de ces malheureux, monterent à leur tour avec autant d'agilité que de courage, les Grecs éprouverent des efforts auxquels ils ne purent résister. La manœuvre de ces braves soldats étoit protégée par une grêle de traits lancés à peu de distance & qui parvenoient presque tous au but. Le Lieutenant Justiniani reçut une de ces fleches qui lui perça la main à travers le gantelet dont elle étoit couverte, une autre l'atteignit à l'épaule au défaut de sa cuirasse; forcé par la douleur, il quitta son poste pour aller chercher du soulagement. L'Empereur Grec apprit à une autre breche, où il commandoit en personne, le découragement que la retraite de Justiniani avoit jetté le long des remparts. En effet les Janissaires se portoient en plus grand nombre vers cet endroit, ils parvinrent bientôt à la crête du mur; & ayant redoublé le carnage & élargi la breche, des ba-

J. C. 1453.
Heg. 857.

J. C. 1453. Hég. 857.

taillons entiers monterent par cette ouverture où ils ne voyoient plus de résistance. Ils coururent sur le rempart, & se distribuerent aux différens assauts où leurs camarades n'avoient point encore vaincu. L'infortuné Constantin, se voyant entre deux feux, & sachant l'ennemi répandu dans sa ville, s'écria : *quelque Chrétien daignera-t-il, par pitié, m'arracher la vie ?* Pour ne pas tomber vif entre les main du vainqueur, il quitta ses armes dorées, & se précipita au milieu des Janissaires, qui le tuerent sans le connoître.

Tandis que les Chefs & les soldats se faisoient égorger sur les breches, le peuple imbécille couroit dans Sainte Sophie pour y attendre l'effet d'une prétendue prédiction. Quelqu'imposteur leur avoit dit depuis long-temps que les Turcs entreroient un jour dans Constantinople, & parviendroient jusqu'à la colonne de Constantin, qu'alors un Ange descendu du ciel remettroit dans la main d'un homme du commun une épée & un sceptre, en lui disant : Venge le peuple du Seigneur; qu'aussi-tôt les Turcs prendroient la fuite, que les Grecs les poursuivroient à leur tour sous les ordres de ce Roi, choisi par Dieu même,

& qu'ils les chasseroient jusqu'à un endroit appellé Monarderé vers la frontiere de Perse. Sur la foi de cette absurde prophétie, les Grecs se réjouissoient presque de voir égorger leurs concitoyens : enfermés dans les Eglises, ils adressoient à Dieu des prieres tumultueuses, lorsque les cris de victoire, le bruit des haches qui rompoient les portes, leur annoncerent la mort ou la captivité. Les Janissaires environnoient cette multitude désarmée ; l'avidité les rendit moins barbares, ils les lierent tous deux à deux, aimant mieux les vendre ou les employer à leur service, que les massacrer. Presque tous les soldats avoient péri sous le fer du vainqueur.

J. C. 1453. Hég. 857.

Constantinople est pillée. Mahomet fait étrangler son Visir, pour avoir favorisé les Grecs.

Le Grand-Duc ou Amiral fut plus malheureux que tous les autres. La magnificence de ses armes le décela ; il fut conduit vivant à Mahomet, qui le traita d'abord avec quelque humanité. Le Conquérant lui demanda pourquoi les Grecs s'étoient obstinés à défendre Constantinople : vous avez, dit-il, perdu vos biens & votre liberté que je vous aurois conservés. Le prisonnier, qui n'avoit plus rien à dissimuler, répondit à Mahomet : vos premiers Officiers nous exhortoient

J. C. 1453. Heg. 857.

à tenir ferme, assurant que vous ne pourriez jamais nous réduire. Cette réponse rappella dans l'instant à Mahomet quelques conseils que son Visir Ali avoit osé lui donner contre son intérêt & contre sa gloire. Le Grand-Duc, qui ne nommoit personne, confirma par ce seul mot tous les soupçons de l'Empereur, & le Visir fut étranglé dans l'instant même. L'assaut avoit été donné à l'entrée de la nuit; la ville fut pillée au milieu des ténebres; les flambeaux & les armes porterent par-tout la terreur. Malgré les malheurs de Constantinople, on y voyoit encore cette magnificence que l'ancienne splendeur de l'Empire y avoit introduite. Les riches habits, les ameublemens magnifiques, l'or & les pierreries s'offroient de toutes parts à l'avidité du soldat. Au bout de quelques heures, tous plioient sous le faix du butin. Le sac de Constantinople fut peut-être le moins sanglant de tous ceux que l'histoire rapporte. Les soldats ne tuerent que quelques jeunes personnes des deux sexes sur le partage desquels ils n'avoient pu s'accorder, que la débauche & la rage firent massacrer par ceux qui ne vouloient pas les céder au plus fort. Les

églises, plus riches que dans aucun pays de la chrétienté, furent exposées au pillage plus encore que les palais des Grands. Les Turcs commirent toutes les profanations que l'ivresse de la victoire pouvoit inspirer à des hommes féroces, qui pensoient honorer leur religion en insultant à celle des vaincus. Ils traînoient dans les rues les images de J. C., de la Vierge & des Saints, quoique le Koran reconnoisse le Fils de Dieu pour un Prophête, & sa mere pour vierge après l'accouchement : ils buvoient dans les vases sacrés, ils en employoient quelques-uns à des usages infames; ils couvroient leurs chevaux des ornemens des Prêtres & des Prélats, qu'ils se plaisoient à charger, tout enchaînés qu'ils étoient, de l'or & de l'argent ravis à leurs églises. Le Cardinal Isidore, Légat du Pape, fut fait prisonnier & vendu comme les autres, mais il eut le bonheur de cacher son nom & sa dignité. Les Turcs qui détestoient les Chrétiens Latins, plus encore que les Grecs, savoient qu'un Cardinal résidoit alors à Constantinople; ils employerent vainement bien des soins pour le découvrir. Le Cardinal Légat trompa leur avidité, en déposant les marques de

J. C. 1453.
Hég. 857.

J. C. 1453.
Hég. 857.

sa dignité sur un cadavre dont il prit les habits au moment où il vit que la ville alloit être prise. Personne ne le trahit, sans doute parce que personne ne le reconnut. Sous ce déguisement il fut vendu à bas prix à un Marchand qui en faisoit peu de cas à cause de sa foiblesse & de son âge. Il trouva dans la suite le secret de s'échapper de sa captivité, & il retourna à Rome où il finit ses jours. Constantinople fut prise par les Turcs le vingtieme du mois qu'ils appellent Gimaasel-Euvel, l'an de l'Egire 857, le vingt-huitieme jour de notre mois de Mai, l'an de J. C. 1453, deux mille deux cens cinq ans après la fondation de Rome, onze cens vingt-trois ans après que Constantin eut transporté le Siege de l'Empire dans Bizance, & qu'il eut donné son nom à cette ville célebre, destinée à devenir la Capitale d'un autre grand Empire. Ainsi passa la derniere ombre de la puissance des Romains, qui s'étoit étendue sur la moitié du monde, & qu'on vit décroître à peu près dans le même espace de temps qu'elle avoit employé à s'élever.

Entrée de Mahomet dans Constantinople.

Mahomet fit son entrée dans Constantinople vers la huitieme heure, c'est-à-dire, à deux heures après mi-

di. Les rues retentiſſoient des cris des ſoldats, il n'y reſtoit plus un ſeul Grec. Le cortege de l'Empereur étaloit une magnificence guerriere; il alla deſcendre à Sainte Sophie. Cette Métropole avoit été pillée comme tous les autres temples. Mahomet arrêta quelques ſoldats, qui, ſous prétexte de religion, ſe mettoient en devoir d'arracher juſqu'au marbre dont l'intérieur étoit revêtu. » Contentez-vous du butin » que je vous ai abandonné, leur dit-» il, la ville & tous les édifices m'ap-» partiennent «. Il fit monter un Iman dans la chaire patriarchale, & lui ordonna d'entonner l'Aïzan, qui eſt un cantique d'actions de graces, contenant la foi muſulmane: puis il alla prendre poſſeſſion du palais impérial. On dit qu'en y entrant il fit un diſtique impromptu qui célébroit ſa victoire.

J. C. 1453. Hég. 857.

Après avoir mangé dans le palais orné, malgré le pillage, des ameublemens rachetés aux Janiſſaires, il alla contempler la magnificence du port & quelques édifices qu'il changea preſque tous en moſquées. Puis il viſita la femme du Grand-Duc, qui étoit malade; il la conſola, lui promit ſa liberté, celle de ſon époux & de ſes enfans. Ce jour-là même

J. C. 1453. Hég. 857.

Mahomet racheta plusieurs familles grecques des mains de leurs ravisseurs; il les destinoit à repeupler Constantinople. La politique lui persuada de leur laisser le libre exercice de leur religion, ainsi que le Koran l'autorisoit. Quelques églises furent abandonnées au culte des Chrétiens. Le sort du dernier Empereur de Constantinople n'étoit pas encore connu; le vainqueur le faisoit chercher avec un soin extrême. Deux soldats lui apporterent une tête qu'ils lui assurerent être celle de Constantin. Mahomet envoya chercher le Grand-Duc qui la reconnut aussi-tôt. Phranzès, auteur contemporain témoin du siege, rapporte que Mahomet, après l'avoir montrée aux Grands, la fit ensevelir avec honneur. Les autres Auteurs Grecs disent qu'on l'exposa, par ordre de l'Empereur, au haut d'une colonne, qu'on prit ensuite des précautions pour l'empêcher de se corrompre, & qu'elle fut envoyée en Asie pour intimider les Princes tributaires.

Il fait mourir le Grand-Duc & ses enfans.

Quoi qu'il en soit, Mahomet donna bientôt des marques plus odieuses de sa cruauté. Il étoit très-adonné au vin; ce vice avoit introduit tous les autres dans son cœur. Le lendemain de son entrée dans Constantinople, après

avoit bu outre mesure, il fit ordonner à Notaras, Grand-Duc, de lui envoyer son second fils, jeune homme dont la beauté avoit frappé l'Empereur. Notaras, qui jusqu'alors n'avoit reçu de Mahomet que des témoignages de clémence & même des bienfaits, car le Prince avoit fait donner mille aspres à lui, à son épouse, & à chacun de ses enfans, Notaras fut pénétré d'étonnement, de douleur & de honte; après s'être fait répéter plusieurs fois cet ordre odieux, il déclara qu'il perdroit plutôt la vie que de livrer son fils, & il se mit en devoir de résister à la violence. A cette nouvelle, Mahomet ordonna que Notaras fût mis à mort, ainsi que ses deux fils. Le malheureux pere bénit Dieu de ce que la colere du tyran avoit étouffé sa passion abominable. Quand il eut obtenu que ses deux enfans mourroient avant lui, il souscrivit à cet arrêt avec une sorte de joie; il les baigna tous deux de ses larmes, les exhortant à préférer une mort prompte à l'infamie dont ils seroient couverts tout le reste d'une longue vie. Il vit couper la tête à ces deux innocentes victimes, & présenta la sienne aux bourreaux. Son épouse déja malade, expira de douleur peu de jours après.

J. C. 1453.
Hég. 857.

J. C. 1453.
Hég. 857.

Tous les peres ne furent pas aussi courageux que le Grand-Duc; Mahomet remplit son serrail d'enfans des deux sexes, destinés à ses plaisirs, qu'il fit élever & instruire à son gré, après les avoir arrachés à des parens demeurés libres dans Constantinople.

Mahomet veut passer pour envoyé de Dieu.

Au milieu de toutes ces horreurs, Mahomet II prétendit au titre d'envoyé de Dieu, & voulut mêler à ses succès du merveilleux & du surnaturel. Il avoit près de lui un Dervis nommé Chéik, Prophête à gages, homme à révélations & à extases, qui faisoit profession de prier Dieu & Mahomet pour la prospérité de l'Empire, & qui s'efforçoit de faire adorer aux Musulmans les vices de l'Empereur, ainsi qu'on redoutoit sa puissance. Le troisieme jour de la prise de Constantinople, cet homme publia dans la nouvelle mosquée de Sainte Sophie, que le triomphe du très-puissant Empereur avoit été prédit à Constantin, dernier Souverain des Grecs, par Ioub, ami de Dieu & du Prophête; que, sur le point de mourir dans les supplices, (sans doute pour quelque crime) ce serviteur de Dieu s'étoit écrié que dans l'année il auroit un vengeur, instrument de la Divinité, nommé Mahomet comme le grand Prophête, qui

effaceroit pour jamais de l'univers l'Empire Grec & ses Princes, qui établiroit la vraie foi dans Constantinople, & qui honoreroit le tombeau de lui Ioub, à qui Dieu avoit révélé toutes ces choses. Chéik ajouta que bien que les infideles eussent fait leurs efforts pour cacher le tombeau d'Ioub, & même pour disperser ses os, Dieu le lui avoit montré, & qu'il alloit le découvrir. Il mene aussi-tôt l'Empereur, accompagné d'un grand peuple, dans le fauxbourg qui de là prit le nom d'Ioub; il fait fouiller dans un lieu qui paroissoit vague; à une certaine profondeur on trouve une grande tombe, sur laquelle il étoit écrit en lettres arabes assez récentes: » Ici est » le sépulchre d'Ioub, l'ami constant, » le conseiller, l'apôtre de Dieu, » dont l'aide soit de plus en plus pro- » pice. » Sous cette tombe étoit un corps, ou très-bien conservé, ou qui n'avoit jamais eu le temps de se corrompre. On célébra ce miracle avec de grands cris de joie. Mahomet donna le nom du prétendu Prophête au fauxbourg dans lequel il avoit été trouvé. Il fit bâtir sur le lieu de la tombe un tubé ou mausolée très-orné, avec une mosquée & une école publique.

J. C. 1453.
Hég. 857.

J. C. 1453. Hég. 857.

Mahomet travaille à repeupler Constantinople.

L'Empereur entra dans Galata le cinquieme jour, & commanda de faire le dénombrement des habitans. On trouva très-peu de monde dans cette ville que les Génois avoient abandonnée presque tous pour éviter la colere du Prince dont ils avoient trahi l'alliance. Mahomet ne fit d'autre mal que de réunir la ville, ou plutôt de la soumettre à celle de Constantinople, dont elle ne fut plus qu'un fauxbourg. Il fit inventorier avec beaucoup d'exactitude les biens de tous les fugitifs, ordonnant qu'ils leur seroient rendus, s'ils revenoient dans trois mois à leur domicile, sinon qu'ils demeureroient confisqués. Il résolut aussi de raser les murs de Galata, & de réparer les breches de Constantinople. Outre les Grecs qui devoient la repeupler, & auxquels, comme nous l'avons dit, il laissoit des églises, dix milles familles, prises de différentes provinces, eurent ordre, sous peine de la vie, de venir s'établir dans Constantinople avant la fin du mois de Septembre. On leur donnoit des maisons & des terreins considérables. La position de cette célebre ville, le commerce, & le séjour des Monarques devoient la rendre toujours une des habitations des plus avantageuses de

l'univers. Mais la contrainte étoit nécessaire pour déterminer les hommes à s'expatrier. Ce moyen ne répugna jamais à Mahomet. Dès familles entieres furent traînées des extrêmités de l'Europe, & reçurent, malgré elles, des établissemens durables en échange des masures qu'on leur faisoit abandonner. J. C. 1453. Hég. 857.

Sélivée députa vers Mahomet pour lui demander un Gouverneur & une garnison : enfin il partit le 18 de Juin pour Andrinople. Sa marche n'étoit qu'un triomphe ; les peuples accouroient en foule pour admirer quelle multitude d'esclaves ce conquérant traînoit à sa suite, & tout le riche butin sous lequel on voyoit plier ses soldats. Mahomet, tout occupé qu'il étoit du soin de repeupler sa nouvelle conquête, ne perdoit pas de vue le dessein d'en faire de nouvelles. Il soumit en peu de temps le reste de la Morée par lui-même ou par ses Lieutenans. Les Grecs n'étoient plus assez formidables pour lui opposer des forces qu'il pût craindre. Mais quoiqu'il soumît plusieurs contrées presque sans coup férir, tous les ennemis de Mahomet n'étoient pas indignes de son courage. J. C. 1456. Hég. 861.

Exploits de Scanderbeg.

Scanderbeg, dont les talens & la

J. C. 1456. Hég. 861.

valeur avoient été si funestes à Amurat II, ne pouvoit demeurer longtemps sans attaquer les Turcs qu'il haïssoit mortellement. Ce Prince, le meilleur Général de son temps, étoit, comme on l'a vu, Souverain d'un petit Etat, autrefois ravi à ses peres, qui ne lui fournissoit pas assez de soldats pour faire des conquêtes par lui-même. Las de se tenir sur la défensive, il sollicitoit les Princes Chrétiens pour qu'ils unissent des forces sous sa conduite ; mais il n'y avoit ni assez de concert entre les différentes Puissances, ni un intérêt égal de s'opposer aux Turcs. Scanderbeg prit le parti de déclarer tout seul la guerre au fils de son ennemi : il se jetta dans la Macédoine à la tête de huit mille hommes, y prit quelques châteaux, & ravagea la campagne. Mahomet ne daigna pas marcher contre un si petit Prince, ou plutôt il craignit de se commettre contre un si grand Capitaine. Trois ans de suite Mahomet envoya ses meilleurs Lieutenans à la tête de troupes plus fraîches & plus nombreuses que celles du Prince d'Albanie, & trois ans de suite ils furent battus. Scanderbeg savoit tirer un si grand parti des inégalités du terrein & des circonstances que le hazard faisoit

naître, qu'il tailloit en pieces, & finissoit par dissiper toutes les troupes qu'on lui opposoit. Mahomet indigné marche enfin à la tête de cent cinquante mille hommes pour former le siege de Croïa : mais il changea d'avis en chemin, & il laissa Libanus, déja vaincu plusieurs fois par Scanderbeg, tenter ce siege à la tête de cinquante mille hommes seulement. Cette expédition ne fut pas plus heureuse que l'avoient été les précédentes. Après deux mois de pertes presque continuelles, Libanus se retira.

J.C. 1456.
Hég. 861.

Origine de l'Ordre de Malthe.

Ce guerrier ne fut pas le seul obstacle que rencontra Mahomet. Les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, appellés Chevaliers de Malthe depuis qu'ils sont Souverains de cette isle, occupoient pour lors l'isle de Rhodes. Ils étoient pour les Chrétiens un rempart que le Monarque Musulman brûloit de renverser. Cet Ordre avoit pris naissance à Jérusalem dans le milieu du onzieme siecle. Quelques hommes charitables, touchés des maux qu'éprouvoient ceux qui alloient visiter les saints lieux, imaginerent d'y établir un hôpital, dans lequel tous les Pélerins seroient reçus. Plusieurs Gentilshommes s'associerent à cette bonne œuvre. Comme

les malheureux Pélerins étoient très-
J. C. 1456. Hég. 861. souvent dépouillés ou assassinés en traversant la Palestine, les Administrateurs de l'hôpital de Jérusalem, devenus nombreux, s'armerent pour les escorter. Ils soumirent leur institut au Pape Paschal II, lui demanderent une regle, & voulurent prononcer des vœux de religion. Quand Jérusalem eut été prise par Godefroi de Bouillon, les Chevaliers de Saint Jean formerent une milice sous les ordres du nouveau Roi, dont le premier objet fut toujours de protéger les pélerinages des saints lieux, & le second, de faire des conquêtes sur les infideles. Tous les Princes Chrétiens, même des Seigneurs particuliers, s'empresserent de donner des terres dans leur pays à ces Chevaliers choisis dans toutes les nations, en reconnoissance de l'hospitalité qu'ils exerçoient, & des services importans qu'ils rendoient dans la Palestine. Le produit de ces terres servoit à nourrir un plus grand nombre de pauvres, & à entretenir des troupes qui furent d'un grand secours dans toutes les croisades. Les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, & les Chevaliers du Temple, qui s'étoient formés à l'exemple de ceux-ci, se trouvoient à la tête de toutes les

expéditions militaires. Ces Religieux soldats donnoient à tous les Croisés l'exemple peu suivi d'une vie austere & laborieuse ; ils s'exposoient aux plus grands dangers, tandis que les autres Croisés, victimes de la débauche & du changement de climat, accablés de maladies contagieuses, sembloient n'avoir passé les mers que pour venir tomber sous l'effort du mal ou sous le fer des Sarazins. Enfin lorsque ce qui restoit de ces émigrations si nombreuses, eut été chassé de la Palestine, les Chevaliers en sortirent les derniers. Ils se retirerent dans l'isle de Chypre, où régnoit la maison de Lusignan qui avoit perdu le trône de Jérusalem. Le mécontentement que les Chevaliers éprouverent dans ce séjour précaire, l'esprit de leur institution qui les obligeoit de porter toujours les armes contre les Musulmans, & plus que tout cela, l'amour de la gloire si naturelle à des guerriers, leur firent naître le desir de s'emparer de l'isle de Rhodes, si célebre dans l'antiquité par la fertilité de son terroir & par la politesse de ses habitans. Ils espéroient pouvoir de là se répandre dans l'Asie, inquiéter les Musulmans, & peut-être rentrer un jour dans la Palestine. L'isle de Rhodes

J.C. 1456.
Hég. 861.

J. C. 1456. Hég. 861.
étoit pour lors habitée par des Grecs, à qui quelques Sarazins avoient persuadé de secouer le joug de leur Empereur. Foulques de Villaret, alors Grand-Maître de Saint Jean de Jérusalem, intéressa le Pape & presque tous les Princes Chrétiens dans cette grande entreprise. Au quatorzieme siecle, Clément V publia une croisade à laquelle une multitude de Chrétiens Latins se pressa de contribuer. On reçut tout l'argent que les fideles apporterent en abondance, & l'on n'admit sur les vaisseaux de la religion que les meilleurs soldats, le Grand-Maître aimant mieux une armée moins nombreuse, mais sur laquelle il pût compter, que cette foule d'hommes sans choix, sans force & sans discipline, qui, dans les dernieres croisades, n'avoient servi qu'à donner du scandale, à mettre de la confusion & à causer des maladies contagieuses. Villaret voulut obtenir l'investiture de l'isle de Rhodes de l'Empereur des Grecs, à qui elle avoit appartenu. Il offrit un tribut & le service annuel de trois cens Chevaliers : mais Andronic, pour lors sur le trône de Constantinople, haïssoit trop les Latins pour leur accorder rien qui pût amener à l'union des deux églises. Après

un

un refus formel, le Grand-Maître entreprit la conquête qu'il avoit méditée. Le suffrage de l'Empereur Grec n'auroit pas diminué les travaux de cette guerre, qui fut très-meurtriere & qui dura quatre ans. Enfin l'Ordre de Saint-Jean se vit en possession d'une belle souveraineté qu'il devoit à la valeur de ses enfans & au secours d'argent de tous les Princes de l'Europe. Peu de temps après, les Chevaliers de Rhodes, car c'est ainsi qu'ils furent nommés depuis leur conquête, s'enrichirent des dépouilles de ces malheureux Templiers, dont les crimes sont un problême dans l'histoire, & dont le supplice fut un scandale dans toute la chrétienté. J. C. 1455. Hég. 859.

La possession de l'isle de Rhodes changea l'espece de guerre que les Chevaliers de Saint-Jean devoient faire sans relâche aux Infideles : au lieu de former des escadrons, ils armerent des vaisseaux ; &, comme la Palestine étoit toujours leur premier objet, ils firent des courses sur le Soudan d'Egypte, qui devint leur principal ennemi. Les succès, les richesses ayant augmenté leur gloire, Mahomet II, nouvel Empereur de Constantinople, les regarda comme très-dangereux. Il leur envoya un Chiaoux

L'Ordre de Saint-Jean fait ombrage à Mahomet.

pour les sommer de lui payer tribut, & de soumettre leur isle à la ville de Constantinople qui en avoit toujours été suzeraine. Jean de Lastic, pour lors Grand-Maître, répondit que les Chevaliers ne devoient qu'à Dieu & à leurs épées la propriété de l'isle de Rhodes; qu'ils sauroient s'y maintenir comme ils avoient su s'en emparer; que leur devoir & leur foi les avoient fait ennemis des Musulmans & non leurs tributaires. Après cette fiere réponse, les Chevaliers firent tous leurs efforts pour repousser le choc auquel ils devoient s'attendre. On cita tous les sujets de l'Ordre répandus dans la chrétienté, pour qu'ils vinssent défendre leur chef-lieu. Dans ces occasions une nombreuse noblesse, qui n'étoit pas engagée ni même admise dans l'Ordre, s'empressoit pour venir le défendre. L'esprit des croisades subsistoit encore, & l'on croyoit plus méritoire de défendre la religion, les armes à la main, que de la publier & de l'étendre par la voie de la persuasion ou du bon exemple. En effet Mahomet envoya bientôt trente galeres, tandis qu'il se préparoit à venir lui-même assiéger Rhodes avec des forces plus considérables. Les premieres tentatives de sa flotte ne fu-

J. C. 1455.
Hég. 859.

rent pas heureuses. Les Chevaliers rassemblés voguerent au-devant des Turcs & les forcerent de rétrograder.

J. C. 1456. Hég. 860.

D'autres affaires plus importantes contraignirent Mahomet de différer la vengeance de cette premiere perte. Il apprit que le Pape Calixte III formoit une ligue contre lui, dans laquelle il avoit fait entrer le Roi de Hongrie, le Roi d'Arragon, le Duc de Bourgogne, les Républiques de Venise & de Genes, les Chevaliers de Rhodes & plusieurs autres Puissances d'Italie. Le Pape avoit aussi envoyé un Légat au Roi de France, Charles VII; mais l'expérience & la raison avoient déja guéri les François de la fureur des croisades. Nos Rois commençoient à sentir combien il étoit malheureux pour leurs peuples de sacrifier tant d'hommes & tant d'argent à des guerres étrangeres, & d'oublier les intérêts d'une nation pour ne s'occuper que de ceux des Papes. Charles VII résista aux instances réitérées du Pontife, qui voyoit avec douleur déchoir l'autorité que ses prédécesseurs avoient usurpée dans tout le monde chrétien.

Siege de Belgrade.

Tandis que les préparatifs de cette croisade se faisoient assez lentement,

J. C. 1456. Hdg. 860.

Mahomet résolut d'attaquer le premier ceux qui ne faisoient encore que le menacer. Il marcha vers Belgrade à la tête de cent cinquante mille hommes : deux cens cayques ou brigantins furent destinés à bloquer la ville du côté du Danube. Cette forte place est située dans une presqu'isle formée par le Danube au septentrion, & par la riviere de la Save à l'occident. Sur ce grand espace d'eau il forma une chaîne de tous ces brigantins, qui enfermerent la ville. Il espéroit interdire de ce côté tout passage à aucun secours ; mais Hunniade, qui avoit appris à Bude l'expédition de Mahomet, & les moyens qu'il employoit pour la faire réussir, descendit le long du Danube avec cent soixante brigantins mieux faits, mieux montés, meilleurs voiliers que ceux des Turcs. Les bâtimens hongrois étoient chargés du munitions & de soldats. Hunniade attaqua vivement cette chaîne ; le combat ne fut presque qu'un abordage. Le Général Hongrois tua de sa main l'Amiral Turc ; enfin les Hongrois étant venus à bout de couler à fond deux brigantins, l'effort fut porté tout entier de ce côté. Les vaisseaux turcs, dont la manœuvre n'é-

toit ni si prompte ni si sûre que celle des vaisseaux hongrois, furent bientôt dispersés. Hunniade en prit seize, & parvint dans le fort de Belgrade, les traînant à sa suite; il ne perdit pas un seul bâtiment. Son arrivée communiqua un courage inexprimable à la garnison, aux bourgeois, aux prêtres, même aux femmes; Hunniade les assuroit que Mahomet leveroit le siege comme son pere avoit fait; tous contribuerent à la défense de la place. Tandis que les combattans sortoient pour repousser les travailleurs & pour combler les tranchées, les bourgeois s'empressoient à réparer les breches & à relever les bastions.

J. C. 1456. Hég. 860.

Mahomet, qui voyoit les ouvrages réparés aussi-tôt qu'abattus, pensa que les hommes vaincroient plus sûrement que le canon. Il multiplia les assauts, & par conséquent augmenta le carnage. Tous les fossés se combloient de cadavres; les Janissaires marchoient à la mort sur les corps de leurs compagnons expirans. Le Grand Visir, les Beglierbegs, les Pachas, l'Aga des Janissaires, tous les Chefs enfin donnerent l'exemple à ces assauts, & tous y périrent. Mahomet n'étoit plus environné que de subalternes,

Mahomet blessé est obligé de le lever. Hunniade, qui défend Belgrade, meurt de ses blessures.

J. C. 1456. Hég. 860.

que leur courage avoit approchés de sa personne ; lui-même fut blessé à la cuisse dans une sortie, & il perdit connoissance. Les Janissaires de sa garde eurent peine à l'arracher à des Hongrois qui se firent mettre en pieces en défendant leur proie. Hunniade, qui s'étoit exposé autant que Mahomet, fut blessé dans le même combat. La blessure de Mahomet ne lui permettoit plus de veiller lui-même aux opérations du siege. La perte de tous les Généraux en qui il avoit confiance, la multitude de morts & de blessés l'engagerent à le lever. Il vit, dit-on, défiler ses troupes en versant des pleurs de rage, sur-tout lorsqu'il jettoit les yeux sur les monceaux de cadavres qu'il laissoit autour des remparts. Hunniade mourut de ses blessures le jour même de la levée du siege. La mort de ce grand homme fut un triomphe ; il vit, en expirant, ses ennemis fuir devant lui.

J. C. 1458. Hég. 862.

Mahomet éleve l'édifice appellé depuis le vieux Serrail. Ses Généraux achevent de soumettre la Morée.

Cependant Mahomet, retiré à Constantinople, songeoit à y établir le siege de son Empire. Cette grande ville, par l'avantage de sa situation, ne pouvoit manquer d'être bientôt repeuplée. On n'employa pas long-temps la contrainte : les sujets de Mahomet y accoururent en foule, sur-tout de-

puis qu'il eut entrepris un superbe édifice, qu'il destinoit à être la demeure des Empereurs. Aujourd'hui ce palais, appellé vieux Serrail, est le séjour des femmes qui ont appartenu aux Sultans morts ou détrônés, & en général de toutes celles que le Monarque ne veut plus garder dans le palais qu'il habite. Tandis que les Généraux de Mahomet achevoient de lui soumettre la Morée, ou plutôt qu'ils recueilloient les tributs des différentes villes qui avoient attendu que les troupes vinssent les leur demander, Mahomet, que cette guerre trop facile ne pouvoit pas occuper, alla voir une nouvelle conquête que son Visir Omar lui avoit faite à moins de frais encore que la Morée.

J. C. 1458. Hég. 862.

J. C. 1459. Hég. 864.

L'union de la province d'Athenes à l'Empire ottoman.

C'étoit la principauté d'Athenes. Cette célebre ville, quoique bien déchue de son ancienne splendeur, étoit toujours considérable par son port & par son commerce. Dans le treizieme siecle, lorsque les Latins s'étoient emparés du trône de Constantinople, Athenes, Megare, Stive, Delphes, avoient formé une petite Souveraineté, qui par succession de temps & par différentes révolutions, étoit tombée de la maison de Villehardouin dans la maison d'Acciaïoli Florentine. Mau-

rice Acciaïoli, dernier Prince d'A-
J. C. 1459. thenes, avoit laissé en mourant un
Hég. 864. fils unique en bas-âge sous l'autorité de sa femme, & un fils de son frere, nommé Franco. Ce dernier Prince, qui n'avoit rien à prétendre ni au sceptre d'Athenes, ni à la tutele de son cousin, voyoit avec jalousie toute l'autorité dans les mains d'une femme. La Princesse Régente gouvernoit avec une sagesse apparente; elle avoit su se faire respecter de ses sujets, jusqu'à ce qu'un noble Vénitien, nommé Palmerio, fils du Podestat de Nauplie, fut envoyé par son pere à Athenes, pour y traiter quelqu'objet de commerce. Il vit la Régente, l'aima & sut s'en faire aimer. Un obstacle qui paroissoit insurmontable s'opposoit à leur union. Palmerio étoit marié à Venise, la passion l'aveugla au point qu'il alla dans sa patrie pour se défaire de sa femme par le poison. Il revint précipitamment à Athenes, souillé d'un forfait dont il reçut la récompense aussi-tôt. La Princesse Régente se fit sa complice, en lui donnant sa main & toute l'autorité dont elle étoit dépositaire. Ce double crime, qui avoit indigné les Athéniens, fournit à l'ambitieux Franco un prétexte bien favorable pour s'emparer

J. C. 1459. Hég. 864.

de l'héritage de l'orphelin. Il se fit aisément un parti dans le peuple ; il obtint plus aisément encore l'investiture de Mahomet, qui voyoit avec plaisir la discorde troubler cette province. La coupable Régente fut arrêtée avec son fils; on les conduisit tous deux à Mégare, où peu de mois après l'usurpateur les fit périr tous deux. Palmerio, mari de la Princesse, qui s'étoit réfugié à Constantinople, se plaignit amérement de cet attentat. La politique de Mahomet II écouta ses plaintes; son Visir marcha contre le meurtrier du Prince & de la Régente d'Athenes. Franco périt en défendant son Etat qui fut uni sans beaucoup de résistance à la Couronne des Ottomans.

Lorsque l'Empereur eut passé quelque temps dans Athenes, il retourna dans sa capitale, où des affaires importantes l'appelloient. Les Chrétiens Grecs, qui déja étoient revenus en grand nombre, lui demanderent un Patriarche, aimant mieux recevoir un Chef de leur église, de la main de l'ennemi du christianisme, que de la main de son pasteur légitime. L'Empereur Musulman donna l'investiture au Patriarche, avec la cérémonie du bâton pastoral & de l'anneau. Cet

usage s'est conservé jusqu'à nos jours parmi les Grecs.

J. C. 1459. Hég. 864.

Le Sultan prépara pendant tout l'hiver un armement considérable, qu'il destinoit à de nouvelles conquêtes en Asie, comme il en avoit fait en Europe. Ces apprêts menaçoient encore un usurpateur. David Comnene étoit devenu Empereur de Trésibonde, pour avoir arraché la couronne & la vie au maître légitime dont il étoit l'oncle, le tuteur & le sujet. La ville de Trébisonde, située à l'extrêmité orientale de la mer noire, est considérable par un beau port & par son commerce; elle avoit servi de retraite aux Comnenes en 1204, lorsque ces Princes furent chassés de Constantinople. Des débris de leur Empire ils recueillirent la Cappadoce, la Paphlagonie, & quelques terres voisines, & ils donnerent à ce petit Etat le titre fastueux d'Empire de Trébisonde, que leur maison conserva pendant plus de deux cens cinquante ans, quoique diminué par les conquêtes des Princes Persans. Enfin les armes de Mahomet détruisirent encore ce reste de la grandeur des Grecs.

J. C. 1461. Hég. 865.

Les apprêts qu'il avoit faits pour fondre dans l'Asie, sembloient menacer Uszum Assan, Roi de Perse, celui

dont les ancêtres avoient déja déchiré l'Empire de Trébisonde. Ce Prince ayant fait dire à Mahomet qu'il ne devoit pas tourner ses armes contre des Musulmans, tandis qu'il lui restoit encore des Chrétiens à combattre, l'Empereur Turc, touché de ce reproche, fit la paix avec Uszum Assan, après la promesse solemnelle qu'il ne secourroit pas l'Empereur de Trébisonde. Tout aussi-tôt les troupes marcherent à grandes journées vers cette capitale ; & une flotte, qui depuis long-temps attendoit en mer qu'on lui marquât sa destination, fondit dans le port de Trébisonde. David Comnene, qui avoit ravi à un enfant le trône qu'il occupoit, ne sut pas défendre ce trône contre un conquérant. Après trente jours de siege, craignant d'être pris d'assaut, il rendit sa place & tout son Empire, sur la promesse vague d'une province en dédommagement, & que sa fille épouseroit celui qui lui avoit arraché son sceptre. L'Empereur mit des garnisons dans toutes les places, fit une entrée solemnelle dans la capitale, destina des familles à aller repeupler Constantinople ; puis il traîna Comnene & ses fils à sa suite dans son nouveau palais de Constantinople, où ils trou-

A. C. 1461.
Hég. 865.

Mahomet s'empare de l'Empire de Trébisonde, & fait mourir l'usurpateur.

verent des fers au lieu de la souveraineté qu'ils avoient espérée. Peu de temps après, Mahomet prétendit avoir découvert une secrete intelligence entre le malheureux Empereur détrôné & les Ministres d'Uszum Assan. Sous ce faux prétexte il lui fit subir une mort ignominieuse que ses injustices avoient méritées : ses enfans, au nombre de huit, furent exécutés après lui; & la Princesse, destinée à recevoir la main de Mahomet, fut confondue dans le nombre de ses concubines.

J. C. 1461. Hég. 865.

Conquête de Lesbos. Cruautés de Mahomet.

Mahomet, que nous venons de voir châtier deux perfides, n'en étoit pas moins le plus perfide de tous les hommes. La mauvaise foi de ce Prince étendit son empire au moins autant que son courage avoit pu faire. Depuis que les Chevaliers de Rhodes s'étoient répandus sur les côtes de l'Empire Ottoman, cette poignée de soldats étoit plus redoutable pour lui, que ne l'avoient été tous les Grecs. Il songeoit sérieusement à envahir leur isle : mais pour porter des coups plus sûrs, il voulut commencer par les autres isles de l'Archipel dont les Chevaliers pouvoient tirer du secours. Le Souverain de Lesbos, nommé Gattilusio, quoique Grec schismatique,

J. C. 1463. Hég. 868.

étoit l'allié de l'Ordre : sous prétexte que ce Prince avoit donné retraite aux vaisseaux de la religion, qui désoloient la côte, Mahomet aborda lui-même dans cette isle. Le Grand-Maître eut le temps de jetter un corps considérable de Chevaliers dans Mitilene, capitale de l'isle de Lesbos, avant que Mahomet pût en former le siege. Cette place fut défendue par l'Archevêque, Prélat guerrier, & par un Prince, cousin du Souverain, qui faisoit les fonctions de Gouverneur. Le Prince de Lesbos, pénétré d'une terreur qu'il ne prit pas le soin de dissimuler, se retira dans un château, lieu le plus éloigné de l'attaque, s'en rapportant de la défense de son Etat à ceux qui seroient plus valeureux que lui. Mitilene bien fortifiée fit une longue résistance. L'Archevêque & les Chevaliers étoient toujours à la tête des sorties. Enfin Mahomet, presque rebuté, tenta la fidélité de Lucio Gattilusio, ce Gouverneur cousin du Souverain. Le Visir Machmout lui promit pour lui-même, de la part de l'Empereur, la souveraineté de l'isle, à condition qu'il ne souffriroit jamais ni aucun Chevalier de Rhodes, ni aucun Chrétien Latin dans ses ports,

J. C. 1463.
Hég. 868.

J.C. 1463. Hég. 868.

Ce perfide Grec fut ébloui de l'éclat d'une couronne ; la promesse de l'Empereur, qu'il vit écrite & signée de sa main, ne lui laissa que le desir de livrer la ville & l'embarras d'y réussir. L'Archevêque ni les Chevaliers ne se seroient pas laissés séduire, il falloit nécessairement les tromper : car l'autorité du Gouverneur n'étoit pas telle qu'ils n'eussent pu empêcher la trahison, s'ils l'avoient découverte. Enfin Gattilusio saisit l'occasion favorable d'ouvrir une porte par laquelle les Janissaires se presserent d'entrer. Tous les Chevaliers voulurent se faire jour sur le rempart plutôt que de se rendre, & tous y perdirent la vie. Pendant le tumulte, Gattilusio alla trouver le Souverain, qu'il n'étoit que trop aisé d'intimider ; il l'assura que tout étoit perdu, & qu'il restoit à peine le temps de faire un accord. Le lâche Prince laissa son perfide cousin maître de tout. Lucio livra l'isle, sous la condition apparente que l'Empereur donneroit une autre souveraineté au Prince détrôné, & tous deux se rendirent à Constantinople pour y attendre l'exécution des promesses de Mahomet. L'Empereur, de retour dans sa capitale, fit propo-

ser aux deux Gattilusio l'abjuration de la religion chrétienne ou la mort : on peut penser que ces deux lâches n'ambitionnoient pas la couronne du martyre ; tous deux se soumirent à cette apostasie, espérant sauver leur vie qu'on ne vouloit pas leur laisser. Peu de jours après, Mahomet les fit arrêter sous un prétexte frivole, parce qu'ils avoient, disoit-il, tenté de sortir de Constantinople sans sa permission ; il les fit étrangler tous deux. Il traita encore plus cruellement les armateurs chrétiens qui avoient défendu Mitilene. Ils s'étoient rendus au Visir sous la promesse de la vie : malgré la parole solemnellement donnée, Mahomet fit scier ces malheureux entre deux planches.

J. C. 1463. Hég. 868.

Maladie de Mahomet.

Mahomet fut arrêté dans le cours de ses conquêtes par une maladie aiguë qui fit craindre pour sa vie. L'impatience ajoutoit tellement à ses maux, que deux Médecins Juifs, qui n'avoient pu lui procurer une guérison aussi prompte qu'ils la lui avoient promise, furent empalés par son ordre. Un Historien Turc dit que, dans le transport d'une fievre violente, il ne parloit que de l'Isle de Rhodes, & qu'il disposoit les opérations du siege,

appellant les Janiſſaires à grands cris.
J. C. 1464. Hég. 869. Quoique ce projet ne ſortit point de ſa mémoire, ce ne fut pas le premier
Il s'empare de la Caramanie. qu'il exécuta, lorſqu'il fut revenu à la vie. Caraman Ogli venoit de mourir : ſes enfans, diviſés ſur le partage de l'héritage paternel, implorerent la médiation de Mahomet qui montra, dans cet occaſion, que les petits Souverains ne doivent point appeller des Rois puiſſans pour vuider leur querelle. Le Sultan parut d'abord protéger l'ainé des fils de Caraman, puis tout d'un coup, manifeſtant ſes véritables deſſeins, il déclara que la Caramanie étoit un démembrement de l'Empire d'Orient, & qu'il prétendoit rentrer dans l'héritage ravi à Bajazet I par les armes de Tamerlan ; que les troubles, excités dans l'Aſie par les différens Souverains de cette province, annonçoient combien il étoit dangereux de la laiſſer ſous un Maître indépendant ; qu'enfin l'intérêt de ſon Etat vouloit que cette Principauté lui fût réunie. Les fils de Caraman crierent à l'injuſtice ; mais les armes de Mahomet firent valoir ſes raiſons. Il ſe dédommagea, par la facilité de cette conquête, des déſavantages que la valeur & l'opiniâtreté de

Scanderbeg lui occasionnerent en Albanie. Il fit réparer les places de la Caramanie, & repeupler cette province, que l'humeur inquiete de plusieurs de ses Souverains avoient épuisée d'hommes & rendu moins fertile. J. C. 1464. Hég. 869.

Les efforts de Scanderbeg, comme nous l'avons vu plus haut, occuperent Mahomet pendant plusieurs années. L'Albanie, province pauvre, dévastée, impraticable par ses defilés, défendue par un Héros, & par des soldats qu'on croyoit presque invulnérables, humilioit chaque année l'orgueil de Mahomet, & n'offroit aucune pâture à son avidité. Mais il voulut enfin se débarrasser de Scanderbeg. Convaincu qu'on ne pouvoit le vaincre, il tenta de le faire assassiner. Cette perfidie fut reconnue, & les assassins furent livrés au supplice. L'invincible Scanderbeg survécut peu à cette découverte. Etant à Lisse, ville qui appartenoit aux Vénitiens, pour conférer avec eux sur une ligue, dont ses succès devoient le faire nommer le Chef, il y fut attaqué d'une maladie aiguë qui emporta ce grand homme en peu de jours le 17 Janvier 1467, laissant un fils encore dans l'enfance, dont il

Mort de Scanderbeg.

J. C. 1467. Hég. 872.

confia les intérêts aux Vénitiens. Quoique Scanderberg ait été un des plus grands hommes de guerre dont l'histoire ait fait mention, sa vaillance ne fut pas si funeste à l'Empire ottoman qu'elle auroit dû l'être.

J. C. 1467. Hég. 871.

J. C. 1469. Hég. 874.

Siege de Négrepont.

Mahomet tourna ses efforts contre l'Isle de Négrepont, autrefois l'Isle d'Eubée, qui appartenoit aux Vénitiens. Cette ville regarde l'Attique & la Béotie, dont elle n'est séparée que par un détroit. Elle a cent cinquante milles de longueur, quarante dans sa plus grande largeur, & vingt dans le plus étroit. Son circuit est de trois cens soixante & cinq milles. Un pont, construit avec beaucoup de hardiesse, joint cette isle à la Béotie dans l'endroit le plus serré du canal. La ville capitale, appellée autrefois Calcis, est nommée maintenant Négrepont. Cette place étoit bien fortifiée; on y comptoit alors vingt-quatre mille hommes en état de porter les armes, la garnison & les Bourgeois compris. Mahomet arriva sur le rivage du détroit à la tête de cent quarante mille combattans. Une flotte de cent voiles, qui tournoit sans cesse autour de l'isle, étoit commandée par le Visir Machmout. Mahomet entra dans l'isle avec

la moitié de son armée, laissant l'autre moitié campée sur le rivage, à l'extrêmité du pont, pour rafraîchir les assiégeans. Les Vénitiens avoient aussi une flotte sous les ordres du noble Canalé, à laquelle s'étoient joint les galeres de Rhodes, dont le Commandeur de Cardone étoit le Chef. Cette flotte, moins nombreuse que celle des Turcs, étoit composée d'excellens voiliers, & avoit du canon à bord. Le Commandeur de Cardone proposa à Canalé d'aller rompre le pont qui joignoit l'isle à la Béotie. La flotte des Turcs ne pouvoit pas les en empêcher; mais Canalé ayant vu sur le pont de son vaisseau son fils unique, à peine sorti de l'enfance, recevoir un trait dans ses habits, l'amour paternel lui ôta tout son courage; sous de vains prétextes il fit retirer sa flotte, & déroba ainsi aux assiégés tous les secours qu'il devoit leur donner.

J.C. 1469. Hég. 874.

Cette foiblesse décida du sort de Négrepont, quoique le Provéditeur Arretzo, qui commandoit dans la place, la défendît avec beaucoup de courage & d'intelligence. Une garnison, qui diminuoit tous les jours, réduite d'ailleurs aux dernieres extrêmités, ne pouvoit résister à une

Mahomet fait mourir le Gouverneur contre la parole donnée. Il tue sa fille qui résistoit à ses desirs.

J. C. 1469. Hég. 874.

puiſſante armée qui, ſans ceſſe, fourniſſoit des troupes fraîches. Il fallut céder à la famine & au nombre. Arretzo capitula, demandant la vie pour lui & pour ſes ſoldats : Mahomet répondit de la tête des Vénitiens ſur la ſienne; mais auſſi-tôt qu'il fut entré dans Négrepont, il fit ſcier le brave Arretzo & ſes principaux Officiers par le milieu du corps, diſant qu'il avoit garanti leurs têtes, mais non pas leurs flancs. Le malheureux Provéditeur demanda en mourant qu'on ôtât la vie à ſa fille unique, dont l'innocence & la beauté étoient trop expoſées parmi ces barbares. On lui répondit que ſa fille étoit réſervée pour le ſerrail de l'Empereur. En effet, elle fut traînée devant le meurtrier de ſon pere. Cette infortunée lui laiſſa voir toute l'horreur qu'il lui inſpiroit. Elle l'accabla des reproches les plus ſanglans, &, oppoſant une vive réſiſtance à ſes criminelles entrepriſes, elle aima mieux mourir ſous ſes coups que de céder à ſes deſirs (1).

---

(1) Ce fait, que le continuateur de Calcondile rapporte ſur les Mémoires de cet Hiſtorien, a peut-être donné lieu à la fable

L'isle fut remplie de carnage & d'horreur. Le soldat Turc, à l'exemple & sous les yeux de son Empereur, se livra à tous les emportemens de l'avidité & de la débauche, sur-tout on ne fit aucun quartier aux Chrétiens Latins. Mahomet, qui avoit vu les galeres de la religion dans la flotte Vénitienne, jura de tuer de sa main le Grand-Maître, & d'exterminer tous les Chevaliers qui tomberoient sous sa puissance ; mais le temps n'en étoit pas encore venu ; une diversion contraignit Mahomet de porter toutes ses forces en Asie.

J. C. 1469.
Hég. 874.

Un autre conquérant s'étoit élevé dans la Perse, qui avoit subjugué les petits-fils de Tamerlan, héritiers de son trône, & non de ses talens pour la guerre. Uszum Assan ou le Long, nommé ainsi à cause de l'avantage de sa taille, étoit devenu Souverain de toute la Perse, après avoir vaincu quatre Monarques qui l'avoient partagée : il conçut de la jalousie de ce que Mahomet s'étoit rendu maître de la Caramanie presque sans coup férir. Uszum Assan étoit Musulman de la

J. C. 1470.
Hég. 875.

Uszum Assan déclare la guerre à Mahomet, qui marche à sa rencontre, & le bat près Caïsar.

d'Irene, dont aucun Historien ancien n'a jamais parlé.

J. C. 1470. Hég. 875.

secte d'Ali, prétexte suffisant pour couvrir ses entreprises contre les Musulmans de la secte d'Omar, que nous appellons les Sunnites. Uszum Assan envoya des Ambassadeurs aux Chevaliers de Rhodes & à la République de Venise pour demander du secours contre leurs ennemis communs, & sur-tout des armes à feu & des ouvriers pour fondre des canons en Perse; car les Persans ne connoissoient encore l'usage de cette machine meurtriere, que par le mal qu'elle leur avoit fait.

Les Chrétiens reçurent avec empressement ces nouveaux alliés, qui pouvoient leur être utiles. Ils leur firent montre des forces de l'Europe; ils chargerent plusieurs navires d'un grand nombre d'armes à feu, & envoyerent en Perse tous les ouvriers dont ils purent se passer. Uszum Assan avoit fait filer des troupes vers la Caramanie. Le jeune Prince Mustafa, fils de Mahomet, qui commandoit dans cette province, attaqua les Persans à son avantage, & les mit en fuite. Sur la nouvelle de cette victoire, Mahomet laissa Zizime, dernier de ses fils, à Constantinople avec un conseil pour gouverner l'Etat &

pour continuer quelques édifices que l'Empereur y avoit commencés ; &, marchant avec ſon ſecond fils Bazajet, il alla joindre ſon ainé en Caramanie. Cette campagne fut pénible pour les Turcs, comme toutes celles qu'ils ont faites contre les Perſans : le Prince Muſtafa y acquit de la gloire ſous les yeux de ſon pere, qui, après avoir gagné deux batailles très-ſanglantes, par les talens & la valeur de ſon fils, ramena une partie de ſon armée à Conſtantinople, laiſſant l'autre ſous la conduite de Jieſik Achmet ou Acomat, qui pendant le reſte de la campagne ſoumit la province de Varſak à l'Empire Ottoman.

J. C. 1470. Hég. 875.

Le Prince Muſtafa eût bien deſiré que ſon pere lui eût laiſſé le gouvernement de la Caramanie. La gloire, dont il venoit de ſe couvrir, ſembloit revendiquer pour lui l'autorité qui lui avoit été confiée avant qu'il fût le vainqueur des Perſans ; mais Mahomet, auſſi jaloux que cruel, avoit pris ombrage des ſuccès de ſon fils, & des cris d'admiration dont le camp avoit retenti après ſes victoires. Il força le jeune Prince de retourner avec lui à Conſtantinople, & il le punit bientôt de l'amour que le peuple & les ſoldats lui marquoient. Tandis que Jie-

Mahomet, de retour à Conſtantinople, fait étrangler Muſtafa ſon fils.

J. C. 1470. Hég. 875.

fik Achmet commandoit encore l'armée contre les Perſans; ſes femmes, ſelon l'uſage, étoient gardées avec grand ſoin dans ſon haram. Elles n'en ſortoient que pour aller aux moſquées & aux bains publics; car les bains particuliers n'étoient pas alors ſi communs dans les maiſons des grands qu'ils l'ont été depuis. Un long voile les cachoit au point qu'elles pouvoient à peine entrevoir la lumiere. Telle étoit & telle eſt encore la loi pour toutes les femmes turques. L'une des épouſes de Jieſik Achmet ayant rencontré le Prince Muſtafa, comme elle entroit au bain, laiſſa tomber ſon voile par mégarde ou à deſſein, & montra au jeune Sultan une figure ſéduiſante, que les loix de Mahomet défendent aux femmes de laiſſer voir à tout autre homme qu'à leur pere ou à leur mari. Muſtafa, enflammé d'une paſſion ſubite, ſuivit cette beauté, força les bains, dont l'entrée eſt interdite à tout homme ſans diſtinction, & ſe ſaiſit de celle qui avoit fait tant d'impreſſion ſur ſon cœur. Le Viſir revint bientôt de l'armée: la nouvelle qu'il apprit à ſon arrivée le réduiſit au déſeſpoir. Il accourut aux pieds de l'Empereur, pour lui faire des plaintes ameres du rapt de ſon

épouſe;

épouse, & de l'injure qu'il avoit reçue du Prince Mustafa. Ta femme & toi, n'êtes-vous pas mes esclaves, lui répondit Mahomet, avec une fierté barbare? n'êtes-vous pas trop heureux de contribuer à la satisfaction de mes enfans? L'infortuné Visir se retira la mort dans le cœur. Mais Mahomet, qui avoit voulu humilier son Ministre, n'en fut pas moins sévere envers son fils. Il manda tout aussi-tôt Mustafa, le reprit avec beaucoup d'aigreur, & lui fit les plus terribles menaces. Ayant appris, depuis, que ce Prince s'étoit plaint assez haut de ce traitement, l'implacable Mahomet le déclara rebelle, & fit étrangler son fils trois jours après l'entrevue qui avoit excité ses plaintes.

J. C. 1470. Hég. 875.

Mahomet, depuis cette cruelle exécution, passa plusieurs années dans sa capitale, qu'il orna de nouveaux édifices. Il avoit déja fait creuser un port pour les galeres. Il fit construire un serrail plus vaste & plus magnifique que le premier. Pendant que l'Empereur se livroit à ces travaux paisibles, son Visir reculoit les bornes de l'Empire. Il prit, sur les Tartares de Crimée, Caffa la plus forte place de cette Souveraineté; il protégea Nungiligiari, l'un des deux Princes qui dis-

J. C. 1473. Hég. 878.

Mahomet s'empare de Caffa, établit le Kan des Tartares sur son trône, & fait la paix avec Venise.

putoit ce trône : il l'y établit solide-
J. C. 1473. ment. Sa postérité regne encore dans
Hég. 878. toute la Crimée, soumise à un tribut & à la suseraineté de l'Empire Ottoman. Le Souverain de ce pays se dit de la race ottomane. Il est appellé Kan de Crimée, ou Kan des Tartares. L'Empereur des Turcs le dépose à sa volonté, mais il choisit toujours son successeur dans sa race ; & l'opinion de tous les Turcs est que la famille du Kan des Tartares succéderoit au trône de Constantinople, si la race ottomane manquoit de mâles.

J. C. 1478. Après l'expédition de Crimée, Ma-
Hég. 883. homet fondit en Albanie à la tête de cent cinquante mille hommes ; son armée mit tout le pays à feu & à sang. Le siege de Scutari fut poussé avec la plus grande vigueur. Les Vénitiens qui la défendoient, comme tuteurs du fils de Scanderberg, ne la rendirent qu'en faisant la paix. L'isle de Lemnos, & une somme de cent mille ducats qu'ils abandonnerent au Turc, valurent aux Vénitiens la liberté de trafiquer sur le Pont-Euxin & dans tous les Etats du Sultan. Mahomet consentit à cette paix d'autant plus volontiers qu'il pensoit toujours à s'emparer de Rhodes. Il préparoit cette expédition en silence, & la couvroit même d'une

trahison. A l'occasion de la paix avec Venise, il envoya un Chiaoux à Rhodes pour proposer au conseil de l'Ordre une paix durable. J. C. 1480. Hég. 885.

Le Grand-Maître d'Aubusson, aussi sage que courageux, avoit les yeux ouverts sur toutes les démarches du Turc. Des espions, payés chérement, lui apprenoient tout ce qui se passoit au Divan, & il connoissoit les desseins de Mahomet, aussi-bien que ceux qui avoient sa confiance. Néanmoins le Grand-Maître feignit d'écouter les propositions de Mahomet; il consentit même à une treve de trois mois, sous le prétexte spécieux de convenir des conditions de la paix; mais en effet, afin que la mer fût libre pendant cet espace de temps, & que les Chevaliers convoqués pussent aborder en sûreté dans l'isle de Rhodes. Ils arriverent bientôt de toutes les parties de la chrétienté; ils amenoient avec eux une noblesse nombreuse & brillante que l'amour de la gloire attiroit à Rhodes. D'Aubusson, Vicomte de Monteil, frere du Grand-Maître, étoit de ce nombre. Ce Grand-Maître venoit d'être revêtu de l'autorité souveraine qui appartient à la religion toute entiere, dont il n'est que le chef & le représentant. Cette espece de dicta-

J. C. 1480.
Hég. 885.

ture, comme la nomme l'Abbé de Vertot, étoit nécessaire pour lors à cause du concert & de la célérité qu'exigeoient toutes les affaires dans des circonstances aussi délicates. Les Chevaliers presserent seulement d'Aubusson de déférer le commandement des troupes, après lui, à son frere le Vicomte de Monteil.

A la nouvelle qui se répandit bientôt que les Turcs étoient prêts à se mettre en mer, le Grand-Maître ordonna de ruiner tous les environs de Rhodes, d'abattre les maisons de plaisance & les fermes, de brûler les vignes, de vuider les greniers, de couper tous les arbres fruitiers, afin que les Turcs, à leur débarquement, ne pussent trouver ni retraite, ni logement, ni subsistance. Cependant ils s'avançoient sous le commandement du Pacha Mischa Paléologue, Grec renégat, de la maison des derniers Empereurs de Constantinople. Celui-ci s'étoit fait Musulman par la soif des richesses & des dignités : il avoit témoigné devant Mahomet la haine la plus invétérée contre ceux de son ancienne religion, & il avoit brigué l'honneur de commander au siege de Rhodes. Mahomet, qui commençoit à aimer le repos, avoit mis à sa place

un Chef renégat, le ſuppoſant plus ennemi des Chrétiens qu'aucun de ſes ſujets. L'armement deſtiné contre Rhodes étoit de cent ſoixante vaiſſeaux de haut bord (ſans compter les galiotes, les chaloupes & les batteaux de tranſport), & de cent mille hommes de débarquement. J. C. 1480. Hég. 885.

Toutes ces forces ne voguerent pas en même temps vers l'iſle menacée. Le Pacha Paléologue étoit auſſi impatient que Mahomet de commencer les opérations. Dès le milieu de l'hiver, il conduiſit quelques vaiſſeaux, chargés de Janiſſaires, pour tenter une deſcente ſur les côtes de Rhodes, tandis que le gros de la flotte & de l'armée devoit aller attendre ſon Chef au port de Phiſco en Licie. Cette premiere entrepriſe n'eut aucun ſuccès. Ceux qui deſcendirent dans la plaine n'y trouverent que des partis au lieu du butin qu'ils y alloient chercher. Ils ne furent pas plus heureux dans la petite iſle de Tilo qui appartenoit aux Chevaliers de Rhodes; ils la trouverent tout auſſi bien gardée & tout auſſi dégarnie. Après avoir perdu un mois & quinze cens hommes dans leur courſe, ils regagnerent le port de Phiſco. Le Pacha, que le malheur avoit inſtruit, attendit une ſaiſon plus favo- J. C. 1481. Hég. 886.

rable. Il n'arriva devant Rhodes, à la tête de toute son armée, que le vingt-trois Mai. La capitale de l'isle, qui en porte le nom, est située au bord de la mer, sur la pente d'une colline, qui alors étoit couverte d'orangers, de grenadiers & de vignobles de toute espece. Cette place étoit entourée par une double muraille, & fortifiée de distance en distance par de grosses tours. Un rempart soutenoit ces murailles & ces tours, & elles étoient défendues par un fossé large & profond. Rhodes avoit deux ports, l'un servoit aux galeres; une tour, appellée le fort Saint Elme, en faisoit la défense. Les gros vaisseaux occupoient l'autre port, aux deux côtés duquel il y a deux petits golfes, l'un au nord, & l'autre au midi. Celui du nord étoit fermé par un môle avancé dans la mer, sur lequel étoit construite une forteresse appellée le fort Saint Nicolas, dont il sera fait souvent mention dans le récit de ce siege. L'autre golfe, exposé au midi, étoit défendu par une forteresse moins considérable que le fort Saint Nicolas. A deux milles de la ville est une colline appellée le Mont Saint Etienne. Telle étoit la situation de Rhodes, lorsque le Pacha Mischa Paléologue tenta de

J. C. 1481. Hég. 886.

Siege de Rhodes.

Situation de la ville.

s'en emparer. La valeur des Chevaliers n'empêcha pas le débarquement de cette nombreuse armée. Les vaisseaux aborderent dans les lieux les moins fortifiés, malgré la résistance, & sans qu'il y eût pour cette fois beaucoup de sang répandu. L'armée ottomane alla en assez bon ordre occuper le Mont Saint Etienne, d'où le Pacha fit faire des sommations au Grand-Maître, qui ne daigna pas lui répondre. Le Pacha commença les opérations du siege par l'attaque du fort Saint Nicolas, tant par terre que par mer, espérant, s'il pouvoit s'emparer de ce poste, être bientôt maître du grand port. On employa une formidable artillerie pour l'attaque & pour la défense. Les murailles furent bientôt entamées. Le Vicomte de Monteil & le Grand-Maître lui-même, sentant toute l'importance de ce poste, s'y étoient enfermés à la tête de plusieurs volontaires. Les Turcs ne tarderent pas à tenter l'assaut; les galeres & les bâtimens légers s'avancent jusqu'au môle à la faveur de la nuit; les Janissaires se jettent à terre en poussant de grands cris, sans être intimidés par le feu des batteries qui tiroient toutes ensemble. L'échelle en main, ils se présentent à l'escalade. Il fallut

J. C. 1481. Hég. 886.

Attaque du fort Saint Nicolas.

J.C. 1481. Hég. 886.

d'abord gravir un tas énorme de pierres que le canon avoit fait crouler. Ils montent le cimeterre en main. Le Grand-Maître lui-même fermoit la breche à la tête de ses Chevaliers. Il renverse des échelles, il jette des flots d'huile bouillante, il roule des masses énormes sur les assaillans. Les Turcs lançoient vers la breche des crampons auxquels tenoient des cordes pour accrocher les armes ou les habits des Chevaliers, & les entraîner à terre. Le Grand-Maître, attaché à son poste, y combattoit comme le plus jeune des novices. Son casque fut enlevé par un éclat de pierre, sans qu'il en ressentît aucun mal. Il prit le chapeau d'un soldat, & demeura sur la breche jusqu'à ce que le feu effroyable des assiégés rallentit enfin l'ardeur des Janissaires. Ceux-ci regagnerent leurs vaisseaux, laissant beaucoup de cadavres sur la breche. Mais le Pacha ne fut pas découragé par ce mauvais succès. Il dirigea en même temps deux attaques, l'une au quartier des Juifs, l'autre à l'opposite. Quoique la muraille du côté des Juifs fût très-épaisse, comme elle étoit vieille, on la vit bientôt s'ébranler. Le Grand-Maître, qui étoit par-tout, connut la foiblesse de la place de ce côté-là; il fit abattre

plusieurs maisons, creuser un large fossé, & élever derriere un mur de brique. Tout le monde étoit maçon, manœuvre ou pionnier. D'Aubusson donnoit l'exemple. Les femmes chrétiennes ou juives, épouvantées du sort qui les menaçoit en cas que la place fût prise, oublioient leur foiblesse, & transportoient des fardeaux qu'on n'eût pas cru qu'elles eussent pu seulement ébranler. Cependant l'artillerie des Infideles battoit continuellement la muraille : les Turcs avoient des mortiers qui chassoient en l'air des masses énormes, & qui, perçant le comble des maisons, pénétroient d'étage en étage, tuoient ou renversoient tout ce qui s'offroit à leur passage. Le Grand-Maître, pour mettre en sûreté les enfans, les malades & les femmes, fit construire, dans l'endroit de la ville le plus éloigné des batteries, des appentis formés de poutres si grosses & si serrées, qu'ils étoient impénétrables à l'effort des plus lourdes masses. Il répondit à l'ennemi par une machine qui lançoit au loin des quartiers de rochers, & écrasoit les assiégeans. Les Chevaliers appelloient cette machine meurtriere, le tribut, en dérision du tribut annuel que Mahomet avoit fait demander à l'Ordre

J. C. 1481.
Hég. 886.

J. C. 1481. Hég. 886.

Quand la muraille du quartier des Juifs fut à demi renversée, le Pacha s'attendoit à l'emporter aisément par assaut ; mais il apprit avec surprise qu'un autre fossé & une autre muraille garantissoit la ville de ce côté. Paléologue, désespérant de vaincre d'Aubusson, résolut de le faire empoisonner. Il jetta les yeux, pour l'exécution de ce crime, sur deux transfuges, renégats comme lui, dont l'un étoit Albanois & l'autre Dalmate. Ces deux traîtres se présenterent aux portes de Rhodes, feignant d'avoir été pris & d'être échappés de l'esclavage des Turcs. Les Chevaliers les reçurent sans défiance. Ils s'introduisirent habilement dans la maison du Grand-Maître. L'un d'eux avoit déja corrompu un Officier de la bouche ; l'autre ayant trouvé accès auprès du Secrétaire de d'Aubusson, l'entendit un jour se plaindre amérement de son maître. Le perfide crut l'occasion favorable; il apprit à ce mécontent, & sa mission, & les facilités qu'il avoit trouvées pour la remplir. Le Secrétaire, saisi d'horreur, découvrit le complot ; on livra le coupable aux tortures ; vaincu par l'excès des douleurs, il nomma ses deux complices. Tous trois furent mis en pieces par le peuple avant que

Le Pacha entreprend de faire empoisonner le Grand-Maître.

l'on ait eu le temps de les exécuter.

J. C. 1482. Hég. 886.

Nouveaux efforts de la part des Turcs, toujours repoussés par les Chevaliers.

Le Pacha, honteux d'avoir vu publier & avorter cet infame dessein, en revint à la force ouverte. Il reprit le projet de s'emparer de la tour de Saint Nicolas. Ce fort étoit séparé du camp des Turcs par un canal assez étroit. Le Pacha fit construire un pont de bateaux; mais la difficulté étoit de le placer, & d'en faire toucher l'extrêmité à la pointe du môle. Un Turc porta à la nage en cet endroit une ancre qu'il attacha fortement au pied d'un rocher couvert des eaux de la mer; il passa un gros cable dans l'anneau de cette ancre, dont un bout tenoit à la tête du pont, & qui, moyennant un cabestan, devoit faire cheminer le pont à sa destination. Un Matelot vit par hazard toute la manœuvre du Turc sans en être apperçu; il plongea dans la mer à son tour, détacha le cable qu'il laissa sur le rivage, & arracha l'ancre qu'il porta au Grand-Maître, dont il reçut une récompense proportionnée au service qu'il venoit de rendre. Les Turcs connurent bientôt que leur ruse étoit découverte par la facilité avec laquelle le cable leur revint sans donner aucun mouvement au pont. Au défaut du cable & du cabestan, pendant une nuit très-obs-

J. C. 1481. Hég. 886.

cure, le Pacha fit remorquer le pont par un grand nombre de barques, & le fit appuyer à la pointe du môle. Alors les troupes fondirent vers le fort, tant par le moyen du pont que sur les barques qui prirent terre à la faveur des ténebres. D'Aubusson fit pointer son canon contre le lieu où le bruit indiquoit l'arrivée des troupes. Le feu devint si meurtrier, que les Turcs aimerent mieux commencer l'attaque dans l'obscurité, que demeurer plus long-temps exposés à des coups qu'ils ne pouvoient pas rendre. On n'étoit éclairé que par les pots à feu, les grenades & la mousqueterie. Le pont & les barques fournissoient sans cesse des troupes fraîches. Quelques Turcs arriverent à la crête de la muraille; ils y furent tous massacrés. On ne se battoit pas avec moins de fureur sur la mer; les brûlots du Grand-Maître s'attacherent aux galeres turques, qui étoient venues battre le fort, & en embraserent quelques-unes. Rien ne fut comparable aux horreurs de cette nuit; les cris de ceux qui sentoient les approches du feu, les gémissemens des blessés, les tourbillons de flamme & de fumée, le bruit de l'artillerie, tout rendoit les combattans furieux; on

ne touchoit que des cadavres & des armes. Enfin le jour vint éclairer ce carnage ; les breches & la mer étoient couvertes de corps à demi brûlés, d'arcs, de fleches, de turbans, de débris encore fumans des galeres. Aussi-tôt que les canonniers purent appercevoir le pont couvert de soldats, ils y dirigerent leurs batteries, & parvinrent à le rompre. Tout ce qui étoit dessus fut submergé. Alors le courage manque aux Turcs ; ceux qui étoient sur le môle, regagnent les barques qu'ils peuvent rencontrer. Quelques-uns sont noyés, peu se sauvent à la nage, le reste est taillé en pieces dans une sortie. Après tant de sang inutilement répandu, les Turcs demeurerent quelques jours dans l'inaction & le silence. D'Aubusson profita de ce temps précieux pour réparer les breches, & pour ranimer les Bourgeois, à qui il répétoit sans cesse que jamais leur heureux pays ne seroit la proie de ces barbares. Enfin le Pacha recommença l'attaque du quartier des Juifs, & de plusieurs autres en même temps, espérant diviser les forces des assiégés, & leur donner le change. Il déploya toute son artillerie contre ces murs nouvellement relevés, &, à force de travailleurs, il parvint à

J. C. 1481.
Hég. 886.

combler quelques parties de fossés. Après quatre jours d'un feu continuel, on voyoit déja les breches se rouvrir. D'Aubusson, que la nécessité rendoit plus confiant, voulut employer un Ingénieur Allemand, qui, dès les premiers jours du siege, étoit entré comme transfuge dans la ville, & que le Grand-Maître avoit toujours tenu pour suspect. La perfidie de cet homme fut bientôt manifestée : aussitôt qu'il se vit chargé du soin des batteries, il exécuta plusieurs signaux dont il étoit convenu avec l'ennemi, & attira en un jour deux assauts dans les endroits les plus foibles de la place. La bravoure des Chevaliers couvrit les breches; les Turcs furent repoussés ; on livra le traître au supplice, après qu'il eut avoué, dans les horreurs de la torture, qu'il n'étoit entré dans Rhodes que dans l'espoir de livrer la place aux Turcs.

J. C. 1481. Hég. 886.

Le Pacha perdoit du temps & des hommes. Les ressources infinies, que la sagesse du Grand-Maître & la valeur des Chevaliers leur faisoient trouver, ne démontroient que trop à ce Turc qu'il n'étoit pas à la fin du siege. Il crut devoir tenter la voie de la négociation. Les Lieutenans du Pacha furent chargés de proposer une capi-

Propositions d'accommodement de la part des Turcs rejettées par les Chevaliers.

tulation honorable : oubliant pour le moment la fierté ottomane, ils firent usage de la flatterie, faisant entendre à ces braves Chevaliers que tant de prodiges, qui les couvroient de gloire, ne garantiroient pas leur ville du sort que le nombre de leurs ennemis & l'état de leurs murailles devoient leur faire entrevoir. Cette capitulation dépendoit du seul Grand-Maître, parce que, comme nous l'avons dit, les Chevaliers lui avoient déféré la souveraineté absolue pendant le siege. Malgré cette considération, plusieurs membres du Conseil, voyant leur place ouverte de tous côtés, craignoient de répandre encore beaucoup de sang, & de finir par ne la pas sauver. Ils inclinoient fortement pour accepter une capitulation honorable, bien que le Grand-Maître leur répondît de l'événement. Ils solliciterent d'Aubusson d'entendre à l'accord proposé ; & comme ils appuyoient leur avis avec cette chaleur que la frayeur inspire, ils l'avoient déja communiquée à un grand nombre des assiégés. On commençoit même à blâmer tout haut le Grand-Maître ; on lui parloit de se rendre, avec une liberté indécente. D'Aubusson, indigné de tant de foiblesse & de tant de

mutinerie : » Messieurs, s'écria-t-il,
J. C. 1481. Hég. 866. » si quelqu'un de vous ne se croit pas
» en sûreté dans la place, le port n'est
» pas si étroitement bloqué que je ne
» puisse l'en faire sortir ». La confusion
ayant fait garder un silence général :
» Si vous voulez demeurer parmi nous,
» continua-t-il, qu'on s'en rapporte
» donc à moi. Je déclare que je ferai
» couper la tête au premier qui par-
» lera de composition ». Ces paroles
foudroyantes rappellerent, dans le
cœur des plus foibles, la valeur que
tous avoient montrée d'abord, & qui
s'étoit réfroidie dans le cœur de quel-
ques-uns.

Le Pacha, irrité d'avoir flatté inu-
tilement l'orgueil de ses ennemis,
juroit de les faire tous passer au fil de
l'épée ; il fit même aiguiser quantité
de pieux qu'on planta autour des rem-
parts, pour empaler, disoit-il, le
Grand-Maître & les principaux Che-
valiers. Il promit le pillage à ses sol-
dats, & recommença les attaques avec
plus de furie que jamais. Les plus
grands efforts tournoient toujours
vers le quartier des Juifs ; l'artillerie
avoit tellement battu ce côté, que
les murs n'étoient plus que des mon-
ceaux de pierres, le fossé étoit com-
blé, les remparts ne paroissoient pas

difficiles à gravir ; mais les Chevaliers avoient formé un autre retranchement derriere celui qui étoit ruiné, sans se dispenser pour cela de défendre le rempart. Il fut livré un combat sanglant sur le boulevard dont les Turcs avoient cru pouvoir aisément se rendre maîtres. Les maisons & les rues étoient plus basses que cette fortification ; on y montoit par deux escaliers pour lors brisés & couverts de décombres. Le Grand-Maître & ses Chevaliers n'y parvinrent qu'à l'aide des échelles, & se virent contraints à leur tour de monter à l'assaut pour attaquer ceux qui les assailloient depuis si long-temps. Les Turcs avoient cru la ville prise, aussi-tôt qu'ils s'étoient vus sur le rempart. Cette nouvelle espece de défense les étonna ; l'effort des Chevaliers les précipita en grand nombre de l'autre côté du boulevard sur ces monceaux de pierres qui leur avoient servi d'échelons, & qui rendoient leur chûte plus meurtriere. Les Janissaires firent des efforts inutiles pour s'emparer de la personne de d'Aubusson : il fut blessé deux fois sans vouloir jamais quitter la mêlée.

J. C. 1481.
Hég. 886.

Levée du siege.

Le sang du Grand-Maître, qu'on voyoit couler sur ses armes, anima

J. C. 1481. Hég. 886.

tellement les Chevaliers & les soldats, qu'en peu de temps ils firent tomber ou fuir tous les Turcs. En vain le Pacha tenta de ramener ses troupes vers le lieu qu'elles avoient abandonné; ses efforts ne firent qu'offrir plus de têtes aux coups des Rhodiens; les Turcs poursuivis se tuoient les uns les autres en précipitant leur fuite. Ils jetterent l'alarme dans le camp, & communiquerent leur frayeur au reste de l'armée. Enfin, après trois mois de siege & des flots de sang répandu, le Pacha Paléologue perdit l'espoir & le courage; il regagna ses vaisseaux le 17 Août; &, ramenant honteusement à Constantinople les débris de sa flotte & de son armée, il ne songea plus qu'à persuader à Mahomet que l'isle de Rhodes étoit imprenable.

Mahomet dissimule son chagrin. Mort de Mahomet.

L'Empereur vit avec le plus grand chagrin ses espérances trompées. Celui qui avoit si mal servi un Prince absolu & cruel, accoutumé à faire tout plier devant lui, & à punir de mort les plus légeres fautes, fut trop heureux de conserver sa vie aux dépens de sa place & de sa liberté. Le commandement des armées, la dignité même de Pacha furent ôtées à Paléologue, & on le relégua à Gallipoli.

J. C. 1481. Hég. 886.

Mahomet parut se consoler du malheur de ses armes, en disant tout haut qu'elles n'étoient invincibles que quand lui-même les commandoit. En effet il fit de nouveaux efforts pour leur rendre l'éclat que Paléologue leur avoit fait perdre. Dès l'automne, il leva deux armées nombreuses, résolu de se mettre à la tête de la premiere contre le Roi de Perse, & d'envoyer la seconde en Europe sous le commandement d'un Visir. Ces préparatifs furent achevés avec la plus grande promptitude. Déja Mahomet avoit passé le Bosphore, &, s'étant campé près de la ville de Nicée, il songeoit à pénétrer jusqu'en Perse, lorsque la mort le surprit au milieu des grands projets qu'il enfantoit sans cesse. Mahomet vécut cinquante-un ans, dont il en avoit régné trente & trois mois. Ce Prince, l'un des plus perfides & des plus sanguinaires que l'histoire ait jamais montrés à la postérité, étoit né avec de grands talens pour la guerre; il en auroit eu même pour le gouvernement, si ces passions n'avoient détruit tout ce que la raison, l'intérêt de ses peuples & le sien auroient pu lui inspirer. Mahomet, l'un des fondateurs de l'Empire Ottoman, est peut-être celui qui a fait les

conquêtes les plus importantes. Constantinople lui doit quelques édifices. Tous ses Etats lui reprochent leur dépopulation, que ses successeurs n'ont point réparée. La débauche & l'esprit de vengeance avoient étouffé dans son cœur toutes les semences de l'équité. L'éclat de ses conquêtes couvrit ses vices aux yeux de ses sujets: les Historiens Turcs disent qu'il fût le plus grand des Empereurs; mais ceux qui savent qu'il n'y a point de véritable grandeur sans justice, ne comptent Mahomet qu'au nombre des plus terribles fléaux de l'humanité.

J. C. 1481.
Hég. 886.



BAJAZET II.

J. C. 1481.
Hég. 886.

HUITIEME REGNE.

MAHOMET en mourant laissa deux fils, Bajazet & Zizime, tous deux tellement ennemis, que leur pere avoit cru devoir les séparer, pour prévenir les effets de leur haine. Bajazet faisoit sa résidence à Amasie, vers l'extrêmité de la Cappadoce ; Zizime demeuroit à Magnésie, ville de la Carie. Bajazet étoit l'ainé ; Mahomet l'avoit désigné son successeur. Aussi-tôt que l'Empereur fut expiré, le Grand Visir Achmet ou Acomat, fidele à la loi, & sur-tout à la volonté de son Maître, dépêcha un courier au Prince Bajazet qu'il estimoit très-peu, pour lui annoncer que le trône l'attendoit. Quoique le superstitieux Bajazet eût un rival dans son frere, il aima mieux faire un pélerinage à la Meque, que venir à Constantinople occuper le trône qui lui appartenoit, & ménager la faveur du peuple & des soldats. Il écrivit au Divan qu'il étoit obligé d'accomplir un vœu, que Korcut, son fils encore dans l'enfance, régneroit en son nom tout le temps

Korcut, fils de Bajazet, occupe le trône au nom de son pere Bajazet.

J. C. 1482. Hég. 887.

que lui Empereur légitime seroit absent de Constantinople. Ce projet flatta, sans doute, l'ambition des Visirs qui devenoient les Maîtres pendant cette espece de régence. Korcut monta sur le trône, & les Visirs gouvernerent, au nom d'un enfant, neuf mois entiers que dura le pélerinage de Bajazet.

Zizime leve une armée; il est battu par le Grand Visir. Il fuit chez le Soudan d'Egypte.

Zizime profita de cette occasion favorable : il s'empara de Pruse & de la Bithinie, l'ancien patrimoine des Princes Ottomans; il vouloit qu'on le crût le légitime Empereur des Turcs, parce que Mahomet II étoit lui-même Empereur lorsqu'il l'avoit mis au monde, au lieu que Bajazet étoit né avant que son pere fût monté sur le trône. Cette raison ne séduisit point les membres du Divan. Tandis que Bajazet s'occupoit scrupuleusement à la Meque de toutes les pratiques de sa religion, le Visir Acomat songeoit à réprimer le rival de son Maître. Il passa en Asie avec l'élite des Janissaires & des Spahis, & marcha contre Zizime, résolu de former le siege de Pruse, en cas qu'il osât l'y attendre. Ce Prince, qui avoit déja levé une armée, ne voulut pas demeurer enfermé dans des murs. Quoique ses troupes fussent nouvelles & mal dis-

ciplinées, il alla quelques journées au-devant d'Acomat, & il oſa préſen- J. C. 1482.
ter la bataille à un Général éprouvé qui Hég. 887.
commandoit de vieux ſoldats. L'expérience & la valeur du Viſir détruiſirent preſqu'entiérement la fortune naiſſante de Zizime ; ſon armée fut miſe en fuite, il n'étoit pas poſſible de la rallier. Le Prince, à peine échappé du carnage, délibéra, avec quelques-uns de ſes gens échappés comme lui, chez quel Prince étranger il iroit porter ſes prétentions & ſa haine. Trois ſur-tout ſe préſenterent à leur idée, le Soudan d'Egypte, Caraman Ogli, à qui Mahomet II avoit ôté preſque tous ſes Etats, & qui ne régnoit plus que dans un coin de la Cilicie, & les Chevaliers de Rhodes qui avoient ſi vaillamment réſiſté aux armes du dernier Empereur. Zizime ſe détermina pour le plus puiſſant des trois : à la tête de quarante cavaliers ſeulement, il traverſa la Sirie, pénétra dans la Paleſtine, viſita dans Jéruſalem la moſquée appellée le temple de Salomon ; enfin, à travers les déſerts de l'Arabie, il arriva au Caire. Caïtbéi, Soudan d'Egypte, reçut Zizime avec les égards qu'on doit au malheur ; mais ne jugeant pas à propos de s'allier à un Prince qui

J. C. 1482. Hég. 887.

n'avoit rien au monde que des prétentions injustes, il lui offrit pour tout secours sa médiation auprès de son frere.

Bajazet II, de retour de la Meque, trouva son trône affermi par la défaite de Zizime. Son fils, qui n'avoit été qu'un fantôme de Souverain, ne fit aucune difficulté de cesser de l'être. Il alla au-devant de Bajazet jusqu'à Nicée, & ayant fait élever le mimbar, espece de trône des Orientaux, il y plaça Bajazet, le proclama Empereur, puis il se retira à Magnésie avec une pension considérable & l'autorité de Pacha. Bajazet, arrivé à Constantinople, y trouva les Ambassadeurs du Soudan d'Egypte, qui venoient pour ménager la paix entre son frere & lui. Cette négociation n'eut aucun succès, parce que Caïtbéi songeoit plutôt à s'acquitter envers Zizime d'un devoir d'humanité, qu'à lui procurer un trône qui ne lui appartenoit pas. Le frere de Bajazet, mécontent du Soudan d'Egypte, alla chercher l'alliance d'un Prince moins puissant, mais plus entreprenant que Caïtbéi. C'étoit Caraman Ogli, à qui, comme nous l'avons dit, il ne restoit plus qu'un petite partie de la Cilicie. Zizime s'engagea de lui rendre

Il cherche des secours chez Caraman Ogli.

dre

dre tous les Etats que Mahomet II avoit ravis à son pere, si par son moyen il devenoit Empereur des Turcs. L'ambitieux Caraman forma une ligue de plusiers petits Princes Musulmans; avec ce secours, qui sembloit plutôt une troupe de conjurés qu'une armée, il osa s'avancer dans la Cappadoce, ayant à ses côtés le prétendu successeur de Mahomet, qu'il annonçoit comme le réparateur de tout le mal qu'avoit fait son père. A cette nouvelle, Acomat fit passer le Bosphore de Thrace à toutes les troupes qui n'étoient pas nécessaires en Europe. L'Empereur quitta les délices de sa cour; & comme il faisoit la revue générale de son armée, avant qu'elle pénétrât dans l'Asie, le Grand Visir y parut à la tête des Spahis; l'Empereur s'appercevant que le cimeterre d'Acomat étoit attaché au pommeau de la selle: Milala, s'écria-t-il, (ce mot signifie en turc, tuteur ou protecteur, les Empereurs le donnent souvent à leur Visir pour le flatter, quand ils sont plus jeunes que lui). » Milala, tu te souviens de loin, » oublie les fautes de ma jeunesse, » remets ton sabre à ton côté, & sers-» t-en avec ta valeur ordinaire contre » mes ennemis ». Pour l'intelligence

J. C. 1482. Hég. 886.

Efforts de Bajazet contre son frere. L'Empereur flatte son Visir pour lui faire oublier une ancienne injure.

J.C. 1482. Hég. 887.

de ce fait, il faut ſavoir que Mahomet II faiſant la guerre en Aſie, y avoit mené ſon fils Bajazet, très-jeune encore, pour le former aux exercices militaires. Un jour de bataille, Mahomet envoya le Viſir Acomat examiner dans quel ordre le jeune Prince avoit mis une troupe qui lui étoit confiée. Acomat, mécontent de ce qu'il voyoit, dit à Bajazet, d'un ton ſévere: » eſt-ce ainſi qu'un Prince, qui » veut vaincre, doit ranger ſes ſol- » dats »? L'orgueil du ſang Ottoman s'étant offenſé de cette réprimande, le jeune Prince menaça très-haut Acomat de le faire repentir un jour de ſa trop grande liberté. » Que me feras- » tu, repartit le vieux guerrier en co- » lere? je jure par l'ame de mon » pere, que ſi tu parviens au trône, » je ne ceindrai jamais l'épée à ton » ſervice «. Les Souverains Muſulmans, comme tous les autres, ſavent careſſer leurs ſujets quand ils en ont beſoin. Bajazet, médiocre guerrier, n'oublia rien pour s'attacher ce Viſir, dont les talens lui étoient néceſſaires. Ils marcherent tous deux contre Zizime & contre Caraman, ils n'eurent pas de peine à diſſiper une armée beaucoup moins forte que la leur & beaucoup moins diſciplinée. Après

un grand carnage qui se fit au pied du mont Taurus, les deux Princes battus se séparerent pour mieux cacher leur fuite. Acomat s'efforçoit de les enfermer dans des défilés ; il partageoit ses soldats par pelotons, pour tâcher de surprendre Caraman, & sur-tout Zizime. Bajazet, ennuyé d'une guerre qui fatiguoit sa mollesse, fit proposer à son frere une province en souveraineté avec une pension considérable. » Je veux un Empire, & » non pas de l'argent, répondit fiérement Zizime «. Cependant personne ne se mettoit en devoir de lui restituer cet Empire qu'il croyoit lui appartenir ; il ne comptoit plus sur le Soudan d'Egypte. Caraman, son allié, avoit perdu le peu qui lui restoit de ses Etats, & se voyoit réduit, comme le Prince qu'il avoit protégé, à dérober sa tête à la recherche des Turcs. Les antres les plus profonds étoient la retraite de ces deux fugitifs, de celui sur-tout qui prétendoit devenir un des plus puissans Potentats du monde. Quelques serviteurs tremblans, qui n'avoient pu se résoudre à abandonner Zizime, composoient tout à la fois sa cour, sa garde & son armée. Dans cette extrêmité, il se résolut à demander à son tour l'asyle

J. C. 1482.
Hég. 887.

Les Turcs mettent en fuite l'armée de Caraman & de Zizime.

Ce dernier refuse une Province que son frere lui avoit offerte ; & lorsqu'accablé de sa mauvaise fortune il veut l'accepter, l'Empereur, à son tour, se refuse à cet arrangement.

J. C. 1482.
Hég. 887.

& la pension que Bajazet lui avoit offerts ; mais ce que ce Prince auroit accordé volontiers à son rival à la tête d'un parti, il le refusa impitoyablement à un Prince malheureux, sans amis, sans argent & sans troupes. Il ne restoit plus à Zizime d'autre ressource que les Chevaliers de Rhodes.

Zizime, dénué de toute ressource, demande retraite aux Chevaliers de Rhodes.

Il dépêcha un de ses plus zélés confidens vers le Grand-Maître d'Aubusson pour lui demander asyle. Cet homme fut arrêté par des émissaires de l'Empereur Turc au moment où il alloit s'embarquer. Bajazet II ayant vu, par les lettres de son frere, que ce Prince songeoit à se retirer chez les Chrétiens, fit redoubler de soins pour garder le rivage, & pour fouiller dans les retraites les plus cachées. Zizime apprit bientôt le sort de son envoyé ; il en dépêcha deux autres en différens temps & par différentes routes, dans l'espérance que l'un d'eux au moins pourroit se dérober aux recherches, & lui rapporter les témoignages de protection qu'il attendoit. Tous deux furent plus heureux que le premier ne l'avoit été ; ils remirent leurs dépêches au Grand-Maître & au conseil assemblé. Ces généreux Chevaliers virent, avec plaisir, un Prince Musulman leur demander des

fecours contre fon frere & contre fa patrie ; ils efpérerent beaucoup de cette divifion dans la maifon Ottomane, & ils équiperent, fans tarder, une flotte, pour aller chercher Zizime à l'endroit qu'il leur avoit indiqué.

J. C. 1482.
Hég. 887.

Ce Prince s'étoit approché de la mer ; les partis, répandus çà & là fur le rivage & dans la campagne, lui faifoient defirer de plus en plus de recevoir la réponfe des Chevaliers de Rhodes, & le fauf-conduit qu'il leur avoit demandé. Enfin il fut découvert par une troupe de cavalerie, & pourfuivi fi vivement, qu'il n'eut que le temps de fe jetter dans une barque de pêcheur, & de s'éloigner du bord, avant que le parti qu'il fuyoit y fût parvenu. Lorfque Zizime eut quitté le rivage, il attacha une lettre à une fleche qu'il lança aux cavaliers, bien affligés d'avoir manqué cette importante proie. Au lieu du prifonnier, qu'ils s'étoient flattés de livrer à Bajazet, ils lui porterent la lettre qu'on va lire.

Zizime Empereur, à Bajazet fon très-cruel frere.

» Je t'avois demandé ce qui étoit
» jufte, & tu m'as payé d'inhumanité.
» J'aurois enfin borné mon defir à

J. C. 1482. Hég. 887.
» vivre paisible en la frontiere ; mais
» ton ambition détestable n'a pu souf-
» frir ton frere en repos dans une par-
» celle d'un si grand Empire. Je suis
» donc contraint, pour sauver ma
» vie, d'avoir recours au nom chré-
» tien & aux plus grands ennemis de
» notre puissante maison, non pour
» le mépris de la religion de mes an-
» cêtres, mais forcé par ta cruauté :
» car mon plus grand desir seroit de
» servir Dieu selon les cérémonies
» de notre sainte loi. Il est vrai que
» je n'ai que faire de te parler de
» Dieu ni de notre Prophête ; car
» tu méprises l'une & l'autre loi, &
» tu t'es dépouillé de toute humanité.
» Notre pere s'est efforcé toute sa vie
» d'élever la maison des Ottomans,
» & tu prens plaisir à la détruire. Mais
» la justice divine me vengera un jour
» de ta méchanceté, & permettra que
» quand tu auras régné quelque temps
» par la tyrannie, la fin de ton em-
» pire soit plus funeste que le com-
» mencement n'en a été fortuné. Sois
» sûr qu'on exercera quelque jour con-
» tre toi & tes enfans ce que tu entre-
» prens aujourd'hui contre moi & con-
» tre ma postérité «.

On dit que Bajazet versa quelques larmes en lisant ces plaintes ; mais il

n'en pourſuivit pas Zizime avec moins d'acharnement. Ce Prince voguoit vers Rhodes, tourmenté de la plus vive inquiétude. Sa barque ſans armes, & preſque ſans voiles, en le ſauvant des mains des Spahis, l'expoſoit à tous les dangers de la mer. Le moindre brigantin turc qu'il auroit rencontré, pouvoit le livrer à ſon frere. Dans cette extrêmité il apperçut une flotte nombreuſe ; ſes matelots effrayés faiſoient de vains efforts pour prendre le large, mais bientôt la flotte qui forçoit de voiles lui montra diſtinctement les pavillons de Rhodes. Des ſignaux apprirent aux Chevaliers que cette pauvre barque contenoit le Prince qu'ils cherchoient. Dom Alvar de Zuniga, Grand-Prieur de Caſtille, Général de la flotte, envoya dans l'inſtant même une chaloupe à Zizime. Elle étoit pleine des principaux Chevaliers. Le Prince ſe rendit à bord de la principale galere ; il fut reçu à Rhodes avec tous les honneurs dus aux Souverains. Le Grand-Maître d'Aubuſſon ne négligea rien de tout ce qui pouvoit adoucir les revers dont il avoit été accablé. La fierté ottomane fut confondue de tant de reſpects & de tant de généroſité. Zizime, tout Empereur des Turcs qu'il

J. C. 1482. Hég. 887.

Zizime eſt reçu avec honneur dans l'Iſle de Rhodes.

J. C. 1482. Hég. 887.

se disoit être, refusoit de prendre le pas sur le Grand-Maître de Rhodes, qui l'y contraignit; & comme on faisoit devant lui l'essai des viandes qui lui étoient présentées, beaucoup plus sans doute par honneur que par précaution: » j'ai mis ma vie dans vos » mains, dit-il aux Chevaliers qui l'en» vironnoient, je ne crains pas qu'au» cun de vous songe à me l'ôter. Au » reste, je suis votre protégé, & non » pas votre Souverain «.

Bajazet ne fut pas plutôt son frere dans l'Isle de Rhodes, qu'il voulut pénétrer quelle espece d'intérêt Zizime inspiroit à ces Chevaliers, qu'il redoutoit. Après que l'Empereur eut soumis de la Cilicie ce qui appartenoit encore à Caraman Ogli, & qu'il eut ôté à ce Prince les derniers débris de souveraineté restés à sa maison, Bajazet étoit revenu triomphant à Constantinople avec son Visir Acomat. Cet habile Ministre, qui avoit la premiere part à sa confiance, pendant la paix comme pendant la guerre, prétendit être instruit de tout ce qui se passoit à Rhodes, sans que son maître parût s'en informer. Le Gouverneur de Licie, province voisine de l'Isle de Rhodes, y envoya un prétendu Agent, sous le prétexte de convenir d'un

traité de commerce. D'Aubuſſon ne vit dans cet Agent qu'un eſpion maſqué ſous un titre ſpécieux. Il abrégea les formalités que cet homme affectoit de multiplier pour prolonger ſa miſſion, & il l'éloigna, autant qu'il fut poſſible, de l'objet de ſa curioſité. Acomat, ne pouvant plus ſe rien promettre de cette ruſe, tenta une autre voie. Il envoya un homme de ſa part, pour perſuader aux Chevaliers de Rhodes de faire une paix ſolide avec l'Empereur des Turcs. Le Viſir, ſans commettre ſon maître, qu'il diſoit n'être pas inſtruit de cette démarche, promettoit de faire réuſſir le traité, pourvu que les Chevaliers vouluſſent ſe réduire à des conditions raiſonnables. Cette paix pouvoit être très-avantageuſe à l'Ordre; d'Aubuſſon prêta l'oreille aux propoſitions. Quoiqu'il ne fût pas d'abord queſtion de Zizime, le Grand-Maître ne douta pas qu'on ne voulût exiger de lui qu'il livreroit ce Prince infortuné. Pour éluder cette condition, à laquelle les Chevaliers ne pouvoient pas conſentir, pour éviter même qu'on vînt leur ravir Zizime avec toutes les forces de l'Empire Ottoman, ils réſolurent de le faire ſortir de leur territoire; ils lui perſuaderent que le bien de ſes

J. C. 1482. Hég. 887.

Les Turcs propoſent la paix à l'Ordre de Rhodes, & les Chevaliers perſuadent à Zizime de ſe retirer en France.

J. C. 1482. Hég. 887. affaires exigeoit qu'il se montrât aux nations dont il attendoit des secours. Ils lui offrirent pour asyle une de leurs commanderies dans la langue de Provence, où il seroit entretenu & servi par des Chevaliers, & où il auroit la facilité de s'aboucher avec le Roi de France; & ils lui promirent que, si le traité projetté n'avoit pas lieu, lui Zizime reviendroit, avec des forces de l'Europe, chercher les vaisseaux & les armes de la religion pour faire respecter ses droits.

La position du Prince Ottoman ne lui permettoit pas de discuter ces raisons. Il fallut obéir à des ordres déguisés sous le nom de conseils. Avant que de s'embarquer pour la Provence, il signa un ample pouvoir au Grand-Maître de traiter avec Bajazet, suivant ce qui conviendroit le mieux à la fortune & à la sûreté du Prince Zizime. Par un acte, il s'engageoit, si jamais il recouvroit l'Empire, soit en entier, soit en partie, d'entretenir une paix constante avec l'Ordre, d'ouvrir tous les ports à ses flottes; de rendre chaque année la liberté gratuitement à trois cents Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, & de payer cent cinquante mille écus d'or au trésor de la religion, pour dédommager l'Ordre

des dépenses qu'il avoit faites en sa faveur.

J. C. 1482. Hég. 887.

Cet acte, signé de la main du Prince Turc, se garde encore dans les archives de Malthe. Il est daté du cinquieme du mois de Rejeb, de l'année de l'hégire 887, ce qui revient, selon notre façon de compter, au 21 Août 1482. Ce Prince s'embarqua ensuite sous la conduite dn Chevalier de Blanchefort, neveu du Grand-Maître, avec un chagrin que les respects, les promesses & les soins des Chevaliers chargés de l'accompagner, ne pouvoient adoucir.

Aussi-tôt que d'Aubusson se vit débarrassé de cet hôte dangereux, il envoya des Ambassadeurs à Constantinople, pour y négocier la paix que l'Empereur des Turcs desiroit autant que lui. Les Chevaliers, Dumont, Arnaud & Duprat furent chargés de cette négociation. Bajazet les reçut avec plus d'honneur que les Musulmans n'en accordoient d'ordinaire à des Chrétiens. Il nomma, pour traiter avec eux, le Visir Acomat & le Pacha Mischà Paléologue, celui-là même qui, ayant levé le siege de Rhodes, fut exilé par Mahomet II. Bajazet avoit rappellé ce Ministre, & lui avoit rendu tous ses emplois. Acomat, qui croyoit que

J.C. 1482. Hég. 887.

les Chevaliers de Rhodes n'armeroient jamais pour Zizime, les traita avec toute la fierté musulmane. Il commença par demander que le Prince Zizime fût remis entre ses mains, & que tout l'Ordre fût déclaré vassal & tributaire de l'Empire. Ces propositions furent reçues avec plus de hauteur encore qu'elles n'avoient été faites; les Ambassadeurs de Rhodes vouloient à l'instant rompre la conférence. Mischa Paléologue, qui avoit lieu de les craindre plus qu'un autre, se mit en devoir de les appaiser; il dit en turc à son collegue, qu'il n'ignoroit pas sans doute combien l'Empereur desiroit la paix, qu'il ne falloit donc pas la rendre si difficile. Le Chevalier Duprat entendoit le turc, ses collegues & lui consentirent à continuer les conférences, mais ils n'en devinrent que plus intraitables sur les conditions. Bientôt le fier Acomat se dispensa de conférer avec les Ambassadeurs, laissant à son collegue, disoit-il, le reproche d'avoir avili l'Empire Ottoman. L'objet le plus difficile & le plus important étoit le Prince Zizime: ces Chevaliers, qui faisoient profession de générosité autant que de noblesse & de bravoure, ne pouvoient pas abandonner un Prince in-

fortuné qui s'étoit jetté dans leurs bras. D'un autre côté la paix n'étoit avantageuse à l'Empire Ottoman, qu'autant qu'il n'auroit rien à craindre de Zizime. Après bien des discussions, on convint que l'Ordre s'engageroit à tenir toujours ce Prince en son pouvoir, & sous la garde étroite de plusieurs Chevaliers; qu'il ne seroit rémis à aucun Souverain, Chrétien ni Musulman, qui pût se servir de son nom pour troubler le repos de l'Empire; que, pour l'entretien & la garde de ce Prince, le Grand-Seigneur feroit compter tous les ans à la religion trente-cinq mille ducats, monnoie de Venise. On convint aussi d'une autre somme pour dédommager l'Ordre & les habitans de Rhodes des pertes qu'ils avoient faites au siege. A ce prix la paix fut rétablie entre les deux Puissances.

J. C. 1482.
Hég. 887.

Les Chevaliers & les Turcs conviennent d'un traité.

Quelque honteux que ce traité parût être pour Bajazet, les Turcs y gagnoient, en ce que leur marine, très-inférieure à celle de l'Ordre, ne pouvoit défendre leurs marchands, des courses fréquentes, qu'un grand nombre de vaisseaux rhodiens bien armés faisoient sans cesse sur les côtes. Bajazet signa ce traité en silence. Mais Acomat ne put cacher son indigna-

J.C. 1482.
Hég. 887.

Acomat ne dissimule pas son mécontentement de la paix.

tion ; il déplora très-haut la foiblesse de l'Empereur, & se plaignit amérement de ce que cet Empire, fondé sur les débris de tant de couronnes, devenoit dans les mains de Bajazet tributaire d'une poignée de soldats.

Ces propos indiscrets furent entendus même du Monarque. Des ennemis ne manquerent pas de les empoisonner. Un Pacha, de ceux appellés Pachas du ban & de la voute, qui approchoit le plus le Prince, saisit cette occasion de perdre le Grand Visir. Cet homme, nommé Isaac, étoit le pere d'une des épouses d'Acomat, qui, sous Mahomet II, avoit été prise de force dans un bain public par le Prince Mustafa. On se rappelle cet événement qui coûta la vie au frere aîné de Bajazet. Le Visir, dans le premier accès de sa douleur, avoit renvoyé cette femme à son pere. Depuis ce temps, Isaac & lui étoient devenus ennemis irréconciliables : Isaac peignit à l'Empereur son Visir comme un censeur dangereux : les ames foibles haïssent bientôt ceux qu'elles sont portées à craindre. Tous les services d'Acomat furent oubliés en un moment ; l'Empereur ne se souvint de sa supériorité sur tous les autres guerriers ou ministres, que pour l'en punir.

J. C. 1483. Hég. 888.

L'Empereur le maltraite au milieu d'un festin, & veut le faire périr.

Résolu de se défaire de lui, il invita tous les grands de sa Cour à un festin somptueux, le Visir y parut comme les autres. Bajazet, contre la loi des Turcs, mais conformément à leurs usages, fit servir à ce banquet quantité de vin de différente espece; les têtes s'échaufferent : l'Empereur dit tout haut, que, comme il vouloit établir solidement la paix dans son Empire, il n'avoit pas besoin de tant de troupes chérement payées, qu'il alloit diminuer sur-tout le nombre des Janissaires & des Spahis. Acomat combattit le dessein de son maître, avec la liberté que le vin inspire, & la supériorité que lui donnoient ses lumieres & son expérience. Il dit au Prince qu'il ne pouvoit espérer une paix durable avec tant de voisins & de tributaires mal soumis, qu'autant que des armées nombreuses & aguerries, feroient redouter sa puissance; que, d'ailleurs, c'étoit mal reconnoître les services que ces braves Janissaires avoient rendus à son pere & à lui, que de les renvoyer sans solde; & qu'il étoit dangereux d'irriter, par des injustices, un corps si puissant.

Bajazet mal disposé, écouta impatiemment ces avis salutaires. Sur la fin du repas on apporta des vestes d'é-

J. C. 1483. H ég. 888. toffes précieuses à tous les conviés. Celle qu'on mit devant Acomat étoit de soie noire; il comprit aisément ce que ce présent annonçoit de funeste, sur-tout, lorsqu'au moment où tous sortoient de la salle du festin, Bajazet lui ordonna de demeurer. « Tyran » ingrat, s'écria le Visir, puisque tu » voulois m'ôter la vie, pourquoi » m'as-tu fait transgresser ma loi dans » mes derniers moments « ? Acomat vouloit parler du vin qu'il avoit bu.

L'Empereur irrité fait charger de coups celui qui l'avoit mis sur le trône; on le dépouille avec violence, déja l'ordre étoit donné pour l'étrangler: mais le Kislar Aga ou le grand Eunuque, ami particulier du malheureux Acomat, se jetta aux pieds du Prince, lui disant que, pour la sûreté de sa Hautesse, il falloit différer de faire mourir le Visir, jusqu'à ce qu'on sût à quel point les Janissaires étoient attachés à ce ministre. Bajazet, tout injuste & cruel qu'il étoit, devoit céder à un conseil timide; Acomat fut enfermé dans une tour du serrail.

Le malheureux Visir avoit un fils, jeune homme plein de courage, qui avoit déja servi sous son pere, & qui l'aimoit tendrement. Ce fils, dont l'histoire ne nous a pas conservé le

nom, étonné de ce que son pere ne revenoit point du serrail, quoique la nuit fut déja fort avancée, courut chez un des conviés, qui lui dit ce qu'il avoit vu, & qui lui fit craindre bien davantage : car on ne doutoit pas que l'Empereur n'eût retenu son pere pour le faire étrangler. Le fils du Visir, hors de lui-même, court dans plusieurs odas de Janissaires, s'écrie que leur Général a péri, victime de l'ingratitude & de l'injustice ; il n'a pas de peine à exciter ces braves soldats qui adoroient Acomat. En moins d'une heure, plus de dix mille Janissaires sont assemblés dans les rues, tous s'écrient qu'il faut aller brûler le serrail, en arracher leur Général, s'il respire encore, ou massacrer le tyran sur son cadavre, s'il a eu la barbarie de le faire mourir. Tous accourent au serrail avec des flambeaux & des armes, ils se mettent en devoir d'enfoncer ou de brûler la premiere porte qui étoit fermée. L'Empereur se présente à leurs yeux, du haut d'une fenêtre grillée, leur demande d'une voix tremblante ce qu'ils vouloient de lui : « Infâme ivrogne, s'écrie-» rent-ils, rends-nous notre Général, » ou nous allons brûler ton serrail & » te mettre en pieces ». La vue, les

J. C. 1483. Hég. 888.

Sédition des Janissaires en faveur d'Acomat. Lui-même appaise le tumulte.

cris de cette ſoldateſque mutinée, glacerent de crainte l'Empereur & ſes ſuivans, on ſe preſſa de faire paroître Acomat dans l'état où il étoit. La terreur les empêcha de ſonger à lui rendre ſes habits. Auſſi-tôt que les Janiſſaires apperçurent ce grand homme, la tête, les jambes & les bras nuds, ſouillé de meurtriſſures, couvert d'une eſpece de camiſole, comme un homme échappé du ſupplice, l'indignation & les cris redoublent; on dépouille avec violence un des Officiers du ſerrail, pour revêtir Acomat. S'il eût dit un mot, c'en étoit fait de l'Empereur & de tout ce qui lui appartenoit. Mais ce vertueux miniſtre, oubliant ſon reſſentiment & même ſa ſûreté, ne ſongea qu'à appaiſer la ſédition. Après avoir remercié les Janiſſaires de leur affection, il leur défendit les voies de fait, les aſſurant, quoiqu'à faux, que Bajazet n'avoit jamais voulu lui ôter la vie. Il leur répéta que ce Prince étoit leur maître, & qu'il apprendroit à l'avenir à mieux uſer de ſon pouvoir. Il promit, de la part de l'Empereur, l'impunité pour tous les auteurs de la ſedition. Enfin il protégea très-puiſſamment celui qui, deux heures auparavant, avoit tenté de le faire mourir avec ignominie, &

J. C. 1483.
Hég. 888.

il réussit à dissiper ces troupes; tous lui criant qu'il se repentiroit peut-être d'avoir fait une seconde fois Bajazet Empereur.

J.C. 1483. Hég. 888.

Le lendemain Acomat reparut au Divan, il rentra dans toutes ses fonctions, conservant son autorité & son crédit sur le peuple : mais les deux Pachas Isaac & Paléologue conserverent aussi le leur sur l'esprit de Bajazet, d'autant plus ulcéré que sa conduite avoit été plus honteuse. Acomat faisoit trembler toute la Cour : le timide & cruel Bajazet voulut séparer son Ministre de cette soldatesque dont il étoit adoré ; il fit un voyage à Andrinople, où l'infortuné Visir fut étranglé en secret, au moment où il comptoit le plus sur la reconnoissance de son maître. Quelques Janissaires, qui avoient suivi l'Empereur, furent trompés sur le genre de mort d'Acomat, qu'on publioit avoir péri d'une apoplexie. Ils étoient alors très-inquiets sur leur propre sort. Bajazet avoit éloigné plusieurs de leurs chefs, sous prétexte de leur donner des timars ou des sangiacas, & on savoit que ces Officiers, en apparence comblés des faveurs de la Cour, avoient été étranglés par l'ordre des Pachas, aussi-tôt qu'ils étoient arrivés au lieu de leur destination.

L'Empereur va à Andrinople. Le Visir y est étranglé en secret, ainsi que plusieurs Officiers des Janissaires.

J. C. 1484. à 1489. Hég. 889 à 894.

Les deſſeins que Bajazet avoit conçus contre ſes Janiſſaires, ne tarderent pas à devenir publics. Au retour de l'Empereur à Conſtantinople, tous les Odas quitterent leurs quartiers, ils allerent en ordre camper dans la plaine, ſe retrancherent & firent la garde en avant du retranchement, comme s'ils avoient été vis-à-vis de l'ennemi. Bajazet effrayé ne ſongea plus qu'à ramener à lui cette milice formidable. Il alla lui-même à leur camp, il accabla les chefs & les ſoldats de careſſes que la peur ſeule rendoit ſinceres, & il leur jura pluſieurs fois, par le Prophête & par l'ame de ſon pere, qu'il n'avoit nul deſſein, ni de les détruire ni même de diminuer leur nombre. Ces ſoumiſſions appaiſerent la révolte ; les Janiſſaires rentrerent dans Conſtantinople, & l'ordre fut rétabli en peu de jours.

Les Janiſſaires prennent les armes. Bajazet les appaiſe.

Bajazet comprit qu'il falloit lâcher ces lions contre quelque proie étrangere, pour éviter d'en être lui-même dévoré. Afin que la guerre à laquelle il les deſtinoit, pût avoir quelque durée, il leur choiſit des ennemis dignes d'eux, les Mammelus d'Egypte. Nous allons dire en peu de mots ce que c'étoit que les Mammelus.

Guerre des Mammelus : leur origine.

L'Egypte, comme tant d'autres Royaumes, avoit autrefois appartenu aux Empereurs de Constantinople. Le joug des Grecs étoit devenu insupportable à ces peuples, ils appellerent les Califs à leur secours. Ceux-ci chasserent les Grecs & opprimerent bientôt leurs nouveaux sujets qui ne firent que changer de Tyrans. Les Califs Abbassides, furent à leur tour chassés d'Egypte par les Califs Fatimites. Godefroy de Bouillon, fondateur du Royaume de Jérusalem, fit la guerre à ceux-ci. Ils recoururent au Soudan de Syrie, qui leur envoya Sarracon, Général renommé, à la tête d'une armée formidable. Le Syrien, vengeur des Califs, ne tarda pas à les opprimer, il borna leur autorité aux choses de la religion, se réservant à lui seul la puissance temporelle. Saladin son successeur, combattit & défit les Chrétiens dans la Syrie, dans la Palestine; enfin il les chassa de Jérusalem. Les descendans de Saladin occuperent le trône d'Egypte après lui. L'un d'eux, appellé Nodggemedin Salé, qui regardoit les Egyptiens beaucoup moins comme ses sujets que comme ses esclaves, pour les accoutumer à leurs chaînes, leur défendit l'usage des armes. Il établit en Egypte un peuple

J. C. 1484 à 1489.
Hég. 889 à 894.

J.C. 1484 à 1489. Hég. 889 à 894.

d'étrangers, qui défendit & opprima en même temps les naturels du pays. Nodggemedin Salé composa une armée considérable d'étrangers Scithes ou Tartares, qui presque tous avoient été esclaves, il défendit que cette armée fût jamais recrutée que par des étrangers ou des esclaves comme eux, excluant irrévocablement tous les naturels Egyptiens, sans distinction, de la milice, ainsi que de toute espece d'emplois. Ce peuple d'étrangers, protecteur, ou plutôt oppresseur du peuple Regnicole, fut appellé Mammelus. C'est avec ces Mammelus que Nodggemedin Salé combattit les Chrétiens, c'est avec eux que Touramcha son fils & son successeur, fit Saint Louis prisonnier auprès de Damiette; mais il fut massacré par eux, presque sous les yeux du Roi de France. Alors les Mammelus s'emparerent du trône d'Egypte, &, suivant toujours les loix que Nodggemedin Salé leur avoit données, ils condamnerent à l'obscurité sa famille qui fut bientôt éteinte. Ibec fut le premier Soudan tiré de cette milice redoutable, qui conserva depuis le droit d'élever ou de déposer les Souverains d'Egypte, qu'elle choisissoit toujours dans la famille d'Ibec. Mais ces Princes ne demeuroient

fur le trône, qu'autant de temps qu'il plaifoit aux Mammelus. Avant que les Turcs étendiffent leur domination, les richeffes, la force & l'autorité du Soudan d'Egypte le faifoient regarder comme le chef de la loi Mufulmane. Cette puiffance fleurit pendant trois fiecles. Sa maxime fut plutôt de fonger à fe maintenir, qu'à faire des conquêtes, & elle s'abftint de faire la guerre aux Mufulmans avant qu'ils l'euffent attaqué.

J. C. 1484 à 1489. Hég. 889 à 894.

Bajazet battu deux fois par les Mammelus, fait la paix avec eux.

Bajazet maître de la Caramanie, devoit defirer la conquête de la Syrie & de l'Egypte, ou plutôt, comme nous l'avons dit, dans la néceffité d'occuper fes Janiffaires, il réfolut de les oppofer aux Mammelus, fi femblables à eux par la bravoure & par la crainte qu'ils infpiroient à leur maître. Une querelle entre deux Tributaires des deux Empires, fut le prétexte de la guerre entre les Turcs & le Soudan d'Egypte. Adoulet (c'étoit le vaffal des Turcs), poffédoit un petit coin de terre fur les confins de la Circaffie; il fut attaqué par Catebaï fon voifin, vaffal du Soudan d'Egypte, & auffi petit Souverain qu'Adoulet. Bajazet déclara qu'il alloit envoyer une armée confidérable contre les Mammelus. Ceux-ci ne fe réfolurent qu'avec peine

J. C. 1484. à 1489. Hég. 889 à 894.

à combattre des Musulmans Sunnites comme eux. Mais lorsqu'ils apprirent que Bajazet s'étoit mis à la tête des troupes qui s'avançoient vers la Syrie, la défense devenant indispensable, ils ramasserent leurs forces, & marcherent contre ceux qui vouloient être leurs ennemis. Les armées se rencontrerent dans la Caramanie, proche le mont Aman, lieu fameux, où Alexandre défit Darius. Les Turcs, fatigués d'une route longue & précipitée, embarrassés de leurs bagages, étoient occupés à tendre leurs tentes, lorsqu'ils se virent chargés vivement par les Mammelus. Une cavalerie fraîche & bien disciplinée, tombant à coups de cimeterre sur des fantassins dispersés, commença le combat par le carnage qui doit le finir. Des bataillons de Janissaires se formerent derriere le camp, & donnerent aux Spahis le temps de monter à cheval. Les Turcs, tout surpris qu'ils étoient, firent une assez vigoureuse résistance; mais il fallut céder aux circonstances & au nombre. Bajazet, ayant retrogradé de plusieurs lieues, rallia ses troupes dispersées, dans un camp avantageux que Mustafa, son Grand Visir, avoit su lui choisir. La nuit approchoit, lorsque les Mammelus parurent au bord

d'une

d'une riviere qui les séparoit de ceux qu'ils avoient poursuivis. Dès la pointe du jour ils trouvent un gué, passent la riviere & recommencent le combat. La présence de l'Empereur soutint quelque temps le courage des Turcs; mais le nombre des Mammelus, qui augmentoit à chaque instant, leur victoire toute récente, qui les rendoit aussi fiers que leurs ennemis étoient abattus, les firent triompher une seconde fois. Bajazet perdit son canon & son bagage à cette seconde défaite, il rentra dans son pays, toujours faisant face à des troupes qui le poursuivoient vivement, & qui affoiblissoient chaque jour son armée. Les Turcs n'avoient point éprouvé de plus grande déroute depuis Tamerlan; ils profiterent de la répugnance que les Mammelus avoient à tremper leurs mains dans le sang Musulman. Ceux-ci tout vainqueurs qu'ils étoient, consentirent à la paix, que Bajazet acheta seulement par l'abandon de quelques places sur les confins de la Caramanie.

J. C. 1484 à 1489. Hég. 889 à 894.

Peu après l'Empereur essaya ses forces en Europe contre les Croates. Ses Généraux s'emparerent d'une partie de leurs Provinces, & taillerent en pieces les troupes de Mathias, Roi de

Guerre contre la Hongrie.

J. C. 1484 à 1489. Hég. 889 à 894.

Hongrie, qui étoit accouru au secours de ses Alliés. La conquête demeura aux Turcs. Ce fut quelques années après que Bajazet & ses fils furent délivrés de Zizim, ce rival de leur grandeur, qui avoit si vivement disputé un trône qu'il prétendoit lui appartenir. Il faut reprendre de plus haut, pour voir quel secours ce Prince infortuné avoit trouvé chez les plus grands ennemis de sa race.

Fin de l'histoire de Zizim.

J. C. 1495. Hég. 900.

On se rappelle que le Grand-Maître d'Aubusson, pour ménager avec l'Empire Ottoman une paix nécessaire, avoit fait passer Zizim en France, & s'étoit engagé de l'y faire garder. En effet, quelques Chevaliers eurent charge du Grand-Maître de tenir ce Prince dans une Commanderie du Grand-Prieuré d'Auvergne, appellée la Commanderie de Bourganeuf. Les Chevaliers ne le quittoient pas, sous prétexte de lui faire honneur, & même de le servir. Zizim s'appercevant de sa captivité, avoit fait demander au Roi Louis XI, une entrevue dans laquelle il espéroit l'intéresser à son sort. Louis, qui avoit des affaires plus importantes que celles de l'orient, crut avoir trouvé un moyen d'éluder les demandes de Zizim, en le faisant assurer qu'il ne consentiroit à le secourir, ou même à lui par-

ler, que lorsqu'il se seroit fait Chrétien. Zizim n'avoit que de l'horreur pour la religion chrétienne : d'ailleurs l'espoir qu'il ne perdit jamais de monter un jour sur le trône de Constantinople, devoit le détourner d'abjurer sa loi. Dans ces circonstances malheureuses, il apprit que les Chevaliers de Rhodes venoient de trafiquer de sa liberté, & qu'elle étoit le prix de la paix conclue entre la Religion & l'Empire Ottoman. Tous les Princes, qui avoient quelqu'intérêt à démêler avec l'Orient, auroient desiré mettre Zizim à la tête d'un parti, pour voir les Ottomans tourner leurs armes contre eux-mêmes. Ferdinand le Catholique, Ferdinand Roi de Naples, les Vénitiens vouloient opposer Zizim à Bajazet. D'Aubusson, pour l'honneur autant que pour l'intérêt de son Ordre, s'obstinoit à garder son traité. Mais Innocent VIII, successeur de Sixte IV, plus absolu, plus entreprenant que lui, ordonna au Grand-Maître, vassal & suffragant du Saint Siege, de lui remettre le Prince Zizim, qu'il prétendoit employer, pour le bien de la Chrétienté, contre la puissance Musulmane. D'Aubusson, qui ne pouvoit résister, tira parti de son obéissance. Il obtint d'Innocent VIII, que, ni lui,

J. C. 1495. Hég. 900.

J. C. 1495. Hég. 900.

ni ses successeurs, ne conféreroient jamais aucune commanderie au préjudice des langues ou du droit d'ancienneté, quand même elles vaqueroient en Cour de Rome. Innocent déclara aussi que les biens de l'ordre de Rhodes ne pourroient plus à l'avenir être compris dans le rôle des bénéfices que le Pape s'étoit réservés.

Ce traité étant convenu, les Chevaliers envoyerent demander au Roi Charles VIII, fils & successeur de Louis XI, la permission de faire sortir Zizim de ses Etats. Dans ce même temps il arriva en France un Ambassadeur de la Porte, que Bajazet envoyoit au Roi. Charles VIII se fit scrupule d'entendre l'Ambassadeur d'un Infidele. Il lui fit ordonner de demeurer à Riez en Provence, d'où il déclareroit l'objet de sa mission. Bajazet demandoit qu'on lui remît la personne de son frere, ou du moins que le Roi ne permît pas qu'il sortît de ses Etats. Pour donner du poids à sa demande, l'Empereur Turc offroit à Charles VIII toutes les reliques que Mahomet son pere avoit trouvées, tant à Constantinople que dans tout son Empire; &, comme il étoit alors en guerre avec l'Egypte, il lui promettoit de lui remettre Jérusalem & tout son ter-

ritoire, aussi-tôt qu'il s'en seroit emparé. Dès ce temps, les François étoient dégoûtés des croisades, par les malheurs que ces expéditions indiscretes avoient attirés sur tout le Royaume. D'ailleurs Charles VIII n'avoit pas pour les reliques l'empressement que Louis XI avoit montré, & toutes celles qui venoient des Grecs, étoient suspectes, même aux plus crédules. L'Ambassadeur de Bajazet fut renvoyé sans avoir rien obtenu, sans même avoir été écouté. Charles VIII permit aux Chevaliers de Rhodes, de conduire leur prisonnier à Rome, à condition qu'il y demeureroit toujours à leur garde, & que le Pape s'engageroit à ne confier Zizim à aucun Prince Souverain, sans la participation de la Cour de France.

Le Chevalier de Blanchefort, devenu Grand-Prieur d'Auvergne, fut chargé de conduire en Italie ce Prince qui ne faisoit que changer de prison. Le Pape l'attendoit avec impatience. Malgré l'aversion des Italiens pour les sectateurs de Mahomet, on déguisa la captivité de Zizim sous tous les honneurs qui lui furent rendus, comme on auroit fait à un Prince chrétien. Il fit son entrée à Rome, monté sur un superbe cheval, envi-

[J. C. 1495. Hég. 900.

ronné d'un cortege nombreux. On lui avoit préparé un appartement dans le Vatican. Dès le lendemain de cette entrée, l'Ambassadeur de France & le Grand-Prieur d'Auvergne conduisirent le Prince à l'audience du Pape. Le Souverain Pontife, accompagné des Cardinaux & des Prélats de sa cour, reçut Zizim sur son trône. Ce Prince salua le Pape à la maniere de sa nation; mais quelques instances que les Maîtres des cérémonies aient pu lui faire, il ne voulut jamais ni lui baiser les pieds, ni fléchir le genou devant lui. On remarqua même qu'il demanda la protection du Pontife, avec une dignité que les Prélats Italiens qualifierent d'arrogance. Innocent lui répondit avec bonté: tant que ce Pontife vécut, la captivité du Prince Turc fut beaucoup plus supportable à Rome qu'elle ne l'avoit été en France. On le traitoit avec de grands honneurs, & on lui laissoit autant de liberté que la nécessité de s'assurer de sa personne pouvoit le permettre. Mais à la mort d'Innocent VIII, le coupable Borgia, sous le nom d'Alexandre VI, vint deshonorer la chaire de S. Pierre par tous les crimes qui l'y placerent, & par tous ceux qu'il commit pendant son pontificat. Com-

me tout étoit vénal à la cour de ce tyran, après qu'il eut trafiqué des bénéfices eccléſiaſtiques, des diſpenſes & de toutes les choſes ſpirituelles, il voulut auſſi vendre la liberté, même la vie de Zizim qui ſe trouvoit en ſon pouvoir. Alexandre tira ce Prince des mains des Chevaliers de Rhodes, l'enferma dans le Château Saint-Ange, & en donna avis à l'Empereur Bazajet, qui convint de payer au Pape quarante mille ducats par an pour prix de ſa captivité. J. C. 1495. Hég. 900.

Cependant Charles VIII, Roi de France, faiſoit de grands préparatifs pour faire valoir les droits de la maiſon d'Anjou ſur la couronne de Naples, que le teſtament de Charles d'Anjou, quatrieme du nom, avoit tranſportée à Louis XI. Le Pape, Suſerain du Royaume, protégeoit la branche bâtarde qui occupoit ce trône; mais Charles VIII, qui mépriſoit le Pontife, menaçoit de le faire dépoſer dans un Concile, pour tous les crimes qui lui avoient valu la tiare, & pour tous ceux qui l'avoient ſouillée depuis qu'il la portoit. On prétendoit de plus que l'ambitieux Charles VIII s'étoit fait céder les droits des Paléologues ſur l'Empire d'Orient, pour les réclamer après qu'il ſe feroit em-

J. C. 1495. Hég. 900.

paré du Royaume de Naples. Dans ces circonſtances, le Vicaire de Jeſus-Chriſt ſe lia avec l'Empereur des Muſulmans contre le fils ainé de l'Egliſe. Alexandre dépêcha un Nonce à Bajazet, pour l'avertir que le Roi de France s'avançoit à la tête d'une armée nombreuſe : qu'il vouloit enlever de ſes mains le Sultan Zizim, afin de s'en ſervir contre lui Empereur. Que le Pape étoit bien réſolu de s'oppoſer à cette entrepriſe, ſurtout d'empêcher Charles VIII d'approcher de Rome, mais qu'il ne pouvoit ſoutenir une guerre ſi importante ſans ſecours, & qu'il attendoit impatiemment trois années de la penſion de Zizim. Le Pontife faiſoit entendre à l'Empereur des Turcs que la tête de ſon frere étoit au plus offrant & dernier enchériſſeur ; il ajoutoit que le Soudan d'Egypte lui faiſoit offrir des ſommes conſidérables pour la rançon de ce Prince.

Bajazet, en envoyant au Pape l'argent qui lui étoit demandé, tenta d'obtenir de lui le meurtre de ſon frere. Il lui mandoit : » Zizim dans » le fond d'une priſon ne fait que » languir, il eſt plus d'à demi mort, » ce ſeroit lui rendre un bon office » que de l'envoyer par une mort na-

» turelle dans le lieu où il doit jouir J. C. 1495. Hég. 900.
» d'un repos éternel «. Cette lettre finiſſoit par une offre de trois cens mille ducats. Soit qu'Alexandre voulût tirer un meilleur parti de ce crime, ſoit qu'il crut plus avantageux de tenir Zizim dans ſes fers, il le laiſſa vivre juſqu'à ce que Charles VIII étant arrivé en Italie, ſans que rien lui réſiſtât, contraignit le Pape à chercher lui-même ſa ſûreté dans le château Saint-Ange. Il fallut négocier; les ſommes immenſes qu'Alexandre avoit ravies à la chrétienté lui ſervirent à racheter ſes crimes; il gagna tous les Miniſtres & tous les Favoris de Charles VIII, il promit de s'attacher inviolablement au parti du Roi de France, qu'il étoit bien réſolu d'abandonner auſſi-tôt qu'il ne ſeroit plus dans ſes mains. Enfin un chapeau de Cardinal pour le Miniſtre Briçonnet, & la perſonne de Zizim que le Pape remit à Charles VIII, furent le ſceau du traité conclu en 1495. Mais le Souverain Pontife, ſe croyant obligé en conſcience de tenir ſa parole à l'Empereur des Turcs, fit empoiſonner ſon malheureux frere, peu de jours après que Charles VIII, qui étoit preſſé de s'emparer de Naples, eût mené ce Prince à Terracine. Le

J. C. 1495. Hég. 900.

Cardinal Borgia, depuis Duc de Valentinois, bâtard du Pape, que Charles VIII avoit amené en ôtage, s'enfuit à la faveur des ténebres la nuit même de cet attentat. On soupçonna qu'il avoit été le digne instrument de la politique de son pere.

Cet événement heureux pour Bajazet l'enhardit à déclarer la guerre aux Vénitiens. Les difficultés du commerce étoient un prétexte pour armer, toujours subsistant entre ces deux Puissances. Les Vénitiens, qui se croyoient plus puissans sur mer que les Turcs, ne refusoient pas de se mesurer avec eux. Bajazet mit en mer une flotte considérable. La République, avertie de ces préparatifs qui ne pouvoient guere regarder qu'elle, arma de son côté, malgré les assurances que les Visirs donnoient à son Ambassadeur, que les anciens traités avec elle lui répondoient d'une paix constante. Mais le refus que fit Bajazet de signer de nouveau ces traités, traduits de l'italien en langue ottomane, apprit à l'Ambassadeur combien les Vénitiens y devoient peu compter. En effet, c'est une opinion commune chez les Musulmans, qu'ils ne sont tenus de leurs paroles ni même de leurs sermens, qu'autant que ces engagemens ont été

écrits dans leur langue naturelle.

J. C. 1500. Hég. 905 & 906.

Guerre contre l'Etat de Venise.

Les deux flottes se trouverent en état à peu près dans le même temps. Celle des Turcs étoit composée de deux cens cinquante voiles. L'Empereur, qui n'aimoit pas la mer, en confia le commandement à son Visir Mustafa, & lui-même côtoya par terre la Morée. Les Vénitiens, dont l'armée étoit seulement composée de quarante-six galeres, cinquante gros vaisseaux & quarante autres plus petits, n'étoient point intimidés par le désavantage du nombre. L'Amiral Grimani qui les commandoit cherchoit à en venir aux mains : il rencontra bientôt l'ennemi ; le combat commença avec tout l'avantage qu'une manœuvre supérieure donnoit toujours aux Chrétiens sur les Turcs. Mais lorsque Grimani se croyoit sûr de la victoire, les Turcs lancerent une grêle de traits enflammés qui mirent le feu aux voiles & aux cordages ; bientôt l'incendie amena le trouble, Grimani perdit la tête ou fut mal obéi ; en un instant la fortune & la victoire changerent, la flotte vénitienne fut brûlée ou dispersée, un grand nombre de matelots, en se précipitant du haut des bâtimens enflammés, trouverent dans les flots la

Les Turcs battent les Vénitiens sur mer, & prennent la ville de Lépante.

J. C. 1500. Hég. 905.

mort qu'ils avoient voulu fuir. Les Turcs vainqueurs se presserent de jouir de leur avantage, ils entreprirent le siege de Lépante par terre & par mer, & en très-peu de jours ils se rendirent maîtres de cette place importante. Les Vénitiens, honteux de leur défaite, presserent leur Général de retourner au combat quelques jours après, avec ce qu'il avoit pu rassembler de vaisseaux. Mais soit que la flotte de Grimani fût trop maltraitée, pour qu'il pût espérer de battre une armée victorieuse, soit qu'il manquât de talens ou de courage, il voulut rentrer dans le port de Venise, où le ressentiment de ses concitoyens l'attendoit.

En effet le Sénat lui demanda compte d'une conduite que tous qualifioient de lâcheté. Grimani parut devant le Grand-Conseil (c'est ainsi qu'on nomme à Venise l'assemblée générale de tous les nobles en qui réside la souveraineté.) On l'avoit convoquée, de peur que le coupable ne trouvât de la faveur dans un trop petit nombre de Juges. L'Amiral fut conduit dans cette auguste assemblée, chargé de chaînes, que son fils, Cardinal, soutenoit pour lui en diminuer le poids. Plusieurs opinoient à la mort, quoi-

que Grimani eût prêté sans intérêt à la République une grosse somme d'argent pour lever cette même flotte dont il avoit fait un mauvais usage. Enfin, à la pluralité des voix, il fut dépouillé de ses dignités d'Amiral & de Procurateur de S. Marc, & relégué, pour le reste de ses jours, dans l'isle de Cherso. Trevisano succéda au malheureux Grimani dans les fonctions d'Amiral.

J. C. 1500.
Hég. 905.

On eut bientôt nouvelle que les Turcs avoient formé le siege de Modon par terre & par mer. La flotte Vénitienne partit de Zante, & fit voile pour aller secourir les assiégés. Trevisano dépêcha une felouque, qui, à la faveur de la nuit, passa à travers de l'armée ennemie pour avertir les habitans de Modon qu'on venoit à leur secours. Cinq galeres bien lestes, équipées de bonnes chiourmes, & chargées de munitions de bouche, portoient ce secours. Les Turcs se mirent en bataille pour disputer le passage; mais malgré leurs efforts, ce qu'on avoit toujours vu jusqu'alors arriva; ces cinq galeres traverserent l'armée ennemie, & entrerent dans le port de Modon. Les soldats & les bourgeois, pénétrés de joie, se précipiterent vers le port, pour jouir de

J. C. 1500. Hég. 905.

la vue d'un secours inattendu ; mais un évenement si heureux fut précisément la cause de leur perte ; ils dégarnirent imprudemment leurs murailles : tandis que les soldats sortis de leurs postes se livroient à une joie indiscrete, les Turcs monterent à l'assaut par quatre endroits qui n'étoient pas défendus, & les assiégés apprirent que la ville étoit surprise, au moment où tous s'écrioient qu'elle étoit imprenable. Quelques soldats tenterent de se défendre dans les lieux les plus forts ; mais les principales avenues ayant été gagnées par l'ennemi, il fallut bientôt céder au nombre. Les Turcs se livrerent à leur cruauté, d'autant plus qu'ils avoient été humiliés du désavantage de leur flotte. Ils trouverent dans Modon des richesses immenses qui n'arrêterent pas leurs bras : après un carnage effroyable, la flotte de Mustafa transportée sous Coron menaça cette ville du même sort. L'exemple récent força les Bourgeois à se rendre sans coup férir, malgré la résistance du Gouverneur Vénitien qui prétendoit préserver la ville. On le lia dans son logis, tandis que les Bourgeois faisoient la capitulation avec Mustafa. Cependant une armée turque ravageoit le Frioul,

Prise de Coron.

Dévastation du Frioul.

& commettoit toutes les horreurs que la guerre occasionne, & que la nécessité ne peut autoriser. Les garnisons Vénitiennes ne faisoient qu'offrir plus de victimes au vainqueur. Les Janissaires, qui n'avoient pas la facilité de vendre leurs esclaves, égorgeoient sans pitié tout ce qui se présentoit à eux, sans que la foiblesse ni les prieres pussent les désarmer. Le Général Trevisano, échappé au fer de l'ennemi, mourut de douleur à la vue des désordres qu'il ne pouvoit empêcher. Les Turcs ne demeurerent point dans ce pays dévasté, qui se ressentit long-temps de ce carnage. Ils allerent s'emparer de Durazzo qu'ils ont gardé.

J. C. 1500.
Hég. 905.

Prise de Durazzo.

Les Vénitiens, accablés de cette guerre dispendieuse & meurtriere, commençoient à tout craindre, lorsque la Providence leur envoya Gonzale de Cordoue, qui venoit de s'emparer du Royaume de Naples, au nom de Ferdinand le Catholique son maître. Cet Espagnol, surnommé avec tant de raison le grand Capitaine, joignit trente voiles, sa fortune & ses talens aux forces abattues des Vénitiens, il poursuivit avec eux la flotte ennemie jusqu'à l'embouchure de l'Hellespont, prit aux Turcs vingt galeres; puis retournant sur ses pas,

J. C. 1501.
Hég. 906.

J. C. 1501. Hég. 906. s'empara des isles d'Egine & de Céphalonie. Il alloit s'emparer de même de l'isle de Lesbos, lorsque Bajazet, voyant qu'il étoit différent de combattre Gonzale ou les Généraux Vénitiens, proposa la paix à cette République, qui la desiroit autant que lui. Ces deux peuples avoient besoin l'un de l'autre. Les Vénitiens, alors Facteurs des trois parties du monde, transportoient toutes les marchandises qu'ils acquéroient de toutes les nations. Les Turcs, riches par l'étendue & par la fertilité de leurs différens climats, fournissoient des matieres premieres, qu'ils ne savoient pas ouvrer, & recevoient en échange le fruit de l'industrie des Francs. La laine, les aromates & les pelleteries étoient alors les plus grands objets du commerce. Les Turcs avoient détruit l'industrie des Grecs par leur despotisme; ils ne pouvoient user de tout cela qu'en les vendant aux Chrétiens, qui leur rapportoient des étoffes, des pelisses, & des préparations que personne n'eût su ou osé faire chez eux. Ainsi, lorsque les armes faisoient redouter les Turcs dans le monde entier, les besoins de la vie soumettoient à l'industrie du plus foible ces peuples féroces, contraints d'avouer, au moins par leur conduite,

combien l'induſtrie a d'avantage ſur la force & ſur le nombre. Les Vénitiens rendirent quelques places aux Turcs dans l'Albanie. D'ailleurs chacun garda ſes conquêtes. On ſigna un traité en langue turque, par lequel les deux nations s'accordérent mutuellement la liberté du commerce, & on établit à Conſtantinople un Conſul Vénitien.

J. C. 1501. Hég. 907.

Bajazet eſpéroit qu'il alloit jouir d'une paix profonde. La foibleſſe de ſon caractere la lui faiſoit deſirer, plutôt que l'amour de l'humanité, dont les Turcs avoient pour lors peu d'idées. Le repos que leur Monarque leur procura, ne fut pour eux qu'une occaſion de le troubler. Tandis que Bajazet ſe livroit aux plaiſirs qu'il avoit toujours aimés plus que la guerre, des nouvelles pénétrerent juſqu'au fond du Serrail, qui réveillerent bientôt les grands Officiers de l'Empire, aſſoupis à côté de leur maître. Un Dervis qui, pendant une longue retraite & dans des méditations profondes, avoit nourri des projets ambitieux, tout plein du deſir de former une ſecte, imagina de ſoutenir dans la Turquie l'opinion des Califs Fatimites, embraſſée par les Perſans, qui reconnoiſſent Ali pour le ſucceſſeur immédiat

Scheitankuli prêche les armes à la main.

J. C. 1510. Hég. 916.

J. C. 1510. Hég. 915.

de Mahomet. On ne pouvoit accréditer cette opinion, qu'en contredisant la Sunna, livre de tradition le plus respecté parmi les Ottomans, après le Koran, parce que la Sunna désigne Aboubecre, Omar & Othman, premiers successeurs du Prophête & prédécesseurs de son gendre Ali. Ce Dervis, appellé Scheïtankuli, voulut rendre sa nouvelle doctrine plus intéressante en l'ornant de plusieurs autres nouvelles opinions. Il prêchoit, par exemple, que le Koran étoit de toute éternité avec Dieu, & le prouvoit par les mêmes raisons, que nous avons vu alléguer ci-dessus devant le Calif Almamon.

Scheïtankuli autorisa sa mission par un séjour de dix années dans une caverne de la Natolie, près d'une ville nommée Becbazar, où il affectoit aux yeux de la multitude des austérités outrées. La réputation de sa sainteté étant bien établie, il assembla des soldats; car les Musulmans ne savent prêcher que les armes à la main, tout envoyé de Dieu doit régner en son nom sur la terre; étant entré, à force ouverte, un jour de marché, dans une Ville appellée Antalie, il prêcha dans la place publique. Son enthousiasme passa dans le cœur de tous ceux

qui l'entendirent, & le fruit du sermon fut de se saisir du Cadi, de l'écarteler & d'attacher chacun de ses quatre membres à chacune des quatre portes de la Ville. Scheïtankuli alla ensuite s'emparer de Kutaïa, capitale de la Province ; les peuples avides de nouveauté, ouvrirent leurs portes, malgré le Pacha que l'enthousiaste fit empaler dans la place publique, parce qu'il avoit osé le traiter d'imposteur.

J. C. 1510. Hég. 916.

Il fait beaucoup de désordres dans la Natolie, & repousse Korcut.

Korcut, fils de l'Empereur, qui jadis avoit régné en son nom, & qui exerçoit les fonctions de Pacha à Magnesie, tenta de s'opposer à ce rebelle, dont les soldats mal disciplinés, avoient tous cette ardeur qu'inspire le fanatisme. Korcut n'avoit que très-peu de Janissaires ; les troupes qu'il ramassa en hâte, n'étoient pas mieux disciplinées que celles du Novateur, & étoient beaucoup moins aguerries. Le Prince fut repoussé, & se crut trop heureux d'avoir dérobé sa tête au couteau de ce fanatique sanguinaire. Il informa son pere de ces revers auxquels il étoit temps de remédier. Malgré quelques succès que les Généraux de Bajazet avoient eus sous ses yeux, il étoit tout à fait dégoûté de la guerre. Les circonstances, quelque pressantes qu'on les lui peignit, ne purent le dé-

J. C. 1510.
Hég. 916.

terminer à s'armer pour défendre sa Couronne. Il envoya son Visir Ali, successeur de Mustafa, dans la Natolie, à la tête d'une armée, mais la garde qui veilloit autour du serrail de Constantinople, ne put le dérober au danger qu'il vouloit éviter. Comme il sortoit pour aller à la Mosquée, un Dervis, émissaire de Scheïtankuli, lui demanda l'aumône, l'Empereur se baissoit pour la lui donner, le traître lui porta dans le sein un coup de poignard, dont l'Empereur fut long-temps à guérir. Depuis cet événement, tout ce qui n'est ni membre du Divan ni Officier du serrail, n'approche jamais de l'Empereur des Turcs, que deux Chiaoux ne lui tiennent les bras.

L'Empereur envoie une armée contre lui.

Un de ses émissaires tente d'assassiner Bajazet.

Scheïtankuli, aussi fourbe, aussi ambitieux que l'avoit été Mahomet, n'avoit pas les mêmes talens pour la guerre. Des troupes réglées & aguerries, dissiperent bientôt une foule d'enthousiastes, terribles devant des hommes désarmés, mais qui, n'ayant aucune notion de l'art de la guerre, savoient plutôt égorger que combattre. Ali Pacha les vainquit en bataille rangée, & rentra dans toutes les places dont les rebelles s'étoient emparés, aussi facilement qu'eux-mêmes les

Scheïtankuli est battu; ses troupes sont dispersées; il fuit en Perse.

avoient prises. Scheïtankuli comprit que les armes ne lui seroient pas aussi favorables qu'il avoit espéré. Il renonça au rôle de conquérant, &, dérobant sa retraite, même à ses plus chers disciples, il fuit en Perse auprès du Roi dont l'opinion sur la succession d'Ali, étoit la même qu'il avoit prêchée. Ce Scheïtankuli est regardé, sinon comme l'auteur, au moins comme le restaurateur du schisme des Persans, & comme leur troisieme Prophête. Il n'est donc pas étranger à notre sujet, de détailler les succès qu'il eut dans ce Royaume, & comme il fut cause de la haine invétérée, qui divise encore les Ottomans & les Persans.

J. C. 1510. Hég. 916.

Il obtient la confiance du Roi, & au moyen d'un faux miracle, il fait des changemens dans le texte du Koran, qui sont admis par tous les Persans.

Scheïtankuli n'ignoroit pas qu'Ismaël, Roi de Perse, tenoit le dogme de la succession d'Ali. Il alla se réfugier à la Cour de ce Prince, comme martyr de cette prétendue vérité. Le faux Prophête avoit acquis dans sa retraite plus de connoissance que n'en ont communément les Musulmans. Il avoit quelque teinture des mathématiques, & sur-tout de l'astrologie judiciaire dont on faisoit grand cas dans ce siecle & dans ce pays. Le Roi Ismaël ébloui de l'éloquence, de la doctrine, de l'érudition de cet homme extraor-

dinaire, lui confia l'éducation des
J. C. 1510. Princes ses enfans, & lui-même plia
Hég. 916. sa foi aux rêveries du prétendu Prophête. Tous les Persans n'étoient pas comme leur maître de la secte d'Ali. Jusques là le Roi Ismaël avoit toléré les différentes opinions; tous faisoient profession de l'Islamisme : mais chacun expliquoit le Koran à sa maniere, & la paix régnoit dans la Perse, parce qu'aucun n'avoit entrepris de rendre intelligible ce qui ne l'étoit pour personne. Scheïtankuli, plus puissant en Perse qu'il ne l'avoit jamais été en Turquie, puisqu'il avoit subjugué le Roi, usa de ce nouveau pouvoir avec plus d'adresse qu'en Turquie, mais avec encore plus de cruauté. Il ne levoit plus des armées qu'il ne savoit pas conduire, mais il inculquoit ses opinions dans une ame crédule & sanguinaire, &, employant ce grand argument de Mahomet, que le fer & le feu étoient les plus forts instrumens de la vérité, il forçoit Ismaël à proscrire tous ceux qui n'admettoient pas les nouveaux dogmes. Un des plus importans, étoit de savoir si Mahomet exigeoit qu'on lavât ses pieds chaque matin avec de l'eau, ou s'il suffisoit de les frotter de la main sans les mouiller. De tout temps les Turcs &

les Persans avoient employé de l'eau dans cette pratique. Le Novateur vouloit qu'on se contentât d'essuyer ses pieds. Cette prétention & plusieurs autres de même espece, révolterent un grand nombre de Musulmans. Comme toutes les réclamations étoient punies de mort, les supplices multipliés contraignirent beaucoup de sujets de quitter la Perse. Ismaël, effrayé de cette désertion, osa s'en plaindre à son Prophête qui offrit pour retenir le peuple sous la loi, de manifester par des miracles, l'authenticité de sa mission. Depuis plusieurs jours Scheïtankuli menoit ses éleves dans un bois contigu au Palais d'Ispahan. Il fit remarquer au plus jeune de ces Princes qui aimoit beaucoup son précepteur, un vieux plane qu'il lui recommanda d'indiquer au Roi son pere, quand il en seroit temps. Comme on reprochoit sur-tout à Scheïtankuli d'altérer le texte du Koran, sous prétexte de l'expliquer, le faux Prophête dit au Roi qu'il vouloit prouver à l'Univers entier que lui seul étoit capable de donner l'intelligence de ce livre sacré. On indiqua une assemblée du peuple dans le bois dont nous avons parlé. Scheïtankuli pria le Roi d'ordonner au plus jeune de ses fils, de choisir

J. C. 1510.
Hég. 916.

tel arbre de ce bois qu'il voudroit.
J. C. 1510. Hég. 916. L'enfant bien préparé, indiqua l'arbre dont il étoit convenu avec son maître. Alors l'imposteur présente au Prince & au peuple un livre qui contenoit le Koran dans toute l'exactitude du texte; un autre dont tous les feuillets étoient blancs, & un troisiéme où le Koran étoit écrit avec les changemens que Scheïtankuli y avoit cru nécessaires, & qu'il prétendoit être le véritable texte de Mahomet. Le jeune Prince plaça l'ancien Koran & le livre blanc dans le tronc de l'arbre indiqué. Scheïtankuli fait sceller ce tronc avec des bandes de fer, y fait apposer le sceau du Royaume, & déclare que, dans quarante jours, Dieu manifestera dans le lieu même sa volonté, sa loi & son Prophête. Il retourna au Palais, tenant en main celui des trois livres que lui-même avoit corrigé. Pendant cet intervalle de quarante jours, l'hypocrite affectoit d'aller souvent sous le plane indiqué addresser à Dieu des prieres ferventes. L'instant étant venu auquel le miracle devoit s'accomplir, tout le peuple accourut autour du plane. Scheïtankuli recommence ses prieres avec plus de ferveur que jamais, puis d'un ton inspiré, il ordonne qu'on ouvre le plane.

Le petit Prince Persan, qui avoit placé les deux livres dans le tronc de cet arbre, en retire deux de même forme, dont l'un, qui passoit pour être le Koran ancien, étoit raturé & écrit en interlignes dans tous les endroits que le prétendu Prophête avoit cru devoir changer, & l'autre, qu'on croyoit avoir été le livre blanc, étoit une copie fidele & sans rature de ce nouveau Koran, qu'on vouloit accréditer. Le peuple fasciné, sans s'informer si le plane n'avoit point été ouvert pendant la nuit, ni si les deux livres enfermés dans le tronc, quarante jours auparavant ne s'y trouvoient pas encore, cria au miracle. Tous se prosternerent devant le prétendu Prophête. Tous le nommerent le second Mahomet, &, selon les principes de la loi Musulmane, jurerent haine & guerre éternelle à tous ceux qui ne penseroient pas comme eux. Le Prophête ordonna que l'arbre qui avoit servi à manifester sa mission, seroit brûlé, ce qui fut exécuté sur l'heure. Il étoit essentiel de dérober à des yeux qui pouvoient être moins crédules, l'examen d'un fait qu'on eût aisément éclairci. De ce jour les Persans donnerent à Scheïtankuli le nom de So-

J. C. 1510. Hég. 916.

J. C. 1510. Hég. 916.

phi, qui ſignifie en perſan homme vêtu de laine, ou un Religieux. Ce fourbe ne fut pas Roi, mais il régna ſous le nom du Roi Iſmaël. Ce Prince ne fut que l'inſtrument de la volonté de ſon Prophête, & le nom de Sophi fut ſi reſpecté en Perſe, que les Rois, ſucceſſeurs d'Iſmaël, l'ont toujours porté depuis la mort de Scheïtankuli. Ce fourbe heureux inſpira aux Perſans la haine qu'il avoit pour les Turcs. On ſait combien la religion muſulmane aliene ſes diſciples de tous ceux qui profeſſent une autre croyance : elle les arme bien plus encore contre ceux qui ont élevé des ſectes dans ſon ſein. Scheïtankuli a profité de cette intolérance pour aigrir les deux nations l'une contre l'autre ; tellement que dans la guerre un Muſulman, qui penſe offrir un ſacrifice à Dieu en tuant un ennemi Chrétien, croit fermement, s'il eſt Turc, que la tête d'un Perſan, s'il eſt Perſan, que la tête d'un Turc eſt auſſi agréable à Dieu que celle de ſoixante & dix Chrétiens. Les deux nations anathématiſent également le Koran que la nation ennemie adopte. Lorſque l'un des Monarques envoie des Ambaſſadeurs à l'autre, il ne

manque pas de mettre au nombre des présents un exemplaire, magnifiquement couvert, du Koran, conforme à la leçon qu'il croit orthodoxe. Et lorsque l'Ambassadeur offre au Prince ce livre avec tous les autres dons, le Monarque baise respectueusement un autre exemplaire de sa loi, qu'on a eu soin de mettre sous ses yeux, & laisse le livre offert sur les marches de son trône.

J. C. 1510. Hég. 916.

Tandis que les secousses du fanatisme faisoient prendre à la Perse une face nouvelle, Bajazet vivoit à Constantinople dans un plein repos, si l'on peut appeller ainsi une vie molle & voluptueuse, dont les excès lui avoient attiré bien des maux. Il étoit tourmenté de goutte; des douleurs aiguës lui firent naître le desir de se reposer sur un de ses fils du poids du gouvernement qui accabloit sa foiblesse. Ce Monarque avoit mis au monde huit fils, dont trois étoient morts dans l'enfance. Il avoit distribué aux cinq autres des sangiacas ou gouvernemens. Ces Princes vivoient éloignés du Souverain; mais dans une dépendance beaucoup plus grande que tous les autres Pachas. Il en couta la vie à deux d'entre eux, Assian & Mahomet, pour s'être crus les maîtres du pays que leur pere leur avoit confié.

Bajazet fait mourir deux de ses fils.

J. C. 1510. Hég. 916.

Atfian fut étranglé par ordre de l'Empereur pour une désobéissance dont l'histoire ne détaille pas les circonstances. Quant à Mahomet, son crime ne fut pas si prouvé que celui de son frere, & son caractere le fit croire plus dangereux. Car Bajazet n'osa le faire périr qu'en secret. Ce Prince avoit voyagé déguisé chez tous ses freres, même à la cour de Bajazet, auquel il avoit trouvé le secret de parler sans en être reconnu. Il s'étoit introduit dans tous les odas des Janissaires, & avoit eu des conférences secretes avec leurs Chefs; il avoit parcouru toutes les grandes villes de l'Empire, toujours sous un déguisement qui lui donnoit la facilité d'observer. Enfin sa conduite annonçant quelque ambition & un desir de s'instruire, toujours suspect à la cour des Princes despotiques, Bajazet chargea un Secrétaire d'empoisonner son fils, &, comme s'il eût voulu écarter de lui le soupçon de ce crime, il brisa l'instrument dont il s'étoit servi. Mahomet fut enterré, par ordre de Bajazet, dans le tombeau des Empereurs, & son assassin fut jetté à la mer dans un sac de cuir.

Achmet, son fils ainé, étoit celui qu'il aimoit le mieux des trois qui lui

restoient, parce que ce Prince n'étoit pas propre pour la guerre, qu'il menoit une vie retirée, & que, quoique selon la loi, le sceptre dût lui appartenir après Bajazet, il n'avoit jamais montré aucune impatience de régner. L'Empereur comptoit se débarrasser des soins du trône en y faisant monter son fils, & conserver la même puissance avec la facilité de se livrer à ses plaisirs, sur-tout à sa passion pour le vin qui causoit beaucoup de scandale chez tous les vrais Musulmans, & qu'il seroit plus à portée de cacher. Les Pachas & les Janissaires, qui s'indignoient du repos dans lequel Bajazet les faisoit languir depuis dix ans, l'auroient vu avec plaisir cesser d'être leur maître, s'il n'avoit pas choisi Achmet pour son successeur. Ils prétendoient qu'il y auroit moins de dépouilles encore, moins de timars à espérer sous ce Prince que sous Bajazet; que la gloire des armes ottomanes seroit bientôt ternie, & qu'ils oublieroient l'art de manier leurs armes, sous un Prince qui aimoit le repos plus que ses ancêtres n'avoient aimé les conquêtes. Sur les bruits qui s'étoient répandus de la prochaine abdication de Bajazet, les Chefs des Janissaires allerent trouver le futur Em-

J. C. 1510.
Hég. 916.

Ce Prince veut abdiquer l'Empire en faveur d'Achmet son fils aîné.

J. C. 1510.
Hég. 916.

Les soldats veulent Selim pour Empereur. Celui-ci leve une armée, marche contre son pere, & est battu.

J. C. 1511.
Hég. 917.

pereur pour lui demander une augmentation de paie. Le Prince leur répondit que ceux qui travailloient moins que jamais, ne devoient pas espérer de voir augmenter leur salaire; que, comme il ne se préparoit pas à des guerres bien meurtrieres, il ne prétendoit pas les payer plus cher que n'avoient fait ses ancêtres. Cette réponse imprudente offensa des hommes qui ne connoissoient d'autre gloire que celle de verser du sang. Il s'en fallut peu qu'ils n'insultassent Achmet, & de cet instant ils déciderent entre eux qu'il ne seroit jamais Empereur. Il leur restoit à choisir entre les deux autres fils de Bajazet; car le respect des Ottomans pour le sang de leurs Maîtres, est, comme nous l'avons dit, un point de religion; mais ils se sont souvent permis de placer sur le trône celui de la race ottomane qu'ils croyoient le plus digne de régner. Les Janissaires envoyerent à Trébisonde le Senberekchi Bakchi, ou Surintendant des machines, pour sonder Selim, le dernier des fils de Bajazet.

Le député des factieux trouva dans ce Prince toute l'ambition & toute la complaisance que les Janissaires pouvoient desirer. L'exemple de ses freres

l'avoit empêché jusques là de rien entreprendre par lui-même ; mais il n'attendoit qu'une occasion, & il ne manqua pas de la saisir. Selim passa le Bosphore, & s'avança, à la tête de vingt mille hommes qu'il avoit ramassés, jusqu'à Andrinople, dans l'espérance que ceux qui le faisoient agir se joindroient à lui. Il couvrit cette marche du prétexte d'aller voir son pere : ce qui est, parmi les Musulmans, un devoir sacré, & le plus méritoire après le pélerinage de la Mecque. Bajazet, qui soupçonnoit la vérité, fit dire à son fils qu'il le dispensoit de lui rendre ce devoir religieux à la tête d'une armée ; mais voyant que ce Prince marchoit vers Constantinople, quoique les Janissaires ne parussent pas songer à s'unir à lui, Bajazet crut qu'il étoit temps de réprimer son fils. On ne sait pas pourquoi la révolte n'éclata pas alors ; il est certain que Bajazet s'opposa aux entreprises de Selim avec ces mêmes Janissaires qui ne vouloient point d'Achmet pour leur Empereur. Peut-être ceux qui entroient dans cette conspiration, n'étoient pas encore assez sûrs des soldats. Quoi qu'il en soit, Bajazet rencontra son fils à un village nommé Ogris près Tchorlo : il commandoit

J.C. 1511.
Hég. 917.

une armée ſupérieure en nombre & J. C. 1511. Hég. 917. en courage. Selim fut bientôt défait; ſon pere ne le pourſuivit pas, & le Prince ſe retira à Varne avec les débris de ſon armée. On ne ſait encore ſi cette faculté de dérober ſa tête au châtiment qu'il méritoit, lui vint de la clémence de Bajazet, ou de l'amour des troupes qui refuſerent de le pourſuivre. Il eſt certain que l'Empereur avoit puni plus ſévérement de moindres crimes ſur deux autres de ſes fils.

La révolte de Selim, & les ſoins qu'il avoit fallu prendre pour la réprimer, confirmerent Bajazet dans la réſolution de deſcendre du trône & d'y faire monter Achmet. Mais ce Prince timide préféroit le repos de ſon ſerrail au dangereux honneur de gouverner une nation féroce, qui ſe rendoit redoutable à ſes maîtres, toutes les fois qu'ils ne ſavoient pas l'occuper contre leurs ennemis. Achmet, de retour dans ſon Sangiacat, écrivit à Bajazet, qui le preſſoit de revenir à Conſtantinople, que, puiſque les Janiſſaires ne vouloient pas de lui, qu'à ſon tour il ne vouloit pas être leur maître malgré eux. Korcut, ſecond fils de Bajazet, paroiſſoit devoir hériter des droits abandonnés par ſon

frere ; il avoit autrefois porté la couronne au nom de son pere, & il sembloit que les Ottomans devoient l'adopter plutôt que ses freres qu'ils ne connoissoient pas. Ce Prince quitta Magnesie pour venir à Constantinople réclamer ce magnifique héritage : depuis qu'Achmet avoit refusé le sceptre, Mustafa, Grand Visir, persuadoit à Bajazet que lui seul le soutiendroit dans ses mains. Ainsi l'Empereur ne songeoit plus à abdiquer. Mais le peuple & les Janissaires, qui regardent toujours la parole du Souverain comme sacrée, & qui d'ailleurs n'aimoient pas Bajazet, se souvenoient qu'il avoit annoncé son abdication, & osoient la réclamer à grands cris autour du serrail, & dans toutes les rues de Constantinople. Le Visir n'imagina d'autre moyen de faire révoquer ce qui paroissoit être irrévocable, qu'en faisant conjurer l'Empereur par tous les Pachas qui composoient le Divan, de demeurer sur son trône. Les Visirs, Seraskiers, & Pachas du ban ou à trois queues (1), se

J. C. 1511.
Hég. 916.

(1) Tous ces titres sont à peu près les mêmes. La qualité de Pacha à trois queues donne entrée au Divan. Les Séraskiers sont

J. C. 1511. Hég. 917.

prêterent à ce que le Grand Visir exigeoit d'eux : mais les cris des Janissaires, & même ceux du peuple, refroidirent le zele de ces courtisans, qui n'oserent jamais publier leur démarche, qui la désavouerent même devant ceux qui leur en faisoient des reproches. Korcut ne plaisoit pas aux troupes plus que son frere Achmet; ils vouloient Selim, qui, tout vaincu qu'il avoit été, leur paroissoit brave, entreprenant & fait pour les conquêtes. Le Senberekchi Bakchi partit pour Caffa en Crimée, où Selim s'étoit retiré au sortir de Varne; il pressa de nouveau ce Prince de venir se mettre à la tête des troupes, toutes prêtes à le placer sur le trône & à l'y soutenir. Selim, instruit par le malheur, ne voulut plus se fier à ce premier empressement; il déclara qu'il n'expo-

Les Janissaires pressent Selim de faire de nouveaux efforts. Démarches sourdes de Korcut pour le même objet.

Pachas à trois queues. Le Beglierbeg est Pacha à deux queues, & il commande non-seulement l'armée à laquelle il est, mais les troupes qui peuvent être dans la même province, commandées par d'autres Pachas subordonnés à lui. Il n'y a que deux Séraskiers, l'un d'Asie, l'autre d'Europe. Ce titre, qui donne aussi la supériorité sur toutes les troupes, n'a de fonctions qu'autant qu'il plaît à l'Empereur. Les Pachas à deux & une queue n'ont point d'entrée au Divan.

feroit plus ſon entrepriſe & ſa tête au hazard d'une bataille, & qu'il ne vouloit plus être combattu par ceux qui lui avoient promis leurs ſecours ; qu'en conſéquence il ne paroîtroit point aux environs de Conſtantinople, qu'il ne fût ſûr non-ſeulement de tous les Janiſſaires en quartier dans la ville, mais même de toutes les garniſons des Etats européens. Cette négociation conſuma bien du temps, dont Bajazet & ſon Viſir euſſent pu profiter : mais ils ſe croyoient ſi ſûrs que Selim affoibli ne ſongeroit jamais à réparer ſes pertes, qu'ils ſembloient ne s'occuper que de Korcut, dont les démarches ſourdes fatiguoient le Miniſtre, quoique les Janiſſaires ne paruſſent pas le goûter. Enfin Muſtafa trouva le moyen d'envoyer à ſon Sangiacat cet ambitieux timide, ſoit en lui faiſant entrevoir les ſuites funeſtes d'un trop grand empreſſement pour régner, ſoit en lui promettant qu'il ſeroit un jour préféré à ſes freres.

J. C. 1511. Hég. 917.

A peine Korcut étoit éloigné, on apprit que Selim arrivoit, toujours ſous le pieux prétexte de rendre des devoirs à ſon pere. Il n'avoit point amené de troupes de Tartarie ; mais toutes celles des gouvernemens d'Europe ſe réunirent ſous ſes drapeaux.

J. C. 1512. Hég. 918. Selim arrive devant Conſtantinople à la tête des troupes d'Europe. Les Janiſſaires le joignent.

J. C. 1512. Hég. 918.

Cette nouvelle causa la plus grande joie dans la ville & la plus grande consternation dans le serrail. Les Janissaires de Constantinople marcherent en armes jusqu'au camp de Selim, laissant Bajazet sous la garde des Bostangis. Les peuples s'écrioient dans les rues que la gloire de l'Empire étoit prête à renaître, tandis que la terreur glaçoit Bajazet & tout son Divan. Ce Prince comprit que toute résistance devenoit inutile, il envoya son Visir conférer avec ce fils rebelle.

Bajazet descend du trône, & se met en chemin pour se retirer à Didimotique.

Le Ministre tâcha d'émouvoir le cœur de Selim, en lui demandant s'il en vouloit au sceptre ou à la vie de son pere. Selim répondit respectueusement en apparence : il assura d'abord qu'il ne vouloit pas régner, qu'il venoit seulement s'éclaircir avec l'Empereur sur le gouvernement présent, dont la mollesse & l'oisiveté lui paroissoient condamnables ; qu'il venoit écouter les plaintes de ces braves Janissaires qui séchoient d'impatience & de douleur, en voyant les voisins de l'Empire Ottoman devenus puissans par sa foiblesse ; que le Sophi de Perse, que le Soudan d'Egypte s'emparoient à leur gré des places qui avoisinoient leurs Etats, tandis que la valeur des troupes ottomanes, & les conquêtes

de Mahomet II sembloient prescrire à son successeur de conquérir à son tour & l'Egypte & la Perse ; que l'esprit militaire se perdoit, que l'ordre même devoit en souffrir ; que Bajazet n'étoit pas en sûreté sur son trône. Selim refusa de donner au Visir aucun autre éclaircissement ; il le renvoya vers Bajazet plus consterné qu'il n'étoit avant cette conférence.

Le Sultan, voyant contre lui tout à la fois son fils, le peuple & l'armée, ne pensa plus qu'à quitter le sceptre, qui depuis long-temps fatiguoit ses mains. Un songe qu'il fit au milieu de tous ces démêles, dans lequel il crut voir que les Officiers du serrail le dépouilloient des ornemens royaux pour en revêtir son fils, parut à ce foible Prince un ordre du Ciel. Comme il ne pouvoit pas se choisir un successeur, il tenta de se concilier celui qui le devenoit malgré lui : il envoya dire à Selim que, puisqu'il se croyoit plus capable que lui de soutenir la gloire du nom ottoman, il vouloit bien lui céder l'Empire. Il ne demandoit que la permission de se retirer à Didimotique avec une pension convenable, & d'amener avec lui ceux qu'il voudroit choisir pour compagnons de sa retraite. Selim ne s'étoit

J. C. 1512. Hég. 918.

pas attendu à trouver si peu de résistance, il entra dans Constantinople avec une garde nombreuse; & lorsqu'il se fut emparé de tous les postes, il se présenta en suppliant devant celui qu'il venoit de détrôner, il lui proposa même de demeurer dans le serrail avec sa cour & ses femmes, tandis que lui Selim habiteroit le vieux serrail. Bajazet répondit que le même fourreau ne pouvoit pas contenir deux épées, & il prépara sa retraite, avec d'autant plus d'empressement, qu'il étoit importuné des cris redoubles du peuple & des soldats, qui souhaitoient gloire & longs jours à l'Empereur Selim.

Bajazet voulut partir de Constantinople avant que son fils fût proclamé Empereur. Selim accompagna son pere pendant deux lieues de chemin, s'entretenant avec lui des affaires de l'Empire. Lorsqu'on fut arrivé au lieu indiqué pour la séparation, Selim prosterné aux genoux de Bajazet lui demanda sa bénédiction, & lui donna pour la derniere fois des marques du plus profond respect, puis l'Empereur détrôné partit accompagné de quelques amis & d'une garde de Spahis commandée par Iounoux Pacha. Ils avoient laissé détrôner ce

Prince, sans qu'on pût dire qu'ils eussent contribué à cette révolution.

J. C. 1512. Hég. 918.

Selim, à peine proclamé à Constantinople, apprend que son pere ne s'éloigne qu'à très-petites journées de cette capitale, qu'Iounoux Pacha, son conducteur, avoit quelques relations avec les Spahis de Constantinople, & que l'Empereur détrôné avoit envoyé des couriers dans quelques villes par lesquelles il ne devoit pas passer. Le cruel Selim, sans approfondir des soupçons qui pouvoient n'être pas fondés, fait ordonner à un Médecin juif qu'il avoit placé auprès de son pere, de l'empoisonner. Cet arrêt, ou plutôt cet attentat, fut exécuté sans délai. On reporta le cadavre en pompe à Constantinople, & il fut enterré dans une mosquée de sa fondation.

Selim le fait empoisonner en chemin.

Ce Prince mourut dans la soixante-deuxieme année de son âge, après avoir régné trente-deux ans. Les Historiens turcs disent qu'il aimoit les sciences, & qu'il protégeoit les Savans. Ces prétendues sciences se bornoient aux rêveries de l'astrologie judiciaire, & à quelque connoissance imparfaite de l'arabe & du syriaque. Bajazet II, timide & cruel, devoit être superstitieux; il poussa si loin

Caractere de Bajazet.

J. C. 1512. Hég. 918.

cette foiblesse, qu'il fit ramasser pendant tout son regne la poussiere de ses souliers & de ses habits pour en composer un bloc qu'on inhuma avec lui. Il croyoit racheter par là ses transgressions fréquentes à la loi de Mahomet, qu'il se reprochoit quelquefois, sur-tout à la défense de boire du vin. Bajazet II étoit fort ivrogne; il lui étoit arrivé de faire donner la mort à ses confidens les plus intimes dans des accès de fureur causés par le vin. Il joignoit même de la cruauté à ses actions superstitieuses. Un jour il passoit par un village, entre Constantinople & Andrinople, baigné d'une riviere, qui, sortant souvent de son lit, rendoit le passage très-dangereux. Un Sangiac d'un rang inférieur, mais très-riche, avoit fait construire, à grands frais dans cet endroit, un pont pour la sûreté des voyageurs & pour le bien de son ame; car tous les Musulmans croient fermement que les actions de bienfaisance sont récompensées au centuple dans l'autre vie. Bajazet fit venir à l'instant le Sangiac, & lui proposa de lui rendre le prix de son pont, à condition que le mérite de cette action seroit transporté à lui Empereur. Le Sangiac refusa constam-

J. C. 1512. Hég. 861.

ment, parce que, disoit-il, les récompenses du paradis sont préférables à la louange & aux faveurs des hommes. L'Empereur persuadé, comme tous les Musulmans, que les mérites des bonnes œuvres pouvoient se transporter ainsi que les sommes d'argent & tous les autres droits temporels, insista vivement, mais toujours en vain. Bajazet, outré de colere, fit étrangler sur l'heure le malheureux Sangiac, puis il passa la riviere à la nage ainsi que toutes les troupes qui le suivoient. Mais il n'osa jamais faire détruire le pont, quelqu'envie qu'il en eût, de peur de démériter pour l'autre vie à proportion de ce que le Sangiac avoit mérité. Bajazet bâtit plusieurs mosquées : ce qu'il fit de plus utile pendant tout son regne, fut de réparer les murs de Constantinople, qu'un tremblement de terre très-violent avoit presque renversés en 1509; il avoit duré dix jours, & fait périr treize mille personnes sous les ruines d'un grand nombre d'édifices.



J.C. 1512.
Hég. 918.

SELIM I.

NEUVIEME REGNE.

Selim se montre cruel en montant sur le trône.

AUSSI-TÔT que Selim fut parvenu au trône, il voulut se défaire de ceux qui pourroient un jour le lui disputer. En vain Mustafa, le Grand Visir qu'il s'étoit choisi, lui disoit qu'aucun de ses deux freres n'étoit redoutable; que le pacifique Achmet avoit été dégoûté du trône dès le prémier obstacle; que Korcut, plus timide encore, n'étoit pas même retourné à Magnesie, de peur de causer de l'ombrage à son frere; qu'il avoit assisté à sa proclamation & à son entrée dans Constantinople, & qu'il s'étoit déclaré publiquement son premier sujet. Selim, qui ne concevoit pas qu'on pût renoncer volontairement au trône, répondit à son Visir, ce qu'il répéta depuis bien des fois, que, pour régner avec plaisir, il falloit régner sans crainte. Ses sentimens, & surtout ses actions lui mériterent le surnom d'yacuz, qui signifie féroce. Selim étoit âgé de quarante-cinq ans lorsqu'il devint Empereur des Turcs. On

ne conçoit pas comment ce caractere bouillant & sanguinaire étoit demeuré si long-temps dans le repos. Pressé de marcher contre Achmet, il accorda aux Janissaires l'augmentation de paie qu'ils avoient en vain demandée à ce même Achmet, lorsque Bajazet II pensoit à lui céder le sceptre. Ce refus avoit été la premiere cause du malheur des deux Princes.

J. C. 1512. Hég. 918.

L'ainé de la maison Ottomane ayant appris que malgré son amour pour la paix, l'usurpateur vouloit éteindre ses droits dans son sang, se prépara à vendre cher l'un & l'autre. Il alla dans les montagnes de l'Arménie solliciter des secours des Souverains de ce pays, & même du Roi de Perse, tandis que son frere Korcut, moins courageux, erroit de caverne en caverne, tâchant d'ensevelir son existence dans la plus profonde obscurité. Selim étoit trop intéressé lui-même à la découvrir pour n'y pas appliquer tous ses soins. L'infortuné Korcut fut trahi, son frere le fit étrangler avant de marcher contre Achmet. Après ce premier sacrifice à sa sûreté, il envoya un corps peu considérable à Amasie, pour y arrêter les deux fils d'Achmet, encore dans l'enfance. Le Visir Mustafa, touché de compassion, fit avertir

Il poursuit le sang de ses deux freres. Korcut, qui se cachoit, est supris & étranglé.

J.C. 1512. Hég. 918.

ſecrétement les Gouverneurs de ces Princes, qui eurent le temps d'appeller auprès d'eux quelques ſerviteurs de leur pere. Ils attendirent, bien armés, le Pacha qui devoit les ſurprendre, & ils lui firent ſubir à lui-même le ſort qu'il leur deſtinoit. Selim, ayant appris la mort de ſon Pacha, & que ſes deux victimes s'étoient retirées, l'une auprès du Soudan d'Egypte, l'autre auprès du Roi de Perſe, ne tarda pas à découvrir comment elles s'étoient échappées. Le Grand Viſir Muſtafa paya de ſa tête cette prétendue trahiſon. Ce ne fut pas la ſeule que l'Empereur eût à punir. Pluſieurs Officiers de ſon armée écrivirent au Prince Achmet de marcher au plutôt au-devant de ſon frere, ſans attendre tous les renforts que le Roi de Perſe lui faiſoit eſpérer. Ils lui promettoient de ſe déclarer en ſa faveur à la premiere action, & de tourner contre Selim les corps qu'ils commandoient dans ſon armée. Ces lettres ayant été interceptées, Selim eut grand ſoin de les faire parvenir à ſon concurrent. Avant d'envoyer leurs auteurs à la mort, il les contraignit par la force des tourmens à en écrire de plus preſſantes encore à ſon frere. Achmet trompé ſe preſſe d'arriver dans la Na-

tolie à la tête de quinze mille hommes ſeulement. Il fondoit ſa plus ferme eſpérance ſur les reſſources qu'il croyoit avoir dans l'armée de ſon frere : mais il apprit, lorſqu'il n'en étoit plus temps, que tous ſes amis avoient été reconnus & punis. Déja les deux armées étoient en préſence : celle d'Achmet, quoique ſur une ſeule ligne, ſembloit préſenter les deux flancs pour être enveloppée, d'autant plus facilement que, Selim, qui étoit à la tête de toutes les forces de l'Aſie & d'une partie de celles de l'Europe, avoit fait occuper les derrieres & toutes les gorges par où l'ennemi pouvoit fuir. Achmet, dans cette extrêmité, fit propoſer à ſon frere de terminer leur querelle corps à corps, pour épargner, diſoit-il, le ſang de leurs ſujets. Mais Selim vouloit vaincre, & non pas s'expoſer ; il aima mieux oppoſer cent cinquante mille hommes à quinze mille que de courir le hazard d'un combat égal. La petite armée d'Achmet fut taillée en pieces, lui-même ayant eu un cheval tué ſous lui, ſa groſſeur l'empêcha de ſe dégager de deſſous cet animal expirant, il y fut pris après avoir reçu quelques bleſſures, & ſon frere le fit étrangler ſur le champ de bataille.

J.C. 1512. Hég. 918.

Achmet eſt vaincu à la tête de quinze mille hommes, & étranglé auſſi ſur le champ de bataille.

J. C. 1513.
Hég. 919.

Selim médite la guerre contre les Persans.

Ce n'étoit pas là tout le sang que Selim croyoit avoir intérêt de verser. Les deux fils d'Achmet réfugiés, l'un dans la Perse, l'autre dans l'Egypte, excitoient son inquiétude, & lui fournirent un prétexte plausible d'armer contre deux voisins puissans. Selim, pour n'avoir pas à la fois trop d'ennemis, voulut confirmer les anciens traités avec les Puissances européennes. Il envoya des Ambassadeurs à Venise & au Roi de Hongrie, parce qu'il lui importoit de n'être pas assailli dans l'Europe, tandis qu'il mettroit l'Asie en feu, & sur-tout de conserver la liberté de la mer. Comme on doutoit encore laquelle des deux Puissances Selim attaqueroit la premiere, le Roi de Perse lui envoya une Ambassade pour traiter les intérêts de Soliman, fils ainé du Prince Achmet étranglé. Parmi les présens, d'usage en pareille circonstance, les Persans présenterent pour la premiere fois le nouveau Koran corrigé par leur second Prophête, & un lion d'une grandeur démesurée. Selim, que l'objet de cette ambassade offensoit, prit prétexte des présens qui l'accompagnoient, pour annoncer sa haine. Il envoya à son tour des Ambassadeurs porter en présens au Roi de Perse l'an-

cien Koran & la Sunna, que les Sectateurs d'Ali n'admettent point. Les Ambaſſadeurs étoient auſſi chargés de préſenter au Monarque Perſan deux grands dogues, en l'aſſurant que ces animaux bien dreſſés étrangloient les lions les plus terribles. J.C. 1513. Hég. 919.

Après ces déclarations ſymboliques, les deux Princes ne ſongerent plus qu'à armer l'un contre l'autre. Le Royaume d'Iſmaël contenoit alors la Perſe, la Médie, la Méſopotamie, l'Aſſyrie & l'Arménie ultérieure. Néanmoins ſes forces n'étoient pas comparables à celles des Ottomans. Iſmaël pouvoit mettre ſur pied cent mille chevaux, mais toute cette cavalerie n'étoit pas également bien diſciplinée; d'ailleurs les Perſans ne ſavoient pas combattre à pied, ils manquoient de canonniers & de canons. Leur principale défenſe conſiſtoit dans l'étendue & l'aridité de leurs déſerts. Pendant pluſieurs journées de chemin depuis les frontieres, des ſables brûlans n'offroient ni aſyles, ni vivres, ni fourrages; l'eau manquoit par-tout, & l'on ne pouvoit être à l'abri des ardeurs du ſoleil que par des nuées de ſable élevées par le vent, qui aveugloient les voyageurs & les chevaux. Les montagnes d'Ar-

ménie, pays aussi aride que les fron-
J. C. 1513. Hég. 919. tieres de Perse, séparoient cet Etat de l'Empire Ottoman; plusieurs Souverains tributaires partageoient alors cette pauvre province.

Aliadoulet, le plus considérable d'entr'eux, quoiqu'ami des Turcs, refusa de joindre ses troupes à celles de Selim, il lui offrit seulement un passage, que sa foiblesse ne lui permettoit pas de refuser. Il lui promit de plus pour armée tous les vivres que ce pays malheureux pourroit fournir; mais il s'en falloit bien que ses promesses fussent sinceres. Aliadoulet, dont les Etats n'étoient pas séparés de l'Empire Ottoman, comme ils l'étoient du Royaume de Perse, par des déserts impraticables, craignoit bien plus Selim qu'Ismaël. Ainsi tout son desir étoit de voir succomber les Turcs. Selim menoit deux cens trente mille hommes en Perse; mais, dans une marche si pénible, la disette & l'intempérie de l'air suffisoient pour détruire la plus belle armée.

J. C. 1514. Hég. 920. Les Turcs s'avancerent sur les bords de l'Euphrate, & envoyerent des coureurs en avant pour sonder le terrein, & pour examiner si le Persan venoit à eux. Les coureurs apprirent à Selim que le peu d'habitans de ces contrées stériles

stériles les avoient abandonnées, après avoir brûlé leurs cabanes, & jusqu'à l'herbe qui avoit pu croître autour; que tous les puits étoient empoisonnés ou comblés. Sur ce rapport, Camden, nouveau Visir, insista pour que l'armée ne s'engageât pas dans des déserts impraticables, prétendant qu'il y auroit trop de désavantage à faire la guerre offensive dans des déserts: si le Persan vient à vous, disoit Camden, il n'y parviendra qu'après avoir vu fondre les trois quarts de ses troupes. S'il vous attend dans ses meilleures provinces, combattrez-vous à armes égales, lorsque la fatigue & la faim auront détruit votre armée? Ce qui vous restera de soldats pourra-t-il vaincre des troupes fraîches & nombreuses? Cet avis, trop sage pour être adopté par un Prince qui vouloit que rien ne lui résistât, fut vivement combattu par tous ceux qui avoient intérêt de plaire. Camden, trop prudent pour le bien public, ne le fut pas assez pour le sien; ses ennemis le détruisirent auprès de l'Empereur, qui fit étrangler, comme traître, le seul homme qui eût osé lui dire des vérités salutaires.

J. C. 1514. Hég. 920.

Il marche contre eux dans les déserts, contre l'avis de son Visir qu'il fait étrangler. Il perd beaucoup de soldats dans sa marche & dans le combat qu'il livre aux Persans vers Tauris; le champ de bataille lui demeure.

Sélim s'engagea donc dans les déserts de la Perse, comptant sur les

J. C. 1514. Hég. 920.

vivres que lui avoit promis Aliadoulet, Roi d'Arménie, & sur ce qu'il devoit tirer de son propre pays. Mais les Arméniens, loin de lui fournir des secours, intercepterent les convois qui passerent sur leurs terres; ainsi, en moins de six jours, cette nombreuse armée se trouva réduite à l'unique ressource de quelques fruits amers, qui causerent bientôt une dyssenterie générale. Selim étoit contraint de côtoyer l'Euphrate, de peur de manquer d'eau; mais la faim qui dévoroit son armée, excitoit les murmures & lui annonçoit une révolte prochaine, lorsqu'on apprit que les Persans venoient à la rencontre des Turcs. Quoique l'armée fût déja diminuée d'un tiers, cette nouvelle rendit le courage aux soldats. On leur disoit que les Persans, beaucoup moins nombreux qu'eux, traînoient à leur suite une grande abondance & d'immenses richesses. En effet, cette armée, toute composée de cavalerie, avoit porté des vivres sur une multitude de chameaux. D'ailleurs l'or & les pierreries brilloient, disoit-on, de toutes parts chez les Persans. Les Turcs se croyoient déja possesseurs de tant de richesses, & ils voyoient l'armée ennemie, moins comme un ob-

ſtacle à leur conquête, que comme une occaſion certaine de s'enrichir. Elle n'étoit que de quarante mille chevaux, mais ſoumiſe à la plus exacte diſcipline, & gardant le plus bel ordre. Les Perſans étoient armés de cimeterres, de fleches & de maſſues: car, comme nous l'avons déja dit, ils ne ſavoient pas encore fondre les canons. Les deux Monarques brûloient du deſir de combattre. L'un & l'autre ſe joignirent vers Tauris, la premiere ville de Perſe dans la plaine de Calderan.

J. C. 1514. Hég. 920.

Les Turcs affamés n'avoient pas moins que leur Empereur la paſſion d'en venir aux mains. Auſſi-tôt que Selim vit les Perſans en préſence, il les fit ſommer de lui rendre Soliman; ſur leur refus, il mit ſes troupes en bataille, plaçant toujours à l'avant-garde les corps ſur leſquels il comptoit le moins, réſervant les Spahis, ſes Janiſſaires & ſon artillerie pour le moment où les Perſans, ivres de carnage, ſe croiroient victorieux. La politique des Turcs, ſur-tout celle de Selim, n'eſtimoit pas aſſez le ſang des hommes. Ce Prince, ſans penſer qu'un homme pris au hazard devient un brave guerrier par le long uſage, & par une exacte diſcipline, ſongeant

J. C. 1514. Hég. 920.

encore moins que celui qui eſt peu propre aux armes, peut-être utile à la culture des terres & à la population, ne voyoit dans la multitude de ſoldats nationaux, levés en hâte pour groſſir ſon armée, que des victimes qu'il offroit aux dangers de la guerre, tandis qu'il réſervoit ſes bonnes troupes aux occaſions importantes. En effet, à la bataille de Tauris, les Perſans firent d'abord un grand carnage; mais, lorſque leurs eſcadrons ſe détacherent pour pourſuivre les fuyards, les Janiſſaires & les Spahis tomberent en ordre ſur leurs troupes diſperſées. L'artillerie des Turcs, ſervie avec vivacité, les atteignoit de très-loin. Les eſcadrons étant rompus, les Spahis profitoient du déſordre, & frappoient, avec leurs longues lances, ces cavaliers qui avoient perdu leurs rangs. Jamais bataille ne fut plus meurtriere; les Perſans ne fuirent qu'après avoir vu périr ſeize mille d'entr'eux. Ils avoient tué plus de quarante mille hommes aux Turcs; mais cette perte immenſe n'empêcha pas Selim de demeurer vainqueur. Il chargea à la tête des Janiſſaires; l'effort de cette brave milice décida la victoire. Les troupes étoient trop fatiguées pour ſuivre les fuyards; d'ail-

leurs il eût été dangereux de s'engager dans des déserts pleins de roches J. C. 1514. & de défilés contre des troupes nationales. Hég. 920.

Les Turcs, après s'être gorgés de butin, entrerent dans la ville de Tauris qui ne fit aucune résistance. D'abord les dépouilles éblouirent les vainqueurs, ils ne voyoient sur le champ de bataille que des armes bien travaillées, incrustées d'or & ornées de pierreries, des tentes doublées des plus riches étoffes, des habits somptueux, des femmes d'une rare beauté, qui avoient suivi à la guerre ou leurs maris, ou leurs maîtres; des chevaux effarouchés, couverts des plus superbes harnois, que la faim ramenoit vers les lieux où ils voyoient des hommes. Ces richesses & le pillage de Tauris occuperent pour quelque temps l'avidité des Turcs; mais tout l'or & toutes les perles de l'orient ne leur fournissoient pas des subsistances; la disette devenoit de plus en plus cruelle. Ces vainqueurs, chargés de butin, qui voyoient leur armée réduite à plus de moitié, après avoir long-temps combattu la faim, craignoient d'y succomber eux-mêmes.

Lorsque Selim annonça qu'il vou-

J. C. 1514. Hég. 920.

Selim, qui vouloit pénétrer dans la Perſe, eſt contraint de retourner ſur ſes pas, dans la crainte d'une rebellion.

loit pénétrer dans la Perſe pour y chercher des ſubſiſtances, la révolte devint générale; les principaux Officiers des Janiſſaires & des Spahis déclarerent qu'ils ne répondoient point de leurs troupes, & que s'il vouloit être obéi, il falloit qu'il rebrouſſât chemin.

L'impérieux Selim craignoit la ſuite de ſon obſtination: convaincu qu'il ne pénétreroit pas dans la Perſe à la tête d'une armée dont il n'étoit plus le maître, il reprit le chemin de l'Arménie, ſe réſervant à punir les mutins lorſque les circonſtances lui en fourniroient l'occaſion: il s'occupoit d'un autre projet de vengeance.

Le Roi Aliadoulet, qui, après lui avoir promis de nourrir ſon armée ſur les confins de la Perſe, avoit au contraire intercepté les convois qu'il tiroit de ſon propre pays, étoit devenu l'objet du reſſentiment de Selim. D'ailleurs ſes projets ſur la Perſe ſembloient lui impoſer la néceſſité de conquérir l'Arménie, plus voiſine de l'Empire ottoman, moins aride que le pays qu'elle confine, & dont la conquête devoit rendre plus facile les invaſions qu'il méditoit dans l'Empire du Sophi; mais ſon armée n'avoit jamais eu tant beſoin de repos. Il traverſa

l'Arménie, sans commettre pour lors aucun acte d'hostilité, & il rentra dans les Etats de l'Empire pour y faire hyverner ses troupes. L'Empereur s'occupa, pendant cet intervalle, à réparer les pertes immenses que ses victoires lui avoient causées. En effet, la revue exacte de son armée le convainquit qu'il avoit payé trop cher de très-foibles avantages. Il fit de nouvelles levées, & il employa à former ses troupes le temps destiné à les faire reposer. Le pays montagneux & serré d'Arménie devenoit une barriere nécessaire à acquérir. Le Royaume d'Aliadoulet renfermoit le mont Taurus, & une longue chaîne d'autres montagnes depuis les confins d'Amasie jusqu'au mont Amant, & aux dernieres extrémités de la Caramanie. Ces peuples, qui n'habitoient que de simples cabanes, étoient plus propres à piller qu'à combattre. Par la suite des temps, la nécessité les avoit réunis, & ils avoient élu un Roi pour toutes ces montagnes, dont les pâturages nourrissoient beaucoup d'animaux farouches, & sur-tout des chevaux très-propres à supporter la fatigue.

J. C. 1515.
Hég. 921.

Il fait de nouvelles recrues pendant l'hyver.

Selim se mit en campagne dès le commencement du printemps. Aliadoulet assembla le peu de soldats qu'il

J. C. 1515.
Hég. 921.

Selim s'empare du pays d'Aliadoulet, & le fait mourir avec tous ses enfans.

pouvoit opposer à cette nombreuse armée, & qui paroissoient devoir lui suffire pour garder des défilés. Quinze mille chevaux, & à peu près autant d'infanterie, composoient toutes les forces des Arméniens. Leurs talens militaires se réduisoient à gravir légérement des montagnes pour se mettre hors de portée de l'ennemi, ou pour attaquer des troupes inférieures en nombre. Selim se repentit bientôt d'avoir mené deux cens mille hommes à une guerre à laquelle il ne pouvoit pas en employer cinquante; dans cette circonstance, il prit le parti de demeurer campé sur les confins de l'Arménie, & d'envoyer l'élite de ses troupes contre ces montagnards qu'il falloit plutôt poursuivre que combattre. Il détacha Sinan Pacha avec quarante mille hommes, dont vingt mille Spahis & vingt mille Janissaires. Ceux-ci attaquerent les défilés, & furent bientôt enfoncer des troupes qui ne gardoient point de rang, & qui ne combattoient pas ensemble. Le reste de la campagne devint une chasse continuelle. Les cavernes & le sommet des montagnes étoient les seules places d'armes de ce peuple fugitif. Ils brûloient leurs cabanes & affamoient le pays pour le rendre

impraticable; mais la conſtance & la bravoure des ſoldats Turcs vainquit l'agilité des Arméniens. En moins de ſix ſemaines, que la fatigue & la faim rendirent très-pénibles, ils eurent détruit toute l'armée d'Aliadoulet. Ce Prince lui-même fut ſurpris dans une caverne avec tous ſes enfans; on le conduiſit devant Selim, qui, après lui avoir reproché ſa perfidie, fit mourir toute cette famille infortunée.

J. C. 1515.
Hég. 921.

L'Empereur ſoumit tout le pays conquis à Alibeg, Seigneur Perſan, qui s'étoit mis ſous la protection de la Porte; mais il ne le fit Roi que d'un déſert. Il diſtribua beaucoup de timars ſur cette terre dévaſtée, dont les pâturages & les chevaux avoient fait juſqu'alors la principale richeſſe. Dans le projet que Selim avoit toujours nourri de conquérir la Perſe, il lui importoit de féconder l'Arménie, tant pour fournir aux armées turques, qui auroient à traverſer des déſerts arides, que pour repeupler par degrés ce vaſte pays, où la nature ſembloit être plus malheureuſe qu'ailleurs. Mais les belliqueux Ottomans comptent moins le nombre des hommes que l'étendue du pays qu'ils ſoumettent, & les timars qu'ils diſtribuent dans leurs conquêtes y entre-

J. C. 1515. Hég. 921.

tiennent la dévaſtation qu'ils en ont faite ; ces poſſeſſions précaires ſont un obſtacle à la fertilité du pays.

Il veut en vain mener ſes troupes en Perſe. De retour à Conſtantinople, il punit les principaux auteurs de cette déſobéiſſance.

La deſtruction de l'Arménie n'avoit coûté que peu de ſoldats & peu de temps à Selim. Ses troupes étoient fraîches & repoſées : maître de ſes derrieres, il crut pouvoir entrer en Perſe avec bien plus d'avantage que l'année précédente. Mais, auſſi-tôt que les Janiſſaires connurent ſon deſſein, tous s'écrierent qu'ils ne retourneroient plus dans ces ſables arides où il n'y avoit à combattre que la famine & les élémens. Les Spahis refuſerent de monter à cheval, à moins que ce ne fût pour regagner l'Europe ; enfin le plus abſolu des Monarques ſe vit contraint d'obéir à ſon armée. La nouvelle de la mort de Soliman, fils d'Achmet, qui, comme on l'a vu, avoit été chercher un aſyle en Perſe, & avoit ſuſcité cette nation contre le meurtrier de ſon pere, ne conſola point Selim de la déſobéiſſance de ſon armée. Ce Prince étoit d'autant plus irrité, qu'au milieu des cris de la rebellion il avoit entendu prononcer le nom de Soliman ſon fils. L'exemple que lui-même avoit donné à l'héritier du trône, le jettoit dans la plus terrible perplexité

Après la dispersion de l'armée dont il laissa la plus grande partie dans l'Asie, l'Empereur rentra dans le serrail de Constantinople qu'il fit défendre de toutes parts par plusieurs batteries; il laissa hors de cette capitale ce qui devoit y entrer de Janissaires, après toutefois leur avoir fait passer la mer, déclarant qu'il ne les regardoit plus que comme des révoltés. Cette conduite fit plus d'effet sur les Janissaires que si Selim eût entrepris de les punir. Ils se voyoient hors de la ville, sans paie, sans vaisseaux pour repasser la mer. Les yeux du Divan étoient ouverts sur leurs demarches : ils n'avoient point Soliman pour le mettre à leur tête; le feu de la rebellion étoit étouffé. Ils se présenterent en grand nombre aux portes de Constantinople le bâton blanc à la main, seule arme qu'ils portoient & qu'ils portent encore pendant la paix, criant merci, & demandant miséricorde. C'étoit précisément ce que Selim attendoit. Les Janissaires offrirent bientôt de livrer à l'Empereur ceux qui leur avoient fourni l'exemple de la révolte. Sur l'espérance que Sinan Pacha leur donna que Selim se laisseroit fléchir, ils traînerent le jour même plusieurs de leurs Chefs, chargés de chaînes, qui furent

J. C. 1515.
Hég. 921.

J. C. 1515. Hég. 921.

decapités devant les portes de la ville. Après quelques exécutions de cette espece, Selim permit que les Janissaires rentrassent dans leurs odas, & il leur fit distribuer la paie accoutumée. Le Prince Soliman, qu'on avoit cru quelque temps l'ame de cette faction, quoiqu'il ne fût pas à l'armée, alla se justifier auprès de l'Empereur qui ne demandoit qu'à être assûré de son innocence.

J. C. 1516. Hég. 922.

Le Diarbekir secoue le joug de la Perse, & s'attache à l'Empire ottoman sous le sceptre d'un Prince tributaire.

Selim, sans sortir de son serrail, ravit une province aux Persans. Les peuples de la Mésopotamie, appellée maintenant Diarbekir, obéissoient au Roi de Perse. Ils avoient reçu l'ancien Koran sous le gouvernement des Califs Abbassides, & Ismaël les tourmentoit pour les nouvelles opinions de la secte d'Ali. Ces peuples, devenus malheureux, crurent pouvoir secouer un joug imposé par une garnison étrangere; ils comploterent en silence, puis ils écrivirent à l'Empereur des Turcs, que si sa Hautesse vouloit recevoir le Diarbekir sous sa protection, en permettant à ce peuple de choisir un Souverain qui lui paieroit tribut, & qui releveroit de son trône, ils ne lui demandoient que son aveu pour chasser les Persans. Cette proposition parut si favorable à Selim, qu'il soupçonna quelque temps qu'elle pou-

voit cacher un piege ; mais il apprit bientôt que les peuples du Diarbekir, J. C. 1516. Hég. 922.
en attendant ſa réponſe, avoient exécuté leur projet. Ceux qui étoient à la tête de cette conſpiration, avoient contrefait le ſceau du Roi de Perſe, & fait parvenir au Satrape, qui commandoit les troupes, un faux ordre de ſe retirer avec tous les ſiens ſur les confins d'une autre province, pour des opérations que le Sophi ſe réſervoit de lui détailler. Le Satrape obéit, ne laiſſant dans la capitale & dans les autres places qu'un très-petit nombre de ſoldats. Auſſi-tôt que les Diarbekiriens ſurent leurs oppreſſeurs éloignés, ils égorgerent les foibles garniſons qu'on leur avoit laiſſées ; ils choiſirent parmi eux un Prince appellé Mahomet-Beg, & ils ſe déclarerent tributaires & ſujets médiats de l'Empire Ottoman. Karakan (c'étoit le nom du Satrape Perſan) s'étant apperçu de la tromperie, prétendit rentrer à main armée dans le Diarbekir ; mais les troupes, qui avoient été aſſez fortes pour opprimer cette province & pour la contenir ſous l'obéiſſance du Perſan, ne le furent pas aſſez pour la recouvrer. La guerre devint ſanglante, mais toujours à l'avantage des révoltés. L'année ſuivante, l'Empe-

J. C. 1517. Hég. 923.

reur des Turcs fournit à ses nouveaux sujets, des secours qui les aiderent à repousser tout à fait ceux qu'ils regardoient comme leurs tyrans, & qui les attacherent irrévocablement à la puissance ottomane.

Selim veut exterminer les Chrétiens. Ses Ministres trouvent le moyen de l'en dissuader.

Selim crut devoir cette conquête à la religion, sans penser que c'étoit la persécution des Persans, plutôt que la Sunna, qui la lui avoit soumise. Pour remercier Dieu de ses succès, il résolut de persécuter en son nom. Nous avons dit qu'à la prise de Constantinople Mahomet II avoit réservé les églises d'un quartier tout entier pour le culte des Chrétiens. Selim voyoit avec douleur ces édifices de pierres, si rares à Constantinople, occupés par ceux qu'il appelloit les Infideles. D'ailleurs il s'indignoit que, sous ses yeux, un peuple d'esclaves osât témoigner de l'horreur pour son Prophête, & le traiter d'impostеur. Dans un accès de zele, il appella le Mufti ou Chef de la religion. C'est, après l'Empereur, le personnage le plus révéré de l'Empire. Toutes les fois que le Monarque veut faire quelque changement considérable, il s'autorise d'une Sentence du Mufti, appellée Fetfa, parce que, comme il n'y a pas d'autre loi écrite en Turquie, que le

Koran, le Fetfa, qui passe pour une interprétation de ce prétendu livre divin, donne un caractere de divinité à l'Edit du Prince. Selim demanda publiquement au Mufti ce qui seroit plus agréable à Dieu, de conquérir tous les Etats chrétiens, & de tirer, par des impôts, les richesses de ces Infideles pour les appliquer à la gloire de l'Islamisme, ou de convertir à la foi de Mahomet un grand nombre de ces malheureux abusés. Le Mufti répondit sans hésiter que, comme les Chrétiens ne pouvoient pas espérer de salut dans la loi de Christ, il seroit bien plus méritoire devant Dieu d'en ramener plusieurs à la vérité & au culte légitime, que de les opprimer tous. Alors Selim, mandant le Caïmacan, ou Lieutenant du Grand Visir, en cette qualité Gouverneur de Constantinople, il lui ordonna d'ôter dans l'instant même toutes les églises aux Chrétiens, de les convertir en mosquées, & de publier dans Constantinople que tous les Sectateurs de Christ eussent à se faire circoncire, & prendre le turban dans un terme limité, sous peine de la vie. Selim sortit aussi-tôt de Constantinople, pour laisser au Caïmacan la facilité d'exécuter ses ordres, parce que cet Officier

J. C. 1517.
Hég. 923.

J. C. 1517. Hég. 923.

n'a d'autorité dans la ville qu'en l'absence du Grand-Seigneur. Cet Arrêt, visiblement contraire à la lettre, même à l'esprit du Koran, affligea beaucoup les Visirs & le Mufti, qui n'avoit pas pensé qu'on abuseroit de son Fetfa, mais qui ne fut pas assez courageux pour l'expliquer. Le Grand Visir Ali Pacha sentit combien ce faux zele seroit préjudiciable à l'Etat, par tout le sang qu'il feroit répandre, par la quantité de Chrétiens Grecs ou Latins, tous négocians accrédités ou artisans industrieux, qu'il feroit sortir de l'Empire. Ali Pacha indiqua sous main, au Patriarche Grec, la conduite qu'il devoit tenir, quand le Caïmacan lui signifieroit l'ordre du Grand-Seigneur. Ce Patriarche qui, comme on l'a vu, recevoit de l'Empereur l'investiture de son église, par le bâton pastoral & par l'anneau, répondit au Chiaou, chargé de l'exécution, qu'il appelloit de l'ordre du Caïmacan à sa Hautesse elle-même.

Le Mufti, consulté sur cette réponse, assura Selim, qui pour lors étoit à Andrinople, qu'il ne pouvoit pas se dispenser d'entendre le Patriarche. Celui-ci fut mandé & introduit dans le Divan, accompagné de plusieurs Prêtres Grecs, en présence du Mufti

& de tous les Pachas du banc. Après avoir frappé trois fois la terre de son front au pied du trône, il dit d'un ton modeste & assuré, que l'ordre signifié aux Chrétiens avoit été surpris à sa Hautesse, puisqu'il blessoit la justice & le texte du Koran; qu'au moment de la prise de Constantinople, Mahomet II, aïeul de l'Empereur, avoit permis solemnellement aux Grecs le libre exercice de leur religion, moyennant tribut; qu'il leur avoit accordé la propriété de toutes les églises qu'ils possédoient encore en vertu de ce don royal; qu'à l'égard de l'apostasie qu'on vouloit exiger de tous les Chrétiens, outre que cette violence choquoit aussi la promesse de Mahomet II, elle étoit manifestement interdite par le texte du Koran, dont il cita les paroles: *que personne ne sera forcé de suivre la religion de Mahomet depuis le moment qu'il aura atteint l'âge de raison, pourvu que chaque année il paie par forme de tribut treize dragmes d'argent pur.* J.C. 1517. Hég. 923.

Le Patriarche ayant pris le Mufti à témoin de l'exactitude de la citation & du véritable sens des paroles, le Defterdar Effendi, qui étoit son contradicteur, fut obligé d'en convenir; mais il défia le Patriarche de montrer l'acte qui lui cédoit la pro-

J. C. 1517. Hég. 923.

priété des églises. Le Prélat avoua que la piece qu'on lui demandoit avoit été consumée dans un incendie: mais il produisit trois Janissaires âgés, chacun de plus de cent ans, qui assuroient avoir été témoins de la promesse faite par Mahomet II. Nonobstant ce témoignage, l'Empereur, qui envioit aux Chrétiens leurs églises de pierres, prononça qu'elles seroient converties en mosquées; que les Giaures (1) conserveroient le libre exercice de leur religion, conformément à la loi de Mahomet, & qu'il leur seroit libre de construire des églises de bois, pour tenir lieu de celles qui leur étoient interdites.

Guerre contre les Mammelus. Gauri leur Sultan, est tué dans une bataille qu'il perd près d'Alep.

Le belliqueux Selim ne pouvoit pas demeurer dans l'inaction. Il n'ignoroit pas combien il étoit dangereux d'y laisser ses troupes; d'ailleurs l'Egypte offroit un vaste champ à son ambition. Le Soudan Gauri, Souverain des Mammelus, avoit, ainsi que le Roi de Perse, donné retraite à l'un des fils d'Achmet. Quoique ce Prince fût mort, ainsi que son frere, le ref-

(1) Les Turcs nomment ainsi les Chrétiens, les Juifs, & généralement tous ceux qui ne sont pas Musulmans.

sentiment de cette offense étoit d'autant plus vif dans le cœur de Selim, que la vengeance pouvoit être utile & glorieuse. La relation de la guerre qui renversa le trône des Mammelus, a été écrite par un Turc, témoin oculaire, qui faisoit les fonctions de Cadilesker ou de Prévôt dans l'armée de Selim. Nous suivrons principalement cet Auteur dont les details nous ont paru porter un caractere de vérité (1). On se rappelle que la religion musulmane ne permet pas de porter les armes sans raison contre ceux de la même croyance. Il falloit donc au moins un prétexte à Selim pour attaquer les Mammelus, musulmans Sunnites comme les Turcs, & il n'avoit garde de manquer à cette formalité. La retraite de son neveu, qui venoit de mourir en Egypte, ne pouvoit plus en être un; mais Selim sachant qu'il y avoit un traité tout récent entre la Perse & l'Egypte, l'Empereur publia qu'il alloit faire de nouveaux efforts contre les corrupteurs de la loi de Mahomet. Il fit passer le détroit à un corps considérable, qui,

J. C. 1517. Hég. 923.

(1) Le manuscrit est consigné dans la bibliotheque du Roi.

J. C. 1517. Hég. 923.

sous les ordres de Sinan Pacha, prit le chemin de la Caramanie. Les Mammelus avertis de ce mouvement, ne sachant si les Turcs en vouloient aux Persans ou à eux, porterent un gros corps de cavalerie vers Alep; c'étoit tout ce que vouloit Selim. A cette nouvelle, il fit parler le Mufti, qui, sur les prétendus doutes de l'Empereur, publia un Fetfa, dont le sens étoit que dans tous les cas il est permis de repousser l'aggresseur. Aussitôt l'Empereur se met à la tête d'une armée, &, ayant passé le détroit, il rejoint à grandes journées celle que Sinan Pacha commandoit. Les deux troupes réunies formoient un corps de cent cinquante mille hommes, c'étoit trois fois plus de monde que n'en avoit le Sultan Gauri, qui conduisoit lui-même à la guerre une cavalerie leste & bien disciplinée. Malgré le petit nombre, il eût pu manœuvrer, avec avantage, dans un pays coupé de ruisseaux & de ravins, que les chevaux des Mammelus franchissoient aisément. Quelques Généraux de Gauri lui conseilloient d'attirer la nombreuse armée de Selim, par des retraites continuelles, jusques dans les déserts de l'Egypte, où la fatigue & la faim l'auroient minée insensible-

ment. Mais le mauvais destin du Sultan Gauri lui fit mettre sa confiance dans des traîtres ; ils lui persuaderent que l'adresse & l'agilité de ses cavaliers détruiroient aisément des troupes pesantes & entassées. Le Sultan d'Egypte présenta la bataille dans les plaines d'Alep à l'Empereur Turc qui brûloit d'en venir aux mains : les premieres charges des Mammelus furent très-meurtrieres, ils manioient leurs chevaux de telle sorte, qu'après avoir porté des coups sûrs ils éludoient ceux de l'ennemi. Les Spahis, aussi braves qu'eux, n'étoient ni aussi agiles ni aussi exercés ; mais la mousqueterie des Janissaires fit bientôt disparoître cet avantage. Ces fantassins, en tirant aux chevaux, étoient sûrs de démonter tout ce qui s'offroit à leur rencontre. Le Mammelus à pied ne savoit plus faire usage de sa longue lance, qui devenoit un fardeau dans ses mains. Caïtbek & Gazelbek, deux Lieutenans du Sultan Gauri, qui l'avoient presque contraint à donner bataille, déserterent à l'ennemi chacun à la tête du corps qu'il commandoit. Cette perfidie décida de la victoire contre les Mammelus : leur Souverain, pénétré de douleur & de rage, se précipita, le cimeterre en main, sur les es-

J. C. 1517.
Hég. 923.

J. C. 1517. Hég. 923.

cadrons rompus des Spahis, il en fit un carnage effroyable, appellant à grands cris Selim, qui dirigeoit ailleurs les coups des Janissaires. Enfin le Prince des Mammelus perdit ses forces, après avoir émoussé son cimeterre, son cheval tomba sous lui, excédé de fatigue & percé de coups. L'infortuné Soudan, qui avoit tué plus de quarante hommes de sa propre main, mourut d'épuisement & de colere sur le champ de bataille, sans avoir reçu une seule blessure, parce que les Turcs vouloient le prendre vivant. Le canon des Turcs acheva la déroute. Les Mammelus échapperent en fuyant, parce qu'il étoit trop tard pour que Selim songeât à les poursuivre. Le champ de bataille lui demeura, couvert d'onze mille ennemis: cette victoire ne lui avoit coûté que deux mille hommes, & lui valut toute la Syrie. Le lendemain, dès la pointe du jour, les Bourgeois d'Alep allerent porter les clefs de leur ville au vainqueur. Tout barbare qu'étoit Selim, il comprit que la clémence & la justice lui assureroient sa nouvelle conquête bien mieux que la force des armes. Ces peuples depuis près de trois cens ans, gémissoient sous la puissance des Mammelus, qui ne les

voyoient que comme des esclaves, jouissant du travail de leurs mains, de leur commerce & de leur industrie, sans admettre jamais aux emplois ni même à la milice que des étrangers comme eux.

J. C. 1517. Hég. 923.

Selim entre dans Alep & dans plusieurs autres villes de Syrie plutôt comme un Roi pacifique que comme un conquérant.

Selim, selon l'usage des Turcs, fit distribuer des caffetans ou vestes précieuses aux députés d'Alep. Étant entré dans leur ville, il défendit, sous des peines très-grieves, qu'on y commît le moindre désordre. Le vendredi il assista à la mosquée, où il s'entendit recommander aux prieres publiques comme Souverain de Syrie. Dans un transport de reconnoissance, il promit tout haut aux Syriens de les traiter toujours comme ses fideles sujets, & il fit revêtir d'une veste précieuse l'Iman qui avoit prononcé les prieres, avant même qu'il fut descendu de la chaire. Il distribua des gratifications & des aumônes aux gens de loi & aux indigens. Cette douceur, quoiqu'affectée, assura & multiplia ses conquêtes. Tripoli, Barut, Sidon, Antioche ouvrirent leurs portes, & demanderent avec instance des garnisons ottomanes. Selim avançoit dans la Syrie, comme un Roi paisible qui prend possession du trône que la nature lui a donné, non com-

J.C. 1517. Hég. 923. me un conquérant. Ses troupes sembloient honorer sa marche plutôt que l'assurer. Les habitans de Damas envoyerent au loin au-devant de leur nouveau maître ; il reçut les députés de cette capitale avec la même bonté qu'il avoit marquée à ceux d'Alep. Leur requête fut lue deux fois en présence de l'Empereur, qui la leur accorda sans y rien changer, & il alla passer l'hyver dans leur ville. Le Prince, voulant aussi gagner l'affection des peuples par des actes extérieurs de religion, fit bâtir des hôpitaux dans les villes les plus considérables de la Syrie, & assigna des terres pour leur entretien. Il ordonna des prieres pour la prospérité de son regne, & pour le maintien de ses conquêtes. Il fonda des écoles publiques, où des enfans devoient être élevés aux frais de l'Etat : enfin l'intérêt, qui domte souvent la nature, fit pour quelque temps un Roi sage & débonnaire du féroce Selim ; mais ce changement ne pouvoit pas être de longue durée.

J.C. 1518. Hég. 924. L'Empereur, après avoir joui plusieurs mois de sa nouvelle souveraineté, songeoit à en conquérir une autre plus considérable. Les Mammelus retirés dans le fond de l'Egypte sembloient attendre que Selim voulût

les

les en chasser. Malgré les rigueurs de l'hyver, l'Empereur des Turcs dispo-soit tout pour cette conquête. Comme il ordonnoit, dans un Conseil, sa marche vers la Palestine, un de ses Pachas osa lui demander en quel temps il comptoit arriver au Grand Caire ? Selim, si populaire envers les Syriens, répondit à cet indiscret questionneur : ce sera quand il plaira à Dieu, mais pour toi, ma volonté est que tu demeures à cette place, & il le fit étrangler sur l'heure. Les Turcs apprirent, avant de partir de Damas, que les Mammelus avoient élu un successeur à l'infortuné Gauri. Il se nommoit Tumambei, & avoit été grand Diador ou Lieutenant-Général. Aussi-tôt Selim fit avancer son avant-garde, sous le commandement de Sinan Pacha, vers la ville de Gaza, qui est à l'entrée de l'istme d'Egypte. Comme Sinan y attendoit le reste de l'armée, quinze mille Mammelus arriverent à sa rencontre, & camperent assez près de Gaza. Les malheurs de ces troupes n'avoient point abattu leur courage : les Mammelus, persuadés que jusqu'alors ils n'avoient été accablés que par le nombre, se croyoient toujours supérieurs par la valeur & par la célérité de leur ma-

J. C. 1518.
Hég. 924.

J. C. 1518.
Hég. 924.

nœuvre. Sinan Pacha commandoit tout au plus treize mille hommes, tous Janissaires ou Spahis, l'élite de l'armée des Turcs; n'ayant pas moins de confiance que les Mammelus, il résolut d'aller à leur rencontre; il laissa ses malades dans Gaza sans garnison, sans même aucune garde, parce qu'il ne voulut pas affoiblir le corps qu'il commandoit, déja inférieur en nombre. A peine fut-il sorti de la ville, que ceux de Gaza, persuadés que les Turcs faisoient retraite, égorgerent sans pitié leurs malades, & depêcherent au camp des Mammelus, pour les assurer que l'ennemi fuyoit devant eux. Cette nouvelle fut bientôt démentie par les premieres troupes de l'armée de Sinan Pacha. Les Mammelus, qui n'avoient pas leur Soudan à leur tête, se préparent néanmoins à bien recevoir l'ennemi. En un instant les deux armées sont en bataille, & le combat s'engage avec une égale fureur: la victoire est long-temps incertaine; tous les corps plient & se rallient tour à tour. Les Mammelus arrivoient jusques sur les bataillons des Janissaires au milieu du feu de la mousqueterie; ils frappoient de leurs massues la tête du fantassin toujours exposé aux coups de la cava-

Sinan Pacha bat un corps de Mammelus près Gaza.

lerie ; mais des bataillons bien ſerrés, hériſſés de piques, & du ſein deſquels il ſortoit un feu continuel, devoient vaincre à la longue des troupes légeres & vacillantes, dont les coups étoient moins ſûrs, & qui préſentoient plus de front au danger. L'artillerie augmentoit le carnage, les lances des Spahis perçoient tout ce que les Janiſſaires avoient mis en déſordre; le déſeſpoir des Mammelus les expoſa long-temps à la cruauté du vainqueur. Enfin, après avoir perdu les trois quarts de leur armée, ils abandonnerent le champ de bataille aux Turcs, qui avoient acheté la victoire par le ſang de deux mille Janiſſaires, de mille Spahis & de beaucoup de braves Chefs. Sinan Pacha paſſa la fin du jour & la nuit à dreſſer des trophées. Les têtes des vaincus attachées à des palmiers, leurs armes amoncelées en pyramides, offroient un ſpectacle agréable à ces barbares, dont le fer avoit moiſſonné tant de monde.

J. C. 1518.
Hég. 924.

Dès la pointe du jour ils retournerent à Gaza. Cette ville n'étoit pas en état d'oppoſer la moindre réſiſtance. Le Pacha vengea, par le ſac de leur ville, le ſang du petit nombre de malades que les Egyptiens avoient égorgés.

J. C. 1518.
Hég. 924.

Les Turcs y trouverent beaucoup de richesses. Les opérations de la campagne, qui ne faisoit que commencer, ne leur laissant pas le loisir de vendre ou de conduire des esclaves, ils massacrerent tous ceux dont ils ne pouvoient tirer aucun service, & demeurerent dans cette ville, devenue déserte, pour y attendre le gros de l'armée. Selim apprit qu'il étoit vainqueur avant d'avoir commencé la campagne; ce succès aiguisant son courage, il se hâta de faire sortir les différens corps de leurs quartiers, pour joindre une armée fraîche à des troupes victorieuses. Pendant la marche de Damas à Gaza, l'Empereur, soit curiosité, soit desir d'étaler aux yeux du peuple des pratiques extérieures de religion, voulut aller visiter Jerusalem : il s'y porta à la tête d'une foible escorte, ne craignant point d'être enlevé dans un pays que les Mammelus avoient abandonné. Il fit beaucoup d'actes de religion dans cette ville sainte, révérée presqu'autant par les Musulmans que par les Chrétiens. La mosquée, appellée le Temple de Salomon, étoit le principal objet de sa curiosité. Selim y sacrifia un mouton; il répandit beaucoup d'aumônes pendant trois jours

Sultan Selim va à Jerusalem; il joint le reste de son armée, & la conduit en Egypte.

qu'il paſſa dans Jéruſalem, puis il alla rejoindre ſon armée à peu de diſtance de Gaza. Sinan Pacha reçut ſon Empereur aux portes de cette ville ruinée, à la tête des troupes avec leſquelles il avoit vaincu. Selim combla ſon Général, & ceux qui l'accompagnoient, des éloges que méritoit leur victoire. Il établit ſon quartier dans Gaza, & fit peu de jours après, la revue générale de ſon armée, qu'il trouva pleine d'impatience de pénétrer dans l'Egyte. La diſtance de Gaza au Caire n'offre qu'un terrein mouvant, ſablonneux & brûlant, preſqu'impraticable pour une armée, à cauſe des nuées de pouſſiere que la marche des ſoldats éleve néceſſairement dans l'air, qui aveugle les hommes & les chevaux, qui coupe la reſpiration & qui corrompt les alimens, d'ailleurs très-rares dans les déſerts de l'Afrique; le peu de pluie qui tombe ne ſuffit pas toujours pour remplir quelques cîternes, l'unique reſſource des voyageurs. Mais la nature ſembloit conſpirer pour Selim. Depuis l'arrivée de l'armée ottomane dans les plaines de Gaza, une pluie abondante abattit les nuées de ſable, conſolida la terre & fournit une quantité d'eau ſuffiſante pour la marche de

J. C. 1518.
Hég. 924.

J. C. 1518. Hég. 924.

l'armée. La fraîcheur de l'air avoit tempéré les rayons du soleil ; ainsi cette marche, qu'on croyoit devoir être funeste aux moins robustes, & pénible pour tous, ne fut qu'un jeu pour des soldats déja vainqueurs, & qui pensoient marcher à des conquêtes assurées. Les Turcs, parvenus presque jusqu'au Caire, à six milles de cette ville, vers un lieu nommé Ridanie, dans une plaine vaste & unie, rencontrerent l'armée de Tumambei. Le Soudan commandoit quarante mille Mammelus, reste de cette brave milice que les revers ne faisoient qu'irriter, & qui vouloit recouvrer l'Egypte, ou périr sous les coups du vainqueur. Gazeli, Lieutenant des Mammelus, qui avoit commandé à la derniere déroute, brûloit de venger son désastre, & de réparer l'honneur de ses armes.

Il rencontre les Mammelus. Bataille de Ridanie où ceux-ci sont vaincus.

L'étendue du terrein permettant tel ordre de bataille qu'on voudroit choisir, les Mammelus qui n'attendoient la victoire que de leur désespoir, attaquerent tous ensemble sur un seul front & d'un même effort. Le premier choc fut terrible & avantageux aux Mammelus, comme il l'avoit été dans presque tous les combats. L'ordre donné par Tumambei, étoit de frapper

tous les Chefs des troupes & tous les Officiers de marque. Dès le commencement de la bataille, le valeureux Sinan Pacha périt de la main de Gazeli ; mais ce ſang coûta cher aux Mammelus. Les Janiſſaires, pénétrés de douleur d'avoir vu tomber leur Général, s'empreſſerent pour le venger. Sans entrer dans des détails ſur leſquels les hiſtoriens varient toujours, nous nous contenterons de dire qu'après un carnage effroyable de part & d'autre, Tumambei fit ſonner la retraite pour ſauver la derniere eſpérance des Mammelus ; que cette retraite ſe fit avec plus d'ordre qu'on ne devoit en attendre d'une armée battue, quoiqu'il laiſſât ſur le champ de bataille le peu de canon qu'il avoit, dont les Mammelus n'avoient jamais bien ſu ſe ſervir. L'implacable Selim fit maſſacrer tous les bleſſés, les immolant, diſoit-il, aux mânes de Sinan Pacha, & il paſſa la nuit ſur le champ de bataille pour jouir de ce ſpectacle ſanglant. J. C. 1518. Hég. 924.

Cependant Tumambei s'étoit retiré au Caire : mais, pour comble de diſgraces, cette ville, ſans murailles & ſans foſſés, n'offroit qu'un amas de maiſons qui n'étoient pas défendues. Les pertes que les Mammelus venoient de faire leur laiſſoient peu d'eſpoir ; il Ils fuient au Caire, ſac de cette ville.

J. C. 1518.
Hég. 924.

ne s'agiſſoit plus pour eux que de périr avec leur Empire, & de trouver une ſépulture honorable dans la principale ville de leur domination. Ils prirent le parti de former des barricades à l'entrée de chaque rue, de ſe fortifier dans les maiſons, de creuſer des foſſés qu'ils remplirent de pieux aiguiſés & armés de fer, couverts de matieres légeres, ce qui formoit des pieges, dans leſquels les bataillons entiers devoient tomber ſans les avoir apperçus. Les bourgeois, les eſclaves, les fils des Mammelus, les femmes même, tous étoient devenus ſoldats. Les Turcs crurent entrer facilement dans une ville ſans défenſe; mais ils n'avoient trouvé nulle part de réſiſtance plus opiniâtre que dans les rues du Caire; ils y pénétrerent ſans ſe douter du genre de combat auquel ils alloient être expoſés. Les braves Mammelus, qui ne ſongent plus à défendre leur vie, attaquent par-tout en déſeſpérés, tout devient arme dans leurs mains, tandis que, des fenêtres & du faîte des maiſons, les bourgeois accabloient les Turcs de pierres, de tuiles, de meubles, de ferremens, enfin de tout ce que leurs bras pouvoient rouler ſur l'ennemi, & leur verſoient des flots d'huile bouillante.

Trois jours & trois nuits on se battit ainsi dans les rues, les Mammelus ne craignant point de s'exposer à la mort, pourvu qu'ils pussent la donner. Les vainqueurs offroient quartier, on leur répondoit par des coups de massues. Selim vit écraser à ses côtés deux Pachas sous des quartiers de pierres; alors il commanda qu'on mît le feu à la ville. Cet ordre fut exécuté en plusieurs endroits dans le même instant. Cela seul pouvoit augmenter la consternation & le carnage. Tandis que les Egyptiens faisoient de vains efforts pour éteindre l'incendie, qu'ils se précipitoient du milieu des flammes dans les rues, & qu'ils trouvoient partout la mort en voulant la fuir, ce qui restoit de Mammelus s'échappa d'un lieu qu'ils ne pouvoient plus défendre. Ils entraînent leur Roi, passent le nil & vont au nombre de cinq mille hommes se retrancher dans le pays de Saretta. Selim, maître du Caire, ne le fut pas également de l'incendie, qui consuma des rues entieres sous ses yeux & malgré tous ses soins pour l'éteindre. Lorsqu'il eut enfin réduit sous sa puissance le Caire ruiné & desert, il fallut achever d'abatre les Mammelus qui subsistoient encore dans un coin de l'Egypte. Il envoya sommer

J. C. 1518.
Hég. 924.

Tumambei de se rendre, lui promettant le Sangiacat du Caire & la vie pour tous ses gens.

J. C. 1518.
Hég. 924.

Selim fait poursuivre les restes des Mammelus. Leur Soudan est pris & mis à mort.

Les Mammelus, qui ne se fioient point aux paroles de Selim, pleins de ressentiment de toutes ses cruautés, firent étrangler les deux Chiaoux, députés vers eux. La nouvelle de cette infraction au droit des gens servit de prétexte à Selim pour se livrer à toute sa barbarie. Mais ne voulant pas se commettre contre une poignée de désespérés, il envoya vingt mille hommes, tant Spahis que Janissaires, sous les ordres du Visir Mustafa Kirlou, pour les forcer dans leurs retranchemens. Ce dernier combat fut aussi opiniâtre que tous ceux qui l'avoient précédé. Les Mammelus, après avoir vendu cher leur vie, demeurerent presque tous sur le champ de bataille. Tumambei quitta ses armes & fuit déguisé. Les Turcs, qui pensoient qu'il ne seroit abattu que lorsqu'ils lui auroient ôté la vie, employerent tous leurs soins à le découvrir. Après quatre jours & quatre nuits de recherches, il fut trahi à prix d'argent, des Janissaires l'arracherent d'un marais où il s'étoit caché dans des joncs. Ce malheureux Prince fut traîné au Caire; sa vue causa une joie excessive dans

toute l'armée. Selim fit promener dans tout le Caire, sur un vieux mulet, celui qui, un mois auparavant, étoit le souverain de cette ville, aussi opulente & aussi peuplée qu'elle étoit pour lors ruinée & déserte. Ce brave Prince, après avoir été exposé longtemps aux insultes de la soldatesque, fut pendu au milieu de sa Capitale. Selim mit à prix la tête de tout ce qui restoit de Mammelus, & il fit massacrer sans pitié tous ceux qui lui furent amenés.

J. C. 1518. Hég. 924.

Après tout ce carnage, Selim marcha vers Alexandrie, qui ouvrit ses portes avant même que le Grand-Seigneur l'en eût fait sommer. Toute l'Egypte suivit cet exemple. On ne vit plus par-tout qu'un peuple soumis au Conquérant. Ainsi finit l'Empire des Mammelus, respecté pendant près de trois cens ans dans l'Afrique & dans l'Asie. La diversité d'intérêts de ces maîtres étrangers & des naturels du Pays, paroissoit devoir l'éteindre plutôt. Un peuple entier, sujet d'un autre peuple, devoit haïr cette multitude de despotes nourris par le travail de ceux qu'ils ne faisoient qu'opprimer. Selim trouva en Egypte un fantôme de Calif que les Soudans Mammelus y avoient établi. Il étoit de l'il-

J. C. 1519. Hég. 925.

Selim, après avoir éteint les Mammelus, établit des Lieutenans en Egypte, & ramene à Constantinople une espece de Calif.

J. C. 1519. Hég. 925.

luſtre race des Abbaſſides. Ce prétendu chef de la religion, quoique révéré parmi les Egyptiens, comme le ſucceſſeur des ſucceſſeurs de Mahomet, n'avoit pas même l'apparence du pouvoir. Tous ſes avantages ſe réduiſoient à un faſte extérieur, & à de grands témoignages de reſpect qu'il recevoit de tous les Muſulmans. Selim, après avoir joui pluſieurs mois de ſa nouvelle conquête, conduiſit le prétendu Calif à Conſtantinople, & il l'y entretint aux frais du tréſor public; ce Prince n'étoit dangereux ni par ſes prétentions, ni par ſes reſſources. Les Empereurs, n'ayant aucun intérêt de s'en défaire, le laiſſerent traîner ſon titre de Calif, le reſte de ſa vie, ſoit à Conſtantinople, ſoit au Caire, où il retourna après la mort de Selim. Mais ils ne permirent pas à ſes enfans de ſuccéder à cette frivole dignité qui, dans les mains d'un Prince entreprenant, auroit pu leur donner de l'ombrage. Après que Selim eût parcouru à ſon gré toutes les villes conſidérables de l'Egypte & de la Syrie, il établit deux gouverneurs dans cette importante conquête. Caïtbek, l'un des Lieutenans qui avoit trahi Sultan Gaurî, fut fait Pacha du Caire pour toute l'Egypte, & Gazelbek, qui avoit auſſi

trahi ce malheureux Prince, fut nommé Pacha d'Alep pour toute la Syrie. J. C. 1519. Hég. 925.
Selim crut sans doute que ces Mammelus seroient plus en état que les Ottomans, de gouverner un pays qu'ils lui avoient livré, & il ne pensa pas que récompenser la trahison, expose à en devenir la victime. Il retourna dans sa Capitale pour y préparer de nouvelles conquêtes, & il y fit venir un grand nombre de familles du Caire, de Gaza, d'Alep & d'Alexandrie, car il vouloit sur-tout enrichir sa Capitale. D'ailleurs les Monarques d'Orient qui savent beaucoup moins édifier que détruire, fondent leur puissance sur la foiblesse de leurs sujets, & comme la loi du plus fort est presque la seule connue dans l'Orient, ils pensent avoir un grand intérêt à dépeupler les Provinces éloignées.

Selim, arrivé à Constantinople, alla dans le plus grand appareil à la principale mosquée. Après avoir fait rendre grace à Dieu de ses succès, il prononça, devant tout le peuple, un serment solemnel de ne pas mettre à l'avenir le pied en arriere, jusqu'à ce qu'il eût exterminé la puissance des Perses & la race de leurs Rois. Mais les finances étoient si épuisées par la guerre d'Egypte, que l'Empereur fut

J. C. 1519.
Hég. 925.

contraint de perdre une année entiere pour donner au Defterdar ou Sur intendant des finances, le temps de recueillir le tribut des vassaux, le revenu des douanes & la taxe annuelle que payoient tous les Chrétiens ou Juifs sujets de l'Empire. C'étoit là ce qui formoit & ce qui forme encore le trésor appellé extérieur, employé à la paie des troupes & à acquitter les charges de l'Etat. Le trésor intérieur, qui est sous la direction d'Hasnadar Pachi, l'un des eunuques du Serrail, fournit à l'entretien de la maison du Grand-Seigneur, de ses femmes, de ses jardins, de ses écuries & de tout ce qui regarde sa personne. Il se forme des domaines du Grand-Seigneur affermés au profit de sa Hautesse, &, lorsqu'elle veut l'augmenter, elle y joint la confiscation des biens des grands Officiers de l'Empire, qui eux-mêmes se sont enrichis dans leurs gourvernemens, en s'emparant de tout ce qui appartenoit à ceux qu'ils ont envoyés au supplice. Le Grand-Seigneur a le droit, dont il use plus ou moins souvent, selon son caractere, de proscrire la tête de tel de ses sujets qui peut lui déplaire, sans la moindre formalité, & sans apprendre ni au peuple, ni au condamné, la raison de son

supplice. Les Pachas en usent dans leurs gouvernemens avec le même despotisme (1). J. C. 1519. Hég. 925.

Supplice d'Yonus Pacha, & des principaux d'Amasie.

Dans le moment où les finances de l'Etat étoient épuisées, Selim eut recours à cet odieux moyen. Yonus Pacha, l'un des Visirs du banc, qui, dans toutes les guerres de Selim, l'avoit servi avec plus de fidélité & de succès qu'aucun de ses Généraux, eut ordre d'augmenter la paie des garnisons qu'il commandoit dans la Natolie. Ce Pacha, dans l'impossibilité d'obéir, fit distribuer ou du moins offrir la solde sur l'ancien pied; les troupes la refuserent avec tumulte. Sur le bruit de cette émeute, Yonus Pacha fut mandé au Serrail; ce Ministre ayant exposé à l'Empereur que le trésor de sa Province, dont on avoit tiré

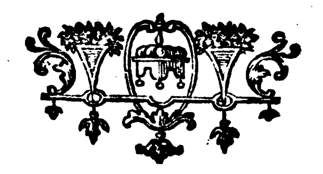
(1) Pour se soustraire à ces proscriptions, qui ne se font guere que dans la vue des confiscations, chacun cache avec soin ses richesses, même les moyens & les talens qu'il a pour en amasser. De là vient l'inaction, préjudiciable à l'Etat, dans laquelle vivent la plupart des naturels du pays. Il n'y a que les étrangers, qui jouissent chez les Turcs de la protection de leur Souverain, qui osent sortir de l'état de pauvreté; encore en sont-ils souvent punis par des avanies qu'ils sont obligés de payer en dissimulant.

J. C. 1519. Hég. 925. déja bien des sommes pour les apprêts de la guerre, ne pouvoit pas fournir à ce surcroît de charge: Tes biens l'acquitteront, répondit le cruel Monarque; & il fit étrangler Yonus Pacha, presque sous ses yeux. La derniere & la plus sanglante de ces exécutions, se fit dans la ville d'Amasie. Selim apprit qu'un imposteur s'y étoit dit le fils d'Achmet, & avoit tenté de s'y former un parti. Ce nouvel adversaire fut bientôt réprimé & puni. L'Empereur, sur la délation d'un seul homme, qui avoit prétendu que tous les principaux d'Amasie étoient les complices de ce rebelle, fit empaler avec lui ou mourir par le lacet, plus de quatre cens personnes qui protestoient de leur innocence.

J. C. 1520. Hég. 926. Enfin, le conquérant ou plutôt le destructeur Selim, fut arrêté dans le cours de ses cruautés, comme il se disposoit à marcher contre la Perse. Une maladie aiguë le surprit dans un village près d'Andrinople où il alloit visiter le tombeau de ses peres; il mourut en peu de jours d'un abcès qui se forma au haut de la cuisse, se reprochant, dit-on, le sang qu'il avoit versé avec tant d'abondance. Ce Prince fut le premier des Empereurs Turcs, qui allât déguisé dans les camps &

dans les villes, se mêlant au peuple & aux soldats. Dans les mœurs orientales, le Monarque est trop éloigné de ses sujets, pour qu'il puisse avoir la moindre idée du peuple qu'il gouverne, à moins que, sous ces déguisemens, il n'épie la conduire de ceux qui gouvernent sous lui, & qu'il ne cherche à connoître quels effets produisent les ordres qu'il donne, devenant en quelque façon son espion à lui-même. Selim mourut âgé de cinquante-quatre ans, après en avoir régné huit, pendant lesquels il ajouta beaucoup de terres à son Empire. Mais il sembla vouloir le dépeupler en l'augmentant.

J.C. 1520.
Hég. 926.



J. C. 1520.
Hég. 926.

SOLIMAN I.

DIXIEME REGNE.

Soliman monte fur le trône. Il rend les confiscations qu'avoit faites fon prédéceffeur.

SOLIMAN, fils de Selim, avoit trente ans lorfqu'il monta fur le trône. Il commença fon regne par des actes de juftice, permettant à tous fes fujets de répéter fur le tréfor public ce qui leur avoit été ravi fans caufe. Cet exemple eft unique dans l'hiftoire des Turcs; mais, comme il ne s'étendit pas fur les defcendans des profcrits, & que le plus grand nombre avoit perdu la vie avec les biens, ces reftitutions ne furent ni nombreufes ni confidérables. La nouvelle de la mort de Selim excita dans l'Empire, des troubles très-ordinaires fous un nouveau regne. Le Mammelus Gazelbek, ce Pacha de Syrie, qui avoit mérité fon gouvernement en défertant vers les Turcs, entreprit de fe faire Souverain du pays qu'il avoit déja ravi une fois à fon Souverain légitime. Il envoya un député vers Caïtbek, complice de fa premiere trahifon, qui, comme lui, avoit été payé par le Sangiacat ou gouvernement du Caire,

Il réprime la révolte de Caïtbek, Pacha de Syrie.

J. C. 1521.
Hég. 927.

J.C. 1521. Hég. 927.

pour lui répréſenter qu'il étoit temps de ſecouer le joug, que s'ils ſe prêtoient un mutuel ſecours, leur intelligence rétabliroit l'Empire des Mammelus. Soit que Caïtbek ne ſe crût pas aſſez fort pour dérober l'Egypte à la puiſſance Ottomane, ſoit qu'il fût las de trahir, loin de prêter l'oreille aux propoſitions du Pacha de Syrie, il fit étrangler ſon émiſſaire, & donna dans l'inſtant avis à la Porte de tout ce qu'il y avoit à craindre de Gazelbek. Celui-ci, ne voyant pas revenir cet émiſſaire, ne douta pas que ſon ſecret ne fût divulgué, ou par ſon confident, ou par celui vers lequel il l'avoit envoyé. Le Pacha de Syrie leva le maſque, ſe fit nommer Soudan, & prit tous les attributs de la ſouveraineté. Soliman ne perdit pas un moment pour écraſer ce rebelle; il fit marcher vers la Syrie, ſous les ordres de Ferhad Pacha, toutes les forces que Selim, ſon pere, avoit deſtinées contre la Perſe. A la nouvelle de ces mouvemens, Gazelbek ramaſſa tout ce que ſa faction put lui fournir. Vingt mille hommes ſeulement conſentirent à marcher contre cette formidable armée, que l'Uſurpateur ne craignît pas d'aller attaquer avec la dixieme partie des forces qu'on lui oppoſoit. Bien

J. C. 1521. Hég. 927.

convaincu que l'audace pourroit seule suppléer au nombre, il ne voulut pas attendre dans des places, le sort dont il étoit menacé. Il sortit de Damas, pour s'emparer d'un camp avantageux, dans lequel l'ennemi ne tarda pas à le joindre. Le combat ne fut qu'un carnage, presqu'aucun des soldats de Gazelbek n'échappa au fer de l'ennemi, & lui-même paya de sa vie l'honneur qu'il eût de régner deux mois dans Damas. Tant de sang versé en une seule journée, contint non-seulement la Syrie, mais toute la Turquie Asiatique sous l'obéissance de Soliman.

Il marche en Hongrie; son Visir prend Belgrade. Il vend aux Grecs, malgré eux, les reliques trouvées dans cette ville.

L'esprit de conquête étoit héréditaire dans la maison Ottomane. Ni les Empereurs, ni les troupes ne pouvoient demeurer en paix. Soliman résolut de tourner ses armes contre l'Europe, & d'étendre sa domination vers l'occident de Constantinople. De peur que quelque nouveau désordre n'interrompît le cours de ses expéditions, il confia soixante mille hommes à Ferhad Pacha, Beglierbeg d'Asie, afin qu'il contînt tout le pays soumis à son autorité. Il envoya une flotte d'observation dans l'Archipel; il en composa une autre de cinquante vaisseaux de guerre, qui devoient es-

corter, dans la mer noire, quatre cens bâtimens de charge, destinés à approvisionner l'armée qui menaçoit la Hongrie. Jamais moment n'avoit été plus favorable au Turcs pour attaquer les Etats chrétiens. La discorde agitoit l'Espagne, la France, l'Allemagne & l'Italie. Le Pape Léon X étoit occupé de l'héréfie naissante de Luther, des guerres en Italie entre Charles-Quint & François Premier pour la propriété du Duché de Milan. Il ne pouvoit engager les Princes de la chrétienté à secourir le Roi de Hongrie, encore enfant, dont les Ministres avides appauvrissoient l'héritage, & qui avoient poussé l'imprudence jusqu'à insulter cette Puissance Ottomane, si redoutable pour leur Maître. En effet, Soliman ayant, selon l'usage, envoyé des Ambassadeurs au jeune Roi Louis II, son voisin, aussi-tôt après la mort de Selim, & au moment de son avénement au trône, le Monarque Hongrois, ou plutôt ses Ministres, manquerent au droit des gens, en souffrant que ces Ministres de paix fussent insultés par le peuple. Il n'en falloit pas tant pour autoriser tous les actes d'hostilité que Soliman méditoit. Il envoya un corps de troupes en toute diligence bloquer Bel-

J.C. 1521.
Hég. 927.

J. C. 1521. Hég. 927.

grade, avant qu'on eût le temps d'y faire paſſer des proviſions & des renforts. Lui-même s'achemina à la tête d'une puiſſante armée, & il campa dans les plaines de Semin, puis il détacha ſon Grand Viſir Muſtafa Kirlou avec un corps nombreux, pour renforcer les troupes qui formoient le ſiege, & ſe rendre maître de Belgrade. Cette clef de la Hongrie, qui avoit toujours réſiſté aux prédéceſſeurs de Soliman, fut priſe, en moins d'un mois, par la diſette de vivres, & par la foibleſſe de ſa garniſon. On trouva dans Belgrade des reliques très-vénérées depuis long-temps en Hongrie. L'Empereur les fit recueillir précieuſement, & les porta à Conſtantinople, où, après les avoir fait expoſer pour de l'argent à la dévotion des Chrétiens, il les vendit douze mille ducats au Patriarche grec, qui fut contraint de lever cette ſomme ſur tous ceux de ſa communion; car cet acte de religion ne fut pas tout à fait volontaire.

J. C. 1522. Hég. 928.

Soliman médite la conquête de Rhodes. Il menace les Chevaliers par lettre.

Tandis que le Grand Viſir étoit occupé devant Belgrade, l'Empereur prit, en perſonne, pluſieurs petites places. Il médita, pour l'année ſuivante, une conquête plus importante, devant laquelle Mahomet II avoit

échoué. Le Grand-Maître de Rhodes Carette venoit de mourir : le Grand-Prieur de France, Villiers-l'Isle-Adam, avoit été élu à sa place, quoique plusieurs concurrens eussent fait des brigues dans l'élection. Bosio, Frere servant dans cet Ordre, qui en a écrit les annales, assure que le Grand-Prieur de Castille, Damaral, né Portugais, l'un des aspirans à la dignité de Grand-Maître, dans son dépit d'avoir succombé, résolut de livrer l'isle de Rhodes, & écrivit à Soliman pour lui en faire la proposition. Quoi qu'il en soit, l'Empereur des Turcs, qui savoit payer des espions, fut averti que le moment étoit favorable. La guerre divisoit alors toutes les Puissances de l'Europe, elle les mettoit dans l'impossibilité de secourir Rhodes, & occupoit un grand nombre de Chevaliers & de troupes soudoyées, qu'on ne pouvoit pas espérer d'attirer au secours de l'isle : &, comme tous les maux semblent fondre en même temps, Rhodes, après deux années de disette, étoit mal approvisionnée ; & la place étoit démantelée en plusieurs endroits, parce que le Grand-Maître Carette avoit fait abattre des bastions, pour les rebâtir sur des fondemens plus solides. Néanmoins

J.C. 1522. Hég. 928.

Soliman n'osa pas rompre, sans prétexte, le traité fait avec la Religion, sous Bajazet II: Le Grand-Maître Villiers-l'Isle-Adam étant parti de Marseille sur une caraque, suivie de quatre felouques, qui portoient des munitions de guerre & de bouche, aborda heureusement à Rhodes, à travers mille dangers d'incendies, de tempêtes, & sur-tout d'un fameux corsaire turc, nommé Curtogli; il avoit été envoyé sous main par Soliman, pour attendre l'Isle-Adam dans un parage: sa petite escadre toute composée de corsaires comme lui, étoit très-supérieure en force à l'escorte du Grand-Maître. Celui-ci sut l'éviter, & fut reçu avec des transports de joie dans l'isle qu'il venoit gouverner. Il n'y trouva que six cens Chevaliers, & moins de six mille hommes de troupes réglées. A peine Villiers-l'Isle-Adam étoit à Rhodes, qu'il reçut une lettre de l'Empereur des Turcs, dont voici la traduction fidelle. » Soliman Sultan, par la grace » de Dieu, Roi des Rois, Souve- » rain des Souverains, très-grand » Empereur de Byzance & de Tré- » bisonde; très-puissant Roi de Perse, » de l'Arabie & de l'Egypte; Seigneur » suprême de l'Europe & de l'Asie; » Prince

» Prince de la Mecque & d'Alep ; J.C. 1522. Hég. 928 & 929.
» Possesseur de Jérusalem & Domi-
» nateur de la mer universelle : A
» Philippe Villiers de l'Isle-Adam,
» Grand-Maître de Rhodes, salut.
» Je te félicite de ta nouvelle di-
» gnité, & de ton arrivée dans tes
» Etats ; je souhaite que tu y regnes
» heureusement, & avec encore plus
» de gloire que tes prédécesseurs. Il ne
» tiendra qu'à toi d'avoir part dans
» notre bienveillance. Jouis donc de
» notre amitié ; & comme notre ami,
» ne sois pas des derniers à nous félici-
» ter des conquêtes que nous venons
» de faire en Hongrie, où nous nous
» sommes rendu maîtres de l'impor-
» tante place de Belgrade, après avoir
» fait passer par le tranchant de no-
» tre redoutable épée tous ceux qui
» ont osé nous résister. Adieu «.

L'Isle-Adam, mécontent de cette lettre, qui en offrant la paix, étaloit avec tant d'affectation les conquêtes des Turcs sur les Chrétiens, répondit : » Frere Philippe Villiers de
» l'Isle-Adam, Grand-Maître de Rho-
» des, à Soliman, Sultan des Turcs :
» J'ai fort compris le sens de ta
» lettre que ton Ambassadeur m'a ap-
» portée. Les propositions d'une paix
» entre nous me sont aussi agréables

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

» qu'elles le feront peu à Curtogli.
» Ce corfaire à mon paffage de France
» n'a rien oublié pour me furprendre ;
» mais n'ayant pu réuffir dans fon
» projet, & ne pouvant fe réfoudre
» à fortir de ces mers fans nous avoir
» caufé quelque dommage, il eft entré
» dans la riviere de Lycie, & a tenté
» d'enlever deux vaiffeaux marchands
» qui fortoient de nos ports. Il avoit
» même invefti une barque apparte-
» nante à des Candiots. Mais des ga-
» leres de l'Ordre, que j'ai fait fortir
» du port, l'ont contraint de lâcher
» prife ; & de peur de tomber lui-
» même en notre puiffance, il a cher-
» ché fon falut dans une prompte
» fuite «.

Comme l'Ifle-Adam n'avoit point d'ôtage dans fes mains, il ne crut pas prudent d'expofer un Chevalier Ambaffadeur aux infultes d'une nation qui connoiffoit peu le droit des gens. Un Grec, habitant de Rhodes, fut chargé de porter à Soliman la lettre du Grand-Maître. Muftafa Kirlou, Grand Vifir & favori de l'Empereur, qui venoit d'époufer la fœur de ce Prince, écrivit à Rhodes qu'il n'oferoit jamais faire remettre à Soliman la lettre qui lui étoit adreffée, fi l'un des Commandeurs des plus qualifiés

de l'Ordre ne venoit lui-même la présenter au nom de la Religion. L'Isle-Adam répondit qu'il enverroit deux Grands-Croix à Constantinople, aussitôt que l'Empereur des Turcs auroit fait passer deux Visirs ou Pachas du banc en ôtages à Rhodes. Comme on s'obstinoit à ne pas remplir cette formalité, les Chevaliers s'obstinerent aussi, avec d'autant plus de raison que leurs espions leur mandoient que l'intention du Visir, & par conséquent de l'Empereur, étoit d'arracher de la bouche de l'Ambassadeur, soit par adresse, soit par violence, un état précis des forces de l'Isle de Rhodes. Le Grand-Maître s'empressa de les augmenter. Il envoya en hâte dans tous les ports de l'Italie faire des marchés & assembler des convois pour approvisionner Rhodes. Il voulut même lever des troupes; mais tous les sujets des Vénitiens eurent ordre de lui refuser des recrues. Il sembloit que cette République dût se réjouir de la perte de Rhodes. A force de soins, d'artifices & d'argent, le Grand-Maître ne put dérober que cinq cens hommes aux Candiots, & un Ingénieur noble Bressan, nommé Martinengue, l'homme le plus habile de son siecle dans la partie des fortifica- J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

tions, qui ayant pris la croix de l'Ordre, lui rendit dans la suite les services les plus signalés. Au milieu de tous ces préparatifs, l'Isle-Adam reçut de l'Empereur des Turcs la lettre suivante. » On nous assure que la let- » tre que notre Hautesse t'a écrite » t'a causé plus d'étonnement que de » plaisir. Sache que je ne me contente » pas de la prise de Belgrade, mais » que je me propose d'en faire bien- » tôt une autre plus importante, de » laquelle tu seras averti le premier, » toi & tes Chevaliers ne sortant gue- » res de ma mémoire «.

Le Grand-Maître répondit par le Chiaoux porteur de cette espece de cartel. » Je ne suis point fâché que » tu te souviennes de moi & des » Chevaliers de mon Ordre. Tu me » parles de ta conquête en Hongrie » & du dessein où tu es de faire une » autre entreprise dont tu esperes le » même succès ; mais fais réflexion » que, de tous les projets que for- » ment les hommes, il n'y en a pas » de plus incertains que ceux qui dé- » pendent du sort des armes «.

L'Isle-Adam & ses Chevaliers se préparent à la défense.

Après ces especes de déclarations de guerre, il n'y avoit plus qu'à songer à se défendre. Des vaisseaux turcs avoient déja surpris plusieurs navires

rhodiens désarmés. Le Grand-Maître fit ruiner les villages, couper les moissons, abattre les édifices extérieurs, jusqu'aux églises mêmes dont tous les matériaux furent portés dans la ville, tant pour les employer, que pour ne pas laisser à l'ennemi de quoi construire des plates-formes propres à établir du canon.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

On brûla tout ce qui ne pouvoit être d'aucun usage dans la ville, & l'on y recueillit les paysans, tant pour les y faire subsister, que pour les employer à la reconstruction des fortifications abattues & à la réparation des breches. Ces précautions, indispensables pour soutenir un siege contre une Puissance telle que le Turc, causoient de grands dommages & appauvrissoient l'Isle, d'autant plus que les convois considérables venus de dehors avoient épuisé le trésor public. Le Chancelier Damaral représenta en plein conseil qu'on faisoit un mal réel pour en prévenir un incertain, peut-être même imaginaire ; que les nouvelles venues des Isles de l'Archipel disoient que l'armement des Turcs menaçoit l'Isle de Candie, & l'Italie même ; que, depuis quarante ans qu'il servoit la Religion, il avoit observé que les inquiétudes causées par les Turcs

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

avoient fait plus de mal à Rhodes que leurs hostilités. Ces discours, auxquels on ne fit pour lors que très-peu d'attention, contribuerent à perdre Damaral dans la suite. Il fut nommé, malgré lui, Commissaire pour les approvisionnemens, conjointement avec Gabriel de Pommerolle, Grand Commandeur, & Jean Bouck, Turcopolier ou Général de la cavalerie. Martinengue, nouvellement Surintendant des fortifications, fit travailler en hâte à relever les bastions. Il fit faire au-dedans de la place des coupures, des fossés, des retranchemens, des barricades; enfin tous les ouvrages que la briéveté du temps put lui permettre d'entreprendre. Les Bourgeois de Rhodes consentirent à prendre les armes. Le Grand-Maître en fit former quelques compagnies; mais on ne pouvoit tirer qu'un bien foible service de ce peuple, qui n'étoit fait ni à la fatigue, ni au danger. On se rappelle que Rhodes étoit située sur une colline & s'étendoit par une pente douce jusqu'au bord de la mer; que ses deux ports étoient défendus par deux forteresses construites sur deux môles avancés. Chacun de ces ports fut fermé par deux chaînes de fer à quelque distance. Le Grand-Maître

établit des garnisons dans tous les forts, & confia la défense de chaque bastion & de chaque tour à un seul Chevalier. La troupe que ce Chevalier commanderoit, devoit être relevée tous les vingt-quatre heures. L'Isle-Adam crut entretenir & augmenter même l'émulation en attachant ainsi chaque Officier à la défense d'un même poste. Il fit couler à fond plusieurs vaisseaux chargés de pierres au pied des jettées sur lesquelles les châteaux étoient construits, pour en rendre l'accès impraticable, & pour épargner à ses troupes les combats que les Chevaliers avoient eu à soutenir à la tour de Saint-Nicolas pendant le dernier siege de Rhodes. Le haut de la ville, qui contenoit les églises principales, le palais du Grand-Maître, les auberges & les domiciles des Chevaliers, fut abandonné par eux. Tous se logerent près des murailles pour être le jour & la nuit également à portée des attaques. Le Grand-Maître devoit veiller à tous les postes; il établit quatre Grands-Croix pour le seconder dans cette importante fonction, le Chancelier Damaral, le Turcopolier Jean Bouk, Pierre de Cluis, Grand-Prieur de France, & Grégoire de Morgut,

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Grand-Prieur de Navarre.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Tandis que le Grand-Maître se préparoit ainsi à recevoir l'ennemi, on apperçut de nuit des côtes de Lycie qui regardent les ports de Rhodes, des feux qui ressembloient à des signaux. Un Chevalier François, nommé de Menetou, fut envoyé sur une flute pour reconnoître ces feux. Il mena avec lui un Rhodien, appellé Jaxi, qui entendoit & parloit bien la langue turque. Ayant abordé près de ces feux, cause de leur voyage, ils virent autour, des Turcs qui leur parurent des marchands. Jaxi leur ayant demandé des nouvelles d'un négociant qui venoit sur ces côtes, & avec lequel il avoit eu des relations, ceux-ci lui répondirent qu'il le verroit, s'il vouloit descendre à terre. Le Chevalier de Menetou, espérant tirer quelques éclaircissemens, permit à Jaxi de descendre, à condition que les Turcs lui fourniroient un ôtage. Ceux-ci ayant amené au vaisseau, le plus apparent, ou du moins le mieux vêtu d'entr'eux, aussi-tôt que le Turc fut à bord, Jaxi débarqua ; mais à peine étoit-il à terre, que les Turcs le garotterent & le porterent malgré lui sur un cheval, à la vue du Chevalier de Menetou,

qui fit charger de fers dans l'inſtant même le prétendu ôtage. Ce n'étoit qu'un pauvre payſan du canton que ces Turcs avoient couvert d'une veſte de ſoie, & qu'ils avoient contraint de les ſuivre. On ne put tirer à Rhodes aucun éclairciſſement de ce miſérable. Les Turcs conduiſirent Jaxi en grande diligence à Conſtantinople. Le Viſir Muſtafa le fit appliquer à une queſtion rigoureuſe; dans l'horreur des tortures, il découvrit tout ce qu'il ſavoit, & plus qu'il ne ſavoit, de l'état de la place, du nombre de ſoldats & de Chevaliers, & il mourut peu d'heures après. La certitude qu'il n'y avoit pas plus de ſix mille hommes de troupes réglées dans l'Iſle de Rhodes, détermina l'Empereur à commencer le ſiege; mais il ne voulut faire aucun acte d'hoſtilité qu'après une déclaration de guerre formelle. Il envoya donc des Spahis ſur cette même côte de Lycie où le malheureux Jaxi avoit été enlevé. Sur les nouveaux ſignaux, une flute ſortit du port de Rhodes; mais aucun de ceux qu'elle portoit ne voulut deſcendre à terre, quelqu'inſtance que les Spahis leur en fiſſent du bord. Les Turcs, voyant qu'on ne pouvoit les y déterminer, lancerent dans le bâtiment une pierre

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

à laquelle une lettre étoit attachée. C'étoit la déclaration de guerre, qui, portée à Rhodes, fut lue en plein conseil. En voici la teneur :

» Les brigandages que vous exercez tous les jours contre nos fideles sujets, & l'injure que vous faites à notre Hautesse, nous engagent à vous commander que vous ayez incessamment à nous remettre l'Isle & forteresse de Rhodes. Si vous le faites de bon gré, nous jurons par le Dieu qui a fait le ciel & la terre, par le très-grand Prophete Mahomet, par les vingt-six mille Prophetes tombés des cieux, par les quatre Ecrivains de l'histoire évangélique, par les Ames adorables de nos peres & aïeux, & par le sacré chef de notre Hautesse, que vous pourrez sortir de l'Isle & les habitans y demeurer, sans qu'il soit fait ni à eux, ni à vous aucun dommage. Mais si vous ne déférez pas promptement à nos ordres, vous passerez tous par le fil de notre redoutable épée ; & les tours & les murailles de Rhodes seront réduites à la hauteur de l'herbe qui croît au pied «.

Commencement du siege.

Sur ce cartel, le Grand-Maître ordonna des prieres publiques pour im-

plorer l'assistance du ciel. Après avoir fait ruiner toutes les Isles voisines dépendantes de la Religion, on en tira tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & ceux qui voulurent aller à Rhodes pour y subsister. On ne tarda pas à voir paroître la flotte ennemie; elle étoit composée de quatre cens voiles, tant gros que petits bâtimens, qui portoient cent cinquante mille hommes, soldats ou pionniers. Cette armée étoit commandée par le Grand Visir Mustafa Kirlou. Il avoit pour Lieutenans le corsaire Curtogli, & Peri Pacha qui avoit été chargé de l'éducation de Soliman. La flotte aborda dans une calle, appellée Parambolin, à six milles de Rhodes. Pendant les treize premiers jours il n'y eut de part ni d'autre aucun acte d'hostilité, les Turcs mirent à terre leur artillerie & leurs provisions de bouche, puis ils déciderent qu'ils attaqueroient la place, sans s'arrêter aux autres forts qui étoient dans l'Isle, & qui devoient céder au moment que la ville seroit prise. Le quatorzieme jour Rodes fut investie, & la tranchée ouverte vers le flanc gauche de la place hors la portée du canon. Mais aussi-tôt que les Turcs eurent établi une batterie, elle fut

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

démontée par une batterie opposée. Des sorties vives & fréquentes nétoyoient la tranchée & combloient les travaux. Les Chevaliers, aussi vigilans au-dedans qu'au-dehors, découvrirent une conspiration d'esclaves turcs, qui avoient résolu de mettre le feu en même temps en plusieurs endroits de la ville. Un soldat de la Garnison surprit une femme plaçant des meches dans un lieu rempli de fourrage. Cette malheureuse livrée aux tortures nomma ses complices, qui étoient en assez grand nombre; indiqua l'heure convenue & les lieux différens dans lesquels ce complot devoit s'exécuter. Tous furent pris & périrent dans les supplices. Cependant le siege n'avançoit point. Les Janissaires, qui n'étoient pas sous les yeux de l'Empereur, n'avoient que peu de confiance dans un jeune Général, qu'aucune victoire n'avoit encore fait connoître. L'artillerie des assiégés, nombreuse & bien servie, détruisoit tous les travaux des Turcs. Six mille hommes, qui sembloient se multiplier, faisoient tête à cent cinquante mille avec le plus grand succès. Peri Pacha écrivit à Soliman que sa présence étoit nécessaire pour rendre la vigueur aux troupes;

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

que Rhodes avoit déja résisté aux armes de Mahomet II, parce que ce Prince n'avoit pas daigné l'attaquer lui-même; que le courage des meilleurs soldats languissoit, lorsqu'il n'étoit point animé par la vue de leur Souverain. J.C. 1522. Hég. 928. & 929.

Les avis du Pacha tirerent Soliman de Constantinople. Il se mit promptement en mer avec une escorte plutôt qu'avec un renfort. Tout changea de face à son arrivée. L'exemple que lui-même donnoit, ses yeux sans cesse attachés sur les remparts de Rhodes, ses promesses & ses menaces firent rentrer les Janissaires dans le devoir. Ces braves soldats redevinrent ce qu'ils avoient toujours été; mais la résistance des Chevaliers de Rhodes n'en fut que plus opiniâtre. Soliman avoit amené avec lui un Ingénieur grec renégat, qui fit pratiquer des mines sous les bastions. On dit que Martinengue inventa dans ce siege l'usage des contre-mines, & le secret de connoître les travaux souterrains de l'ennemi par le moyen d'un tambour. Il faisoit aussi-tôt éventer la mine, en chassoit les travailleurs à force de grenades, ou bien il y jettoit des barils de poudre enflammés, qui étouffoient & brûloient ces malheureux dans les Soliman va au siege.

J.C. 1522. Hég. 928 & 929.

conduits souterrains qu'eux-mêmes avoient creusés. L'artillerie des Chevaliers de Rhodes, supérieure à l'artillerie des Turcs, démontoit presque toujours les batteries des assiégeans, tellement que ceux-ci n'osoient plus tirer que la nuit. Bientôt on commença à manquer de poudre dans Rhodes. Le Grand-Maître employa tous les moulins & tous les chevaux qui étoient dans la place, à broyer une assez grande quantité de salpêtre, mais les canons & la mousqueterie en usoient beaucoup plus que les moulins ne pouvoient en fournir. La défense de la place souffrit bientôt de cette disette; les Rhodiens comprirent d'ailleurs que le sang qu'ils versoient dans les sorties étoit trop précieux, eu égard à leur petit nombre, puisque les Turcs combattoient plus de vingt contre un. Ils se contenterent de défendre les cinq bastions que Soliman faisoit attaquer à la fois aux cinq extrêmités de la ville, & à faire construire de nouveaux ouvrages derriere ceux que le canon entamoit. Deux mines qui réussirent, firent espérer aux Turcs que bientôt ils monteroient à l'assaut, mais les murailles abattues en découvrirent de nouvelles à leurs yeux; il y avoit

deux mois qu'on battoit en breche : les Généraux Turcs n'avoient point encore pensé à faire donner d'assaut.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Le Grand-Seigneur dépose son Visir à cause du mauvais succès des assauts.

Soliman, pénétré d'impatience & de honte, assembla son conseil pour reprocher aux Pachas que six mille Chrétiens arrêtoient toutes les forces de l'Empire Ottoman. Le Grand-Visir répondit qu'on ne profitoit pas assez de l'avantage du nombre, qu'opposer de l'artillerie à de l'artillerie, des mines à des mines, comme on avoit fait jusqu'alors, c'étoit renoncer volontairement à sa supériorité ; qu'il falloit mener les Janissaires à l'assaut, & attaquer tous les bastions à la fois. Ce parti fut saisi avec avidité. Le lendemain, dès la pointe du jour, les batteries tirerent plus vivement que jamais, afin d'élargir les breches. Ces cinq postes principaux, nommés de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne & d'Angleterre, parce qu'ils étoient confiés chacun à des Chevaliers de ces nations, étoient plus défendus par la valeur des troupes que par des fortifications déja très-entamées. Soliman monta sur une colline, de laquelle il devoit voir d'un coup-d'œil toutes les attaques que ses Pachas alloient former. Déja les Janissaires s'avançoient, l'échelle en main,

J.C. 1522. Hég. 928 & 929.

lorsqu'on entendit des cris de joie dans la place, causés par l'arrivée de deux galeres de Sicile, qui portoient deux cents soldats, des provisions de guerre & de bouche. Quoique ce secours ne fût pas bien important, le bonheur qu'il avoit eu d'entrer dans un port investi par plus de deux cens voiles, malgré les efforts du Capitan Pacha & le feu de toute cette flotte, étoit d'un bon augure pour les Chevaliers. La défense des cinq bastions fit voir ce que peut la valeur contre le nombre & la férocité. L'Isle-Adam se porta au bastion d'Angleterre, le plus foible, & qui par conséquent avoit besoin d'être le plus défendu. Lorsque les bataillons des Janissaires furent parvenus aux fossés, les Chevaliers prodiguerent le feu qu'ils avoient ménagé jusqu'alors, & firent un carnage effroyable. Plusieurs fois les Turcs parvinrent au haut des murailles, autant de fois ils en furent renversés. Tous ceux qui pouvoient mettre le pied sur le terre-plein des bastions y trouvoient une mort certaine : enfin, après un combat de plus de six heures, où toutes les attaques furent constamment repoussées, Soliman, transporté de colere, fit sonner la retraite, pour qu'il parût au

moins que ses troupes n'avoient cédé qu'à ses ordres. Les Turcs laisserent plus de vingt mille hommes autour des remparts qu'ils n'avoient pu franchir. Lorsqu'il fut rentré dans le camp, Soliman ordonna que Mustafa Grand Visir, son favori & son beau-frere, seroit attaché à un poteau aux yeux de toute l'armée, pour servir de but aux fleches. Ce jeune Monarque rendoit son Visir responsable du mauvais succès du siege, & sur-tout du dernier assaut que le Grand Visir avoit conseillé. Ce cruel arrêt alloit être exécuté; déja Mustafa étoit lié, lorsque Peri Pacha, son ami, qui avoit élevé l'Empereur, ordonna qu'on suspendît l'exécution, & secondé de tous les Pachas du banc, & de presque tous les Chefs des troupes, il courut à la tente du Monarque pour lui demander la grace du Grand Visir, que tous soutenoient n'être pas coupable. Soliman irrité condamna Peri Pacha à périr dans l'instant même, avec celui qu'il défendoit avec tant de constance; mais tous les autres Pachas s'étant en même temps prosternés à ses genoux, l'Empereur lut dans tous les yeux combien cet ordre inspiroit d'horreur. Rentré en lui-même, il accorda la grace de Kirlou

J. C. 1522.
Hég. 928 & 929.

J.C. 1522. Hég. 928 & 929.

& de Peri, à condition que le premier ne reparoîtroit jamais à sa vue. On lui donna un sangiacat dans l'Egypte pour l'éloigner sans retour. Il restoit à punir le Lieutenant de la flotte, qui avoit laissé entrer les deux galeres napolitaines ; l'Empereur ordonna qu'il seroit déposé publiquement, & fouetté comme un esclave, à bord de la galere capitane. Achmet Pacha, cet habile Ingénieur que Soliman avoit amené avec lui, fut fait Grand Visir & chargé de la conduite de l'armée.

Procès du Grand-Chancelier Damaral.

On dit qu'après ce mauvais succès, l'Empereur Turc auroit abandonné le siege, si des lettres de la ville, lancées dans le camp avec des fleches, ne l'avoient engagé à le continuer. Elles assuroient Soliman, que les Chevaliers, aux derniers abois, ne pourroient plus garder incessamment la place, qu'ils manquoient de munitions & qu'ils avoient perdu beaucoup de soldats. Ces avis releverent le courage de Soliman. L'artillerie battit de nouveau en breche ; les Turcs se préparerent à recommencer les assauts. Un médecin Juif, fut convaincu d'avoir fait cette trahison, on le surprit prêt à lancer une de ces fleches qui portoient des avis ; il avoua dans les tourmens de la question, qu'il avoit toujours

été l'espion des Turcs, qu'il avoit même été payé par les Empereurs Selim & Bajazet II. On crût bientôt avoir découvert un traître d'une beaucoup plus grande importance. Damaral le Grand-Chancelier, quoique chargé pendant le siege de l'inspection sur les postes, avoit toujours été suspect aux amis du Grand-Maître, & au Grand-Maître lui-même. Une vieille haine qu'on lui reprochoit contre l'Isle-Adam, avant que ce Seigneur fût revêtu de la dignité souveraine, les prétention de Damaral à la Grande-Maîtrise & son chagrin trop marqué d'avoir succombé dans cette concurrence, son opposition dans le conseil à ce que Rhodes fût approvisionnée lorsque la guerre n'étoit pas déclarée encore, la disette de poudre à canon qui ne venoit que de ce que le Chancelier, chargé de cette inspection, avoit assuré au Conseil les magasins beaucoup plus pleins qu'ils ne l'étoient réellement, tout cela avoit répandu des nuages. On se rappelle que les différens postes avoient été confiés au même Officier, pour tout le temps du siege. Un de ces Commandans avertit sous main le Grand-Maître, qu'un domestique de Damaral, appellé Blaise Dies, venoit très-souvent à son poste,

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

que, pendant long-temps, il n'y avoit fait nulle attention, mais qu'ayant enfin remarqué que cet homme y paroiſſoit tous les jours aux mêmes heures, il l'avoit examiné d'aſſez près, & qu'il croyoit être ſûr que Dies jettoit des avis dans le camp ennemi par le moyen des fleches; que le Grand-Chancelier y avoit paru ſouvent avec ſon domeſtique. Le Grand-Maître ne négligea pas cet avis. Dies, veillé avec ſoin, fut ſurpris au moment où il alloit lancer un de ces billets qu'on ſaiſit dans ſes mains. Le malheureux interrogé ſe coupa pluſieurs fois; comme on l'appliquoit à la queſtion, il dit, avant que de la ſouffrir, que les avis qu'il envoyoit aux ennemis, lui étoient dictés par Damaral, & qu'il les jettoit dans le camp des Turcs par l'ordre de ſon maître. Le Chancelier fut arrêté auſſi-tôt & conduit à la Tour de Saint-Nicolas. On envoya deux Grands-Croix pour l'interroger. Damaral ſe défendit avec fierté. Il répondit à ces Commiſſaires, qu'il n'avoit pas ſervi quarante ans la religion pour la trahir dans un âge avancé; que les bienfaits des Turcs ne pouvoient pas compenſer les richeſſes, les dignités, la réputation dont il jouiſſoit; qu'il oppoſoit à ſes calomniateurs, la ſuite

J.C. 1522. Hég. 928 & 929.

d'une longue vie ſans reproche. Lorſqu'on lui confronta ſon accuſateur, il dit que cet homme ne le chargeoit que par vengeance de ce qu'il l'avoit fait châtier pluſieurs fois rigoureuſement, & peut-être dans l'eſpérance de ſauver ſa vie ; que ſi lui Damaral avoit voulu trahir, il n'avoit pas beſoin pour cela du miniſtere de ce miſérable, puiſque ſa qualité d'Inſpecteur de la défenſe, lui donnoit le droit de viſiter les poſtes à toute heure, & d'y demeurer auſſi long-temps qu'il le jugeroit à propos, ſans jamais pouvoir être ſuſpect.

Un Prêtre, Chapelain de l'Ordre, vint dépoſer que, s'étant avancé ſur un baſtion un jour qu'il indiqua, il vit Damaral avec ce domeſtique, tous deux le viſage attaché ſur le camp ennemi ; que, s'étant retournés tous deux, il apperçut dans les mains de Dies, une arbalête avec ſon careau ou fleche quarrée, à laquelle un papier étoit attaché ; que le Chancelier lui demanda fiérement & avec un ton de colere ce qu'il cherchoit ; qu'il s'étoit retiré promptement, voyant que ſa préſence étoit déſagréable. Sur cette dépoſition il fut réſolu que Damaral ſeroit appliqué à la queſtion. Avant de la commencer, les Grands-Croix le preſſerent très-vive-

J.C. 1522. Hég. 928 & 929.

ment de se mettre dans les cas d'éprouver la miséricorde de Dieu, du Grand-Maître & de tout l'Ordre, par un aveu sincere de son crime. Damaral répondit avec constance que rien ne l'engageroit à se calomnier lui-même, qu'il aimoit mieux souffrir tous les tourmens imaginables, que se rendre méprisable aux yeux du monde & aux siens. Dans les horreurs de la torture, il avoua seulement qu'au moment de l'élection de l'Isle-Adam, sachant que depuis long-temps les Turcs menaçoient l'Isle, il avoit dit à deux Chevaliers, que ce seroit là le dernier Grand-Maître de Rhodes; que le chagrin de ne l'avoir pas emporté sur son concurrent & sa façon de penser sur l'Isle-Adam, qu'il avoit toujours cru un homme médiocre, lui avoient arraché ce discours indiscret. Au reste, Messieurs, continua-t-il en regardant ses Juges, cette faute ne méritoit pas que vous livrassiez une des premieres personnes de votre ordre au bourreau. Damaral conserva cette fermeté jusqu'au dernier moment. Ses Juges néanmoins crurent en voir assez pour le condamner. Le Grand-Chancelier fut dépouillé publiquement des marques de sa dignité & de l'habit de son ordre, puis livré aux Juges séculiers

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

qui le firent porter le lendemain dans une chaiſe ſur une grande place, où ſon domeſtique fut pendu à ſes yeux, & lui décapité, toujours proteſtant de ſon innocence & de l'erreur de ſes Juges.

Cependant les Turcs battoient en breche plus vivement que jamais. Ce qui reſtoit de Chevaliers de Rhodes, plutôt cachés & enſevelis que fortifiés dans les débris de leurs remparts, dit l'Abbé de Vertot, attendoient conſtamment qu'il plût aux Princes Chrétiens de leur donner des ſecours, ſans leſquels ils ne pouvoient plus faire une longue réſiſtance. Mais Charles-Quint & François I, avoient des affaires plus intéreſſantes pour eux que le ſiege des Rhodes. Tous les autres Princes chrétiens, ſans en excepter le nouveau Pape Adrien VI, prenoient part à la querelle de ces deux illuſtres rivaux, & ils abandonnoient ce monaſtere de guerriers aux ſoins de la providence & à la valeur de ſes religieux. Trois convois, l'un parti des ports de Provence, un autre d'Eſpagne, un troiſieme d'Angleterre avoient échoué dans des plages éloignées, ou avoient été pris par les Turcs. Les Janiſſaires devenus maîtres des ouvrages extérieurs de la place,

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

avoient contraint le Grand-Maître de faire abattre les églises & les bâtimens des fauxbourgs pour dérober ces logemens à l'ennemi. Le feu des assiégeans & celui des assiégés étoient si rapprochés, qu'il n'y avoit ni jour ni nuit aucun instant de relâche. Les Turcs se relevoient sans cesse, pour forcer le peu de soldats qui restoient dans la place à demeurer toujours en défense. Malgré ces extrêmités, le Grand-Maître ne vouloit entendre à aucune capitulation. Il se rappelloit toujours que quarante ans auparavant la constance de d'Aubusson avoit lassé la valeur des Janissaires : n'étant ni moins valeureux ni moins prudent que lui, il espéroit, quoique moins secondé, pouvoir être aussi heureux. Achmet Pacha voyoit, que, malgré le terrein que ses troupes gagnoient dans la place, malgré les breches aux nouveaux ouvrages, on ne pouvoit pas forcer ces lions dans leur fort. Il leur fit proposer à plusieurs reprises des capitulations honorables ; l'Isle-Adam les ayant toujours rejettées, menaça enfin ceux qui étoient chargés de ces cartels, de faire tirer sur eux : mais les Rhodiens voyoient avec la plus vive douleur que leur ville alloit bientôt être saccagée. On jettoit sans

ſans ceſſe dans la place des avis, qui portoient que les Rhodiens pouvoient, s'ils le vouloient, ſauver leurs biens, leur fortune, l'honneur de leurs épouſes; que le Grand-Seigneur leur offroit des traités, mais que les Chevaliers, leurs véritables ennemis, vouloient les voir périr. Ces cris s'élevoient de plus en plus contre l'obſtination de l'Iſle-Adam. Enfin l'Archevêque Grec & l'Archevêque Latin, car il y en avoit un dans Rhodes pour chaque communion, allerent dire au Grand-Maître que Dieu vouloit ôter l'Iſle à ſon ordre, puiſqu'il lui enlevoit tous les moyens de la défendre; que la religion ne lui permettoit pas de ſacrifier tant de monde à une vaine gloire; que l'humanité n'étoit pas moins un devoir des Chevaliers de Saint-Jean, que la valeur; que d'ailleurs il étoit à craindre que les Rhodiens déſeſpérés ne devinſſent ſes ennemis, & qu'ils n'aimaſſent mieux marcher ſur les corps ſanglans du peu de Chevaliers qui reſtoient à Rhodes, pour ouvrir leurs portes & mériter la capitulation qu'on leur offroit, que s'expoſer aux horreurs dont les billets jettés dans la ville les menaçoient ſans ceſſe.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Les deux Archevêques de Rhodes & tout le peuple demandent avec inſtance que l'Iſle ſoit rendue.

Un jour que les Archevêques avoient

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Le Grand-Maître consent à la capitulation.

été admis au Conseil pour y plaider la cause du peuple, trois marchands apporterent une requête au nom de tous les bourgeois, qui contenoit en substance tout ce que les Prélats avoient deja fait valoir, elle finissoit par une menace indirecte de séparer la cause des citoyens de celle de l'ordre. Les loix divines & humaines les obligeoient, disoient-ils, de pourvoir à la sûreté de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré la résistance de l'Isle-Adam qui vouloit toujours qu'on se défendît, tous les Grands-Croix qui composoient le conseil, furent d'avis de mander les Commandans des postes & les Inspecteurs de la défense, pour savoir d'eux quel étoit l'état de leurs retranchemens, & enfin s'il étoit possible de tenir. Le Grand-Prieur de Saint-Gilles & le Bailli de Martinengue, ce célebre Ingénieur Bressan, qui tous deux avoient la principale inspection, & qui tous deux avoient fait des prodiges de valeur pendant le siege, déclarerent que tous les postes extérieurs étoient occupés par l'ennemi; que les Turcs avoient même gagné plus de quarante pas dans l'intérieur de la ville, & qu'il n'étoit plus possible aux Chevaliers de se fortifier de nouveau en perdant du terrein,

parce que les ouvrages dont le Turc étoit maître, plongeoient ſur tous les quartiers voiſins; que d'ailleurs on manquoit abſolument de poudre & même de ſalpêtre pour en faire, que la diſette de grains alloit ſe faire ſentir, qu'enfin la place n'étoit plus tenable, & qu'il n'y reſtoit abſolument que ce qu'il falloit pour capituler. Tous les rapports particuliers quadroient à ce rapport général : ainſi le Grand-Maître conſentit malgré lui qu'on arborât un drapeau blanc ſur le haut d'un moulin qui regardoit le camp.

J. C. 1522. Hég. 928. & 929.

Les Turcs répondirent à ce ſignal par un autre drapeau. On ceſſa de tirer de part & d'autre; & quelques Chevaliers étant ſortis de leur enceinte, ils rencontrerent deux Turcs qu'ils prirent pour des Officiers de marque, à la richeſſe de leurs habits. Ceux-ci remirent aux Chevaliers une lettre de Soliman, adreſſée au Grand-Maître, puis ils ſe retirerent ſans s'expliquer davantage. Par cette lettre le Turc offroit une capitulation honorable, ſi les Chevaliers vouloient remettre l'Iſle dans l'inſtant même; il menaçoit de paſſer tous les Chevaliers, ſoldats, habitans, femmes ou enfans, au fil de l'épée, au cas qu'on voulût ſe

Il envoie deux Grands-Croix au camp des Turcs. Ceux-ci ne convienent pas des conditions, & le ſiege recommence.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

défendre plus long-temps. L'Isle-Adam envoya à l'instant deux Grands-Croix à l'Empereur, avec ordre de lui demander pour préliminaire une treve de huit jours, & de remettre sous les yeux de sa Hautesse, le traité fait entre Bajazet II son aïeul & le Grand-Maître d'Aubusson, dans lequel Bajazet donnoit sa malédiction aux Empereurs ses successeurs qui tenteroient de s'emparer de l'Isle de Rhodes. Le jeune Monarque indigné, déchira le traité, refusa la treve, parce qu'il craignoit toujours qu'ils ne vînt des secours d'Europe. Il ordonna aux députés de s'éloigner & fit de nouveau tirer sur la ville. Dans cet intervalle une partie du peuple, ou plutôt de la populace de Rhodes, étoit venu se plaindre au Grand-Maître de ce qu'il alloit livrer la ville à des infideles qui ne savoient pas garder les traités. Des jeunes gens présomptueux, animés par les cris de leurs compatriotes, avoient offert de défendre les breches que les Chevaliers vouloient abandonner. Cette espece d'émeute réveilla l'espoir de l'Isle-Adam; il vit avec plaisir la capitulation rompue; mais comme la disette de munitions de guerre augmentoit, on ne put répondre que très-foiblement au feu de

l'ennemi. D'ailleurs cette milice bourgeoise qui avoit demandé avec tant d'instance de garder les postes, se rallentit bientôt de sa premiere ardeur, tellement que le Grand-Maître fut obligé, dès le lendemain de la reprise du siege, de faire pendre un sentinelle qui avoit quitté son poste, parce que ce mauvais exemple n'étoit déja que trop suivi. Après trois jours, un assaut que les Chevaliers repousserent avec beaucoup de perte, convainquit le Grand-Maître que la même breche ne résisteroit pas à un pareil effort. Toutes les fortifications n'étoient plus que des monceaux de décombres. L'Isle-Adam eut égard aux instances des Bourgeois les plus sages & de ses Chevaliers même, qui lui répéterent plusieurs fois que la vraie bravoure ne consistoit pas à détruire volontairement ce qu'on pouvoit conserver. Il députa ces mêmes deux Grands-Croix avec deux Bourgeois Rhodiens qui parloient bien Turc, vers l'Empereur, qui ordonna que son Grand Visir Achmet dresseroit, sans tarder, les articles de la capitulation avec les envoyés de Rhodes. Il fut donc convenu,

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Le traité se renoue. Articles du traité.

Que les églises ne seroient point profanées & qu'on n'obligeroit en aucun temps ses habitans de livrer leurs

enfans pour le service du serrail ou pour en faire des Janissaires.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Que l'exercice de la religion chrétienne seroit libre.

Que le peuple seroit exempt d'impositions pendant cinq ans.

Que tous ceux qui voudroient sortir de l'Isle en auroient la permission.

Que si le Grand-Maître & les Chevaliers n'avoient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'à Candie, il leur en seroit fourni par les Turcs.

Qu'ils auroient l'espace de douze jours, à compter depuis la signature du traité, pour embarquer leurs effets.

Qu'ils pourroient emporter les reliques des saints, les vases sacrés, les ornemens des églises, leurs titres, & tout le canon dont ils avoient coutume de se servir pour armer leurs galeres.

Que tous les forts de l'Isle de Rhodes, & les autres Isles qui appartenoient à la religion, seroient remis aux Turcs.

Que, pour faciliter l'exécution de ce traité, l'armée ottomane s'éloigneroit de quelques milles, & que, pendant cet éloignement, le Sultan enverroit quatre mille Janissaires, commandés par leur Aga, pour prendre possession de la place.

Qu'enfin le Grand-Maître, pour sûreté de sa parole, donneroit en ôtage vingt-cinq Chevaliers; entre lesquels il y auroit deux Grands-Croix, avec ving-cinq bourgeois des principaux de la ville.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Ce traité ayant été signé par les députés, Chevaliers & Bourgeois d'une part, & de l'autre par le Grand Visir Achmet, ratifié par le Grand-Maître & par les Grands-Croix, qui composoient le conseil, les ôtages convenus se rendirent au camp. L'Aga des Janissaires vint prendre possession de Rhodes à la tête de quatre mille hommes; & les Chevaliers, après six mois d'un siege très-meurtrier, se disposerent à quitter cette souveraineté qu'ils avoient possédée, deux cent vingt ans, avec tant de gloire & d'utilité pour le commerce de toutes les nations chrétiennes, & qu'ils avoient si vaillamment défendue à plusieurs reprises.

Le Grand-Maître de Rhodes est admis à l'audienie de l'Empereur.

Les vaisseaux convenus furent fournis fidélement. Les Chevaliers y embarquerent les débris des richesses de l'ordre, & les dépouilles des églises qu'ils vouloient dérober à l'avidité des Musulmans. Deux jours après la capitulation, Achmet ayant eu une conférence avec le Grand-Maitre pour l'exécution du traité; ce Ministre lui

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

dit que Soliman vouloit le voir. L'Isle-Adam avoit de la répugnance pour cette entrevue : mais il n'auroit pas été prudent de résister à un vainqueur aussi absolu, & qui pouvoit rétracter sa parole sous ce prétexte, sans qu'il fût possible de l'en faire repentir. D'un autre côté les Chevaliers, qui savoient combien les Turcs respectent peu le droit des gens, pressoient leur Grand-Maître de ne pas se commettre avec ces barbares : mais l'Isle-Adam, accoutumé à de plus grands dangers, se rendit au camp des Turcs de grand matin, sans autre escorte que quelques-uns de ses freres. Quoiqu'on fût alors dans la saison la plus rigoureuse de l'année, les Officiers du Grand-Seigneur laisserent cet illustre vieillard avec sa suite, exposé au grand froid & aux injures de l'air, jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors ils le couvrirent d'une veste magnifique, ainsi que ses suivans, & ils les introduisirent avec un interprete dans la tente de l'Empereur qui les reçut sur son trône.

Soliman avoit l'ame élevée. La résistance des Chevaliers de Rhodes, en allumant son courroux, avoit excité son admiration. Il traita le Grand-Maître avec bonté, le loua sur sa va-

lour, & lui dit que la conquête ou la chûte des Empires étoient des jeux ordinaires de la fortune; il tenta même de gagner l'Isle-Adam à son service, en lui représentant qu'il venoit d'éprouver combien peu de fonds il devoit faire sur l'amitié & l'alliance des Princes chrétiens, & que s'il vouloit embrasser la loi de Mahomet, il pouvoit prétendre aux plus éminentes dignités de l'Empire Ottoman. Le Grand-Maître, aussi ferme dans sa foi qu'attaché à son ordre, répondit à l'Empereur, qu'il seroit indigne de ses graces, s'il étoit capable de les accepter. Il saisit cette occasion pour prier Soliman d'accorder aux vaincus une protection nécessaire, & d'ordonner que les Chevaliers ne seroient point troublés dans leur retraite, ni dans leur embarquement. Soliman lui fit répondre que sa parole étoit inviolable; & en signe de protection, il lui donna sa main à baiser.

J. C. 1522.
Hég. 928 & 929.

Malgré des promesses si positives, une foule de Janissaires, sous prétexte de visiter leurs camarades en garnison dans la ville, y fondirent inopinément cinq jours après la capitulation. Ils pillerent quelques églises, & surtout l'infirmerie qui étoit d'une richesse immense, & où les malades

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

étoient servis avec autant de somptuosité que de soin. Ils insulterent la bourgeoisie de Rhodes & m rent à contribution les maisons des plus riches particuliers. Les plaintes du Grand-Maître arrêterent ce mal. Achmet, qui avoit été témoin de l'accueil que Soliman avoit fait aux Chevaliers, fit dire à l'Aga des Janissaires, que sa tête répondroit de la conduite de ses gens. En effet Soliman, jaloux de sa réputation personnelle autant que de la gloire de ses armes, vouloit que les vaincus portassent dans toutes les extrêmités de l'Univers, des témoignages des bontés du vainqueur, & l'assurance qu'il étoit fidele à sa parole. Ainsi le désordre fut bientôt réprimé.

Soliman vient lui-même à Rhodes, & traite le Grand-Maître avec bonté.

Soliman, pour assurer la tranquillité dans Rhodes, voulut la visiter, tandis que les Chevaliers y étoient encore. Après avoir examiné les débris de ces fortifications si redoutables, qui n'étoient plus que des monceaux de pierres & de cendres, devant lesquelles, de l'aveu même des Turcs, plus de quarante mille soldats étoient tombés sous les efforts de six mille, l'Empereur voulut entrer dans le palais du Grand-Maître. L'Isle-Adam, ayant été au-devant de son vainqueur, le Monarque l'aborda d'une maniere

affable ; il l'exhorta même à supporter avec courage ces revers de fortune. Il lui fit dire qu'il pouvoit travailler en paix à l'embarquement de tout ce qui appartenoit à l'ordre & aux Rhodiens qui voudroient le suivre ; que si le temps convenu ne suffisoit pas pour toutes ces opérations, lui Empereur le prolongeroit volontiers. Il donna au Grand-Maître de nouvelles assurances d'une fidélité inviolable dans l'exécution de la capitulation, puis se tournant vers Achmet : ce n'est pas sans quelque peine, lui dit-il, que j'oblige ce chrétien à son âge de sortir de sa maison.

J. C. 1522. Hég. 928 & 929.

Le Grand-Maître n'abusa pas de la grace que son ennemi lui faisoit. Ayant appris qu'il se disposoit à retourner dans deux jours à Constantinople, l'Isle-Adam, pour ne pas demeurer à la merci de ceux qui commanderoient à Rhodes en l'absence de l'Empereur, pressa son embarquement qui fut fait dès la nuit suivante du dernier Décembre 1522 au premier Janvier 1523. Quatre mille Rhodiens, hommes, femmes & enfans, voulurent se dérober à la domination de ces barbares. Ils s'embarquerent avec les Chevaliers & s'attacherent à la fortune de l'ordre. La précipitation &

J. C. 1523. Hég. 929.

Soliman sort de Rhodes après que les Chevaliers & quatre mille Rhodiens en sont partis.

J. C. 1523. Heg. 929.

le défordre de cette fuite offroient un fpectacle touchant; on n'entendoit que des cris, des murmures & des plaintes. Les Chevaliers perdoient une belle fouveraineté; les Rhodiens regrettoient un climat fortuné, où la fertilité du fol & la falubrité de l'air leur avoient fourni une vie abondante & tranquille. Prefque tous pleuroient quelque ami ou quelque parent abandonné au joug des Mufulmans. Un habitant de Rhodes, malheureufement d'une trop illuftre naiffance, eut bien voulu fuivre ces fugitifs. C'étoit un fils du Prince Zizim, frere de l'Empereur Bajazet II, qu'on doit fe rappeller avoir cherché un afyle dans Rhodes, & qui périt depuis par la trahifon du Pape Alexandre VI. Ce Prince obligé de quitter Rhodes, y avoit laiffé un fils dans l'enfance, qui y fut élevé & inftruit dans la religion chrétienne. Il s'y maria & eut deux fils. Cette famille, quoique confidérée par les Chevaliers, vivoit à Rhodes dans la retraite & prefque dans l'oubli. A la nouvelle du fiege, le fils de Zizim efpéra pouvoir demeurer confondu dans la foule des Grecs; mais Soliman n'ignoroit rien de ce qui pouvoit l'intéreffer. Il découvrit l'afyle du neveu de fon aïeul, & il n'eut garde de

le laisser fuir. Lorsqu'on se fut emparé de ce Prince infortuné, de sa femme & de ses enfans, on leur demanda à tous s'ils persistoient dans la religion chrétienne ? Tous ayant déclaré qu'ils vouloient vivre & mourir chrétiens, Soliman saisit ce prétexte pour couper jusqu'au dernier rejetton de cette branche ennemie; il fit trancher la tête à tous quatre, & il partit le lendemain pour Constantinople, après s'être assuré du départ des Chevaliers.

J.C. 1523. Hég. 929.

Il fait des Ordonnances tant pour l'administration de la justice, que pour celle des finances.

Soliman, de retour à Constantinople, voulut s'occuper du gouvernement. Il fit punir plusieurs Cadis qui avoient prévariqué dans l'administration de la justice ou dans la perception des deniers publics. Quoique jeune & absolu, il sentit l'inconvénient du pouvoir illimité, le danger qu'il y avoit à ne gouverner des hommes que par le caprice d'autres hommes souvent injustes ou bornés, qui, ne pouvant prescrire aucune regle ni à eux-mêmes ni à ceux qui leur sont soumis, rendoient tout arbitraire, & jugeoient sans justice, comme ils administroient sans prudence. Soliman prescrivit différentes peines pour les différens crimes, la peine de mort pour tous les meurtres & pour quelques vols, &

J.C. 1523.
Hég. 929.

d'autres châtimens proportionnés à la qualité du délit : mais il soumit toujours le criminel à l'accusateur, tellement qu'en Turquie il n'y a point de crime qui ne puisse être racheté à prix d'or, ou à tel autre prix dont la partie lésée veut bien se contenter. Soliman ne comprit pas que celui qui commet un crime, attaque la société autant & plus que l'individu à qui son crime fait tort, & que la réparation n'est pas suffisante lorsque l'offensé cesse de s'en plaindre. Mais c'étoit beaucoup d'établir quelqu'ombre de loix parmi ce peuple, qui jusques-là n'en avoit connu aucune. Le Prince confirma aussi la preuve testimoniale à laquelle il donna trop d'étendue, parce que tout en Turquie se prouve par témoins ; même ce qui ne paroît pas de nature à être connu, ou les choses qui seroient démenties par des circonstances qui pourroient en démontrer l'impossibilité. D'ailleurs il est ordonné au Cadi de compter les témoins plutôt que les peser ; ainsi l'examen du témoignage n'ayant presque jamais lieu, les faux-témoins risquent peu, & sont bien plus communs en Turquie que par-tout ailleurs. Au reste le despotisme, en usage dans tout cet Empire, remédie quelquefois à ces

inconvéniens, lorſque le Cadi eſt éclairé & veut le bien. Car les Juges s'écartent autant qu'il leur plaît des regles qui véritablement ſont très-fautives. Ce qui fut religieuſement obſervé tant que vécut Soliman, eſt ſouvent négligé aujourd'hui, quoique de nouvelles ordonnances n'aient point abrogé les anciennes. Ce ſoin qu'il prit de l'adminiſtration de la juſtice, lui fit donner le ſurnom de Canuni, qui en Turc veut dire faiſeur de regles. Il eſt toujours repréſenté tenant un livre en main. Soliman aimoit l'ordre & vouloit l'établir dans ſon Empire; il ordonna que les tréſors des moſquées bâties par ſes ancêtres, ſeroient économiſés avec ſoin; il nomma des dépoſitaires chargés de rendre compte au Divan. Les revenus de ces moſquées conſiſtent dans les redevances que leur paient ceux qui tiennent d'elles les terres que leurs fondateurs leur ont aſſignées. Ces terres ou ſont vendues à vie, à un particulier qui les fait valoir, ou abandonnées à une famille pour un cens annuel. Dans les deux cas, le produit eſt porté au tréſor de la moſquée, ſur lequel on paie les imans ou prêtres, & les batimens ſont entretenus; le ſurplus eſt réſervé avec ſoin. Et lorſqu'il

J. C. 1523.
Hég. 929.

J. C. 1523.
Hég. 929.

monte à quinze cens bourſes (une bourſe eſt évaluée quinze cens francs), cette ſomme eſt portée dans un tréſor particulier qu'on appelle du nom du Prince ſous lequel elle a été dévolue à l'état, & l'on n'y touche jamais, ou du moins jamais on n'y doit toucher que pour des guerres de religion. Mais nous avons déja remarqué que les Turcs appellent guerres de religion toutes celles qu'ils font aux Chrétiens ou aux Muſulmans ſchiſmatiques. La ſurintendance du tréſor des moſquées appartient de droit au Kiſlar Aga ou ſurintendant des femmes. Soliman fit encore d'autres réglemens pour la milice; il multiplia les grades ſoit dans les Spahis, ſoit dans les Janiſſaires; il confia la garde de ſon ſerrail aux Boſtangis ou Jardiniers, dont il fit une compagnie militaire, qui gardent les dehors de ſon palais en prenant ſoin de ſes jardins. Soliman ne trouvoit pas les Janiſſaires aſſez ſoumis pour les rendre maîtres en quelque ſorte de la perſonne de leurs Empereurs. Cet établiſſement fit des mécontens, & décida la révolte que les Janiſſaires méditoient depuis la priſe de Rhodes, dont ils ſe ſouvenoient avec douleur qu'on leur avoit défendu le pillage.

J. C. 1523.
Hég. 929.

Révolte des Janissaires. Comment appaisée.

Ils n'oserent pour cette fois, paroître en armes devant le serrail ; ils ne vomirent point, selon leur coutume, des injures contre l'Empereur, mais ils pillerent la maison du Defterdar, Aga ou Grand-Trésorier, & après s'être emparés de tout l'argent qu'ils purent trouver chez lui, ils mirent cet homme en pieces. Animés par le butin & par le peu de résistance, ces rebelles tenterent de pliller le trésor d'une mosquée. Un Oda Paschi (cet Officier parmi les Janissaires, répond à peu près aux Capitaines dans nos troupes françoises), cet Oda Paschi, disons-nous, défendit seul la porte de la mosquée, & rappellant aux révoltés le respect qu'ils devoient aux lieux saints, à Mahomet & à l'Empereur, il tua de sa propre main deux de ses camarades, qui donnoient au simple soldat l'exemple de la sédition. Dans ces occasions les Officiers subalternes animent & commandent les séditieux, & ils sont mieux obéis que lorsqu'ils exercent l'autorité du Grand-Seigneur.

Cet Oda Paschi si fidele, se nommoit Ibrahim. Lui seul réprima la sédition ; il donna le temps à l'Aga des Janissaires & aux autres Officiers supérieurs, de venir annoncer aux Ja-

J. C. 1523. Hég. 929.

nissaires déja intimidés l'arrivée du Grand-Seigneur. Ce Prince parut en effet dans les rues, il parla aux troupes : elles se disperserent à sa voix, chacun fuyant le châtiment qui ne tomba que sur les quatre principaux moteurs. Soliman jugea à propos de déposer le Grand Visir contre lequel les premiers cris s'étoient élevés, & il décora de cette importante dignité Ibrahim, l'Oda-Paschi qui venoit de montrer tant de fidélité, tant de courage & tant d'adresse. La nouvelle de cette promotion réveilla Mustafa Kirlou, l'ancien Grand Visir, beau-frere de Soliman, qui avoit manqué perdre la vie à Rhodes au milieu des supplices, & que le souvenir d'une si grande injure rendoit l'ennemi secret de l'Empereur. Mustafa étoit aimé; le crédit de son épouse & les cris de l'armée, en lui sauvant la vie, lui avoient valu un sangiacat dans le fond de l'Egypte, où l'Empereur, pour ne le plus voir, avoit résolu qu'il demeureroit toujours. Mustafa Kirlou entreprit de faire repentir son beau-frere de lui avoir laissé de l'autorité en lui retirant sa confiance. Il s'étoit flatté que la derniere révolte à laquelle il avoit quelque part indirecte, lui rendroit la place de Grand Visir; mais dès qu'il con-

nut que Soliman ne vouloit plus de lui pour ſon miniſtre, il entreprit de ſe faire ſouverain. Il ſe fia pour ſon malheur à un Mehemet Effendi, ſecrétaire de ſon ſangiaçat. Celui-ci rendit compte à la Porte de tous les complots du perfide Muſtafa. L'Empereur ſe contenta d'envoyer les proviſions de Sangiac à Mehemet, accuſateur du rebelle, avec ordre de le faire punir auſſi-tôt qu'il l'auroit dépoſſédé. Mais Muſtafa Kirlou avoit déja levé le maſque. Quelques troupes armées obéiſſoient à ſa rebellion, & il eſpéroit ſe maintenir ſur le trône qu'il avoit formé. Cependant ſes premiers ſuccès ne furent pas de longue durée. Mehemet fit arrêter l'épouſe du rebelle, ſœur de l'Empereur: il la renvoya en captivité à Conſtantinople, quoiqu'avec tous les honneurs dus au ſang ottoman. Muſtafa Kirlou fut battu par les troupes qu'il avoit commandées, pris par ſon ſucceſſeur qui le fit lier, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, au funeſte poteau duquel ce malheureux Miniſtre avoit été délivré au ſiege de Rhodes. Muſtafa périt ſous les fleches des ſoldats de ſa garde.

J. C. 1523. Hég. 929.

Il y avoit deux ans que Soliman vivoit dans le repos, plus occupé de gouverner que de conquérir. L'oiſive-

J. C. 1524-1525-1526. Hég. 930-931-932.

Soliman marche vers la Hongrie. Louis II a peine à raſſembler des troupes pour lui oppoſer.

té aigriſſoit l'eſprit bouillant des Janiſſaires, & leurs armes demandoient des victimes. Soliman comprit que, tant pour ſon repos que pour ſa gloire, il étoit néceſſaire d'employer cette milice inquiete. La Hongrie offroit un vaſte champ à ſes conquêtes, ſur-tout depuis que Belgrade étoit ſous la puiſſance des Turcs. Des partis s'étoient emparés de tout le pays juſqu'à Petervarandin. Louis II, pour lors Roi de Hongrie, âgé ſeulement de vingt-deux ans, n'avoit ni aſſez d'expérience ni aſſez de reſſource pour défendre ſon héritage. Les affaires de l'Europe ne lui laiſſoient eſpérer aucun ſecours ni de l'Allemagne ni de la Pologne, & les factions, qui diviſoient la Hongrie, affoibliſſoient ſa puiſſance, en inſpirant aux peuples la crainte de tout autre que de leur Roi. Tous les inconvéniens inſéparables du gouvernement féodal ſe faiſoient ſentir dans la Hongrie beaucoup plus vivement qu'en aucun autre Royaume de l'Europe. On n'y ſavoit ni commander ni obéir. Les vaſſaux, ſouvent révoltés contre leurs ſuſerains, les ſervoient cependant plus encore qu'ils ne ſervoient leur patrie, & les ſuſerains avoient preſque toujours des intérêts différens de ceux de l'Etat. La défenſe

des places les plus importantes étoit, non pas dans la main des grands Officiers de la couronne, mais dans celle des grands vassaux; on voyoit un Cordelier, nouvellement Evêque de Colocza, commander en cette qualité dans toutes les places entre la Save, la Drave & le Danube. L'imprudence & la trop grande autorité de ce Prélat guerrier causerent bien des maux à la Hongrie. Cet Evêque, nommé Paul Tomorée, donna au Roi de Hongrie des avis certains des levées que faisoit Soliman & de tout ce qu'il méditoit. N'ayant pas reçu de réponse assez précise sur les secours qui devenoient de plus en plus nécessaires, Tomorée alla joindre son Maître à Vicegrade, laissant dans les places qui dépendoient de son évêché tous les soldats qu'il avoit pu rassembler. Tandis que Louis II assembloit les Etats de son royaume, qu'il convoquoit ses barons qui à leur tour rassembloient les arriere-vassaux, qu'il indiquoit à longs jours dans les plaines de Tolves la réunion de tous ceux qui devoient service à la couronne, Soliman marchoit vers les frontieres de la Hongrie à la tête de deux cens mille hommes. Ce Prince, ami de l'ordre, ne souffroit pas que les armées pillassent dans les

J.C. 1524. 1525-1526. Hég. 930. 931-932.

J. C. 1524-1525-1526. Hég. 930-931-932.

pays soumis. Comme il s'avançoit vers Petervarandin, dont il méditoit le siege, une pauvre femme vint, s'arrachant les cheveux & poussant de grands cris, se jetter aux pieds du Grand-Seigneur. Les Chiaoux vouloient l'éloigner; mais Soliman l'appellant, lui commanda de former ses plaintes. Elle dit en redoublant de larmes, que, pendant la nuit, les Janissaires avoient pillé sa maison avec tant d'acharnement qu'ils n'y avoient rien laissé. L'Empereur répondit en souriant, qu'il falloit qu'elle eût dormi bien profondément pour n'avoir rien entendu de ce désordre. « Il est » vrai, répondit cette pauvre femme, » que je dormois en paix, dans la » confiance que l'Empereur veilloit » pour nous tous ». L'Empereur, frappé de cette réponse, fit à l'instant punir les maraudeurs, & donner à cette femme une somme d'argent beaucoup plus considérable que tout ce qu'elle avoit perdu.

Cependant Soliman n'eut pas de peine à s'emparer de Petervarandin, de Saliouk, d'Ozek, & de plusieurs petites places, dans lesquelles les garnisons n'étoient pas assez nombreuses ni les retranchemens assez forts pour qu'il fût possible d'y faire une longue

résistance. Louis II apprit tous ces succès à Tolves où il avoit eu peine à rassembler ving-cinq mille hommes, & où il attendoit en vain depuis long-temps Jean Zapoli, Vaivode de Transilvanie, qui venoit de se mettre à la tête des communes de cette grande Province. L'Evêque Tomorée, celui de ses généraux dans lequel il avoit le plus de confiance, lui conseilla d'envoyer un corps détaché, en avant de son armée, pour occuper les gorges qui pourroient arrêter l'ennemi. Mais les vassaux de la couronne prétendirent qu'ils devoient leurs services auprès de la personne du Roi, & non dans des camps volans. Ainsi ils aimerent mieux trahir la cause commune, qu'accorder à leur Maître au-delà de ce qu'ils le croyoient en droit d'exiger d'eux. Tous ces soldats féodaux, qui ne vouloient pas demeurer long-temps sous des tentes, pensoient n'être armés que pour un coup de main, & n'étoient ni assez patiens ni assez disciplinés pour entreprendre la guerre défensive. On ne les conduisoit que comme ils vouloient être conduits. Le Roi & l'Evêque les menerent au-devant de l'ennemi, dans un terrein montagneux, vers la petite ville de Mohacs. La situation étoit fa-

J. C. 1526.
Hég. 93[illegible].

J. C. 1526. Hég. 932.

vorable : les Hongrois ſavoient qu'ils n'attendroient pas long-temps Soliman, dont l'armée couvrit bientôt toutes les plaines que le camp de Louis dominoit. Cette multitude n'épouvanta point des hommes plus braves que prudens, à qui on avoit répété que l'armée de Soliman n'étoit composée que d'eſclaves ramaſſés en hâte. Croyant qu'ils n'avoient qu'à moiſſonner tout ce qu'ils voyoient devant eux, ils s'écrierent qu'on les menât au combat.

Bataille de Mohacs.

Louis II fit aſſembler le conſeil, malgré les cris des ſoldats. Georges Cabugliane & l'Evêque de Petervarandin, qui commandoient ſous Tomorée, firent leurs efforts pour détourner ce Prélat & le Roi d'attaquer l'ennemi. Ils repréſenterent l'avantage de leur camp, l'eſpérance prochaine de recevoir un renfort de Tranſilvanie, la facilité d'arrêter une armée nombreuſe dans le poſte qu'ils occupoient, & le prodigieux déſavantage qu'il y auroit à combattre un contre huit, quelque valeureux que pût être le plus petit nombre. Ces raiſons trop bonnes ne furent point écoutées. Cabugliane s'étant retranché à ce qu'au moins la perſonne du Roi, qui n'avoit point de ſucceſſeur, ne fût pas expoſée

exposée dans une affaire si douteuse, le jeune Monarque ne voulut jamais faire courir à ses troupes un danger qu'il ne partageroit pas. Il se servit de la raison déja alléguée contre des projets d'opération, que les grands vassaux ne devoient leur service qu'auprès de sa personne, & il assura que jamais il ne consentiroit à séparer sa fortune de la leur. L'Evêque Tomorée, plein de ce courage bouillant qui ne fait pas réfléchir, pressa le moment de l'action ; il disposa l'armée Hongroise, en lui donnant le plus de front qu'il fût possible : mais les rangs n'en étoient que plus clairs & les files moins profondes. On désigna un corps pour la garde du Roi, &, selon l'ancien usage, on ôta les éperons à celui qui portoit devant le Monarque l'étendard de Hongrie, pour lui dérober la facilité de fuir. Toute l'artillerie de Louis II consistoit en dix-huit pieces de canon qu'on disposa par six aux deux flancs & au corps de bataille. Seize mille hommes d'infanterie commencerent l'action d'un commun effort, & firent d'abord des prodiges: mais cette vaillance, ou plutôt cette témérité, ne servit qu'à précipiter le carnage. Ces guerriers s'offroient à des bataillons plus nombreux, plus

J. C. 1526.
Hég. 932.

J. C. 1526. Hég. 932.

ferrés & plus hériſſés que les leurs; la cavalerie, qui les ſuivit de près, tomba comme eux ſous le fer de l'ennemi. L'Evêque Tomorée, ſix autres Evêques, armés à ſon exemple, payerent de tout leur ſang l'obſtination qu'ils avoient oppoſée aux bonnes raiſons de l'Evêque de Varandin. Ce Prélat fut tué, ainſi que cinq cens barons ou gands vaſſaux moiſſonnés avec la plupart des ſoldats : enfin le combat ayant commencé à trois heures après midi, à ſept heures il y avoit plus de dix-huit mille Hongrois morts ou mourans ſur le champ de bataille. Les Janiſſaires couperent autant de têtes qu'ils virent de bleſſés, & ils les expoſerent ſur des piques à l'entrée de leurs tentes. Le corps du Roi de Hongrie, que ſa garde avoit abandonné, fut trouvé mort, enfoncé avec ſon cheval dans un marais à quelque diſtance du champ de bataille. Le peu qui ſe ſauva de ce carnage ne put ſe mettre en ſûreté que par une fuite précipitée. Dès le lendemain le Sultan prit ſa route vers Bude, livrant au feu & au pillage tout ce qu'il rencontroit, plus occupé à dévaſter des bourgs & à ruiner des villes qu'à ſoumettre des fortereſſes.

Soliman entra dans Bude ſans réſiſ-

tance, & il mit la ville au pillage, comme si elle eût été prise d'assaut. Autant il avoit aimé l'ordre dans son pays, autant il autorisa le pillage dans la Hongrie. Son intention étoit plutôt d'épuiser cette Province que de s'en emparer. Il laissoit toujours à droite & à gauche les forteresses qu'il rencontroit dans sa course, sans prendre le soin de se retrancher dans un pays où il ne rencontroit plus de soldats. Le Grand-Seigneur pénétra jusqu'à un petit pays défendu par des montagnes & par des gorges, où les Hongrois avoient ramassé tout ce qui pouvoit leur rester de forces. Les plus riches y avoient recueilli leurs femmes, leurs enfans, & les débris de leur fortune; ils espéroient défendre ces défilés & s'y tenir à l'abri du fer des Turcs: mais rien ne résistoit à Soliman. Il renversa cette barriere qu'on croyoit impénétrable, il se baigna de nouveau dans le sang, & assouvit l'avidité de ses Janissaires qu'il avoit réprimée au siege de Rhodes. Enfin aux approches de l'hyver, il ramena ses soldats à Andrinople, courbés sous le faix du butin, sans avoir établi de garnison dans aucune ville de Hongrie. Soliman étoit sûr que de long-temps l'état de ce peuple ne lui permettroit pas d'user

J. C. 1526.
Hég. 932.

Soliman fait le sac de Bude, sans en avoir fait le siege. Il dévaste la Hongrie & retourne à Andrinople.

de la liberté qu'il lui laissoit.

J. C. 1527. Hég. 933.

Noces du Grand Visir Ibrahim.

Le Sultan voulut retourner dans sa Capitale. Il y maria le Grand Visir Ibrahim avec une de ses sœurs. Les alliances des ministres avec le maître, sont très-ordinaires parmi les Turcs; mais l'orgueil du sang ottoman rend cet honneur souvent très-onéreux pour celui qui le reçoit. Il faut que l'époux de la Princesse, dote son épouse proportionnément à sa naissance. D'ailleurs le beau-frere de l'Empereur renonce au droit que sa religion lui donne, d'épouser quatre femmes & d'avoir autant de concubines qu'il lui plaît; il est obligé de garder la plus exacte fidélité à son illustre épouse, qui jouit dans sa maison d'une autorité absolue, dont un poignard orné de diamans qu'elle porte toujours à son côté, est la marque. Il est vrai que les sœurs des Sultans ne voient pas plus les hommes que les autres Musulmanes. Toute conversation avec eux leur est pareillement interdite; mais elles regnent sur leurs époux, sur une troupes de femmes & d'eunuques. Elles ont la douleur de voir périr tous leurs enfans mâles, la jalousie des Princes ottomans ne leur permettant pas de laisser vivre des hommes alliés à leur sang. On ne connoît point en Turquie

de naiſſances illuſtres. Il n'y a point d'autre maiſon que la maiſon ottomane. L'alliance avec les Princeſſes de ce ſang ne met point, ceux que l'Empereur veut y admettre, à l'abri du funeſte cordon. On a vu que le Grand Viſir Muſtafa Kirlou, qui a péri ſous les fleches, avoit épouſé une autre ſœur de Soliman. Il eſt même arrivé que les Empereurs Turcs ont donné leurs ſœurs ou leurs filles à des grands Officiers qu'ils avoient réſolu de faire mourir, afin de rendre ces Princeſſes héritieres de grands biens. Les noces du Grand Viſir Ibrahim furent célébrées avec une pompe juſques là inconnue dans l'Empire Turc. On y vit pour la premiere fois des joûtes & des lutes exécutés en préſence du peuple. Mais la ſéparation totale des deux ſexes, & la retraite profonde des femmes, rendent ces jeux triſtes dans tout l'Orient, & les prive de cet extérieur de gaieté & de galanterie qui regne dans les nations occidentales. Soliman admit ſon beau-frere à ſa table, contre l'uſage reçu, & il voulut que tout Conſtantinople fût témoin de l'affection diſtinguée dont il honoroit ce miniſtre.

J. C. 1527.
Hég. 933.

A peine les noces d'Ibrahim étoient achevées, qu'il fallut qu'il ſe remît à la

J. C. 1527. Hég 933.

Ibrahim dissipe une troupe d'enthousiastes, & fait mourir le chef.

tête des troupes. Un Dervis ou Moine de ceux qu'on nomme Calenders, plus austeres, plus enthousiastes que les autres, & qui font profession d'une chasteté si pénible, qu'ils percent avec des anneaux d'acier les parties que la pudeur ne permet pas de nommer; un de ces insensés, que les Turcs vénérent jusqu'à l'adoration, conçut dans le fond de la Natolie le dessein de se mettre sur le trône. On a vu jusqu'à présent que l'objet de tous ces moteurs de sectes, a été de régner. Les orientaux ne conçoivent pas qu'on puisse obéir à deux autorités indépendantes l'une de l'autre. Si le Mufti est le premier Prêtre des Turcs, ils regardent ce Prêtre plutôt comme le docteur que comme le chef de leur religion. L'Empereur est toujours pour les Musulmans, le vicaire de Dieu sur la terre. Ce fougueux Calender commença ses prédications dans Adana en Natolie; il prêchoit contre la vie voluptueuse, & principalement contre les rapines des Pachas. Ces deux sujets le firent écouter favorablement & bientôt suivre en foule, surtout, lorsqu'il eut dit dans les places publiques que le temps étoit venu de secouer le joug imposé par les esclaves de la race ottomane, & qu'il falloit

égorger tous ces tyrans engraissés du sang du peuple, pour recouvrer ces biens immenses, dont le trésor des Empereurs grossissoit chaque année. Soliman étoit encore en Hongrie. L'éloignement du maître & des principales forces de l'état favorisoit la révolte : en moins de deux mois le novateur avoit assemblé plus de cinquante mille combattans, à qui le pillage tenoit lieu de solde & la persuasion de discipline. Piri Pacha, Beglierbeg d'Asie, tenta en vain de s'opposer à ces progrès, avec ce qu'il put ramasser d'Asapes ou soldats armés de traits, ce sont les troupes les plus nombreuses, mais les moins estimées parmi les Turcs ; ces enthousiastes qui voyoient au bout de leurs épées des couronnes pour cette vie & pour l'autre, renversoient tout ce qui s'offroit à eux; ils faisoient mourir tous les Cadis, tous les imans, tous les ministres de la religion & de la justice. Piri Pacha, ayant été vaincu en bataille rangée, écrivit à l'Empereur, que, s'il n'éteignoit pas cet incendie, il ne lui répondoit pas jusqu'où il pouvoit gagner. Ibrahim passa, sans tarder, le détroit avec presque toutes les forces que Soliman avoit ramenées de Hongrie ; il marcha jusqu'à Césarée où le

J. C. 1527.
Hég. 933.

J. C. 1527. Hég. 933.

novateur ayant eu l'assurance de l'attendre, il fut vaincu, pris & livré aux plus cruels supplices. Lui mort, sa secte fut bientôt dissipée, toutes les villes rentrerent dans le devoir, & aucun de ceux qui avoient combattu sous ses enseignes ne douta de son imposture, lorsqu'on l'eut vu succomber contre la prédiction expresse qu'il avoit faite.

Querelle entre deux Effendi d'Alep. Comment terminée.

Une autre querelle de religion s'étant élevée à Alep la même année, le Molla & le Califer son vicaire, aigris l'un contre l'autre, formoient des brigues dans la ville, & tâchoient de se faire chacun des partisans. Il s'agissoit de l'interprétation d'un verset du Koran, que les deux parties expliquoient diversement, & que probablement ni l'un, ni l'autre n'entendoient. Les principaux habitans, fatigués de ces disputes qui alloient devenir sanglantes, tournerent leurs armes contre ceux qui vouloient leur persuader de les prendre les uns contre les autres. Au lieu de combattre famille contre famille, comme on alloit les y forcer, ils environnerent la mosquée, théatre de la dissension, & ils y égorgerent le Molla & le Califer. Soliman, instruit de cet attentat, ordonna d'abord aux Pachas voisins

d'aſſembler des troupes & de paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'Alep ; mais le Grand Viſir Ibrahim, nouvellement de retour de ſon expédition d'Aſie, remontra à ſon maître le tort qu'il auroit de punir une cruauté par une cruauté plus grande, & d'envelopper une multitude d'innocens dans le châtiment de quelques coupables. Soliman, que la nature avoit fait ſanguinaire, écoutoit néanmoins les ſages conſeils. Il révoqua l'ordre donné ſi légérement & fit punir ſeulement les meurtriers. Depuis ce temps, la faveur d'Ibrahim augmenta au point que Soliman, qui ne pouvoit plus s'en paſſer, donna à ce miniſtre un appartement dans le ſerrail. Quoique toutes les affaires paſſaſſent ſous les yeux de l'Empereur, ce Prince ne voyoit plus rien que par ceux de ſon Grand Viſir.

J. C. 1527.
Hég. 933.

Ibrahim engagea bientôt ſon Maître à recommencer la guerre en Hongrie. Voici quelle en fut l'occaſion. Après la déroute de Mohacs & le pillage que les Turcs avoient exercé dans ce Royaume, Jean Zapoli, Vaivode de Tranſilvanie, ennemi ſecret du malheureux Louis II, & qui avoit mieux aimé le voir périr que venir défendre ſa patrie, parut à la tête de trente mille hommes, lorſque les

J. C. 1528.
Hég. 934.
Troubles en Hongrie. Jean Zapoli, Vaivode de Tranſilvanie, eſt élu Roi par un parti.

J. C. 1528. Hég. 934.

Turcs eurent abandonné le pays dans lequel il ne restoit plus rien à piller. Jean Zapoli, outre de grandes possessions dans la Transilvanie, avoit encore beaucoup de terres considérables dans toute l'étendue du Royaume. Depuis long-temps ses ancêtres & lui avoient amassé des trésors, & les services, qu'il avoit été à portée de rendre à toute la noblesse, lui avoient formé un parti en Hongrie. Zapoli étoit pour lors le seul qui possédât des richesses dans cette malheureuse Monarchie, il sut en faire un bon usage pour ses intérêts. Le Vaivode de Transilvanie convoqua dans les plaines de Racos, près Pest, tout ce qui étoit échappé de noblesse à la déroute de Mohacas; & répandant l'or à pleines mains dans le sein de ces hommes, que les circonstances réduisoient à la plus affreuse indigence, il se fit élire Roi de Hongrie, la maison régnante étant éteinte. Etienne Battori, Palatin de Hongrie, à la tête de quelques gentilshommes, s'opposa vivement à cette élection. Il étoit d'une naissance égale à celle de Zapoli, quoique moins puissant. Sa dignité de Palatin de Hongrie, qui le faisoit médiateur entre la nation & le Roi, lorsqu'il y

en avoit un, devoit lui donner le premier rang dans l'interregne : mais les circonstances avoient élevé le Vaivode de Transilvanie bien au-dessus de lui. Jamais il n'avoit pu obtenir les suffrages qu'il avoit brigués pour lui-même. Le Palatin s'écria, en pleine Diette, que cette assemblée n'étoit pas légitimement convoquée ; on y élisoit pour Souverain de la Hongrie celui qui avoit trahi la nation ; que Zapoli, qui trouvoit de l'or & des troupes pour les asservir, n'avoit pu trouver ni l'un, ni l'autre pour les défendre ; que, devenu leur tyran avant d'être leur Souverain, il n'avoit fondé sa puissance que sur les malheurs publics, & qu'il n'étoit pas vrai que la couronne de Hongrie fût vacante, puisqu'il existoit d'anciens traités entre les Rois Mathias & Uladislas, d'une part, & les Princes Fréderic & Maximilien d'Autriche, d'autre part, qui appelloient la maison d'Autriche, au défaut d'enfans mâles de la race régnante ; que l'Archiduc d'Autriche, Ferdinand, joignoit à tous ces droits son mariage avec la Princesse Anne, sœur de l'infortuné Roi Louis II ; que ce Prince, frere du puissant Empereur Charles-Quint, étoit seul capa-

J. C. 1528.
Hég. 934.

J. C. 1528.
Hég. 934.

ble de protéger la Hongrie & de réparer ses malheurs. Ces cris n'empêcherent pas que Jean Zapoli ne fût couronné à Albe-Royale par les mains de l'Archevêque de Strigonie; mais Battori, prétendant toujours que la diete n'étoit pas légitime, protesta une seconde fois en sa qualité de Palatin du Royaume, & il indiqua une autre diete à Presbourg, où il fut rassembler quelques nobles, qui élurent, tout d'une voix, pour Roi de Hongrie l'Archiduc d'Autriche Ferdinand.

Ferdinand d'Autriche est aussi élu Roi par un autre parti. Les Turcs se déclarent contre lui en faveur de Zapoli.

Zapoli, qui avoit eu assez de crédit, de courage & d'argent pour monter sur le trône, manqua de tout cela, lorsqu'il fallut s'y maintenir. Il ne s'étoit pas attendu à combattre un rival aussi puissant que l'Archiduc d'Autriche. Aussi-tôt que la proclamation de ce Prince fut publique, beaucoup de ceux qui avoient élu Zapoli, & qui servoient dans son armée, s'empresserent pour aller grossir le parti de son adversaire. A la nouvelle que Ferdinand entroit en Hongrie, à la tête d'une puissante armée, Jean Zapoli, qui déja résidoit à Bude, n'ayant pu ravitailler cette place, se vit contraint de l'abandonner. Les Chefs de son parti le

pressoient d'aller au-devant de son ennemi, mais il se mit à fuir jusqu'à ce que Ferdinand l'ayant atteint dans les plaines de Tokai, ce Prince mit en déroute ce qui restoit de l'armée levée en Transilvanie. Le Roi Jean, presqu'aussi-tôt détrôné qu'élu, chercha une retraite en Pologne auprès du Roi Sigismond son beau-frere. Il s'étoit flatté en vain d'y trouver des secours. Sigismond n'étoit ni assez puissant ni assez téméraire, pour engager les Etats de Pologne à mesurer leurs forces avec celles de la maison d'Autriche. Il ne songea point à entreprendre une guerre qui ne lui auroit été qu'onéreuse. Le Roi Jean, réduit à une condition privée, fit connoissance en Pologne avec Jacques Laschi, lequel, ayant été envoyé autrefois dans quelques négociations, s'étoit lié étroitement avec Louis Gritti, fils du Doge de Venise, & qui résidoit pour lors à Constantinople. L'Ambassadeur de Venise avoit plu au Grand Visir Ibrahim, & il avoit toute sa confiance. L'intrigant Laschi, instruit du crédit que son ami Gritti avoit à la Porte, résolut d'en profiter pour l'intérêt du Roi Jean. Il demanda à ce Prince la permission de solliciter pour lui sous main. Le Roi Jean, qui vou-

J. C. 1528. Hég. 934.

loit recouvrer son trône à tout prix, fit partir Laschi pour Constantinople, chargé des débris de la fortune de ce Prince ; car on ne fait rien à la Porte qu'avec des présens. Beaucoup de ceux qui restoient attachés au Roi Jean, blâmerent le parti qu'il prenoit d'appeller dans sa patrie les plus puissans ennemis de la Monarchie Hongroise. Mais l'ambition ne lui permit pas d'en envisager les suites. Tous ceux dont il pouvoit tirer des secours lui paroissoient ses amis ou ses freres. L'Ambassadeur de Venise introduisit Laschi auprès du Grand Visir, qui, dans l'expédition proposée, vit tout à la fois de la grandeur & de l'utilité pour la Porte. Il étoit de la dignité de l'Empereur des Turcs de rendre la couronne à un Prince opprimé, & de son intérêt de faire cette couronne constamment tributaire de la sienne. D'ailleurs, comme l'or pénetre dans les lieux les plus inaccessibles, l'adroit Laschi trouva le secret d'intéresser pour son Maître la Princesse sœur de Soliman, épouse du Grand Visir, que ce Ministre aimoit éperdument, & la Sultane Validé. (C'est le nom consacré à la Porte pour la mere de l'Empereur régnant). Ces Sultanes servirent utilement le Roi Jean. L'Achi-

duc Ferdinand d'Autriche, qui prenoit aussi le titre de Roi de Hongrie, & qui étoit effectivement en possession du Royaume, ayant appris les menées qui se pratiquoient à la Porte en faveur de son rival, envoya un Ambassadeur à l'Empereur des Turcs, pour lui rappeller les anciens traités entre les Rois de Hongrie ses prédécesseurs & les Sultans. Soliman aima mieux conquérir une Souveraineté sur un Prince Chrétien que tenir les promesses de ses peres; d'ailleurs il brûloit du desir d'éprouver l'effort de ses armes.

J.C. 1528.
Hég. 934.

L'Ambassadeur de Ferdinand fut renvoyé sans presqu'avoir été entendu. Il est vrai que Ferdinand demandoit la restitution des places qu'on avoit usurpées sous Louis II; ce fut le prétexte de la rupture. Au même instant Laschi fut revêtu du caractere d'Ambassadeur de Hongrie. Ayant été introduit à l'audience du Grand-Seigneur, ce Prince lui promit solemnellement de protéger son Maître & de le rétablir sur le trône dont on l'avoit fait descendre si injustement. Ces assurances rendirent le courage au Roi Jean & à tous les partisans secrets qu'il avoit en Hongrie. Ceux-ci l'aiderent de quelques secours d'argent

J. C. 1528. Hég. 934.

avec lesquels il leva quatre mille hommes en Pologne, & il envoya cette petite armée vers Cassovie, pour sonder le terrein, en attendant les forces que Soliman lui avoit promises. Letterato, qui commandoit les quatre mille Polonois, battit le peu de troupes que les Autrichiens avoient pu rassembler contre lui. Ferdinand sortit de Hongrie pour aller à son tour lever des soldats en Allemagne, & le Roi Jean rentra armé dans ce Royaume dont il avoit été si honteusement chassé l'année précédente.

J. C. 1529. Hég. 935.

Soliman conduit Jean Zapoli en Hongrie à la tête d'une grande armée : il prend plusieurs villes, & échoue devant Vienne dont il est obligé de lever le siege.

Cependant l'armée des Turcs s'assembloit à Belgrade. Soliman, qui vouloit la commander en personne, s'y rendit vers le mois de Mars. Il y trouva deux cens mille hommes, tant Janissaires que Spahis, Timariots, Gebeggis, Bostangis, ou Asapes. Il ne falloit pas tant de monde pour conquérir un royaume dans lequel rien ne lui avoit résisté deux ans auparavant. Soliman passa la Save & se rendit à Sirmich où le Roi Jean l'attendoit. Il fut accueilli par Soliman avec toute la supériorité qu'un Empereur des Turcs croyoit devoir affecter sur un Prince chrétien qu'il daignoit protéger. Il lui donna sa main à baiser, l'assura qu'il le feroit incessamment remonter sur

ſon trône. D'ailleurs, on traita le Roi Jean au camp des Turcs avec beaucoup de magnificence ; ſa table étoit ſervie ſomptueuſement. Des Janiſſaires étoient aſſignés pour la garde de ſa perſonne. Ibrahim, qui régnoit au nom de ſon Maître, montroit au Roi de Hongrie la bienveillance & la générosité d'un égal, qui ſert ſon ami malhéureux. L'armée des Ottomans s'avança juſqu'à Bude, ſans rencontrer la moindre réſiſtance. Nadaſti, qui commandoit dans la place, eſpéroit pouvoir la défendre quelque temps ; mais les Officiers de la garniſon, effrayés du nombre des ennemis, ſurprirent leur Général, le lierent & capitulerent avec les Turcs comme s'il eût été abſent. Soliman, ayant appris cette capitulation, ſoit qu'il en eût horreur, ſoit qu'il ſaiſit un prétexte de ſatisfaire ſa cruauté, renvoya Nadaſti à l'armée de Ferdinand, & fit paſſer toute la garniſon au fil de l'épée. Il laiſſa dans Bude cinq mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux, pour garder cette place & pour contenir tout le pays voiſin ; & menant toujours à ſa ſuite ſon vaſſal, pour lequel il conquéroit, il fit avancer ſon armée ſur les bords du Danube, inveſtit Novigrade & Comore qui ſe

J. C. 1529.
Hég. 935.

rendirent à compoſition. Il prit Al-
J.C. 1529. Hég. 935. temburg d'aſſaut & la livra au pillage; il s'empara auſſi d'Ovar & de toutes les forteresses le long du Danube, dans leſquelles il n'y avoit que de très-foibles garniſons. Les Turcs ravageoient avec une cruauté exceſſive ce pays qu'ils ne conquéroient pas pour eux. Cependant Ferdinand ramaſſoit des forces dans les cercles de l'Allemagne; il eut le temps de jetter vingt mille hommes dans Vienne, ville plus fortifiée que toutes celles que les Turcs venoient de conquérir, barriere des états Autrichiens, vers laquelle il eſpéroit d'arrêter le torrent qui avoit déſolé la Hongrie. En effet ce Royaume, déja ruiné par les Turcs ſous Louis II, devoit être ouvert à qui voudroit y entrer. Il n'y avoit plus ni fortifications, ni ſoldats, ni vivres, ni argent. Jean Zapoli ſembloit ne devoir régner que ſur un vaſte déſert. Lorſque les Turcs eurent, pour ainſi dire, diſperſé la cendre de tous les lieux qu'ils avoient ravagés, Soliman marcha à Vienne; il n'y arriva que le 13

J. C. 1529. Hég. 936. de Septembre. Des pluies continuelles avoient groſſi le Danube au point que ce fleuve débordé, inondant les grands chemins, avoit retardé la marche de l'armée. Cet obſtacle bien

favorable à Ferdinand, lui donna le temps d'approvisionner Vienne, tandis que les convois des Turcs ne pouvoient pas passer. Les tentes de Soliman couvroient toutes les plaines qui environnoient la ville, & ses logemens occupoient plus de six milles aux environs. Cet aspect imposant n'effraya point Philippe, Comte Palatin du Rhin, qui commandoit dans Vienne. Sa garnison toute entiere avoit été éprouvée dans les guerres de Charles-Quint; son artillerie étoit bien servie: il opposa une résistance vigoureuse & savante à ces soldats accoutumés, depuis quelques années, plutôt à poursuivre qu'à combattre. L'attaque & la défense de Vienne furent de part & d'autre aussi vives qu'elles pouvoient l'être. Tout ce que la prudence & la valeur peuvent entreprendre ou parer fut employé pendant un mois & quelques jours. Soliman y perdit quarante mille hommes, & les assiégés plus de dix. Enfin les vivres manquant aux Turcs, qui ne pouvoient en tirer de la Hongrie, & la saison devenant de plus en plus mauvaise, Soliman se vit contraint de lever le siege, quelque répugnance qu'il y eût, car il étoit impossible de le prolonger. Il avoit ravagé les environs de Vienne autant

J. C. 1529.
Hég. 936.

J. C. 1529.
Hég. 936.

par nécessité que par haine; il n'abandonna son entreprise que lorsque ses soldats, exténués de faim, expiroient dans les tranchées que les pluies continuelles remplissoient d'eau, quelqu'effort qu'on fît pour les mettre à sec.

Mais Soliman voulant dissimuler aux yeux de l'ennemi, la honte de cette retraite, donna la liberté à quelques prisonniers Allemans: il les fit habiller magnifiquement, & les renvoya dans la ville, avec ordre de dire à leurs chefs que le véritable dessein de Soliman n'avoit jamais été de s'emparer de Vienne; qu'il cherchoit Ferdinand pour décider dans une bataille la querelle de la couronne de Hongrie; que n'ayant pas trouvé l'Archiduc à Vienne, il avoit voulu éprouver la valeur de ses soldats; qu'il les estimoit & qu'il leur faisoit grace. Après avoir ainsi déguisé sa foiblesse sous un faux semblant de générosité, il reconduisit son armée à Bude où il posa de ses mains la couronne du Roi S. Etienne sur la tête de Jean Zapoli. Cette cérémonie est d'usage au sacre de tous les Rois de Hongrie. Soliman étala dans cette occasion un faste qui formoit un contraste bien frappant avec la misere des peuples. Il donna des leçons de

Il pose la couronne de Saint Etienne sur la tête du Roi Jean.

justice & de douceur à ce Prince dont il avoit ravagé les Etats avant & après l'avoir reconnu pour Roi de Hongrie, lui recommandant de ménager ses sujets dont lui Empereur traînoit une quantité innombrable captifs à Constantinople.

J. C. 1529. Hég. 936.

Soliman retourna en effet dans sa Capitale. Il accorda six mille Turcs au Roi Jean pour le maintenir en possession des deserts arrosés de sang dont il le laissoit maître. Il confia le commandement de ces troupes au Vénitien Gritti sous l'autorité du Roi Jean. Soliman tâchoit d'oublier la levée du siege de Vienne, en se félicitant d'avoir donné un Royaume, lorsque lui-même fit une conquête qu'il ne dût qu'à sa réputation. Bogdan Prince de Moldavie, envoya un Ambassadeur à Constantinople, pour offrir à Soliman de mettre ses Etats sous la protection de sa Hautesse, afin qu'ils devinssent fiefs de l'Empire, sous la condition expresse que l'exercice de la religion chrétienne y seroit conservé, & que les deux Moldavies seroient protégées en tout temps par les Turcs. Peu après le Prince Bogdan arriva en personne à la Cour du Grand-Seigneur; il présenta à son nouveau suserain, quatre mille écus d'or, quarante jumens plei-

Bogdan, Prince de Moldavie, se rend tributaire des Turcs.

J.C. 1530.
Hég. 936.

nes & vingt-quatre faucons, s'engageant à payer tous les ans à la Porte, la même redevance en signe de soumission féodale.

Fêtes à l'occasion de la Circoncision des fils de l'Empereur.

L'Empereur reçut Bogdan avec beaucoup de distinction. Il lui fit donner la robe d'honneur, qu'on n'accorde qu'aux premiers de l'Empire, & le Cucca ou aigrette de plumes que le Prince de Moldavie a seul, de tous les Chrétiens, droit de porter. Soliman joignit aux fêtes qu'il donna à ce Prince la circoncision de trois fils qu'il avoit eus d'autant de concubines, car les Monarques ottomans ne croyoient plus qu'il fût de leur dignité de se lier par les nœuds du mariage. C'est à la cérémonie de la circoncision que les Orientaux donnent le nom à leurs enfans. L'un des Princes fut nommé Mustafa, le second Mahomet, & le troisieme Selim. Cantimir rapporte que les Turcs prirent pour un très-mauvais augure, que, dans un combat d'animaux qui fut livré au milieu de cette fête, un sanglier battit un lion de telle sorte, que l'animal, ordinairement si terrible, fut contraint de fuir. Les Musulmans regardent le porc comme l'emblême des chrétiens, & le lion comme leur emblême.

On voit, pendant le cours de deux

années, Soliman & son Ministre très-occupés du commerce maritime, & d'armer des corsaires pour les opposer aux Chevaliers de Saint Jean, que Charles-Quint venoit d'établir à Malthe en pleine souveraineté, sous la simple redevance d'un faucon. Ces ennemis irréconciliables des Musulmans, avoient déja armé en course pour piller leurs convois & pour regagner en détail ce qu'ils avoient perdu en abandonnant l'Isle de Rhodes. Soliman auroit voulu pouvoir transporter à Constantinople tout le commerce qui se faisoit déja à Alexandrie, à Alep & dans tous les autres ports de la Turquie. L'amour de l'Empereur pour sa Capitale, lui faisoit desirer de la peupler & de l'enrichir aux dépens de tous ses autres Etats.

J. C. 1531-1532. Hég. 937-938 & 939.

Les affaires de Hongrie rappelloient Soliman dans ce malheureux royaume. Le Roi Ferdinand d'Autriche, après la prise de quelques petites places qui ne s'étoient pas défendues, étoit venu assiéger le Roi Jean dans Bude sa capitale. Il étoit prêt à faire son rival prisonnier & à s'emparer du trône, lorsque les troupes, que le Pacha de Belgrade commandoit, dégagerent le Roi protégé par les Turcs. Jean, délivré du plus grand péril qu'il

Soliman marche au secours de Jean Zapoli; il retourne à Andrinople après la campagne finie.

J. C. 1531-1532. Hég. 937-938 & 939.

eût encore couru, récompensa le Pacha de Belgrade par de riches présens; mais celui-ci pilla inhumainement tout le pays ami dont il avoit chassé les Autrichiens, tellement que l'infortuné Jean, ayant, dit-on, versé des larmes sur les malheurs de sa patrie, forcé de haïr ses protecteurs, plus encore que ses ennemis, fit des tentatives pour obtenir la paix de Ferdinand d'Autriche, en lui offrant de partager le royaume. Ferdinand étoit nouvellement Roi des Romains, par conséquent désigné successeur de Charles-Quint son frere, au trône d'Occident. Il comptoit sur les secours de ce puissant Empire, & il ne crut pas qu'il fût de sa dignité de partager une couronne, qu'il disoit tenir tout à la fois d'une alliance & d'une élection légitime, avec celui qu'il appelloit un aventurier & un usurpateur. Pour lui ôter son seul appui, il envoya une ambassade à Soliman; mais l'Empereur Turc étoit l'ennemi nécessaire du successeur de Charles-Quint. Il lui importoit que la maison d'Autriche ne devînt pas si puissante. Autant par intérêt que par honneur, il demeura fidele à sa parole, & prépara, quoiqu'avec assez de lenteur, un armement pour assurer la Hongrie à son vassal.

Charles-

Charles-Quint, de ſon côté, aſſembloit à grands fraix une armée combinée de tous les cercles de l'Empire, & vint en prendre le commandement dans les campagnes de Vienne, où Soliman avoit publié qu'il prétendoit meſurer ſes forces avec celles de ſon ennemi. Mais ces deux ſuperbes rivaux ne ſe menacerent que de très-loin. L'armée de Soliman parut aſſez tard ſur les confins de la Hongrie; elle fut arrêtée au ſiege de Guntz, où huit cens Allemands réſiſterent efficacement à une armée de plus de cent mille hommes. Enfin après un mois de tranchée ouverte, déſeſpérant de prendre cette bicoque, il fut contraint de la tourner. Il ne fut pas plus heureux au ſiege de Strigonie. Quelques Auteurs prétendent que le Grand Viſir Ibrahim, qui brûloit de faire la guerre en Perſe, vouloit dégoûter ſon maître de celle de Hongrie; que d'ailleurs il avoit été corrompu par l'or de Ferdinand. Quoi qu'il en ſoit, les Turcs, après avoir perdu quinze mille hommes devant la place, voyant l'hyver approcher, & de nouveaux retranchemens ſuccéder à ceux que leur canon avoit abattus, rétrograderent vers Andrinople. Charles-Quint, qui avoit attendu dans les plaines de

J. C. 1533.
Hég. 939.

J. C. 1533. Hég. 939.

Vienne, ne profita point de la retraite des Turcs : occupé d'objets plus intéressans pour lui & pour sa postérité, il repassa en Italie, laissant à son frere Ferdinand seulement dix-huit mille hommes de troupes italiennes qui se mutinerent bientôt. Les Allemands, qui suivoient le Roi des Romains, eurent encore ces nouveaux ennemis à combattre. Le royaume de Hongrie, consumé par les prétentions de ces deux Rois, ne pouvoit devenir la conquête ni de l'un, ni de l'autre : tous deux étant dénués des secours de leurs protecteurs, furent contraints de partager ce qu'aucun ne pouvoitenvahir. Ilsconvinrent que l'un & l'autre garderoient le titre de Roi de Hongrie ; que chacun demeureroit en possession de ce qu'il occupoit au moment du traité ; qu'après la mort de Jean Zapoli, la totalité du royaume appartiendroit à Ferdinand & à sa postérité, sauf la Transilvanie qui demeureroit en toute sa souveraineté au fils ainé du Roi Jean. Soliman & l'Empereur d'Occident accéderent au traité. Le Monarque Ottoman paroissoit renoncer à ses intérêts & à sa politique ; mais on verra bientôt qu'il ne se croyoit pas lié par l'accord que deux Chrétiens avoient fait entre eux. Pen-

Accord entre les deux Rois de Hongrie.

dant la guerre de Hongrie, ou plutôt pendant que les deux Empereurs délibéroient s'ils marchreoient l'un contre l'autre, Doria, Amiral de Charles-Quint, avoit pris Coron sur les Turcs. Cette ville fut rendue à la paix pour prix de l'adhésion que Soliman avoit faite au traité.

J. C. 1533. Hég. 940.

Au commencement de 1534, la guerre contre les Perses fut résolue. Ibrahim vouloit absolument détourner l'Empereur des guerres d'Occident, gagné, dit-on, par l'or de la maison d'Autriche, & conservant dans le fond de son cœur un vieux respect pour la religion chrétienne qu'il avoit autrefois professée. Il prit prétexte de quelques hostilités que les Gouverneurs Persans avoient exercées sur les confins de l'Empire. Quoique Soliman fût toujours également docile aux avis de son Grand Visir, ce Ministre puissant avoit des ennemis dans le secret du serrail, & même dans le cœur de son maître. L'une étoit Zulema, mere de l'Empereur, & l'autre, Roxelane, la Sultane favorite. Ces deux femmes, jalouses du crédit du Ministre, opposoient souvent les droits de la nature & de l'amour à la confiance aveugle que Soliman lui avoit vouée. Quoique leurs discours fissent d'abord peu

J. C. 1534. Hég. 639.

Intrigues dans le serrail.

J. C. 1534. Hég. 940.

d'impreſſion, c'étoit beaucoup que Soliman conſentît à les entendre. Roxelane avoit un intérêt de plus que Zulema de détruire Ibrahim : ce Miniſtre marquoit un attachement déclaré pour Muſtafa, l'ainé des Princes fils de Soliman, d'une autre mere que Roxelane. Celle-ci brûloit du deſir de voir un jour un de ſes fils occuper le trône de ſon pere, au préjudice de Muſtafa ſon ainé, qu'elle haïſſoit d'autant plus que ce Prince étoit né de ſa plus mortelle ennemie. La mere de Muſtafa, que l'hiſtoire ne nomme que la Circaſſienne, avoit été aimée éperdument de l'Empereur. Cette femme, impérieuſe & jalouſe, s'appercevant que Roxelane attiroit les regards de Soliman, défendit à la jeune eſclave, Ruſſe d'origine, qu'elle croyoit lui devoir être ſoumiſe, d'oſer paroître devant le Sultan. Roxelane ſavoit très-bien que les faveurs du maître reglent ſeules les rangs dans le Haram ; elle ne tint aucun compte des ordres de ſa rivale. Celle-ci l'en punit en lui meurtriſſant le viſage, tellement que Roxelane n'oſoit plus paroître devant l'Empereur. Soliman, étonné de ne plus voir la jeune eſclave qu'il aimoit déja, demanda la cauſe de ſon abſence ; auſſi-tôt qu'il l'eut

pénétrée, il entra dans la plus vive colere, & ayant fait châtier la Circassienne à son tour, il la relégua dans le vieux serrail qui, depuis ce temps, devint la demeure des Sultanes disgraciées, & en général de toutes les femmes qui ne peuvent plus plaire au Sultan. De ce jour Roxelane posséda seule le cœur de son maître, & elle conçut une haine violente pour le fils de celle qui l'avoit outragée.

J. C. 1534. Hég. 940.

Guerre contre la Perse. Les Turcs s'emparent de Tauris.

Toutes les intrigues du serrail, qu'Ibrahim ne pouvoit pas ignorer, le déterminerent de plus en plus à en éloigner son Maître, sur-tout à employer son crédit contre la volonté des Sultanes, qui ne cessoient de répéter au Sultan que les guerres de Perse avoient toujours été funestes aux Ottomans. Il y avoit à la Porte un ancien Satrape Persan que la disgrace de son Maître avoit contraint de quitter la Perse, & dont l'ame vindicative cherchoit à porter le flambeau de la guerre dans son pays. Le Visir présenta cet homme à Soliman: le Persan exagéra la facilité de s'emparer de ce riche Royaume, il promit au Monarque de lui en applanir les chemins. Un magicien, qu'Ibrahim fit entendre aussi, annonça les succès les plus marqués d'après les

J. C. 1534. Hég. 940.

régles de son art. Le Mufti déclara que ce seroit une œuvre méritoire de subjuguer ces corrupteurs de la loi de Mahomet, pour les punir ou pour les ramener à la véritable croyance. Enfin Ibrahim faisoit parler à son gré tout ce qui n'étoit pas la mere ou la maîtresse de l'Empereur. La guerre fut bientôt résolue. Ibrahim détacha Calaman à la tête de trente mille hommes. (C'étoit le nom du Gouverneur Persan qui avoit offert de frayer les chemins). Ce transfuge, porté par sa haine, après avoir disposé sur sa route tous les corps qui devoient s'unir à Ibrahim qui le suivoit, arriva sous les remparts de Tauris, que le Gouverneur abandonna bientôt, ne se croyant pas assez fort pour résister à une armée que la peur grossissoit à ses yeux. Ismaël étoit mort : le trône de Perse étoit occupé par Tachmas son fils. Ce Prince savoit que les déserts qui environnent la Perse sont les plus puissantes fortifications contre l'invasion des Turcs. Il fit dévaster le petit nombre d'habitations qui pouvoient y être, & il envoya une armée d'observation, qui avoit défense de s'avancer dans les terres. Tachmas espéroit que l'intempérie de l'air & la sécheresse du climat vaincroient les Turcs

plus sûrement que des armées nombreuses. L'armée Persane demeura sous le canon de Sultanie, ville distante de Tauris de plus de huit journées. Les Ottomans partagés en deux corps suivirent d'assez près le camp volant de Calaman. Le premier de ces deux corps, commandé par Ibrahim, arriva devant Tauris douze jours après la reddition de cette place. L'Empereur & son fils suivirent six jours après à la tête du second. Tauris étoit environnée de deux cens cinquante mille hommes. Calaman fut envoyé une seconde fois en avant pour découvrir les desseins des Persans. Ce Général, après une marche pénible pendant laquelle la fatigue seule lui fit perdre du monde, trouva la cavalerie persane nombreuse & immobile sous le canon de Sultanie; il n'avoit point assez de troupes pour risquer de l'attaquer. Le retour de Calaman apprit à Soliman qu'il falloit aller chercher bien loin les Persans pour pouvoir les combattre. Il arriva à ce Prince ce qui étoit déja arrivé dans les guerres contre la Perse: les Ottomans souffrirent dans ces déserts à proportion des forces qu'ils y avoient amenées; leurs précautions mêmes tournerent contre eux. La quantité de convois & de

J. C. 1534.
Hég. 940.

J. C. 1534. Hég. 940.

munitions ayant multiplié les bêtes de somme, la nourriture de tant d'animaux devint impossible. Il fallut en tuer un grand nombre pour ne les voir pas périr de misere. La chaleur, la sécheresse, les insectes, l'aridité des sables, la corruption des viandes amenerent bientôt la disette, les maladies, & toutes les suites inséparables de tant de fléaux. Cependant Tachmas avoit les yeux ouverts sur son ennemi, & se félicitoit de l'avoir déja vaincu par sa patience & sa bonne conduite. Tandis que l'armée de Soliman fondoit dans les déserts de la Perse, Tachmas, à la tête de l'élite de la sienne, marcha par un autre chemin vers Tauris, dans laquelle il savoit que le Turc n'avoit laissé qu'une très-foible garnison. Soit que les Persans sussent mieux que les autres peuples supporter l'intempérie de leur climat & l'aridité de leurs sables, soit plutôt que le pays leur fût mieux connu, & qu'il fût plus aisé d'y approvisionner quarante mille hommes que deux cens cinquante mille, Tachmas arriva heureusement à Tauris, & s'en empara plus heureusement encore aux yeux du Pacha Turc, commandant dans cette place, qui ne pouvoit pas

Ils avancent dans les déserts de la Perse. Les Persans marchent par un autre chemin & recouvrent Tauris.

se persuader que les Persans fussent parvenus à Tauris qu'après avoir écrasé l'armée des Turcs. Il ne fit pas la moindre résistance. Le peu de troupes qu'on avoit laissé sous ses ordres fut bientôt dispersé ; leur Général, qui craignoit le châtiment de sa lâcheté, leur donna l'exemple de la fuite. J. C. 1534. Hég. 940.

Tous ces revers affligeoient Soliman, au point qu'il commençoit à se plaindre amérement de l'entreprise dans laquelle son Ministre l'avoit si témérairement engagé. C'étoit les premiers reproches qu'Ibrahim entendoit de la bouche de son maître. Il tâcha de les étouffer, en lui ménageant des conquêtes qui ne lui coûterent point de sang. Enfin Calaman, ce Persan fugitif, confident du Ministre, qui avoit conseillé plus vivement que lui la guerre contre sa patrie, trouva le moyen de corrompre Mahomet son ami, qui commandoit à Bagdad pour le Sophi Tachmas. Calaman se rendit déguisé dans cette ville ; l'or & les promesses d'Ibrahim, l'espérance d'un gouvernement à vie, tandis que ceux de Perse ne duroient que trois années, éblouirent Mahomet, il promit de livrer sa ville & tout le pays qui étoit sous sa dépendance. L'hyver J. C. 1534. Hég. 941.

J. C. 1534.
Hég. 941.

approchoit, Soliman y traîna son armée languissante. Arrivé sur les bords de l'Euphrate, qu'il trouva aussi fertiles que le pays qu'il quittoit étoit malheureux, il y fit cantonner ce qui lui restoit de troupes. Soliman y reçut des renforts d'Alexandrie, de l'une & l'autre Syrie, de Judée, de Comagene, dont les sangiacs accouroient en foule avec leurs timariots. Les délices de Bagdad firent oublier pour quelque temps à Soliman tout ce qu'il avoit souffert dans les déserts de la Perse; & comme les titres fastueux flattent la vanité des Turcs, il se fit couronner à Bagdad Roi de cette immense contrée, comme s'il l'avoit effectivement conquise.

J. C. 1535.
Hég. 941 & 942.

Les Persans attendent l'armée des Turcs près le mont Taurus, la surprennent & la battent.

Aussi-tôt que la saison fut adoucie, Soliman, que l'expérience ne corrigeoit pas, & qui brûloit de se mesurer avec Tachmas, se mit en marche à la tête d'une armée presque renouvellée, pour chercher ce Prince, qui eut le plus grand soin de l'éviter. Tachmas avoit employé à désoler de plus en plus toutes les plaines en-deçà & en-delà de Tauris, le temps que Soliman avoit passé à Badgad. Ce Prince ne trouva ni plus d'ennemis, ni plus de vivres que lorsqu'il avoit tenté de s'enfoncer dans la Perse.

Toujours combattant les élémens, la ſoif & la faim, il revint à Tauris qu'il ſacrifia à ſon déſeſpoir. En effet jamais ſac de ville ne fut plus funeſte : on brûla des édifices entiers, dans leſquels une multitude de malheureux avoient en vain cherché des aſyles ; & après que les ſoldats de Soliman eurent égorgé à loiſir des vieillards, des femmes & des enfans, pour ſe venger des maux qu'ils avoient ſoufferts, l'armée ſe mit en marche pour retourner en Turquie. Tachmas avoit envoyé un corps de troupes par des chemins détournés, qui attendoit l'ennemi au pied du mont Taurus. Les Ottomans, qui commençoient à trouver des vivres, & qui n'attendoient pas une armée, ſe livroient au déſordre & au plaiſir de piller ; toutes leurs troupes étoient débandées, lorſqu'ils furent attaqués dans les ténebres de la nuit. Le feu que l'avant-garde des Perſans mit au camp des Turcs, ne fit qu'éclairer le carnage. Le ſac de Tauris & la perte de Bagdad furent cruellement vengés. Les Perſans ſe retirerent chargés de preſque tout le butin que leurs ennemis avoient fait dans leur pays, & traînant à leur ſuite une multitude d'eſclaves, de chevaux, & de bêtes de ſomme.

J. C. 1535.
Hég. 941 & 942.

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

Les deux Sultanes accusent Ibrahim, & parviennent à le faire étrangler.

Soliman, que la victoire avoit accompagné jusqu'alors, ressentit vivement cette perte. Il se rappelloit avec douleur les conseils de Zulema & de Roxelane : il répétoit souvent que ses femmes étoient plus prudentes & plus éclairées que le Visir, que le Mufti, que tous les Ministres & tous les Magiciens de l'Empire, qui lui avoient fait entreprendre la guerre plutôt contre les élémens que contre une Puissance ennemie ; que près de 200000 hommes avoient péri en deux années pour la seule conquête de Bagdad, qu'il ne se flattoit pas de conserver plus que n'avoit fait Selim. De retour à Constantinople, Soliman fut reçu avec autant de joie, que si son entreprise eût eu les suites les plus heureuses. Les peuples coururent en foule à sa rencontre ; il entra par les jardins du serrail dont la terre étoit couverte de tapis précieux. Il y eut plusieurs jours de suite des illuminations dans toute la ville ; mais cette pompe n'adoucissoit pas le ressentiment de l'Empereur. Le Visir avoit, dans le serrail de Constantinople, des ennemis plus dangereux que ceux qu'il avoit rencontrés sur les confins de la Perse. Roxelane, après une absence de près de deux années, reprit tout son em-

pire sur le cœur de Soliman. Les femmes turques sont tout à la fois esclaves & maîtresses absolues. L'obéissance & la crainte dans lesquelles elles sont élevées dès leur enfance, ne les rendent que plus puissantes lorsqu'elles ont su plaire à leurs tyrans. Roxelane, après avoir exagéré à son maître les tourmens que son absence & ses dangers lui avoient causés, l'assura que son Ministre avoit des intelligences secretes avec les Puissances d'Europe, & que l'intérêt de Ferdinand d'Autriche étoit la cause unique de cette guerre funeste. Zulema, Sultane Validé, fournit à l'Empereur des écrits vrais ou supposés, que les caresses de l'artificieuse Roxelane firent croire tels qu'on vouloit qu'ils fussent, entr'autres le testament de mort du Defterdar de l'armée, étranglé depuis peu de jours pour ses malversations. Cet Officier, soit par vengeance, soit pour mériter grace dans l'autre vie, avoit écrit en mourant, que tout ce qu'on lui reprochoit avoit été fait par les ordres d'Ibrahim. Les Turcs ont une grande confiance dans la confession d'un homme qui meurt du dernier supplice. La mort d'Ibrahim fut résolue en secret entre trois personnes,

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

dont l'une l'avoit aimé, & les deux autres l'avoient craint toute leur vie. Mais l'Empereur ne songea ni à confondre son favori, ni à lui fournir les moyens de se disculper. Ibrahim avoit toujours eu, & conservoit encore dans ce moment un tel ascendant sur son maître, que ce maître redoutoit la présence d'un serviteur qu'il croyoit un traître, & qu'il consentoit à faire mourir. Ibrahim fut étranglé pendant son sommeil; & il ne sut jamais que son maître l'avoit condamné.

Barberousse vient à Constantinople. Son origine.

La guerre de Perse & la mort du Grand Visir ne furent pas les seuls événemens remarquables de ce temps. Tandis que Soliman cherchoit des conquêtes en Asie, on conquéroit & on perdoit en Afrique des Royaumes en son nom. Ce Prince avoit toujours été jaloux de la marine des Chrétiens, bien supérieure à la sienne, & surtout des succès d'André Doria, Amiral de Charles-Quint, qui lui avoit pris Coron, place maritime très-importante. Soliman avoit en vain cherché parmi ses sujets un rival à opposer à ce fameux marin; aucun de ses hommes de mer ne réunissoit les parties si nécessaires dans cette profession. Enfin, avant son expédition de Perse, il avoit trouvé chez les Maures

d'Afrique ce que ses Etats n'avoient pu lui fournir. Ce grand homme de mer fut Aliaden, célebre sous le nom de Barberousse, Souverain, ou plutôt usurpateur d'Alger. Il est nécessaire de faire connoître ce Maure qui joue un grand rôle dans l'histoire de Soliman. Aliaden ou Barberousse étoit fils d'un potier de terre de Mitilene; il avoit eû un frere, & tous deux, dès leur jeunesse, avoient quitté le métier de leur pere pour celui de pirate. Ils avoient l'un & l'autre tant de talens & tant de courage, qu'après avoir long-temps désolé les côtes de l'Espagne & de l'Italie, ils soumirent Alger qui n'étoit qu'un réceptacle de brigands comme eux. Le frere ainé de Barberousse devint Souverain de ces pirates; il mourut bientôt sans enfans. Barberousse n'eut pas de peine à lui succéder, & il continua avec ses sujets, ou si l'on veut avec ses complices, les brigandages qui formoient les seuls revenus de sa souveraineté. Sinan Pacha & Ibrahim déterminerent ce Souverain à venir servir leur commun maître. Soliman lui fit promettre de l'élever dans l'instant même à la dignité de Pacha du banc & de Capitan Pacha, ou seul Pacha de la mer. Barbérousse, qui aimoit mieux

J.C. 1535. & Hég. 941 & 942.

servir Soliman que le combattre, consentit à quitter Alger pour se rendre à Constantinople. Il mena avec lui un autre aventurier, dont les prétentions pouvoient devenir utiles à l'Empereur des Turcs. C'étoit Araschid, fils de l'usurpateur de Tunis. Ce petit Royaume, situé sur les côtes de Barbarie, entre Tripoli & Alger, avoit autrefois été soustrait à l'autorité du Roi de Maroc, par un Gouverneur, nommé Mahomet, qui, ayant profité des victoires des Espagnols sur les Maures, s'étoit rendu indépendant. Ce Mahomet avoit eu trente-quatre fils de différentes concubines. Le dernier de tous, nommé Mulei Ascen, par une suite de l'empire que sa mere avoit su prendre sur un vieillard foible & injuste, fut déclaré publiquement successeur de son pere. A la mort du vieil usurpateur, Mulei Ascen, maître de la liberté de ses freres, les fit périr tous. Un seul échappa à la proscription, & courut à Alger réclamer la protection de Barberousse qui se disposoit déja à se rendre à Constantinople. Araschid, c'étoit le nom du Maure fugitif, fut obligé de suivre à Constantinople Barberousse, qui lui promettoit la protection du plus puissant de tous les Sectateurs de Mahomet. La flotte du Sou-

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

Barberousse mene à Constantinople le Prétendant au trône de Tunis.

verain d'Alger étoit composée de quarante-trois vaisseaux, partie flutes, partie galeres, qui, pendant toute la route, firent quelques dégâts sur les côtes. Arrivé à Constantinople, il fit présent à l'Empereur de plusieurs jeunes filles richement vêtues & d'une rare beauté; il lui donna aussi des lions, des léopards & d'autres bêtes féroces qui naissent dans l'Afrique: mais le don le plus considérable de tous fut la personne d'Araschid, dont les droits fournissoient à Soliman un prétexte pour s'emparer de Tunis.

J.C. 1535. Hég. 941 & 942.

Il part à la tête de la flotte ottomane pour s'emparer de Tunis.

En effet le Prince Maure fut accueilli par Ibrahim, & même par le Grand-Seigneur de la maniere la plus flatteuse, tellement qu'Araschid ne doutoit pas qu'un armement qu'on prépara à grands fraix, tout aussi-tôt après l'arrivée de Barberousse, ne fût destiné à le placer sur le trône de Tunis. Tous ses suivans, & même les principaux Officiers de la flotte, le croyoient comme lui. Mais, la veille de l'embarquement, Araschid fut arrêté dans le serrail, si secrétement, que Barberousse & trois de ses confidens intimes savoient seuls que le Prince Maure ne seroit pas sur la flotte. Le jour de l'embarquement, Barberousse, montant dans son

J.C. 1535. Hég. 941 & 942.

vaisseau, suivit une espece de litiere couverte, dans laquelle les Officiers se disoient tout bas qu'Araschid étoit caché. Ainsi il y avoit dans la flotte trois opinions différentes sur sa destination. Barberousse & ses plus intimes confidens savoient seuls qu'ils alloient s'emparer de Tunis au nom de Soliman. Beaucoup d'Officiers croyoient que Barberousse alloit rétablir Araschid sur son trône, & le gros de l'armée pensoit qu'on songeoit seulement à ravager les côtes de l'Italie. En effet Barberousse, qui se mit en mer au moment que Soliman partoit pour la Perse, passa d'abord le phare de Messine, & causa tant d'épouvante dans le Royaume de Naples, que tous les paysans abandonnoient les côtes. Il prit quelques places maritimes le long de la Calabre; & ayant jetté la terreur jusques dans Naples & même jusques dans Rome, il tourna tout d'un coup vers l'Afrique.

Il prend Tunis plus par ruse que les armes à la main.

Barberousse, arrivé au fort de la Goulette qui défend l'entrée très-étroite du golfe de Tunis, envoya un Officier au Gouverneur pour lui déclarer qu'il amenoit sur sa flotte son Souverain légitime, aidé de toutes les forces du puissant Empereur des Turcs. Ce barbare répondit avec

sincérité qu'il étoit l'esclave des événemens, & qu'il reconnoîtroit pour son Roi légitime celui des deux fils du dernier Souverain, qui demeureroit vainqueur. Comme on ne pouvoit aborder à Tunis qu'en passant galere à galere sous le canon de la Goulette, il étoit important de s'emparer de ce fort. Barberousse fit dire au Gouverneur, qu'il falloit choisir entre une attaque vive ou une grosse somme d'argent. Le brigand ne balança pas. Comme la flotte entroit dans le golfe, la renommée apprit aux Tunisiens qu'une nombreuse armée leur amenoit un nouveau maître. Ces peuples ne savent combattre qu'en corsaires; leur ville riche & étendue étoit sans fortifications. Mulei Ascen leur Roi, dont ils étoient déja mécontens, espérant appaiser l'émeute qui s'élevoit en faveur de son frere, descendit du château pour parler à la multitude : mais la crainte des Turcs, la haine qu'inspiroit Mulei Ascen, l'amour de la nouveauté, peut-être aussi un esprit de justice, parloient pour Araschid. Barberousse, qui se préparoit à combattre, vit bientôt le rivage couvert d'une multitude désarmée qui lui tendoit les bras & qui remplissoit l'air du nom d'Aras-

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

chid. Les Turcs débarquerent, en criant, vive Soliman, vive Barberousse. Le Général étant entré dans la ville comme en triomphe, se pressa de s'emparer du château des Rois, autour duquel il y avoit quelques fortifications défendues par de l'artillerie qui dominoit sur Tunis. Les Tunisiens, étonnés de ne point voir leur nouveau maître, & de n'entendre dans la bouche des Turcs que les noms de Soliman & de Barberousse, demandoient Araschid à grands cris. Barberousse embarrassé dit aux Chefs qu'il étoit demeuré malade dans sa galere, & que son état ne permettoit pas qu'il fût transporté. Ceux-ci, qui commençoient à entrevoir la vérité, demanderent avec instance qu'on leur montrât leur Souverain; mais lorqu'ils furent certains qu'Araschid n'étoit pas dans la flotte, l'indignation les arma, ils s'écrierent en tumulte qu'il falloit tuer tous ces traîtres. Mais ces traîtres étoient neuf mille soldats aguerris & bien disciplinés, qui tomberent en bon ordre sur une populace sans chef, presque sans armes, & par conséquent sans défense. Le canon du château, dont Barberousse avoit eu grand soin de s'emparer, foudroya la ville après un

assez long carnage : car la résistance des Tunisiens ne méritoit pas le nom de combat. Ceux qui restoient furent trop heureux de racheter leur vie, leur fortune, celle de leurs enfans & l'honneur de leurs femmes par une entiere soumission. Alors Barberousse déclara Tunis la conquête du puissant Empereur Soliman, & il ajouta que la justice s'y rendroit à l'avenir en son nom.

J.C. 1535.
Hég. 941 & 942.

Charles-Quint fait vainement des brigues à Tunis pour en chasser Barberousse.

Barberousse, croyant sans doute le fort de la Goulette imprenable, négligea de fortifier la ville. Mulei Ascen, qui avoit pris la fuite aussi-tôt qu'il s'étoit vu abandonné par ses sujets, ne perdoit de vue ni sa vengeance, ni les moyens de recouvrer le trône de Tunis. Du fond de sa retraite il imploroit le secours de Charles-Quint. Ce Prince, jaloux de la Puissance Ottomane, vouloit sur-tout faire cesser les pirateries qui désoloient les côtes d'Italie & d'Espagne. Il envoya d'abord un Génois vers Barberousse, chargé d'une double négociation, qui, bien que contradictoire, remplissoit également son objet. L'Envoyé de Charles-Quint avoit ordre d'offrir à Barberousse l'alliance de l'Empereur d'Occident, qui le reconnoîtroit Roi de Tunis & d'Alger, qui lui fourniroit même des secours pour faire d'autres conquêtes sur les côtes

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

d'Afrique, à la seule condition que sa couronne releveroit de celle d'Espagne. Mais, tandis que ce négociateur paroissoit vouloir détacher Barberousse des intérêts de Soliman, il proposoit sous main aux habitans de Tunis de chasser l'usurpateur, & de soumettre cet Etat à Mulei Ascen, le fils de leur Roi qui avoit été Roi lui-même. Barberousse découvrit cette intrigue, & sans respecter le droit des gens, que l'Envoyé de Charles-Quint avoit violé le premier, il le fit étrangler sur l'heure. L'Empereur déconcerté, envoya au Pape, au Roi de France, au Roi de Portugal, à Pierre Dupont, nouveau Grand-Maître de Malthe, qui venoit de succéder au respectable Villiers-l'Isle-Adam, pour leur représenter que l'intérêt commun étoit de chasser les Turcs & surtout Barberousse des côtes de l'Afrique. Les Chevaliers de Saint-Jean, à qui l'Empereur d'Occident avoit cédé la Souveraineté de Tripoli en même temps que celle de l'Isle de Malthe, devoient regarder Barberousse comme un voisin importun. La Religion arma cinq grandes galeres & dix-huit brigantins qui porterent deux cens Chevaliers. Chacun avoit deux soldats à sa suite au lieu de domestiques; le

Il a recours à la force.

Pape fournit douze galeres, & abandonna les décimes d'Espagne pour les frais de l'armement. L'Infant de Portugal s'embarqua lui-même à la tête de soixante vaisseaux ou frégates de guerre. J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

Le rendez-vous de toutes ces forces étoit à Cagliari, ville de l'Isle de Sardaigne, distante de soixante lieues des côtes d'Afrique. Charles-Quint en partit à la tête de trois cens voiles, chargées de vingt-cinq mille hommes de pied & de deux mille chevaux, sans compter un très-grand nombre de gentilshommes de toutes les nations d'Europe, qui s'embarquerent en qualité de volontaires. L'Empereur d'Occident aborda au mois de Juin, après une navigation très-heureuse, à Porto-Farina, autrefois Utique, ville fameuse par la mort de Caton. Cependant Barberousse avoit fait chercher des secours dans Gerbes, dans Tremecen, dans les autres Etats Maures qui lui avoient fourni dix mille hommes. Il en envoya six mille pour garder le fort de la Goulette, la véritable & presque la seule défense de Tunis. Charles-Quint investit bientôt cette place par terre & par mer, & fit battre en breche avec furie, tant de dessus sa flotte que des batteries qu'il avoit établies

Charles-Quint prend la Goulette.

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

sur le rivage. Après plusieurs jours, lorsqu'on crut les breches praticables, l'Empereur commanda quatre assauts en même temps. Les Chevaliers de Saint-Jean, sous la baniere de leur Ordre, marcherent en corps à la tête du premier. Les Espagnols, les Italiens, les Allemands attaquerent les trois autres breches. Le Commandeur de Grolée & le Chevalier Copier d'Hieres, dont l'un commandoit les troupes de débarquement, & l'autre portoit l'étendard de la religion, donnerent à tous leurs camarades l'exemple de se jetter dans l'eau pour arriver au pied de la tour, & pour y planter des échelles. Il se fit aux quatre attaques des prodiges de valeur; enfin, après trois heures d'un combat opiniâtre, le fort de la Goulette fut pris par les Chrétiens. Les troupes mauresques furent se ménager une retraite, & rejoignirent le gros de leur armée après des pertes considérables. Charles-Quint entrant dans la Goulette avec le Roi Mulei Ascen : voilà, lui dit-il, la porte par laquelle vous entrerez dans vos Etats.

La Goulette est à douze milles de Tunis. Barberousse comprit que l'ennemi ne lui donneroit pas le loisir de respirer. Sa place étoit mauvaise &

ne pouvoit soutenir un siege, surtout contre une armée victorieuse. Ce Général se repentoit trop tard de s'être fié sur un fort qu'il avoit cru imprenable, parce que lui-même n'y avoit pénétré qu'avec de l'or. Barberousse, qui ne comptoit ni sur les murs de Tunis, ni sur ses habitans, (car sa domination n'étoit pas affermie,) crut qu'il falloit mener ses Turcs en rase campagne avec lui : mais il laissoit dans le château vingt-deux mille Chrétiens de toutes nations, pris par lui ou par les Corsaires Africains qui avoient attaché leur fortune à la sienne. Ces malheureux captifs étoient entassés dans des souterreins appellés Bagnes, où, privés de la lumiere, ils souffroient à la fois toutes les horreurs de la misere & de la servitude. Barberousse, qui craignoit derriere lui des ennemis d'autant plus dangereux que leur fort étoit plus misérable, crut qu'il falloit les faire tous périr ; mais par un esprit d'équité qui subsiste entre les brigands que l'intérêt unit, il ne voulut pas disposer de la vie de tant d'esclaves sans l'aveu de ceux à qui ils appartenoient. L'affaire ayant été débattue dans le Conseil, l'avidité de ces Pirates, qui espéroient de grosses rançons, étouffa

J. C. 1535.
Hég. 941 & 942.

J. C. 1535. Hég. 941 & 942.

leur férocité, & leur fit oublier même le soin de leur conservation. Malgré l'avis de Barberousse & de son Lieutenant, qui répéterent plusieurs fois qu'on se repentiroit trop tard de cette imprudence, il fut résolu que les esclaves, bien enfermés & chargés de chaînes, seroient recommandés à la vigilance de leurs gardiens, tandis que les Maures sortiroient de la ville pour prévenir l'attaque. L'armée de Barberousse, rangée en bataille, n'égaloit ni en force ni en courage celle de Charles-Quint : tous ces Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, tous ces Gentilshommes volontaires accourus de tous les pays de la chrétienté, qui brûloient de se signaler par des faits d'armes, & dont la prise de la Goulette avoit augmenté l'assurance ; ces escadrons de Gendarmes, éprouvés dans la guerre d'Europe, étoient en beaucoup plus grand nombre que les Janissaires & les Spahis, qui ne formoient pas la moitié de l'armée de Barberousse, & qui, servant sous des Corsaires qu'ils haïssoient, avec des Maures dont ils ne connoissoient ni la langue ni la façon de combattre, désespéroient de la victoire avant que d'en venir aux mains. Ainsi la petite armée de Barbe-

rousse offroit aux yeux toute la confusion d'un assemblage nombreux de Confédérés. La victoire se déclara en effet pour les Chrétiens ; & tandis que le Général Maure tâchoit de rallier ses soldats dispersés pour les ramener en ordre à Tunis, on apperçut de très-loin des pavillons blancs déployés sur les plus hautes tours de cette ville, les portes fermées, & le feu du canon qu'on tiroit du haut des remparts sur les premiers Musulmans qui se présenterent. Tous ces signaux annoncerent que la ville étoit sous la puissance des Chrétiens. Ce que Barberousse avoit prévu étoit arrivé. Quoique cet habile & cruel Corsaire eût fait mettre des barrils de poudre sous les bagnes des esclaves, avec ordre à leurs gardes de les faire sauter en l'air au premier soupçon de révolte, ces braves gens s'étoient conduits avec tant d'adresse & tant de prudence, qu'ils étoient devenus les maîtres de Tunis avant que leurs surveillans les eussent soupçonnés du moindre complot. Un Chevalier de Malthe, Piémontois, Commandeur de Turin, appellé Paul Simoneï, avoit su gagner deux renégats de la garde du bagne. Ils lui avoient donné des limes avec lesquelles il s'étoit débarrassé de

J. C. 1535.
Hég. 941 & 942.

ſes fers. Simoneï les ôta enſuite à ſes
J. C. 1535. compagnons d'eſclavage, & tous en-
Hég. 941 ſemble s'emparerent avec prompti-
& 942. tude de leurs gardes & des portes de leurs priſons. Ils n'eurent pas de peine à trouver des armes, dans une place dont le port étoit le rendez-vous de tous les Corſaires de l'Afrique. Quoique les fortifications de Tunis ne fuſſent pas bonnes, elles ſuffirent pour arrêter l'armée battue de Barberouſſe, qui ſe trouva entre deux feux; le canon, & même la mouſquetterie, répandue ſur les remparts, en défendoient l'entrée aux Maures. Tandis que l'armée de Charles-Quint faiſoit un grand carnage de ces ſoldats diſperſés, Barberouſſe ſe retira, avec ce qu'il put ramaſſer de fuyards, dans la petite ville de Bonne, autrefois Hyppone, célebre par l'épiſcopat de Saint Auguſtin; &, tandis que Charles-Quint combloit d'honneurs Simoneï, & replaçoit Muleï Aſcen ſur ſon trône, Barberouſſe ſongeoit à faire voile vers Conſtantinople; il y trouva Soliman de retour de ſon expédition de Perſe, qui, comme on l'a vu, n'avoit guere été plus heureuſe que celle de Tunis.

Fin du Tome premier.

